N° 651 36e Année Tome CLXXXI 1er Août 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France ...... 4 fr. | *Etranger* ..... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Nous avons encore assisté à d'intéressantes séances, tant par l'ampleur des affaires qui s'y sont traitées que par l'excellente tendance dont tous les groupes de la cote ont fait étalage. Constatons une reprise sensible de nos rentes et des obligations du Crédit National.

Nos grandes banques accentuent leurs progrès avec un marché élargi ; Crédit Lyonnais, 1545; Comptoir d'Escompte, 950; Banque de Paris, 1320. Aux banques étrangères, reprise de la Banque Ottomane à 927, de la Banque Nationale du Mexique à 594, du Crédit Foncier égyptien à 3094. Bonnes dispositions des valeurs d'électricité qui ont un marché assez calme ; des mines, principalement des cuprifères et d'étain ; des charbonnages, parmi lesquels nous trouvons Lens à 385, Courrières à 644. Au groupe des affaires textiles, Dollfus Mieg s'inscrit à 3900 contre 3990 ; le Comptoir de l'Industrie Linière à 975. Participent également à la hausse quasi-générale les titres de produits chimiques : Bozel-Lamotte, 315, Usines du Rhône, 450 ; les valeurs d'alimentation, de ciments, de grands magasins et parmi ces derniers des Magasins modernes à 240, et aussi la plupart des obligations de villes, de chemins de fer, du Crédit foncier, et en général de presque tous les titres à revenu fixe émis exempts d'impôts présents et futurs.

LE MASQUE D'OR

L'EMPRUNT 4 0/0 A GARANTIE DE CHANGE

Le prix d'émission de ces nouvelles Rentes est fixé au pair, jouissance 5 septembre 1925. L'intérêt sera payable semestriellement les 5 mars et 5 septembre de chaque année. Ces nouvelles Rentes sont **exemptes d'impôts, y compris l'impôt général sur le revenu.** Elles bénéficient, en outre, d'une **garantie de change.**

Chacun des coupons semestriels sera de 2 francs au minimum pour un capital de 100 francs. Si le cours moyen de la livre sterling pendant le semestre précédant l'échéance est supérieur à 95 francs, le coupon sera augmenté proportionnellement.

D'autre part, l'Etat ne pourra procéder au remboursement du capital qu'à raison de cinquante fois le montant du dernier coupon semestriel, c'est-à-dire sur la base du cours moyen de la livre sterling, établi comme il est dit ci-dessus pour le paiement des coupons, avec un minimum de 100 francs pour un capital de 100 francs.

La souscription est ouverte du 20 juillet au 5 septembre prochain. Elle est réservée aux porteurs de Bons de la Défense Nationale émis avant le 6 septembre 1925. Ces Bons seront repris pour leur prix de remboursement, sous déduction des intérêts restant à courir entre la date du 6 septembre 1925 et la date d'échéance desdits Bons.

Par un arrêté du ministre des Finances du 12 juillet, il peut être établi, sur leur demande, en vue de la souscription à l'emprunt 4 o/o :

1° Au profit des détenteurs de bons du Trésor à trois et cinq ans 1922 déposés aux fins de remboursement au 26 septembre 1925, des bons de la Défense nationale à un mois d'échéance portant jouissance du 25 août 1925 ;

2° Au profit des détenteurs de bons du Trésor à trois, six et dix ans 1923 (1re série), déposés aux fins de remboursement au 8 décembre 1925, des bons de la Défense nationale à trois mois d'échéance portant jouissance du 8 septembre 1925.

Les bons de la Défense nationale ainsi établis resteront bloqués dans les caisses des comptables ou des banques qui les auront délivrés.

La clôture de l'émission des rentes 4 o/o perpétuelles, fixée au 5 septembre 1925 par l'arrêté du 4 juillet 1925, est prorogée jusqu'au 8 septembre pour les détenteurs des bons de la Défense nationale visés au paragraphe 2 ci-dessus.

Les bons de la Défense nationale livrés dans les conditions sus-indiquées seront admis en souscription à l'emprunt aux taux suivants : les bons de 500 fr. et 5.000 fr. à un mois à l'échéance du 25 septembre 1925 seront repris pour leur montant total ; ceux à trois mois à l'échéance du 8 décembre 1925 seront repris pour 495 et 4950 fr.

L'arrêté est suivi d'un décret aux termes duquel les porteurs de bons de la Défense nationale délivrés en échange de bons du Trésor à trois, six et dix ans 1923 (1re série), qui auront demandé l'échange de ces bons de la Défense nationale contre des titres de rente 4 o/o 1925, pourront obtenir, à la date du 8 septembre 1925, l'avance des arrérages afférents au semestre 8 juin-8 décembre 1925, des bons du Trésor échangés.

Cette avance sera constatée au débit d'un compte qui sera soldé par l'encaissement des arrérages au 8 décembre 1925.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

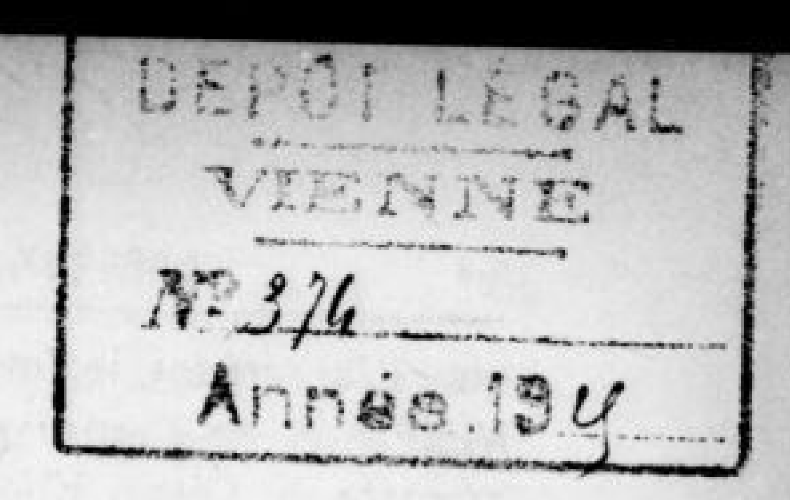
Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
Un an	70 fr.	Un an	85.00
Six mois	38 »	Six mois	46.00
Trois mois	20 »	Trois mois	24.00
Un numéro	4 »	Un numéro	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



HELLÉNISME
ET
CHRISTIANISME

—

Ernest Renan a écrit : « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. » Il n'y a pas en tout cas d'heure plus solennelle que celle où l'Hellénisme et le Judaïsme, par l'effet de la conquête macédonienne et sous l'égide de la paix romaine, s'affrontent et se mesurent.

La Grèce a proclamé l'harmonie du Cosmos et l'excellence de la vie humaine, glorifiée par la sagesse et l'héroïsme. Elle a fondé la civilisation rationnelle, basée sur la science et la précellence des élites. Du problème social, elle a fourni une solution à la fois essentiellement libérale et éminemment aristocratique, favorisant chez un petit nombre le plus complet développement de la personnalité humaine, fût-ce au prix de la plus grande inégalité quant aux autres. En ménageant des loisirs à une poignée d'hommes libres, elle a détenu toutes les maîtrises ; elle a fait au monde l'épiphanie de la beauté ; elle a conçu un style de vie dont la qualité n'a pas été retrouvée depuis. Rome a réalisé « la paix auguste », l'organisation administrative et juridique de l'humanité civilisée, obtenue par le respect du Droit, la pratique de la tolérance et le dévouement actif de tous les citoyens à la chose publi-

que, l'*Imperium*, la formidable puissance gardienne de la légalité et de l'ordre public, incarnée dans la personne auguste de César. Elle a propagé l'Hellénisme, peuplant le monde de ses prétoires, de ses thermes, de ses bibliothèques, de ses théâtres et de ses basiliques. Elle a fait de la Méditerranée le forum immense et pacifique où, sous la tutelle de sa Loi, s'échangèrent les produits, les idées et les mœurs de trois continents.

Toute autre fut la vocation, selon les voies de Dieu, du Judaïsme et du Christianisme.

Israël a dénoncé « l'iniquité criante de ce monde »; il a donné une voix aux revendications du peuple, à la réclamation obstinée de ceux qui ont soif de justice. A ceux qui disent : « Le monde repose sur des injustices nécessaires, dont la première est la résignation du pauvre », il a répondu, comme les anarchistes de nos jours : « Périsse le monde, plutôt que l'iniquité soit. » Par une transvaluation de toutes les valeurs grecques, il a conçu « le jour d'Iahvé » comme l'avènement des miséreux, des gens de rien, des craignant-Dieu au gouvernement de ce monde : l'idéologie révolutionnaire, le socialisme, la dictature du prolétariat dérivent du paupérisme des Prophètes d'Israël. Dans la critique des abus de l'Ancien Régime par les orateurs de la Révolution, dans le procès du régime capitaliste par les communistes de nos jours, retentit l'écho des diatribes furibondes d'Amos et d'Osée contre le train de ce monde où l'insolence des riches opprime le juste, rançonne le pauvre, « change le droit en absinthe » ; de même que s'y répercute l'âpre vitupération des Apocalypses juives et chrétiennes contre la Rome impériale, la grande prostituée qui, sous le signe de la Bête, fornique avec les rois et les marchands de la terre et abreuve les nations du vin de son impudicité. Les anarchistes appellent « le grand soir rouge », venant inaugurer définitivement l'ère de la juste répartition des richesses, comme les premières générations chrétiennes

attendaient « la parousie », le retour imminent du Fils de l'Homme, venant à la droite du Père pour juger tous les hommes.

L'Evangile, lui aussi, semble écrit pour les pauvres. Jésus proclame que le Royaume de Dieu est réservé aux affligés, aux miséreux et non aux satisfaits : heureux les pauvres, car le Royaume de Dieu leur appartiendra ; heureux ceux qui ont faim, car ils seront rassasiés ; heureux ceux qui pleurent, car ils seront dans l'allégresse ; malheur aux riches, aux rassasiés, à ceux qui rient, car ils ont reçu leur contentement ici-bas. Il flétrit tous les facteurs du progrès économique, l'appât du profit et le travail salarié. Sa prédiction va à l'encontre de toute saine économie politique : le Père Céleste pourvoit à tout. Le Christianisme fut, par la suite, le plus grand dissolvant du capital qu'on vit jamais : en Orient, à partir du milieu du ve siècle, il n'y eut plus de riches, hormis les églises et les monastères, et, en Occident, la condamnation du prêt à intérêt, tarissant la source du crédit, empêcha l'essor de l'industrie pendant dix siècles. En cela, l'excuse de Jésus fut de croire à la fin du monde avant que sa génération ne passât. L'imminence du Royaume de Dieu rendait vaine toute préoccupation d'intérêt.

Devant l'ajournement indéfini de son espérance eschatologique, l'Eglise s'est résignée à faire passer le Royaume de Dieu du plan historique et terrestre sur un plan céleste et divin. Ce faisant, en continuant à proclamer l'éminente dignité du pauvre, vivante « image du Christ », elle s'est trouvée avoir finalement travaillé en faveur des riches contre lesquels Jésus et ses docteurs avaient tant déclamé. Enseignant que la justice n'est pas de ce monde, mais que tous les torts seront redressés en une autre vie, au lieu de fomenter la révolte contre l'iniquité sociale, elle a prêché la résignation des déshérités à leur condition. Faisant aimer aux pauvres leur pauvreté, aux humbles leur humilité, elle a préparé, pour

ceux qui veulent avoir leur royaume ici-bas, des sujets résignés et des victimes volontaires. Cette tare de la société antique, l'esclavage, que les jurisconsultes de Rome déclaraient contraire à la loi naturelle, l'Eglise l'a pleinement sanctionné. « Que chacun demeure dans l'état où il était lorsque Dieu l'a appelé », écrit Paul aux Corinthiens ; « que ceux qui sont sous le joug de la servitude regardent leur maître comme digne de tout honneur », écrit-il encore. Les empereurs chrétiens aggravent la condition de l'esclave, que les empereurs païens avaient adoucie : Constantin rapporte les lois humanitaires de Trajan et d'Antonin. Honorius et Arcadius renchérissent sur Constantin. La religion de Jésus, qui fit tant pour consoler l'esclave de sa misère morale, ne fit rien pour l'affranchir : elle n'inspira aucun Spartacus, et, paradoxe inouï, l'impossibilité d'aliéner les biens de l'Eglise fit que celle-ci se trouva la dernière à posséder des esclaves. En déclarant que « toute âme doit être soumise aux puissances supérieures, car il n'y a de puissance qui ne vienne de Dieu », l'Eglise est devenue la grande force de conservatisme social, qui a fourni à tous les régimes d'autorité l'appoint de son idéologie politique. En sanctionnant, comme providentiel, tout régime qui détient officiellement la puissance, elle en vint à justifier le succès, à prôner le culte de la force : le libéralisme, les droits de l'homme, ne doivent à peu près rien au Christianisme.

Par un effet tout contraire, en opposant les deux cités, la cité terrestre et la cité de Dieu, l'Eglise a désaffectionné l'individu de sa patrie d'un jour au bénéfice de la Jérusalem éternelle ; elle a relâché le civisme dont les républiques antiques avaient fait une religion. Il est beau, le serment des soldats de Fabius : ils jurèrent non de triompher ou de mourir, mais de revenir vainqueurs et tinrent leur serment ; jamais des Chrétiens n'en auraient fait de pareil : ils eussent pensé tenter Dieu et faire mon-

tre d'un attachement coupable à des intérêts passagers. Aussi, quand la croix eut chassé l'aigle, la valeur romaine disparut. Après avoir condamné le métier des armes comme incompatible avec la profession de chrétien, l'Eglise en vint à tolérer la guerre quand elle est défensive : mais elle eut soin de proclamer qu'il n'y a pas de quoi s'enorgueillir de tuer son prochain et que le soldat est tenu à être humble, s'en remettant à la Providence du soin de la décision des batailles. Avec de pareilles maximes, l'Empire chrétien d'Occident ne sut pas résister à l'assaut des Barbares ; et l'Empire d'Orient, affaibli par le monachisme, les querelles religieuses et la théocratie, fut une proie offerte à l'Islam. Les pays qui servirent de berceau au christianisme, la Palestine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure, en furent les plus grandes victimes : perdus pour la civilisation, ils subirent le dur joug d'une race mécréante. C'est pour avoir affaibli le patriotisme que l'Eglise est entrée en conflit avec la raison d'Etat. Rome conquit le monde par un prodige de vertu civique : en contestant le messianisme de la conquête, en découronnant l'orgueil militaire, l'Eglise s'attaqua au ressort même de la civilisation antique. Dans les temps modernes, le parti pris des catholiques, à la suite de la Révolution, de ne pas se rallier à la République, a produit l'antagonisme des « deux Frances ». Le catholique apparaît à la fois comme le plus conservateur et, à l'occasion, le plus frondeur des citoyens. Il se reconnaît le droit de rejeter, parmi les lois publiques, celles qui lui paraissent léser les intérêts de la foi; et, si l'Etat périclite, il s'incline devant la main de Dieu qui s'appesantit sur son peuple. Ces deux effets du Christianisme, l'un sanctionnant l'ordre social, l'autre détachant l'individu de sa patrie et, au besoin, l'insurgeant contre l'Etat, expliquent maintes particularités de son histoire. Suivant les avances ou l'hostilité des gouvernements, c'est tour à tour l'un ou l'autre qui l'a emporté. Si la primi-

tive Eglise s'est dressée contre l'*Imperium* symbolisé par la Bête de l'Apocalypse, plus tard le Magistère romain a condamné l'œuvre de la Révolution et n'a composé avec la démocratie que sous la contrainte du fait accompli.

C'est ainsi que, dans la société contemporaine, l'aspiration avide des masses au nivellement des jouissances et « le procès de la démocratie », le nationalisme exaspéré et l'humanitarisme international, l'apologie de l'autorité et l'eschatologie révolutionnaire, apparaissent comme les résultantes, directes ou composées, de ces idées-forces qu'ont insérées dans la trame de l'histoire de l'ébionisme juif le libéralisme grec, le civisme romain, le messianisme judéo-chrétien, le conservatisme et le cosmopolitisme de l'Eglise catholique. Entre ces grandes directives de l'idéal humain, d'étranges associations et dissociations s'aventurent : Charles Maurras, parfait païen, se rallie à l'Eglise romaine par antichristianisme, parce qu'il voit dans « l'Eglise de l'ordre » la seule discipline capable d'endiguer l'anarchie, l'avilissement de la culture, l'insurrection de l'affectivité contre la raison que représente pour lui le « Noël évangélique » ; au lieu que tel de nos radicaux-socialistes, qui poursuit avec zèle une politique anticléricale, dérive très authentiquement des millénaristes juifs et chrétiens du premier et du second siècle, croyant au règne de la justice ici-bas, réalisé par la vertu du nombre sous les espèces de la sainte égalité, et recevant l'illumination de ce nouveau Paraclet qu'est le suffrage universel, au jour de Pentecôte des élections nationales.

§

L'idéal de la Grèce, c'est le sage qui s'élève à la contemplation de la vérité par l'exercice de la droite raison et qui fait bénéficier les hommes de ses merveilleuses découvertes : c'est Orphée, Pythagore, Empédocle, Socrate, Platon, Hippocrate. Il n'est vertus plus prééminentes que

celles qui se rapportent à la vie spéculative : « L'homme qui vit de la raison pure, déclare Aristote, mène une vie plus qu'humaine; il y a en lui quelque chose de divin ». L'idéal de Rome, c'est le héros, le soldat ou le magistrat qui a sauvé, servi, agrandi sa patrie. Aux grands citoyens, dont Scipion vit l'Assemblée en songe, est réservée l'immortalité stellaire. C'est par la pratique des vertus civiques qu'on parvient, après la mort, à l'apothéose des bienheureux. L'idéal du Christianisme, c'est le martyr et le saint. Le martyr est l'athlète du Christ, qui court à l'arène sanglante pour être le pur froment du Dieu moulu sous la dent des bêtes, faisant fi de la vie présente pour gagner la couronne de l'immortalité ; le saint, c'est le fol amour, qui, détaché volontairement de tous les intérêts du monde, tend à la parfaite imitation de la vie du Christ ; il n'est vertus plus cardinales que les vertus monastiques, la pauvreté, l'humilité, l'obéiss ce, la foi, l'espérance et la charité. La Grèce proclame le primat de l'intelligence : la science, le rationalisme, le classicisme, la parfaite maîtrise de la pensée et de la forme, constituent son merveilleux magistère. Rome affirme le primat de la volonté militante mise au service de la civilisation : l'art de gouverner, l'administration, l'ordre civil, le droit qui fixe à chaque personne et à chaque condition un statut légal, voilà son impérissable héritage. Le Christianisme enseigne le primat de la vie du cœur : le mysticisme, le romantisme, le moralisme relèvent de lui.

La Grèce a divinisé la nature en raison de sa beauté. La science hellène repose sur la découverte de l'harmonie du Cosmos et le Cosmos paraît harmonieux à l'Hellène parce qu'il est soumis à des lois. Le Chrétien ne voit dans la nature que bassesse, corruption, occasion de péché. La science du monde extérieur qui, négligeant le Créateur, l'être nécessaire, la cause première, ne s'occupe que de la créature, des effets contingents, des causes secondes, n'est pour lui qu'une vaine curiosité, que les Pères

de l'Eglise ont mise sur le même pied que les autres concupiscences, et Port-Royal, au nombre des divertissements condamnables. Saint Augustin moque la ridicule science des philosophes, qui les rend capables « de compter les étoiles et les grains de la mer, de mesurer les vastes régions du ciel et de découvrir les routes des astres », mais non de trouver « le Seigneur et le Créateur ». L'indifférence chrétienne à l'égard de la science antique la stérilisa par désaffectation et dégénéra souvent en hostilité. L'astronomie parut suspecte du fait de son alliance avec l'astrologie, qui substitue au pouvoir discrétionnaire d'une providence omnipuissante l'ordre régulier d'un déterminisme astral. La cosmologie ne le fut pas moins, en enseignant l'éternité du monde, qui exclut l'idée du premier homme et d'une eschatologie finale. Les autres sciences, cultivées en majeure partie par les pires adversaires des Chrétiens, par les Néoplatoniciens, souffrirent de l'animadversion des premiers à l'égard des seconds. On en juge par ce qui se passa à Alexandrie et à Athènes, les deux refuges suprêmes de l'Hellénisme après Constantin. En 359, c'est la destruction du Serapeum où périt l'immense Bibliothèque d'Alexandrie; en 415, le massacre d'Hypathie, triplement sainte par sa science, sa vertu et sa beauté. En 519, la fermeture de l'Ecole d'Athènes vint mettre un terme à la *chaine d'or* des scolarques qui s'y étaient succédé depuis Plutarque le Grand jusqu'à Demascius. L'essaim des moines iconoclastes brisa les temples où s'abritait un dernier rêve de beauté, renversa les statues divines sous prétexte qu'elles servaient de masques aux démons, gratta les manuscrits pour remplacer les vers d'Eschyle et de Sophocle, les comédies de Ménandre et de Philémon, les chants de Mimnerme et d'Alcée, par les poésies édifiantes de saint Grégoire de Nazianze. Les contempteurs de la beauté du monde et de ses joies païennes se replient sur eux-mêmes, pour exalter la délectation de

la vie intérieure. Le mystique païen est ravi en extase par le spectacle du ciel étoilé sur sa tête; le mystique chrétien parvient à l'union avec Dieu, les yeux hermétiquement clos, par les grâces d'oraison, la componction intérieure, les élans de l'âme, les secrètes effusions. A l'enchantement des sphères célestes, où l'entendement discernait le nombre et la mesure, succède le vertige de l'infini où s'abîme la pensée.

L'Hellène place la dignité de la personne humaine dans la maîtrise de la raison et la discipline de l'âme. Le génie grec apparaît en toutes ses manifestations comme une fière revendication des droits de l'intelligence en présence des traditions divines et humaines, souvent absurdes et cruelles. Le poème de Lucrèce exprime magnifiquement ce rationalisme scientifique, et les *Entretiens* d'Epictète cette haute tenue d'une âme qui se possède. Il semble que le Christianisme, en déliant l'homme nouveau des attaches de ce monde, en proclamant les droits imprescriptibles de la conscience devant la raison d'Etat, ait parachevé l'œuvre de libération de l'esprit humain. En réalité, il n'en est rien. Le Christianisme a répandu dans le monde une forme d'intolérance que l'antiquité gréco-romaine avait pratiquement ignorée, la pire de toutes, l'intolérance religieuse. La société païenne, parce que polythéiste, du fait qu'elle admet l'existence de plusieurs dieux, admet la légitimité de tous les cultes dans les limites de la police des bonnes mœurs. Les religions de la Grèce et de Rome furent des religions sans dogmes, sans castes sacerdotales détentrices d'une orthodoxie et intéressées à la faire respecter, consistant avant tout en des fêtes civiques, requérant une simple adhésion extérieure, sans viser jamais à régenter la pensée. Dans l'Athènes du ve siècle, les Sophistes risquèrent sur la religion les propos les plus irrévérencieux sans être autrement inquiétés. A Rome, on pouvait faire partie du Collège des Pontifes ou de celui des Augures et discuter paisiblement, comme

Cicéron, sur l'existence des Dieux ou la valeur de la divination. « Vous ne punissez que les crimes commis ; chez nous, la pensée même est un péché », s'écrie l'interlocuteur chrétien de l'*Octavius* de Minucius Félix, fier de cette glorieuse prérogative sur les païens. Voilà le grand mot lâché ! Le paganisme avait ignoré le délit d'opinion. Quelle lacune, et qui prouve combien peu il avait souci du salut des âmes! Désormais, la pensée qui n'est pas rigoureusement orthodoxe sera tenue pour un péché, le péché irrémissible, celui qui n'est pas pardonné. L'opinion singulière est nécessairement hérétique et l'hérétique sera exclu de la communion des fidèles, c'est-à-dire de la société des vivants, quand la société civile sera chrétienne. Le Christianisme se distingue radicalement par là des religions de l'antiquité, en ce qu'il impose, comme première condition d'adhésion et de salut, l'acquiescement à certaines propositions, qui ne sont ni des règles de conduite, ni des formules rituelles, mais qui prétendent posséder une valeur de connaissance, la plus certaine des connaissances, puisqu'elle est authentiquée par la parole même de Dieu. Or, dans son indifférence pour les sciences, le Christianisme n'a pris garde qu'il alliait sa dogmatique à une cosmogonie impossible, à une physique insensée, à une histoire chimérique, à une exégèse qui pousse le don du contresens jusqu'au génie. Le conflit de la science et de la religion date de l'époque où la religion, par les écrits de ses Docteurs et la décision de ses Conciles, a commencé à fixer sa dogmatique : Celse, contemporain de Marc-Aurèle, le signale déjà en son siècle, à propos de la cosmogonie mosaïque et des origines mythiques d'Israël.

Certes, Iahvé, le Dieu solitaire du Sinaï, le Dieu farouche des déserts d'Arabie, était un Dieu autoritaire, exclusif et jaloux, dénonçant les autres dieux comme de faux dieux et ordonnant à ses fidèles de lapider leurs fils et leurs frères coupables d'idolâtrie. Mais ce fanatisme resta

longtemps confiné dans les limites de la race. Iahvé est bien le Dieu universel, puisqu'il est le vrai Dieu, mais le peuple d'Israël le monopolise, en vertu d'un pacte ; les promesses d'Israël, sur lesquelles repose le messianisme juif, ne seraient plus que duperie si le monde venait à se convertir en son entier au judaïsme, car alors il n'y aurait plus un peuple élu appelé à régner sur les nations impies. Il y eut bien une active propagande juive à l'époque de la *Diaspora*, parmi les païens de petite condition, les femmes, les esclaves et les demi-civilisés. Mais la plupart des convertis, appelés les prosélytes de la porte, parmi lesquels se recrutèrent les premières phalanges chrétiennes, ne furent pas admis sur pied d'égalité avec les Juifs dans les synagogues. En ouvrant indistinctement le Royaume de Dieu aux Gentils comme aux Juifs, aux Barbares comme aux Hellènes, le Christianisme s'est donné pour vocation de convertir la terre sans distinction de races, ni de nationalités ; il est entré ainsi en conflit avec toutes les religions, tous les mystères et toutes les sagesses autres que lui. Il a étendu au monde entier l'intolérance qu'il tenait de ses origines judaïques. Pour retrouver la liberté de pensée, cette noblesse infinie de l'homme, il a fallu plaider la « liberté d'erreance » : c'est autour de cette modeste revendication que se sont ralliés les philosophes qui, depuis Spinoza, Locke et Bayle, ont défendu les droits imprescriptibles de la conscience. Entre les obligations civiques et les libertés d'esprit du païen antique, entre l'indépendance à l'égard de l'Etat et l'asservissement spirituel du chrétien pratiquant, l'opposition est saisissante.

§

L'Hellène trouve que l'existence mérite d'être vécue, même sans lendemain. La fragilité de ses joies n'est qu'un motif de les aimer mieux. En les cueillant avec choix et mesure, le sage en compose une œuvre d'art. En présence de l'inévitable, il pratique *l'amor fati*. Il

refuse d'imputer le sort contraire à une faute qu'il n'a pas conscience d'avoir commise. Ne pouvant se soustraire à la nécessité de souffrir, il garde le droit de s'estimer, en réduisant, par son impassibilité, les malheurs qui l'atteignent à la douleur du corps, sans se torturer l'âme par la recherche d'un crime chimérique. Il considère qu'il a une fonction à remplir dans sa cité et dans celle, plus vaste, de Zeus qui est le monde : il y est comme un invité à un banquet, comme un acteur dans un drame, et il s'efforce à bien tenir son rôle, sans jérémiade ni sotte jactance. Il acquiesce allègrement à l'ordre du Cosmos, dont la science lui a révélé l'harmonieuse nécessité, sans souhaiter le bouleverser en sa faveur par l'intervention d'une providence particulière, sans éprouver le besoin de le rectifier par la perspective d'une autre vie. « Ne te mets en peine, dit Marc-Aurèle, que de la vie que tu vis, c'est-à-dire du présent : alors tu pourras vivre tranquillement, noblement, raisonnablement »; et encore : « Tout ce qui t'accommode, ô Cosmos, m'accommode : rien n'est prématuré ou tardif de ce qui pour toi échoit à son heure ; je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô nature ! De toi vient tout ; en toi est tout, vers toi va tout. » L'âme antique a glorifié l'ordre cosmique et le génie humain dans ses dieux et dans ses héros, et c'est pourquoi ses dieux sont ceux de la beauté et de la vie. Le Christianisme ne conçoit le bonheur que dans la possession de l'absolu. La vie terrestre n'a pas sa fin en elle-même, elle n'existe qu'en vue de sanctions d'outre-tombe. Prise en soi, elle est une vallée de larmes, une terre d'exil, où plus l'on souffre, plus on mérite, et dont l'unique raison d'être est la préparation d'une bonne mort, gage de félicité éternelle. Le plaisir que l'on trouve et le goût que l'on porte à la gent et aux choses d'ici-bas procèdent d'un singulier oubli de notre destinée. Seule la douleur est désirable, seule la souffrance est efficace et il y a des grâces particulières attachées à la privation

volontaire. La nature n'est plus l'adorable Cosmos, régi par une âme divine, que célèbre l'hymne de Cléanthe : elle est le domaine méprisable de la matière, où règnent les puissances des ténèbres et du mal. La morale ne consiste plus à céder aux vœux de la nature, conseillère de distinction et de droiture, en les coordonnant avec sagesse ; elle consiste à faire violence à nos penchants. La vertu cesse d'être la fleur d'une activité harmonieuse : elle est un effort, une tension, une conquête violente de la volonté sur la nature. Soumise à la tare originelle, l'humanité, que les Grecs avaient héroïsée, est tenue pour si corrompue que pour elle tout est occasion de péché : la curiosité de savoir, cet étonnement devant les choses où Aristote voyait le commencement de la sagesse, est blâmée comme dangereuse; la beauté est flétrie parce que passagère ; la volupté est condamnée, en tant que coupable. La femme, exclue du sacerdoce, est traitée en perpétuelle mineure, parce qu'elle porte le poids de la tare originelle. Aux dieux de la jeunesse et de la joie, au thiase sacré de Dionysos, au culte lauré d'Apollon, succèdent les funèbres mystères du Crucifié à son gibet et de l'*Addolorata* au pied de la croix! L'Hellène s'accommodait volontiers d'une justification esthétique de l'existence ; le Chrétien y voit une épreuve morale dont l'enjeu est infini.

La vie antique fut une vie d'hospitalité, de sociabilité, de volupté, d'illustration et de gloire, vie de forum, de théâtre, de gymnastique et de camps. La vie chrétienne est une vie isolée, humiliée, mortifiée, aimant l'ombre : elle trouve sa commodité dans la clôture, l'oraison et l'ascèse. La grande œuvre de la société païenne fut la civilisation, l'amélioration constante de la condition humaine : Athènes et Rome prirent au sérieux leur vocation d'institutrices du genre humain. A ce progrès le vrai dévot ne collabore que mollement : cette vie n'étant que le court préambule d'une autre qui sera éternelle, à quoi

bon s'évertuer à la rendre brillante et confortable pour si peu de jours ! Mais l'honneur impérissable du Christianisme, c'est d'avoir montré le côté relatif de tout progrès humain, la distance qui sépare nos aspirations les plus hautes de nos réussites les plus rares ; c'est d'avoir élevé une solennelle protestation contre la singularité du sort qui est fait à des êtres qui conçoivent le parfait et ne peuvent y atteindre ; c'est d'avoir dénoncé le scandale des apparences sensibles où le bien est sans cesse aux prises avec le mal, l'erreur aux aguets de la vérité, où la sottise bafoue la sagesse, où la prospérité flatte l'insolence de l'iniquité. Le monde apparaît à la logique des sentiments comme décidément trop injuste, trop laid et trop stupide pour qu'il puisse porter en lui-même sa propre justification. L'homme éprouve le besoin instinctif de prendre à témoin, en les objectivant, la Justice en soi, la Beauté subsistante, l'Intelligence essentielle. Dans cette familiarité avec l'idéal, la spiritualité chrétienne s'est développée en mystiques floraisons : elle a été, dans le grand désert moral des siècles de barbarie, une rosée de l'Hermon. La foi, l'irrationnel, le transcendant, l'absurde même ouvrent à l'imagination amoureuse un domaine propice où elle peut à son aise délirer et se perdre. Nietzsche disait de *Tristan* : « Qui n'a connu cet enfer, ignore la félicité de vivre ». Auprès des fulgurants transports, des suffocantes extases, des suaves pâmoisons du cœur transverbéré d'amour divin de Thérèse d'Avila, les terrestres plaisirs sont un sel insipide. La vie des Saints et la légende séraphique du *Poverello,* contée par le pinceau de Giotto et de Gozzoli, surpassent en délectation les plus beaux cycles poétiques. Renan disait : « Qu'est-ce que le Paradis ? — Six mois de prison avec les Bollandistes ». Le Christianisme n'a pas seulement conquis les âmes déficientes pour lesquelles le risque de vivre implique un trop pénible surmenage et qui attendent, dans une stérile léthargie, une chimérique visitation ; il n'a

pas seulement recueilli les âmes brisées qui, retirées au fond d'un ermitage, y adorent un pâle fantôme n'ayant de vie que dans le miroir terni de leurs yeux ; il a possédé des âmes de haute clergie, trop distinguées pour se commettre avec les vulgarités de l'action. Le désir d'exceller ici-bas implique qu'on ne soit point trop foncièrement aristocrate : il faut savoir composer avec la sottise qui veut être bernée, avec la méchanceté qui veut être matée. Les grands mystiques, prenant en pitié les séductions et les pompes de cet univers de clinquant, préfèrent renoncer à tout, plutôt que de se contenter de si peu de choses ; et, se chargeant des péchés du monde, ils goûtent l'ivresse insigne d'être l'hostie vivante choisie par la main de Dieu pour manifester sa gloire et parfaire l'œuvre de la Rédemption.

§

Il n'est pas possible de concevoir deux sensibilités, deux optiques du monde et de la vie, deux hiérarchies de valeurs plus antithétiques que celles de l'Hellénisme et du Christianisme. Henri Heine divisait les hommes en Nazaréens ou Hellènes.

Juifs et Chrétiens sont pour moi des termes tout à fait similaires par opposition aux Hellènes. Et, par ce dernier mot, je n'entends pas un peuple particulier, mais une direction d'esprit, une manière de voir innée et acquise tout ensemble. A ce point de vue, je dirais volontiers que tous les hommes sont Nazaréens ou Hellènes, les uns avec des tendances ascétiques, iconoclastes, spiritualistes ; les autres avec des tendances réalistes, tournées avec fierté. C'est ainsi qu'il y a eu des Hellènes dans les familles de pasteurs protestants, et des Juifs qui sont nés à Athènes et descendent peut-être en droite ligne de Thésée.

Pour prendre conscience de cette dualité, rien n'est plus suggestif que d'étudier les raisons intellectuelles, sentimentales, religieuses et sociales qui ont rendu le Christianisme inassimilable, au cours des siècles, à tant

d'esprits de haut lignage. Les écrits des maîtres de la pensée antichrétienne contiennent la clé de nos dissentiments intérieurs, de nos aspirations contradictoires, des antinomies de notre pensée. Ils nous invitent à un péremptoire examen de conscience. Nulle lecture n'est plus suggestive pour parvenir à se mettre d'accord avec soi-même, en se reconnaissant Nazaréen ou Hellène, Croisé du Golgotha, ou adorant de l'Acropole.

LOUIS ROUGIER.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT EN ALLEMAGNE

—

Des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent depuis quelques années en faveur d'une réforme de l'enseignement traditionnel selon les données de la pédagogie moderne ; mais, tandis qu'en Europe occidentale les novateurs font encore figure de révolutionnaires, en Allemagne, ils ont la Constitution pour eux, et ils luttent seulement pour le maintien et le respect de la loi.

L'Assemblée nationale de Weimar adoptait, le 11 août 1919, le principe d'une réorganisation totale de l'enseignement allemand dans ses buts, dans ses programmes et dans ses méthodes. Remettant à plus tard le soin de fixer les modalités de réalisation du projet, elle en traçait les grandes lignes, avec plus de bonne volonté et de hardiesse que de sens pratique. Peut-être les législateurs ont-ils laissé passer l'heure où une telle réforme eût été populaire ; elle rencontre depuis une opposition si vive que beaucoup d'Etats attendent encore les règlements particuliers qui la feront passer de la théorie dans la pratique. L'Allemagne rejette aujourd'hui, pour reprendre sa figure d'avant-guerre, le masque qu'elle se composa en 1919, à l'appel du Président Wilson et dans la lassitude d'une fin d'hostilités. Echappée à la double angoisse de la guerre et de la famine, ne sentant plus peser sur elle l'absolutisme de ses maîtres et l'insolence de ses officiers, elle s'éprenait alors de paix et de liberté, s'abandonnait à des rêves de réconciliation générale et de rénovation intérieure. Elle ne doutait pas qu'un baptême de démocratie ne la purifiât aux yeux de ses

vainqueurs et elle en attendait naïvement la rémission de ses péchés. Elle se mit en République, se donna une constitution libérale, réforma son école, encouragea le pacifisme (1). Mais les Alliés n'en parurent point attendris, ils dictèrent des conditions de paix plus irritantes que sévères, la France réclama des réparations et ne se départit point d'une défiance inquiète. Alors l'Allemand *moyen* cessa de comprendre ce qu'on attendait de lui, il ne garda de 1919 que le souvenir de l'humiliation devant l'étranger et du désordre dans le Reich ; il se détourna des hommes qui étaient alors au pouvoir et de leurs doctrines. Les partis de droite regagnent rapidement du terrain, et ces partis demeurent attachés à l'enseignement impérial. Ils lui savent gré d'avoir développé dans la nation allemande cet esprit d'absolue discipline et d'âpre réalisme qui sembla un moment devoir assurer son succès, et volontiers ils oublient que cet enseignement a sa part de responsabilité dans la défaite et la crise morale d'après-guerre, pour n'en plus considérer que ce qu'il offre de propice à la préparation d'une Revanche.

§

Les dépenses totales affectées en Europe à l'éducation publique s'élevaient avant guerre à quelque deux milliards. A ce total l'Allemagne participait pour 1/3, car elle ne marchandait à son école ni les crédits, ni les faveurs, en vertu sans doute de ce principe qu'il ne saurait nuire, pour récolter beaucoup, de semer à mains pleines.

Aussi bien venait-elle en tête des nations instruites, avec moins de 0,5 pour 1000 d'analphabètes, devant la Suède et la Suisse (1 pour 1000), devant l'Angleterre

(1) L'article 148 de la Constitution de Weimar prescrit que « dans toutes les écoles, on doit s'efforcer de développer le sens moral et civique... dans l'esprit de la tradition populaire allemande et de la réconciliation des peuples ».

(10 pour 1000), loin devant la France (35 pour 1000). L'Allemagne impériale pouvait être fière de son œuvre scolaire, et cependant ses meilleurs pédagogues ne ménageaient point leurs critiques à son enseignement officiel, dont ils dénonçaient l'organisation *régionaliste*, le caractère *confessionnel* et l'esprit abusivement *autoritaire*.

La puissante association des maîtres allemands (*deutscher Lehrerverein*) et le parti de la social-démocratie avaient élaboré un programme de réforme dont les trois principaux articles comportaient : l'établissement d'une *école fondamentale,* semblable pour tous les Etats du Reich et commune à toutes les classes sociales ; la *neutralité confessionnelle* et philosophique de cette école; l'adoption des *méthodes dites actives,* propres à développer chez l'écolier le sens de l'autonomie et de la responsabilité morale.

§

Sur un point, les réformateurs se rencontrèrent avec les pangermanistes : ce fut pour doter le Reich d'un enseignement *uniforme*.

L'article 4 de la Constitution impériale ne citait pas l'éducation publique comme une matière relevant de l'autorité fédérale. Il existait bien une Commission scolaire d'Empire, mais qui ne connaissait que des questions d'admission, c'est-à-dire que son rôle se bornait à déterminer quels diplômes donnaient droit au volontariat d'un an, ouvraient la carrière médicale et certaines hautes situations administratives. Chaque province allemande organisait son enseignement à sa convenance, en fixait les programmes et les méthodes, recrutait et rétribuait ses maîtres. Le vivace esprit particulariste de certains Etats, notamment de la Saxe et de la Bavière, n'était pas sans inquiéter les politiciens, désireux de parfaire l'unité matérielle et morale de l'Empire ; et ceux-ci comptaient

sur l'école uniformisée pour élaborer cette âme commune sans laquelle il n'est point de vraie Patrie et qui manque encore à une nation dont l'unité politique ne date que d'un demi-siècle.

Déjà, en 1894, le Docteur Hirth avait proposé à la Diète la centralisation et l'unification de l'enseignement. Ses idées furent reprises par le *Deutscher Lehrerverein* et par les sociaux-démocrates qui portaient la question devant le Reichstag en 1912, après une campagne vigoureuse à travers le pays. Ils demandaient une loi commune pour tout l'Empire « sur la base de la centralisation, de la gratuité, de la laïcité et d'après les règles de la pédagogie moderne ». Les dernières revendications firent échouer la première, mais en février 1914 la Diète acceptait un texte timide des libéraux, et un an plus tard le ministre de l'Instruction publique de Prusse inaugurait à Berlin un Institut Central Guillaume-II pour l'Education et l'Enseignement. Pendant la guerre, les grands journaux prêchèrent la centralisation, mais une forte opposition persistait dans les milieux gouvernementaux, du fait que certains pédagogues et les politiciens de gauche avaient lié à la question de l'école uniforme celle de l'école unique et de la laïcité. C'est à l'Assemblée de Weimar qu'il appartenait enfin de jeter les bases d'une école nationale. La Constitution de 1919 s'exprime ainsi :

Art. 143. — L'éducation de la jeunesse incombe aux établissements publics. Le Reich, les Etats, les communes participent à leur organisation. La formation des maîtres doit être réglée uniformément pour tout le Reich d'après les principes qui président à l'enseignement supérieur...

Art. 144. — L'ensemble de l'organisation scolaire est placée sous la surveillance de l'Etat ; les communes y peuvent participer.

L'article 145, après avoir énoncé le caractère obligatoire de l'enseignement, en fixe la durée :

En principe, l'instruction est donnée aux enfants par

l'école populaire pendant au moins 8 ans, puis par les écoles de perfectionnement jusqu'à leur dix-huitième année révolue.

Le personnel de l'enseignement primaire et le parti social-démocrate désiraient que l'école nationale fût une école *unique* où les enfants de toutes les classes sociales reçussent en commun, des mêmes maîtres, la même éducation. L'article 146 de la Constitution leur donne pleine satisfaction :

Art. 146. — L'école publique doit être transformée organiquement. Elle doit comprendre à la base une école fondamentale (*Grundschule*) commune sur laquelle s'édifieront les écoles moyennes et supérieures. La différenciation des écoles doit être basée sur la diversité des professions. L'admission d'un enfant dans une certaine école doit dépendre de ses aptitudes et de ses goûts et non de la situation sociale ou de la confession des parents.

Entre adversaires et partisans de la réforme, la lutte fut et demeure extrêmement vive ; bien loin de s'apaiser, elle semble plutôt s'exaspérer, tandis que se prolonge la crise économique et morale d'après-guerre.

Certains sociologues redoutent qu'en poussant vers les hautes études et les situations en vue tous les enfants bien doués, on n'appauvrisse la classe ouvrière de ses plus belles intelligences pour créer à l'Etat une pléthore d'intellectuels, une turbulente légion de déclassés. Sans doute, on imagine des examens de sélection filtrant d'étape en étape les meilleurs élèves pour ne laisser parvenir aux diplômes supérieurs qu'un petit nombre de sujets d'élite ; mais il est difficile de retirer aux autres le droit de poursuivre leurs études à leurs frais. Et ne serait-il pas dangereux d'exciter chez les parents et les jeunes gens de grands espoirs qu'un examen de barrage briserait par la suite ?

L'enseignement secondaire tout entier est hostile à l'école unique, car il appréhende de perdre, avec ses

privilèges, sa clientèle de bonnes familles. Il se sent soutenu par l'aristocratie et la bourgeoisie aisée, qui n'acceptent pas que leurs enfants se mêlent aux enfants du peuple sur des bancs communs.

Par contre, les représentants de la classe ouvrière n'ont cessé de défendre, aux côtés du personnel de l'enseignement primaire, la ca[illegible]e de l'école unique. Le député socialiste Hoffmann la plaidait éloquemment, mais vainement, le 16 mars 1916, devant le Reichstag. La même année, les instituteurs réunis en Congrès à Eisenbach décidaient à une énorme majorité d'inviter le gouvernement à créer l'école unique avec une direction commune pour tout l'Empire. A son tour, l'association des maîtres catholiques demandait, en septembre 1919, en même temps que le monopole de l'enseignement et l'institution du Conseil des maîtres, l'établissement de la *Grundschule*. Tandis que des idéalistes invoquaient le droit égal de tous les enfants devant l'instruction, des politiciens, et parmi eux des impérialistes, inquiets de l'âpreté que revêt dans l'Allemagne industrielle la lutte des classes, tous ceux qui ne voient de remède au danger révolutionnaire que dans une collaboration, une pénétration réciproque des classes, mettaient dans l'école unique leur espoir de paix sociale. Ils attendaient d'elle qu'elle développât une conscience collective favorable à l'union de tous les citoyens dans l'intérêt commun de l'Etat. C'est dans cet esprit que des conservateurs se mêlèrent aux républicains et aux socialistes pour soutenir la réforme.

De plus, certains théoriciens voyaient dans l'école unique le seul terrain favorable à un renouvellement complet des méthodes pédagogiques et des buts mêmes de l'enseignement.

L'Ecole impériale s'appuyait sur le principe d'autorité ; elle imposait à l'élève une obéissance absolue et toute passive, une discipline extérieure aussi peu propre

que possible à exercer le sens intime de la vie morale et de la responsabilité personnelle. Des observateurs étrangers avaient maintes fois noté, dans l'enseignement allemand, comme un parti pris manifeste de paralyser tout essor des enfants, de briser toute velléité d'indépendance — si bien qu'au pays même de Gœthe et de Nietzsche le développement de la personnalité apparaissait presque comme subversif.

Les instructions prussiennes de 1872 demandaient au maître de faire de l'enfant qui lui était confié « un bon chrétien et un bon sujet de l'Empereur », mais il se trouvait des pédagogues pour revendiquer le droit de former des esprits libres. En éducation comme en politique et en morale, deux principes sont en conflit, de la solidarité sociale et du droit de l'individu à se réaliser lui-même ; il s'agit de savoir si chacun peut tendre à l'épanouissement total de son moi, avec ses aptitudes et ses tendances, ou si les conditions mêmes de la vie sociale n'exigent pas qu'il abdique une partie au moins de sa personnalité au profit de la collectivité.

Quelques novateurs semblent plus préoccupés de défendre aujourd'hui les droits de l'individu que ceux de la société. L'esprit fichtéen les anime qui voit dans le moi le centre et le créateur véritable de l'univers. Avant 1914, on se plaignait déjà de la lourde tyrannie prussienne ; depuis novembre 1918, la volonté d'indépendance s'est exaltée dans un rêve de libre expansion de toutes les facultés, qui rappelle parfois les élans généreux de la période de *Sturm und Drang*, d'orage et d'assaut.

Mais il ne s'agit plus d'affiner la délicatesse d'un moi uniquement intellectuel ou sensible, s'immobilisant dans une contemplation olympienne, se jouant de toute chose et de soi-même dans un dilettantisme stérile ; c'est la personnalité entière qu'il faut libérer dans le sens de l'élan vital, de l'action spontanée et créatrice.

Les réformateurs s'engagent là dans une voie chère

aux penseurs allemands qui poursuivent depuis le XVIIe siècle l'édification d'une philosophie de la Volonté et de l'Action.

Depuis Leibniz faisant d'un besoin interne de s'accroître et d'agir l'essence de l'Univers et de la Vie, depuis Kant pour lequel la matière est essentiellement une force qui tend à l'action, depuis Schopenhauer qui, plus encore que le philosophe du pessimisme, fut le théoricien du primat de la Volonté, — jusqu'à Nietzsche, le poète épique du surhomme dont la volonté tendue au paroxysme et débarrassée de toute contrainte s'exaltera un jour jusqu'à réaliser Dieu, — la pensée allemande n'a cessé de progresser vers le culte de la Volonté et de l'Action.

Après avoir rejeté successivement chacune des interprétations :

Au Commencement était le Verbe,
Au Commencement était la Pensée,
Au Commencement était la Force,

Faust, dans sa traduction de l'Evangile selon saint Jean, s'arrête enfin à celle-ci, la plus allemande de toutes :

Au Commencement était l'Action.

Dans une revue pédagogique de septembre 1920, M. Dolles opposait au postulat de Descartes la formule : j'agis, donc je suis. Un groupe de Hambourg met l'effort libre à la base de sa pédagogie et proclame la nécessité du chaos. Un pédagogue saxon, Gaudig, recommande la liberté absolue du travail intellectuel, supprime programmes et horaires et laisse toute initiative aux élèves.

Des esprits moins chimériques essaient de concilier les deux principes de liberté et de discipline, de tenir compte à la fois des deux éléments en présence : l'individu avec ses aptitudes, la société avec ses exigences. De fortes individualités pourraient s'épanouir dans le cadre

ferme, mais souple, d'une société renouvelée; Jonas Cohn, de l'Université de Fribourg, demande aux maîtres de former des personnalités autonomes « aptes à participer à la vie d'une communauté historiquement unie dans la même civilisation ».

La plupart des novateurs reconnaissent à l'école une fonction sociale, mais ils substituent, au concept d'une société caporalisée à la prussienne, celui d'une communauté née du libre consentement de ses membres. L'esprit d'autorité fait place, dans l'Allemagne nouvelle, à l'esprit de collaboration. Wyneken, qui a créé à Wickersdorf de véritables coopératives scolaires, suscite partout d'enthousiastes imitateurs. La Ligue pour la réforme scolaire intégrale (*Bund entschiedener Schulreformer*) travaille à transformer l'école en un foyer où maîtres et élèves confondront leurs efforts dans une commune recherche. Sa revue, *Die neue Erziehung*, se répand rapidement. Le professeur Kawerau, qui en est, avec P. Oestreich, l'un des membres les plus éminents, a donné à ce mouvement pédagogique une solide base psycho-sociologique et montré qu'il est conforme aux aspirations des jeunes générations allemandes (2).

Pour ces réformateurs, la scolarité n'est qu'une préparation à la vie sociale. Le développement de l'individu n'est plus le but, mais le moyen d'une éducation qui se propose pour fin supérieure la vie de la communauté. Ne faut-il pas pour cela que l'école reproduise le milieu social tout entier, qu'elle en comprenne tous les éléments, qu'elle en soit comme une miniature ? L'école nouvelle ne pouvait être qu'une école unique.

L'enseignement impérial respectait et renforçait la hiérarchie des classes sociales, l'enseignement républicain développera peu à peu l'esprit d'égalité et de collaboration. C'est ainsi que la question de l'école unique, et

(2) J. Kawerau : *Soziologische Paedagogik*, Leipzig, 2e édit., 1924.

quoi qu'on fît pour la limiter, s'élargissait jusqu'à se confondre avec le grand problème social.

§

Si l'on attend de l'école qu'elle prépare à la vie de la communauté et qu'elle fortifie la conscience collective nationale, il est naturel d'y donner la première place à l'éducation civique.

Pendant quelque trente ans, le docteur Kerschensteiner, le distingué directeur de l'enseignement munichois, déploya une émouvante activité pour faire triompher le principe de l'éducation civique. Il a entraîné le personnel enseignant allemand, inspiré le gouvernement républicain dans sa réforme scolaire, créé et nourri dans le monde entier un puissant mouvement d'opinion. Il s'est retiré depuis, devant l'hostilité croissante des autorités bavaroises, mais son œuvre est vivante et féconde.

Kerschensteiner (3) veut faire de l'école un foyer de vie civique et sociale. Le défaut des établissements modernes est d'avoir toujours et exclusivement poursuivi l'éducation intellectuelle, artistique ou économique.

Comment peut-on développer chez l'enfant le sentiment de la solidarité sociale ? D'abord en agissant sur son caractère pour faire naître en lui le désintéressement et le dévouement, car « l'éducation civique est à peu près synonyme d'éducation du caractère dans le sens des vertus altruistes ». Ensuite, en transformant l'école traditionnelle en une école unique, fréquentée par toutes les classes sociales et qui soit une collectivité de travailleurs.

Et remarquant que les intérêts économiques sont à la fois ce qui rapproche le plus volontiers et le plus étroitement les hommes dans les sociétés modernes, et aussi ce qui les oppose le plus violemment en groupes rivaux d'une hostilité vibrante, Kerschensteiner glissa insensi-

(3) *Der Begriff der staatsburgerlichen Erziehung*, Leipzig, 1910.

blement de la conception de l'école unique vers celle de l'école du travail, vers l'*Arbeitsschule* que préconise la Constitution de Weimar :

Dans toutes les écoles, on doit s'efforcer de développer le sens moral et civique et les aptitudes personnelles et professionnelles dans l'esprit de la tradition populaire allemande et de la réconciliation des peuples...

L'éducation civique et le travail manuel sont des matières d'enseignement... (Art. 148.)

L'*Arbeitsschule* se propose trois buts, qui sont plutôt trois étapes vers le même but : enseigner un métier ; montrer que ce métier n'est qu'un rouage de l'organisation sociale et ne doit pas être exercé avec des vues égoïstes ; inspirer à l'élève le désir de travailler par son métier à ce que l'Etat devienne une communauté morale.

Cette éducation repose sur l'enseignement du travail manuel ; mieux que toute autre matière, il se prête à la collaboration, à l'activité en commun, et loin de contraindre l'enfant à la réceptivité passive, il favorise son activité spontanée et créatrice. L'atelier, le laboratoire, la cuisine ou le jardin, voilà la principale salle de classe. Est-ce à dire qu'il faille partout édifier de vastes et coûteux ateliers ? Ce n'est ni possible, ni souhaitable. Il s'agit moins d'acquérir un métier que d'en apprendre les conditions et de se former aux bonnes méthodes.

L'école primaire ne doit pas et ne peut pas être un atelier de l'Etat en rivalité avec celui du patron et lui disputant des apprentis ; elle se borne à une orientation professionnelle et à un préapprentissage.

Cette *Arbeitsschule* est proche parente de l'école active qui a tant de sympathie en Amérique, en Belgique et en Suisse, de l'école de Dewey, de Decroly, de Claparède et de Ferrière. Elle est une « communauté laborieuse » où toute étude est travail et travail en commun. Son avènement avait été préparé en Allemagne par de nombreuses tentatives souvent inspirées des idées de Kerschensteiner.

A Mannheim, à Dortmund, à Leipzig s'étaient ouvertes des classes expérimentales.

Sous l'impulsion de Paulsen, un personnel entreprenant avait essayé de réaliser à Hambourg la *Gemeinschaftsschule,* l'école de la communauté (4). Dès 1906, un Comité hambourgeois définissait les buts et les méthodes d'une éducation nouvelle, « sans obligation ni sanction ». Le mot d'ordre était *Von Kinde aus,* à partir de l'enfant, de l'enfant placé au centre de la classe et commandant par son développement naturel le rythme même de l'éducation. Un conseil des maîtres dirige la petite démocratie scolaire en collaboration avec un conseil de parents et d'anciens élèves. Les premières *Gemeinschaftsschulen* ont été fondées en avril 1919, et, depuis, le tiers du personnel enseignant de la ville s'est enrôlé dans l'œuvre d'éducation nouvelle. Paulsen, appelé à la direction de l'enseignement de Berlin, où d'ailleurs un Conseil municipal conservateur lui crée de sérieuses difficultés, a publié le 22 janvier 1922, dans la *Vossische Zeitung,* un plan d'organisation de l'école de la communauté à deux degrés, qui a un peu déçu les admirateurs du grand pédagogue.

L'Institut central pour l'Education, transformé le 1er janvier 1922 et flanqué d'un centre d'études de pédagogie scientifique, a entrepris une active campagne d'articles de presse et de conférences pour préparer l'opinion publique allemande à la réalisation de l'école nouvelle prévue par la Constitution de Weimar : école *nationale,* école *unique,* école du *travail.*

§

La Constitution esquissait les grandes lignes de la réforme, mais laissait à une Commission scolaire fédérale

(4) Cf. Henri Goy : *Revue pédagogique* de février 1923. A côté des publications allemandes, j'ai consulté avec profit les substantielles chroniques que M. Henri Goy donne à la *Revue pédagogique.*

(*Reichsschulkonferenz*) le soin d'en fixer le détail et les modalités d'application.

La *Reichsschulkonferenz*, qui comprend des représentants des Etats, des administrateurs, des théoriciens et des pédagogues, se mit au travail dès juin 1919, mais il devint bientôt évident qu'elle n'établirait qu'avec les plus grandes difficultés un plan précis de reconstruction. Les opinions contraires s'y heurtaient violemment, sans qu'aucune prît sur l'autre un avantage décisif. Toutefois, le 28 avril 1920, une loi dite *Grundschulgesetz* établissait par tout l'Empire l'école unique universelle pour les quatre premières années de scolarité. Toutes les classes parallèles, et particulièrement les classes élémentaires des Lycées, devaient disparaître. Le 16 mars 1921, la *Reichsschulkonferenz* rappelait l but de l'école unique : « donner aux enfants la base d'une culture sur laquelle s'édifieront soit l'enseignement des 4 années supérieures de l'école populaire, soit l'enseignement primaire supérieur, soit l'enseignement secondaire avec tous ses développements ». Elle fixait en même temps les programmes de cette école et en énumérait les matières d'enseignement, parmi lesquelles la religion, l'*Heimatkunde*, la langue allemande, l'instruction civique et le travail manuel.

L'*Heimatkunde*, ou science du lieu natal, est le point de départ des études ultérieures de géographie et d'histoire, de sciences physiques et naturelles.

L'école unique souleva l'opposition passionnée du personnel secondaire, de la bourgeoisie et de l'aristocratie ; aussi est-ce seulement le 4 mai 1923 que les Etats tombèrent d'accord pour publier un règlement commun portant application du *Grundschulgesetz*.

Jusqu'à présent, ce règlement n'est nulle part rigoureusement observé ; l'école unique ne progresse qu'avec peine, et partout l'école privée bénéficie du mécontentement des classes aisées qui s'efforcent de tourner la loi. Celle-ci prévoit la suppression progressive des écoles pri-

vées, dont les dernières fermeront leurs portes dans cinq ans, mais elle permet dans certains cas (pour des raisons de santé par exemple) l'éducation au sein de la famille, ou d'un « milieu familial ».

Et partout les écoles dites « familiales » se multiplient à l'usage des enfants de l'aristocratie. En dépit d'un arrêté de janvier 1923, par lequel il interdisait aux établissements privés de prendre de nouveaux élèves, le gouvernement prussien est contraint de fermer les yeux.

D'ailleurs, les méthodes mêmes de l'école unique éloignent d'elle les classes sociales attachées au principe d'autorité et élevées dans le mépris du travail manuel. Un règlement fédéral de mai 1923 transforme l'école publique en *Arbeitsschule*, conformément à la Constitution.

> Il convient, prescrit ce règlement, de mettre toute la vie de l'école au service des principes du travail... Le travail exécuté sur des objets matériels est un moyen général d'instruction et d'éducation. Il y a lieu de susciter les occasions où écoliers et écolières pourront exécuter un travail matériel régulier...

Les règlements fédéraux ne sont pas appliqués partout avec la même vigueur et la même sincérité. Cela tient quelque peu à ce qu'il n'existe pas encore de ministère fédéral de l'Instruction publique, le seul organe exécutif commun étant un sous-secrétariat d'Etat de la « Culture » auprès du ministère de l'Intérieur fédéral. Bien des incohérences subsistent d'une province à l'autre ; tandis que les établissements scolaires de Prusse et de Saxe dépendent de trois et de quatre ministères, ceux de Bavière ne ressortissent qu'à un seul.

La Saxe, la Saxe républicaine, est à l'avant-garde de la réforme. Dès juillet 1919, elle se donnait une loi scolaire très libérale. La Prusse, où la social-démocratie conserve une majorité, a supprimé l'inspection de l'école par le prêtre ou le pasteur, elle a organisé régulièrement les communautés d'instituteurs et fixé en 1923 les program-

mes d'études des quatre années supérieures de l'école primaire selon les données de la pédagogie scientifique. Par contre, au pays même de Kerschensteiner, en Bavière, l'école traditionnelle garde son prestige ; une loi organique du 12 août 1922 place l'enseignement religieux que dispense le maître sous le contrôle des représentants du culte (5).

En somme, l'enseignement du Reich est bien loin d'offrir cette unité d'esprit, d'organisation et de méthode que les législateurs de Weimar avaient voulu lui donner. La réforme scolaire apparaît partout d'une réalisation laborieuse, partout liée aux vicissitudes de la politique. D'importantes questions attendent toujours des réponses. Nulle part, sauf en Saxe, où s'est ouvert le 2 mai 1923 à Dresde un Institut pédagogique, la formation des instituteurs n'a été réglée, comme l'indique la Constitution, selon les principes de l'enseignement supérieur.

Et le problème le plus important n'a reçu qu'une solution provisoire, je veux parler de *l'enseignement religieux* à l'école primaire.

§

Jusqu'en 1919 l'école allemande était confessionnelle dans l'immense majorité des cas, dans 97 cas sur 100.

On peut s'en étonner si l'on songe que le peuple allemand n'est pas particulièrement religieux et que l'élite qui le dirige depuis 1870, si elle n'est pas profondément matérialiste, se contente du moins d'un vague panthéisme hégélien. Mais un axiome de politique intérieure germanique veut qu'une religion soit nécessaire au peuple, une religion conçue comme une force auxiliaire

(5) A Gotha-Sündhausen, en Thuringe, les paysans conservateurs ont organisé une grève scolaire qui a duré plus d'un an pour obliger une école nouvelle à fermer ses portes. Le gouvernement intervint pour empêcher les fonctionnaires scolaires de prendre contre les grévistes des mesures de coercition et le tribunal d'Iéna acquitta les organisateurs de la grève en déclarant que la fréquentation des écoles nouvelles n'était pas obligatoire (1924).

au service de l'autorité. D'ailleurs on ne constatait nulle part en Allemagne cet antagonisme aigu entre l'esprit laïque et l'esprit confessionnel qui envenime chez nous la question scolaire. L'enseignement religieux était généralement donné par l'instituteur lui-même et de telle façon que les enfants des confessions en minorité pouvaient y assister ; il était une sorte de christianisme interconfessionnel, dépouillé de tout dogmatisme et réduit aux notions morales essentielles. Aussi la conciliation se faisait aisément entre les confessions diverses, et la propagande en faveur de la neutralité scolaire se perdait dans l'indifférence générale.

La laïcité figurait cependant au programme de réformes du *Lehrerverein* et du parti social-démocrate ; mais elle ne put triompher à Weimar. Les conservateurs tenaient pour l'école confessionnelle, les démocrates pour l'école interconfessionnelle ou simultanée (*Simultanschule*), les socialistes pour l'école neutre. L'entente se fit en troisième lecture sur la motion présentée par les démocrates. La Constitution s'exprime ainsi :

La religion est une matière d'enseignement ordinaire de l'école, excepté dans les écoles neutres. L'organisation de l'enseignement religieux sera réglée par le code de législation scolaire ; il sera donné en accord avec les principes de la société religieuse qu'il concerne, sans préjudice de la surveillance de l'Etat.

Tous les députés de la droite et les socialistes gouvernementaux avaient voté pour l'école simultanée, à condition que la loi tolérât les écoles strictement confessionnelles ou laïques.

Dans chaque commune, à la demande des parents ou des personnes responsables de l'éducation des enfants, des écoles peuvent être organisées conformément à leur confession ou à leur conception philosophique (*Weltanschauung*). (Art. 146, § 2.)

Dans la pensée des législateurs, l'école nationale devait

être une école interconfessionnelle, commune à tous les enfants, avec un enseignement religieux séparé pour chaque confession. La majorité du personnel primaire protesta énergiquement contre cette disposition, la Ligue pour la réforme scolaire radicale dénonça la duplicité du parti social-démocrate, le professeur Oestreich alla jusqu'à qualifier le compromis de « Versailles intérieur ». Il est probable que les députés, résolus à fonder l'école unique, sentirent la nécessité d'apaiser à la fois les scrupules de conscience des libres-penseurs et ceux des partisans d'un enseignement confessionnel. Ils crurent que l'école simultanée donnerait satisfaction à tout le monde et que, sans recourir à un monopole impossible et peu souhaitable, elle deviendrait bientôt l'école universelle.

Qu'on le veuille ou non, l'école unique appelle en effet le monopole de l'enseignement. Sans doute ce sont deux choses absolument différentes et que seuls peuvent prendre l'une pour l'autre des journalistes mal informés ou des politiciens intéressés. Mais enfin l'école n'est vraiment unique que si elle est seule. Les bienfaits sociaux que l'on attend d'elle, bien naïvement peut-être, exigent la disparition de toute concurrence. Aussi la Constitution a-t-elle prévu la suppression des écoles privées qui font double emploi avec les écoles publiques (art. 147, § 2), pour ne plus tolérer que celles représentant les intérêts d'une minorité de parents à la conception religieuse ou philosophique desquels l'école publique ne donnerait pas satisfaction.

Le Reich attend depuis 1919 qu'une loi organique fixe les principes de l'enseignement religieux. Une telle loi n'a pas encore été votée et le projet publié en mai 1921 et connu sous le nom de *Schulgesetzentwurf* trahit le glissement de l'Etat allemand vers une politique conservatrice. Tandis que, dans l'esprit de la Constitution, l'école confessionnelle devait demeurer l'exception, le premier

article de ce projet semble la considérer comme une école tout à fait régulière :

Les écoles primaires sont des écoles simultanées (*Gemeinschaftsschulen*) pour autant qu'elles ne restent pas ou ne deviennent pas, d'après les dispositions de la présente loi, des écoles confessionnelles ou hors de toute confession...

Une commission du Reichstag discute depuis des mois autour de ce texte sans arriver à un compromis. Les nationalistes, le centre catholique, le parti populaire défendent le *Schulgesetzentwurf* dans l'espoir d'une « confessionalisation » de l'école ; et les communistes eux-mêmes parce qu'il leur reconnaît le droit d'ouvrir des établissements de leur credo. Il a contre lui les socialistes, les groupements ouvriers et l'immense majorité des instituteurs allemands, qui y voient un moyen de tourner la loi sur l'école unique par la création d'écoles parallèles de confessions différentes. Mais la social-démocratie n'a combattu que mollement, car elle n'aurait pu se maintenir au pouvoir jusqu'à ces derniers mois, comme elle l'a fait, sans l'appui du centre catholique.

Il semble d'ailleurs que l'école interconfessionnelle ait perdu beaucoup de ses partisans et qu'elle ne plaise plus ni aux républicains, qui ne l'ont jamais considérée que comme une transition vers l'école laïque, ni aux conservateurs qui craignent qu'elle ne soit en effet que cela.

Les partis en ont appelé à l'opinion publique devant laquelle se poursuit la polémique, passionnée et confuse, et il est bien malaisé de distinguer ce que veut exactement la nation allemande.

D'ailleurs, depuis 1923, de nouvelles préoccupations sollicitent le personnel enseignant du Reich. La politique extérieure, l'occupation de la Ruhr, l'effondrement du mark ont détourné l'attention des problèmes pédagogiques. Le *Deutscher Lehrerverein*, par un manifeste rédigé en commun avec l'Association philologique, a solennellement protesté contre l'occupation de la Ruhr et dé-

noncé le prétendu impérialisme de la France (février 1923). A plusieurs reprises, il a mené campagne contre l'article 231 du traité de Versailles, par lequel l'Allemagne s'est reconnue seule responsable de la guerre et de ses conséquences. Il faut d'autant plus le regretter que le corps des instituteurs, après avoir pris une part très active à la révolution de novembre 1918, n'avait cessé de témoigner de son esprit courageusement républicain.

Mais, à la suite de la résistance passive, la dépréciation du mark rendit chaque jour plus sévères les conditions de la vie. Les traitements ne furent point augmentés en proportion de la baisse vertigineuse de la monnaie; en novembre 1923, alors que le dollar dépassait à Berlin quatre mille milliards de marks-papier, la situation des fonctionnaires était tragique. Comment jugerait-on impartialement quand on est aigri par la faim et par l'inquiétude du lendemain?

Les maîtres républicains se taisaient, débordés par les événements, dans la crainte de mécontenter les familles de leurs élèves et d'irriter une administration conservatrice. Sur eux pesait déjà la menace du congédiement immédiat. La loi des pleins pouvoirs, votée le 13 octobre 1923 par le Reichstag, autorisait le gouvernement fédéral à prendre toutes les mesures qu'il jugerait utiles en vue de la restauration des finances, et la première de ces mesures était la suppression de 25 0/0 des fonctionnaires (27 octobre 1923). Le décret dit *Personel-Abbau*, démolition du Personnel, menaçait 50.000 instituteurs. Malgré les formidables protestations du *Deutscher Lehrerverein*, les mesures d'économie suivirent leur cours : les femmes fonctionnaires mariées, les maîtres âgés de plus de 60 ans furent mis d'office à la retraite, les débutants placés en disponibilité avec une indemnité. De novembre 1923 à août 1924, il y eut à Berlin 796 suppressions d'emplois d'instituteurs ou d'institutrices. De violentes polémiques divisèrent le personnel, dressant les jeunes

maîtres contre les vieux, les hommes contre les femmes mariées. Il fallut songer aux sacrifiés, créer pour eux des offices de placement, organiser une colonie rurale où de petits domaines leur furent concédés à des prix très réduits et avec des facilités de paiement.

Cependant l'instruction publique a été relativement ménagée. Tandis que dans les Postes et dans les Chemins de fer le pourcentage des suppressions atteignait 40 0/0, il semble qu'il n'ait pas dépassé 15 0/0 pour les divers ordres d'enseignement. Les congédiements ont à peu près pris fin aujourd'hui. Le mark-or a remplacé la monnaie de papier et les nouveaux traitements sont assez élevés pour permettre aux fonctionnaires de vivre dignement.

Toutefois la vie est sensiblement plus chère en Allemagne que chez nous, le malaise économique persiste, s'accentue même et les Alliés, et tout particulièrement la France, sont rendus responsables de cette situation. Aujourd'hui, comme aux heures délirantes de la guerre, la jeunesse allemande est systématiquement excitée à la haine et à la violence. Le temps est passé où le ministre prussien Haenisch organisait officiellement l'enseignement pacifiste!

Là, prescrivait-il en 1919, où il fut fait abus de l'enseignement de l'histoire et d'autres branches d'enseignement pour exciter les peuples à la haine, cela doit cesser complètement et au contraire faire place à un enseignement spécial de l'histoire de la civilisation...

Et il ajoutait :

Des bibliothèques scolaires, il faut éloigner tous les livres qui célèbrent la guerre...

Ces instructions commentaient noblement l'article 148 de la Constitution, invitant à instruire la jeunesse dans « l'esprit de la réconciliation des peuples », mais Haenisch n'en put jamais assurer le respect, et le 19 décembre 1923 un nouveau ministre remplaçait l'expression « réconciliation des peuples » par celle-ci qui prête à des

commentaires tendancieux : « l'esprit de l'humanité ».

Un chauvinisme haineux, qui n'a rien appris depuis 1914 et a tout oublié, répand sa rapide contagion, malgré la lutte courageuse que lui livrent la Ligue pour la réforme radicale de l'enseignement et quelques associations pacifistes. Et il faudrait peut-être désespérer de la nouvelle Allemagne si le « Mouvement des Jeunes » (*Jugendbewegung*) n'y justifiait toutefois les plus consolants espoirs.

La *Jugendbewegung* est partie de Berlin,où sont nés les *Wandervœgel*, et de Hambourg, la patrie des *Freideutsche* ; elle a gagné peu à peu toutes les provinces et tous les milieux, éveillant partout un écho frémissant dans le mysticisme inassouvi de l'âme allemande. Les groupements se multiplient, d'étudiants et d'ouvriers surtout, décidés à rompre avec le passé, protestants du *Neuwerk*, catholiques du *Quickborn*, du *Jungborn* et des *Grossdeutsche*... Tous ces « jeunes » communient dans un généreux idéal de pureté individuelle et de fraternité sociale. Ils prêchent la simplicité des mœurs, le pacifisme, le retour à l'art populaire. Comme ils se proposent d'instaurer dans l'éducation la discipline volontaire, le « self-control » seul capable d'exalter le sens de l'autonomie et de la dignité personnelle, ils sont d'ardents protagonistes de l'école de la communauté et de l'école du travail.

Les générations allemandes qui ont grandi sous l'ancien régime montrent une inaptitude irrémédiable à se plier aux nouvelles formules politiques et sociales ; mais la *Jugendbewegung* se croit capable de renouveler l'esprit de la jeunesse, de consolider et de parfaire l'œuvre ébauchée de reconstruction.

Espérons qu'elle ne présume pas trop de ses forces.

§

Le sort de la réforme scolaire est donc lié en Allemagne au mouvement général des idées. Dans l'enthousiasme

démocratique qui salua la chute du gouvernement impérial, les législateurs de Weimar évoquèrent une école nationale idéalement renouvelée. Leur foi généreuse s'est usée depuis au contact des réalités quotidiennes ; les lois fondamentales promises ne voient le jour que lentement et laborieusement ; certaines — et des principales — ne sont pas encore sorties du travail préparatoire des Commissions et tout fait prévoir qu'elles s'éloigneront sensiblement de l'esprit de la Constitution.

Le succès des partis conservateurs paralyse maintenant la volonté de réforme, et des événements d'ordre international ont imposé au peuple allemand de plus urgentes préoccupations.

Le 3 avril 1925, entre le premier et le second tour du scrutin qui devait élever Hindenburg à la présidence du Reich, une coalition des partis de droite faisait voter par le Reichstag une loi portant une grave atteinte au principe de l'école unique. En voici le texte :

« Le plan d'études de l'école fondamentale comprend quatre années.

« Dans des cas individuels, des élèves particulièrement bien doués peuvent, l'instituteur de l'école fondamentale ayant été entendu, et l'administration scolaire l'autorisant, être admis, après trois années seulement de scolarité, dans un établissement secondaire. »

Malgré l'opposition de la Prusse, le Conseil fédéral a donné son approbation à la loi, qui est entrée en vigueur dès la rentrée de Pâques et, de suite, des milliers d'élèves ont demandé le bénéfice de cette nouvelle disposition.

L'accourcissement de la période d'éducation commune ou fondamentale est interprétée comme un succès par les adversaires de la réforme scolaire et comme un échec par les républicains.

Toutefois, les difficultés que soulève l'application de la législation scolaire républicaine ne tiennent pas toutes aux conditions politiques et économiques du moment.

Partout l'école unique blesserait pareillement des traditions puissantes et assurément respectables. Les mœurs ne l'acceptent pas encore et, parce qu'elle méconnaît les intérêts d'une partie importante de la population, elle est génératrice de fraudes. L'exemple de l'Allemagne montre avec quelle extrême prudence il convient de retoucher l'organisation scolaire d'un pays moderne.

Dans le bruit des controverses et l'instabilité politique du Reich, il est malaisé de discerner les traits probables de l'école de demain.

On peut prévoir cependant qu'elle sera à peu près semblable pour tous les Etats. Au moment où l'Université française demande au régionalisme un renouveau d'activité, l'Université germanique réalise une centralisation jusque-là différée.

Elle se dégagera tout à fait de la discipline militaire à la prussienne pour poursuivre une œuvre d'éducation civique et morale dans le sens de l'autonomie, de la responsabilité et de la dignité personnelles.

Enfin elle sera une école du travail, et le labeur, le labeur en commun, avec ses tâtonnements, son émulation salutaire et ses enthousiasmes, remplacera les cours trop doctes et les examens assommants.

Alors que dans le monde entier un irrésistible courant d'opinion entraîne l'école traditionnelle vers des formes nouvelles, alors que partout se proposent à l'attention du pédagogue et du législateur les théories de l'école active et le problème de l'école unique, il n'est certes pas sans intérêt — ni peut-être sans profit — de suivre les efforts de l'Etat allemand pour moderniser son enseignement primaire. Attendons, pour juger l'œuvre accomplie, d'en voir les résultats. Soyons à la fois curieux et circonspects ; circonspects, sachant bien que tout ce qui se fait chez le voisin n'est pas nécessairement excellent ; curieux cependant, et tout disposés à prendre notre bien là où nous le trouverons — fût-ce en Allemagne.

JEAN MOREL.

POÈMES

—

PAROLES

Vos lèvres peuvent caresser des paroles mauves
vos pensées être grises comme des prières
la musique de vos paroles être un crépuscule...

— mon cœur se meurt de vains mirages comme le Cygne solitaire...

Vos mains peuvent être des feuilles mortes aux caresses tristes et lentes...

vos yeux des lacs déserts et immobiles de mystère
et vos cheveux des larmes d'or de lointaines étoiles...

— j'ai trop de larmes en allées aux soirées mortes...

Votre robe peut pleurer des larmes de soie
vos pieds faire crier le gravier de l'Allée...
et votre ombre grise s'étendre comme une prière...

— Je suis le Cygne indifférent et solitaire...

Pourtant vos paroles me sont douces, de crépuscule
vos paroles mauves en andante
et vos mains chères au cœur du Cygne las et triste...

— Vous êtes cette marquise discrète et tendre...

Les étangs de mon cœur sont des moires sans rides

mauves du rêve de toutes les marquises pensives,
qui bercent avec la tendresse de leurs paroles vaines

— l'alme Indifférence du Cygne...

—

DEUIL DU CYGNE

A André David.

Le Cygne pleure la marquise morte à son cœur
la marquise qui le berçait de paroles mauves
au son de crépuscule agonisant de violoncelles

— le Cygne pleure une chimère, un vain mirage...

Le Cygne pleure cette marquise d'après-midi...
aux ongles polis et brillants comme des bonbons roses,
avec dans les yeux des sons épars de cloches lointaines...

— Les fins d'après-midi se meurent en frissons de Cygnes...

La lune pleure des larmes d'améthyste sur le lac rose
le Cygne porte un nénuphar à l'âme blanche,
à la marquise défunte qui dort en robe de soirée...

— Sous les glycines qui se meurent en larmes mauves

Le Cygne rêve au bord des tombes une prière indifférente
voici des nénuphars, des roses, des glycines
voici mon cœur bordé de noir comme une lettre de deuil

— le Cygne blanc est un seigneur vain et futile

Le Cygne noir a mené le deuil de la marquise
avec des airs d'ordonnateur qui ont fait sourire
le Cygne blanc indifférent aux morts très chères

— que ces paroles cérémonieuses furent vaines...

Le Cygne blanc est solitaire dans le silence
il rêve à celle qui n'est plus en la mineur
Il n'a de larmes en bémol que pour les souvenances...

— le Cygne a du mauve à son cœur...

MAURICE-ANDRÉ SAINT-GEORGE.

AUTOPSIE

Le docteur leva le doigt et lut : *Le crime est pour les classes inférieures ce que l'art est pour nous, une méthode de se procurer d'extraordinaires sensations.*

— Par exemple ! De qui est-ce, docteur ? Une de vos pensées ?

— Non. C'est d'un Anglais pédéraste que vous ne connaissez pas.

Le docteur Signori remit soigneusement dans sa poche le petit carnet crasseux et il ajouta :

— Vous, bien entendu, vous êtes des aristocrates !

Les aristocrates se mirent à rire sans savoir pourquoi : c'étaient le procureur et le juge d'instruction.

Ils se trouvaient assis tous trois sur l'herbe fraîche dans un cimetière de petite ville entre deux cyprès, contre une chapelle tombale, au bas d'un talus. La matinée s'avançait, une matinée de mars pleine de cris d'oiseaux.

En face, on voyait la ville de Pietrarotta, grise, avec ses maisons hautes, percées de fenêtres étroites et coiffées de toits rouges, visages sévères et durs sous ces chapeaux de clown dont la couleur dansait au soleil.

Elle était cramponnée sur un piton, ceinte de murs croulants par endroits et par d'autres couverts de lierre. Son église, à façade rococo, était surmontée d'un clocher un peu trop décoré, autour duquel glissaient des vols de pigeons.

Tout autour, des jardins verts, pleins de figuiers, coupés de murs de clôture qui dévalaient la pente comme des serpents blancs, et au delà, la troupe des oliviers gris qui descendait jusqu'à la mer. Le cimetière, comme ils sont

tous en Ligurie, verdoyant, entouré d'un petit mur assez bas, planté de cyprès, avec çà et là, autour d'une vieille croix, l'assaut d'une branche de roses. La scène se passe du côté de Sarzane, sur la Riviera de Gênes.

Le docteur, le procureur et le juge d'instruction prenaient le frais après deux heures d'autopsie. Le docteur n'avait point retrouvé la balle vraisemblablement logée dans les muscles qui longent la colonne vertébrale, mais il avait au moins déterminé les causes de la mort : hémorragie intestinale assez massive par lésion d'une des artères mésentériques. Le procureur était barbu, grisonnant et hâlé avec des yeux à fleur de tête ; le juge mince, maigre et ratatiné, l'air timide et fin ; et le médecin court et trapu, avec un visage aux pommettes saillantes et aux joues rouges, éclairé par des yeux très mobiles, un type à la fois rural et lettré, mais qui devait tenir, on le sentait bien, par toutes ses fibres, à cette terre, un oiseau capable tout juste, malgré les muscles de ses ailes, d'un vol court et lourd. Et de la gaieté avec cela, qui sonnait haut.

Debout sur la crête du talus, en plein soleil, découpant sur le ciel leurs silhouettes affairées et leurs attitudes maladroites, des hommes silencieux achevaient de remettre en bière une grotesque apparence de femme : un ventre et des seins ballottant sous les lambeaux de la chemise courte, un visage étrangement touchant encore sous un dernier masque de résignation étonnée, celui que la morte avait porté durant les deux dernières heures de sa vie ; un enroulement de robe violette qui chantait dans la chaleur, des bas noirs qui donnaient la vie aux jambes et des cheveux qui s'accrochaient aux clous.

— *Povera Lucrezia* ! disait le plus sensible.

Les autres ne disaient rien, préoccupés de finir vite.

A cinquante pas, formant public d'amphithéâtre, grimpés sur les tertres, les murs, sur le toit des chapelles, deux cents enfants et jeunes gens, mêlés de quelques hommes et de filles chez qui la honte balançait mal la curiosité, regar-

daient, excités, trépidants, les plus profonds instincts leur sortant par les pores.

Les carabiniers maintenaient difficilement cette foule où chaque élément était honnête, laborieux, simple et qui depuis deux heures constituait une bête dont la folie grognait, raillait, riait et, de temps en temps, par une bouche d'enfant ou d'adolescent, lâchait un lazzi qui sifflait ou un mot obscène qui s'écrasait sur le cadavre.

— Sans doute, continua le docteur, le crime n'est pas ce que dit l'Anglais pour les criminels d'occasion, et les sensations extraordinaires qu'ils éprouvent, ils ne les ont point recherchées. Le crime, pour eux, c'est trop souvent le coup de patte ou de dent du tigre et du loup, un réflexe de défense en somme, et ils se trouvent criminels sans l'avoir voulu, mais il y a certainement...

— Il y a certainement... appuya le juge songeant à la sanglante vie des apaches, à ce besoin qu'ils ont, si artistique, de traduire en acte, pour ne pas être étouffés par elle, leur obsession meurtrière...

— Quoi ? demanda le procureur.

— Il y a, indépendamment des apaches à qui songe notre ami, poursuivit le médecin, des hommes intelligents, instruits, mais très plébéiens qui, n'ayant pu réussir dans l'art par foncière vulgarité, cessent un jour de viser une médiocre réalisation aristocratique et, se découvrant *peuple*, transposent démocratiquement leur souci d'art en tuant...

— Vous nous faites, dit le procureur, la paraphrase du titre de Quincey : *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*.

— Cela me rappelle, dit le juge, Rimbaud achevant la *Saison en Enfer* pour s'en aller en Abyssinie, et remplaçant l'art par l'action, une forme supérieure où il croyait n'avoir point réussi, par une inférieure où il pensait réussir davantage.

— Peut-être bien, dit le docteur. Et c'est en ce sens que les militaires sont des artistes. L'assassinat n'est certes pas

à mettre sur le plan de la peinture, mais, schéma stylisé de l'action par excellence qui est l'action portant sur l'homme, on doit le considérer, si l'on élargit suffisamment la définition de l'art, comme le seul art accessible au peuple.

A droite et à gauche, les deux magistrats hochaient des têtes scandalisées. On voyait les ouvriers replacer le couvercle sur la bière. Déjà la foule s'écoulait. Les gens criaient et riaient sur la route. Les trois hommes songeaient silencieusement et les deux magistrats, leurs deux cerveaux d'accord comme bœufs liés au joug, repassaient méthodiquement l'histoire dans leurs cervelles et cherchaient le fil d'Ariane, désespérément.

★

Deux jours auparavant, un peu avant minuit, dans la partie haute de la *via Garibaldi* (révolutionnant six mille âmes torturées quotidiennement du souci de trouver autre chose que de quotidien) un coup de revolver avait éclaté, suivi d'un grand cri. Durant soixante secondes, rien... Car, encore faut-il comprendre que les mœurs de cette petite ville à l'écart de la grand'route suivie par les touristes, et encore aujourd'hui privée de chemin de fer, sont demeurées très provinciales. On s'y lève avec le soleil, et vers neuf heures, tout le monde ou à peu près est couché. Restent les buveurs, les joueurs et les amoureux. Jusqu'à dix ou onze heures, on entend donc résonner quelques mandolinades sous les balcons, et puis, les amoureux une fois au lit, les buveurs rentrés au gîte, la tête lourde, un par un, les coureurs de rues peuvent compter sur plusieurs heures de solitude (car les joueurs demeureront toute la nuit à leur table) et sur un grand silence rompu seulement par les abois des chiens. La *via Garibaldi* est tortueuse. Jadis, elle finissait en haut du Borgo, par un escalier, et débouchait sur la grand'place par un autre ; on a aplani tout cela à la moderne, mais le pavé est gros, raboteux, inégal, avec de vastes caniveaux où, les jours d'orage,

l'eau ruisselle en torrent. Vrai défilé de deux mètres de large fait pour les mules et pour les piétons qui viennent de la montagne les pieds nus, les souliers pendus à l'épaule, et certes personne n'aurait l'idée d'aller promener là sa mélancolie, surtout la nuit tombée, car des deux réverbères dont la municipalité un instant s'enorgueillit, l'un est aujourd'hui décapité et, pour le mieux conserver, on n'allume jamais l'autre.

Aucune voiture ne se hasarde dans la rue Garibaldi, sinon, parfois, le cabriolet d'un paysan dont les ridelles touchent, à droite et à gauche, les murs des maisons, et, lorsque des mulets chargés, attachés à la queue les uns des autres, la montent ou la descendent avec, derrière, leur muletier en bottes et en chemise rouge, le chapeau sur l'oreille, la fleur aux dents et faisant claquer son fouet, pour peu que deux ou trois gosses demi-nus s'effacent et qu'une grosse contadine déroule sur le pas d'une porte son chignon noir ; c'est une petite ville italienne d'il y a cent ans qui dresse brusquement son pittoresque dans l'air chaud, traversé soir et matin par la brise marine.

Donc, un peu avant minuit, un coup de revolver et un grand cri. Soixante secondes s'écoulèrent, puis ce fut un grand bruit de fenêtres ouvertes et vingt têtes surgirent, hirsutes, au-dessus de la rue.

— Quoi ! Quoi ? — Qu'y a-t-il ? — Savez-vous ? — O compère, qui a tiré ?

Deux ou trois minutes encore et les vingt têtes se retrouvaient, les yeux papillotants encore du réveil en sursaut, au rez-de chaussée du nº 7, chez Lucrezia Ricordi, dans une pièce éclairée par une fenêtre ouverte, près d'une femme qui, vêtue seulement de sa chemise, gisait au pied de son lit, une balle dans le ventre.

Le temps de coucher la blessée, Lucrezia elle-même, toute gémissante, survenait le médecin, le docteur Signori, l'œil vif sous les cheveux ébouriffés, et qui n'avait pas même pris le temps d'entrer dans ses souliers pour accourir plus

vite. Il était chaussé de pantoufles, et, parvenu silencieusement au chevet de Lucrezia, tout de suite il s'imposait, éloignait les curieux, examinait la blessée avec ces mains tendres qui l'avaient rendu tellement sympathique aux habitants de la petite ville. Puis, prenant à part l'oncle de la victime, un vieillard discret qui fourrageait dans sa barbe, et arrondissait de bonnes épaules ennuyées :

— *Caro*, dit-il à mi-voix, rien à faire. — Et il ajouta comme pour lui-même : — Signes de forte hémorragie interne.

Les autres demandaient si réellement on ne pouvait rien tenter. Mais quoi ? Impossibilité d'opérer à la maison, éloignement de tout chirurgien, faiblesse extrême de la blessée, cela se comprenait.

— Et puis, n'est-ce pas ? dit Signori, le temps nous manque, mes très chers !

La chambre s'emplissait peu à peu. Des vieilles, pieds nus, donnaient des conseils. Les parentes les plus proches, empressées, le fichu hâtivement noué, les yeux brillants sous des serre-têtes rouges ou noirs, s'affairaient autour de l'âtre et du lit. Dans la ruelle, la vieille mère de Lucrezia, aveugle, tenait sa fille par la main et parfois lui frôlait le visage comme pour chercher l'équivalence d'un regard. Les hommes groupés dans la première chambre, assis en rang d'oignons sur le banc ou bien debout contre les murs, se concertaient à voix basse et se jetaient des regards méfiants :

— Mais qui sera-ce ? — Eh ! comment le saurai-je ? — Il y a des choses qu'on ne comprend pas. — Dieu le sait, compère !

Et toute la prudence paysanne dans leurs gestes sournois et leurs propos balancés.

Entrées et sorties. Tous ces hommes se surveillent et tous sont sur leurs gardes. Les carabiniers vont et viennent, l'air tragi comique dans leurs grandes capes, le front mangé par leurs grands chapeaux. A la fin, voici le procureur du roi

et le juge d'instruction. On s'empresse devant leur importance. Ils font évacuer la chambre où demeure, seul avec eux, le médecin. Lucrezia est étendue à demi déshabillée, anhélante. Une sueur glacée la recouvre ; les bras écartés, elle s'agite, repousse les draps, et ses yeux cherchent à s'emplir de toute la lumière des lampes. Avant l'interrogatoire, tournée vers le docteur Signori, elle dit :

— Vous me sauverez, docteur ?

— Oui, Lucrezia, oui, je vous l'assure. Allons, calmez-vous, répondez tranquillement à ces messieurs.

Le ton est calme, et la voix tendre, mouillée de pitié. On sent à écouter Signori qu'il est un excellent médecin, un peu rustique, mais bonhomme et plus savant qu'il ne paraît, jeune encore d'ailleurs, sorti récemment de l'Ecole de Pise, et curieux de toutes choses.

— *Vero* ?

— Puisque je vous le dis, Lucrezia... Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

Et une piqûre d'huile camphrée.

Il parut aux deux magistrats qu'il leur serait très difficile d'interroger la victime. Signori le leur permit pourtant sans difficulté, à la condition de demeurer là, le doigt tâtant le pouls. Car, l'arracher à sa blessée, ça non ! et d'ailleurs le juge et le procureur n'y songeaient pas.

Lucrezia Ricordi était une jeune veuve sans enfants, de réputation douteuse, en ce sens que les vieilles dames, gardiennes de la morale publique, et les commères à la langue bien pendue la soupçonnaient d'avoir un amant, sinon deux, mais enfin, elle était sans mari et cela après tout pouvait finir par un mariage. Elle vivait avec sa mère, la vieille aveugle qui, le visage dressé dans la lumière, tâtonnait cette nuit sur le bras et l'épaule de sa fille, en murmurant de petits mots très doux. On ne connaissait pas d'ennemis à Lucrezia. Il paraissait impossible qu'elle eût tenté de se suicider, et tout d'abord d'ailleurs elle nia avec horreur le suicide. Restait l'hypothèse de l'accident. Mais dès le mo-

ment où les premiers arrivés l'avaient trouvée à terre, roulée en boule et tenant son ventre à deux mains, elle avait secoué la tête :

— Non !

Et puis ce cri lui avait échappé :

— Il m'a tuée... Il m'a tuée... Oh ! mon Dieu, que lui ai-je fait ?... Il m'a tuée !...

Donc, un assassin, et semblait-il, un seul. Mais, qui ? Sur le sol, pas de revolver, l'assassin avait emporté son arme.

— Qui ? demandait le procureur, debout dans la ruelle du lit. *O carissima Lucrezia,* poursuivait-il avec l'adorable aisance des petites villes où la justice est volontiers familière, dites-nous qui ?

La respiration de la blessée était de plus en plus difficile. C'était la troisième fois qu'elle répétait avec une sauvage obstination :

— Je ne puis pas le dire...

— Pourquoi ? demanda le juge d'instruction, Bontempelli, qui avait la réputation d'un fin renard et qui, essayant de résoudre le problème à la manière de Conan Doyle, se disait *in petto* : « Elle tient donc à sauver l'assassin ! »

Il se tourna vers le docteur Signori et l'entraîna vers la croisée.

— Vous savez, docteur, elle ne veut rien dire parce qu'elle est persuadée qu'elle ne mourra pas... Alors, n'est-ce pas, ou elle craint des représailles, ou elle aime le meurtrier ; en tout cas, il est visible qu'elle est dominée par le souci de ne pas le compromettre... Vous me suivez... ?

Il rejeta sa tête en arrière, tout fier de sa trouvaille.

— Tout cela est bien possible, mon cher ami.

— Or, de vous à moi, votre opinion, docteur ? La sauverez-vous ?

— Elle sera morte avant demain matin, et peut-être avant une heure d'ici.

— *Per Bacco* ! et vous ne pourriez pas, comment dirais-je ? lui laisser entendre qu'elle est mal... bien mal... Elle

parlerait, vous savez, si elle avait le sentiment, mon Dieu ! qu'elle pourrait... mourir...

— Je ne puis pas, dit le docteur.

Le juge d'instruction fit craquer ses doigts en signe d'irritation et revint, l'air embarrassé, près du procureur qui grattait son menton barbu.

La blessée avait fermé les yeux. Le médecin, près d'elle, épiait la défense de plus en plus faible qu'elle offrait à la mort.

Soudain, Lucrezia sursauta. Ses yeux tournèrent dans ses orbites et son regard parut brusquement affolé...

— Oh ! murmura-t-elle, quelle horreur ! J'ai cru... que ça recommençait !

— Vous rêviez, Lucrezia ? Allons, essayez de dormir, ma bonne...

Et sa main se posa sur les yeux de la blessée, fermant les paupières, tandis que Lucrezia soupirait. Décidément, ce médecin était le plus doux des gardes-malades.

— Comment faire ? disait le procureur. Ah ! voilà le Père Francesco, grogna-t-il avec joie.

Le Père s'avançait, un capucin haut et large, les mains poilues, les pieds nus dans des sandales, la calotte en tête et une barbe rousse et blanche étalée sur sa bure.

— Oh ! dit Lucrezia, au cliquettement du chapelet, oh ! mon Dieu, je vais mourir. Maman, je vais mourir...

La vieille maman :

— Allons, tais-toi, tais-toi, ma fille. C'est le Père Francesco. Et le Père Francesco vient te voir, rien de plus !

Le Père :

— N'est-ce pas, Félicité ? Eh ! bien, elle va mieux, votre fille ! (Penché sur la blessée :) Comment, Lucrezia, tu as peur de moi ? Eh ! non, ma fille, tu ne vas pas mourir. Faire ses devoirs n'a jamais tué personne. Elle n'est pas si gravement blessée qu'on disait, n'est-ce pas, docteur ?

— Je réponds d'elle, dit le praticien d'une voix ferme.

La mourante étudia un instant le visage du docteur Signori

et son sourire, puis elle sourit à son tour difficilement...

— Et alors, Lucrezia, continua le père, vous allez vous confesser et je vais vous donner l'absolution, et puis ensuite, en paix avec Dieu, vous dormirez et tout cela s'arrangera. *Eh benedetta Vergine!* Vous avez le meilleur médecin de l'arrondissement !

— En tout cas, dit le médecin en souriant, recevoir l'absolution ne peut lui faire du mal. Faites vite seulement, mon Père, pour qu'elle ne se fatigue pas.

Les trois hommes et la maman sortirent.

Cinq minutes après, ils rentraient... Lucrezia paraissait une morte. La vieille se précipita la première, la bouche à l'oreille de sa fille, la main à sa joue, murmurant des mots très doux, et soupirant après son trésor et sa fille bénie. Le procureur prit le moine à part, lui parla longuement tout bas. Le capucin hésitait. Lucrezia eut une faiblesse, puis une seconde. Après chaque faiblesse, elle ouvrait sur le monde des yeux éblouis, et s'accrochait au veston du docteur Signori. Le procureur fit à celui-ci un signe interrogatif. Le médecin ne répondit pas. Enfin, le moine s'avança et un peu timidement :

— Ecoutez-moi bien, ma fille, dit-il, en prenant les deux mains de Lucrezia, car il aimait fort cette commère spirituelle et dévote, très bonne et très aumônière au surplus (le capucin quêteur en savait quelque chose et n'avait jamais heurté en vain à sa porte), écoutez-moi bien, Lucrezia, je vous en prie... Je viens de vous confesser et vous ne vous êtes pas accusée de vous être frappée vous-même. D'ailleurs, n'est-ce pas, vous le dites tout haut ?... Ce n'est pas vous qui avez tiré ?

— Oh ! non...

— Qui est-ce donc, Lucrezia ? Sans doute, Dieu le sait, mais il est juste que les hommes aussi le sachent. Remarquez bien que vous êtes libre de refuser de me répondre, ce n'est qu'un conseil que je vous donne et vous avez le

droit de ne rien dire, mais ne vaut-il pas mieux renseigner la justice ?

— *Padre*, dit Lucrezia, je le dirai demain.

Et elle s'évanouit de nouveau. Le docteur Signori fit une autre injection. Quand il releva le drap pour piquer dans la cuisse, on vit le ventre bandé, ce ventre plein et rond qu'une balle avait traversé. La chemise coula sur l'épaule et le sein droit jaillit soudain, faisant rêver le juge à des raisons sentimentales. Et puis, dans un soupir, Lucrezia revint à elle, mais le regard qu'elle promena sur les quatre hommes était glacé. Elle ne pouvait presque plus tenir les yeux ouverts. Elle se mouvait encore à la surface du monde, mais par le jeu de sa moelle, au-dessus de laquelle s'embrumait le cerveau.

— Dites-le tout de suite, Lucrezia, voyons, murmura le procureur en s'approchant. Il y a un assassin, ne faut-il pas qu'il soit puni ? Ne voulez-vous pas qu'il le soit ? C'était un jaloux, n'est-ce pas ?

— Non... non...

Les deux mots furent prononcés avec peine. La respiration devenait irrégulière. On sentait que d'un moment à l'autre, le râle allait prendre possession de cette gorge. Auprès du lit, le médecin tenait le pouls, sa montre dans sa paume gauche. Ils étaient tous quatre penchés sur elle, comprenant que peut-être cette mourante allait mêler des syllabes imprévues au souffle de son dernier soupir. Un carabinier maintenait la porte close. Derrière lui, des gens, flairant le tragique, essayaient d'entendre, s'efforçaient de voir la blessée à travers les fentes du bois.

— Lucrezia..., dit encore le moine.

Et son interrogatoire demeura en suspens, mais de la main il fit signe aux trois autres.

— Ecartons-nous, murmura le procureur à l'oreille du juge. Elle va parler à Padre Francesco. Venez, docteur. Félicité, vous aussi, venez, laissez un instant votre fille.

La barbe du moine se pencha sur l'agonisante. Ils ne

virent plus que le grand dos de bure. Le chapelet cliqueta.

— Allons, Lucrezia...

Silence. On entendait bouger les gens dans la pièce à côté. Alors, cette demi-morte se souleva un peu, prononça un nom (le moine sourit), essaya encore quelques paroles entrecoupées et puis retomba sur l'oreiller.

— Pauvre femme, murmura le moine, elle délire...

— Eh ! bien, dit le juge, eh ! bien, mon Père, qui ?

Padre Francesco haussa les épaules :

— Des bêtises. Des mots en l'air. Elle délire. Vous ne saurez jamais rien, monsieur le juge. Et je ne sais rien. Seul, Dieu sait.

Brusquement, le râle s'éteignit. L'aveugle, n'entendant plus rien, avançait à tâtons vers le lit.

— O Lucrezia, ma fille, parle à ta mère !

— Vous pouvez venir, les parents, dit encore le capucin d'une voix grave.

Et brusquement, la chambre fut pleine de cris.



L'événement datait de la nuit du vendredi au samedi, et maintenant encore, ce samedi matin, assis dans l'herbe et le dos à la chapelle, le procureur demandait au juge assis à ses côtés :

— Qui ?

Et le juge lui rétorquait :

— Oui, qui ? et pourquoi ?

— Messieurs, disait alors le docteur, laissez-moi vous expliquer : L'homme était là, en habitué, croyez-le bien, avec en lui l'idée impérieuse de tracer sur cette chair nue l'hiéroglyphe brusque et savant du crime. Rien de plus : nous sommes, comme vous voyez, en pleine esthétique. Peut être s'est-il approché de la fenêtre entr'ouverte, écoutant décroître le bruit des pas d'un noctambule. Il a dû songer qu'il aurait le temps de fuir par là, comme il était venu, que nul ne l'avait vu entrer, ni ne le verrait sortir, que le

coup avait toutes chances d'être mortel, mais que si Lucrezia survivait, elle serait discrète sans doute, d'abord par caractère, ensuite parce que... Ecoutez-moi bien. Supposons le meurtrier insoupçonnable, par exemple, procureur...

— Ou médecin, dit le procureur en riant.

— Ou juge d'instruction, continua le docteur Signori, qui avait réputation d'être un esprit paradoxal; supposons d'autre part l'impression rapidement établie chez tous les habitants de notre ville que c'était là un crime sans raison ni but apparents, un crime *inutile*. Lucrezia du coup devait comprendre que son accusation ne tiendrait pas. Elle ne pouvait manquer de sentir tant de probabilités contre son témoignage, qu'elle était réduite à se taire. Mais, messieurs, n'est-ce point là, justement, du grand art, l'œuvre de cet homme armé du revolver au lieu du pinceau, ébauchant sur une chair au lieu d'une toile, en rêve imprécis, une pensée originale mais qui, non traduite, n'avait point de valeur ? Emouvante par la rapidité, la sécurité, le mystère de l'exécution, n'est-ce point là l'œuvre personnelle dont on imagine la signature en tremblant, parce que cela est hardi et nuancé à la fois, et parce que les cerveaux ne peuvent supposer que d'étonnantes syllabes !...

Cependant, la seconde hypothèse est réalisée, la femme n'est pas morte, elle agonise, elle pourrait parler, elle devrait parler, elle va parler, donner le nom, mais lui, il arrive, il est là, nous avons dit procureur...

— Ou médecin, dit encore le procureur. Sacré docteur, vous allez me faire rire au cimetière !

— Ou juge d'instruction, pourquoi pas capucin, après tout ? et devant les témoins silencieux, il se penche gravement et demande : « Qui ? »

— Ou soigne, dit le juge, cette blessure qu'il a faite...

— Ou même confesse sa victime, continue le docteur, et vous comprenez maintenant ce regard navré, cette impossibilité de dire : « C'est lui ! » l'invraisemblable pour tous

de la chose, en admettant que quelqu'un l'ait sue... Allons, mon cher, on peut mettre Padre Francesco hors de cause, nous ne sommes que trois entre lesquels il faut choisir l'acteur... Est-ce vous ?

— Nous avons fini, cria une voix. Le cercueil est dans la fosse. Le fossoyeur n'a plus qu'à combler. Les hommes peuvent-ils partir ?

— Eh ! oui, cria le procureur. Allez déjeuner, les enfants ! Bon appétit !

— Merci, seigneur procureur ! Autant pour vous !

La foule avait quitté le cimetière. Les ouvriers remettaient leurs vestes.

— Ecoutez, docteur, vous allez loin, dit le juge. Les gens sont bêtes, savez-vous ? S'ils nous entendaient, ils pourraient croire...

— Eh quoi ! n'en seriez-vous capable, monsieur ? répliqua l'autre avec un peu d'humeur. Aristocrate qui ne pouvez faire de bonne musique ou de bonne peinture, manqueriez-vous du génie de l'action comme des autres ? ou trouveriez-vous indigne de votre état d'agir poétiquement sur la matière humaine ? Cherchez du moins, cherchez à saisir l'intime beauté de ce geste, car c'est l'équivalent plébéien du sonnet d'annunziesque, mystérieux et symbolique, mon cher, c'est le chef-d'œuvre d'un homme subtil qui n'avait point le génie d'écrire.

L'éclat de rire du procureur fit s'envoler les petits oiseaux et lever la tête du fossoyeur scandalisé.

— Docteur, dit-il, vous êtes un fou !

Ils s'étaient levés et montaient entre les cyprès.

— Un fou ? dit le docteur. Mais non, mon cher procureur, un paysan !

PIERRE DOMINIQUE.

LES ÉTRUSQUES

—

I

Les origines.

Malgré de très nombreux travaux, la « question étrusque » reste toujours posée et jusqu'à l'heure actuelle nul ne semble pouvoir dire d'où est venue la race qui a peuplé la Toscane.

Depuis 1732, grâce à un travail de Bourget, la science française put transcrire les textes étrusques (1) ; malgré cela, la signification de ces textes reste encore à peu près entièrement inconnue.

Les recherches ont été nombreuses en France et à l'étranger, et la bibliographie de la question demanderait à elle seule un cadre plus large que celui de cet article. Néanmoins, malgré tout, on en est réduit à discuter, au point de vue des origines, les opinions incertaines et contradictoires des auteurs grecs ou latins. Quant à la langue étrusque, après l'avoir comparée tour à tour au Finnois (Martha) ou à l'Egyptien antique (Barenton), on est bien obligé de conclure que les textes transcrits demeurent des énigmes dont on n'a pas la clef.

Ces deux questions, celle des origines et celle de la langue, sont distinctes mais connexes, car il est évident que Champollion n'aurait pu transcrire et traduire la langue sacrée de l'Egypte, sans la connaissance du copte.

Si l'on peut espérer éclaircir le sens des textes étrusques,

(1) Voir pour cet historique : Larzi : *Saggio di lingua etrusca*, Firenze, 1824. — Martha : *Dictionnaire des Antiquités de Daremberg*, art : *Etrusques*, Paris, 1892.

ce ne sera que le jour où l'on saura à quelle langue actuelle il faut s'adresser pour éclairer le sens des vocables étrusques et établir la comparaison nécessaire.

C'est donc tout d'abord à la question des origines qu'il convient de s'attaquer.

Pour résoudre ce problème, la méthode historique est infructueuse. On ne récolte dans cette voie que peu d'éléments de certitude. Les anciens ont émis des opinions souvent dubitatives, toujours discutables, et le seul point sur lequel on puisse raisonnablement s'appuyer est celui qui résulte des traditions étrusques. D'après les Etrusques eux-mêmes, leur arrivée en Italie daterait du XI[e] siècle environ et leur point de départ et d'origine serait la Lydie et par conséquent l'Asie mineure.

Discuter les opinions diverses émises au sujet de ce peuple par les anciens et les modernes est une besogne stérile et il est évident que, pour éclairer les controverses, il est nécessaire d'introduire dans le débat des éléments nouveaux.

Dans un autre travail du même ordre relatif à la Gaule, nous avons pu simplifier singulièrement l'étude de l'ethnographie, grâce à l'utilisation des données de l'anthropologie et de l'onomastique, et cela sans porter atteinte à la vraisemblance historique.

Il est remarquable de voir en effet avec quelle persistance se conservent à travers les siècles les caractères ethniques et les dénominations populaires.

Deux exemples suffiront à l'établir. Le premier est relatif à l'Abyssinie. Actuellement, ce pays est peuplé de noirs ; mais, malgré la couleur de la peau, les autres caractères ethniques nous montrent que ces peuples sont de souche japhétique, apparentés par conséquent aux Berbères et aux Himyarites leurs voisins.

Or ces Ethiopiens sont restés pour les Coptes les *ouobech*, pour les Arabes les *abyez*, c'est-à-dire les *blancs* ; et pourtant la chronologie égyptienne de Lesueur nous signale

que les dolichocéphales blonds, premiers habitants du pays, les *Horou*, ont envahi l'Egypte au cxv[e] siècle.

L'Italie peut nous fournir elle-même un deuxième exemple de cette persistance. Ce nom d'Italie est fort ancien et s'est conservé jusqu'à nos jours. Il semble avoir été donné par les premiers Ibères, les βρεττοι, aux peuples autochtones qu'ils rencontrèrent et dont l'existence n'est connue que depuis peu (Negritos).

La forme primitive, probablement nordique d'origine, peut s'exprimer : αιτια-αλια, c'est-à-dire le peuple aborigène ; la forme grecque proprement dite devait être αιθηαλια, c'est-à-dire αιθαλια, qui est resté le nom de l'île d'Elbe jusqu'aux temps historiques. Mais l'existence de ces peuples noirs primitifs (αιθος) est si ancienne que l'histoire n'en fait pas mention et que l'anthropologie seule nous permet d'affirmer leur présence depuis les découvertes récentes de la côte ligure (Menton).

On peut donc tirer des données onomastiques des éléments de présomption précieux, et on peut déduire des caractères anthropologiques des données précises et des éléments de preuve, pour établir les affinités de race qui peuvent exister entres les divers peuples signalés par les anciens historiens. Trop souvent on les trouve décrits sous des noms différents, quoique de même souche et de même origine.

Si l'on reprend sur des bases de ce genre l'histoire du peuplement de l'Italie, on peut arriver à une compréhension assez nette des grandes migrations ou infiltrations de peuples qui ont précédé ou suivi l'arrivée des Etrusques, et au milieu desquelles il s'agit de trouver la place de ce dernier peuple, ainsi que le courant dont il fait partie.

La première race dont on puisse déterminer l'existence sur le sol de l'Italie ne nous est connue que par l'anthropologie préhistorique.

C'est celle des négritos du type hottentot, découverts dans diverses grottes de la côte ligure et dont l'aspect rappelle

de très près les troglodytes de la côte de Pouânit sur la Mer Rouge, qui sont les Pygmées, les Ichthyophages des anciens. L'histoire n'en fait pas mention, mais il est facile de comprendre, grâce à eux, certaines dénominations anciennes.

Ces peuples par leur stéatopygie justifient le nom d'Iapygie (Υαπυγια) qui n'est sous sa forme grecque (Υα-πυγες) que la transcription nordique du chinois Ya-pi-Kou, qui exprime la même idée. Leur extension géographique devait être autrefois très grande, car les petits nains de l'Armorique (*Korri-gans*), les araignées (*gob-lin* ou *Kob-old*) des nordiques, les araignées de terre (*tsuchi-gumo*) des Japonais, les singes (*pug*) de la mer du Nord, dont le souvenir s'est conservé dans les légendes et le langage, ne sont que les Yapyges de l'Italie. On les retrouve dans les contrefaits (*ar-re-kamek*) ou Arecomici de la Narbonnaise, dans les Cavari des bords du Rhône. On peut les identifier avec les *Dauni*, les *Chaones*, les *Chônes* de l'Italie ou de la Grèce.

L'existence de ces négritos, aujourd'hui bien constatée, a pour l'étude des races ultérieures un grand intérêt, car elle permet d'expliquer pourquoi l'Italie préhistorique a compté parmi ses habitants des hommes noirs comme de la poix (*Picca*-πευκη), c'est-à-dire des Picentes, des Peocentes, et comme type de transition des Umbri. Ces populations à teint noir ou mulâtre résultaient évidemment du mélange des négritos autochtones avec le premier échelon d'envahisseurs : les Ibères, venus du Nord.

Ces Ibères sont les premiers peuples blancs colonisateurs de l'Italie. Les anciennes fresques égyptiennes nous les représentent, sous le nom de Tamahouc, comme des hommes blonds de grande taille, tatoués, parés de plumes, vêtus de peaux de bêtes taillées et ajustées. Ils offraient par conséquent tous les caractères de la race nordique actuelle : les dolichocéphales blonds.

Vivant de pêche, de chasse et du lait de leurs troupeaux, ils n'apportaient sur les rives de la Méditerranée qu'une

civilisation rudimentaire : celle de *Pan-Kou*, le premier homme de la Chine du Nord, leur pays d'origine. Cette civilisation, celle de la pierre taillée, consistait en l'art de faire un tranchant avec un disque aminci, selon la signification de l'idéogramme chinois Pan ou Fan. Nomades de la mer, ils sont venus de l'extrémité de l'Asie, des îles de la mer (*Hai-no*) : Chine, Mandchourie, Japon, transportant dans leurs esquifs (*skip*) la pierre *Yu* ou jade, les coquillages servant de monnaie (*pei*), les premiers métaux natifs, l'or et le cuivre. Ce sont ces peuples qui ont apporté sur les rives du monde ancien le langage et l'écriture. Depuis la Corée jusqu'au Yemen, en suivant la trace de leurs reliquats ethniques aujourd'hui très réduits, on retrouve chez les Finnois, chez les Armoricains, chez les Ibères d'Espagne, chez les Berbères, les Himyarites, les caractères carrés lapidaires imités de la Chine. Ce sont ces caractères finnois (*ti-fin-ar*) ou lybiques qui ont été la souche de l'alphabet phénicien, qui n'en représente qu'une variété sémitisée.

Chose curieuse et qui n'a pas encore été signalée, les chiffres romains, encore utilisés quelquefois, sont exactement calqués sur les types graphiques des chiffres chinois (2), avec le V et le X caractéristiques.

C'est à la race Ibère des Horou qu'appartient évidemment le premier souverain déifié de l'Egypte, Phthah Sokharis, inventeur de l'écriture alphabétique (*XVI*[e] *siècle*).

C'est à ces Ibères primitifs qu'il faut évidemment rapporter les premiers essais de culture, car l'histoire égyptienne nous montre en Kai, 4[e] souverain légendaire de l'Egypte, l'homme de la terre (*Kahi*), le laboureur (*Skai*), le type initial de la légende d'Hercule.

Cette légende transmise à Tyr (*Melqarth, XXVIII*[e] *siècle*) puis en Chaldée (*Gilgamès* ou *Nemrod*), puis en Perse (*Rustam*), au temps de Moïse (*XVI*[e] *siècle*), s'est propagée en Grèce (*Hercule, XIV*[e] *siècle*).

(2) Voir Perny : *Grammaire chinoise*, Paris, 1873.

Dans ces migrations préhistoriques, ces races ibères ont laissé en Italie des représentants qu'il n'est pas difficile d'identifier, car ils ont conservé, malgré quelques déformations, les dénominations nordiques qui les caractérisent.

Il est impossible de méconnaître que les βρεττοί ou βρουτοί de la Calabre actuelle étaient apparentés aux *Britt* de l'Angleterre, aux *Brez* de l'Armorique. D'autre part, les *Vénètes* et les *Padavii* rappellent nettement les *Vénètes* de la Gaule et les *Bataves* du Rhin.

On doit évidemment rattacher à la même race primitive les *Osques*, les *Volsques*, les *Opici*, les *Sallentini*, les *Chkipes* de l'Albanie, parents des Albains du centre de l'Italie.

Sans remonter au nordique initial, les mots *Sail*, *hop*, *skip* de l'anglais moderne, signifient à la fois sauter et naviguer sur mer (*sae-sjo-zee-see*). Les peuples ariens ultérieurs du Latium ont évidemment transcrit ces noms sans les comprendre et en leur donnant une signification analogue à celle d'Umbri, tout à fait arbitraire.

Quant au nom d'Osci, il correspond à la même idée, il s'applique aux peuples qui parlent l'*uskara*, le basque : la langue des bateaux (*u-aska* = *skip*), la langue des Arnautes, des Κραναοί ou Κυα-ναυτες, premiers habitants d'Athènes.

Non seulement ces Ibères ont apporté leurs noms, leur langue, leur écriture ; mais encore ils ont légué à l'antiquité latine leurs Dieux : *Tabiti et Jan*, c'est à dire *Janus et Vesta*.

Janus est le dieu de la guerre des Romains, mais il est le *Her-jan*, le Dieu de la horde des Nordiques, le gardien (*Hjon*), le Janitor des Latins. Pour les Chinois, il est le seigneur *Kwan*, le maître des armes et des armées (*Jan*), le barbu (*Jan*), le Dieu à la longue barbe (*Mei-Jan-Kung*). Vesta est la déesse du foyer (ηστια), mais elle s'appelle chez les Scythes, d'après Hérodote : *Tabiti*. Or les Scythes nordiques désignent le domicile, le foyer, sous les vocables

vista et *topt* qui expriment bien la parenté entre Tabiti et Vesta.

Néanmoins, ces migrations primitives sont peu connues et en tous les cas très tardives, car si la fondation de Tyr remonte au XXVIIe siècle, la fondation d'Athènes par Cécrops est du XVIe siècle, postérieure à la fondation d'Argos par Inachus au XIXe siècle. Peut-être la migration terrestre représentée par les Thraces et les Centaures fut-elle plus récente; mais la migration maritime a demandé de longs siècles et dut être cependant la plus importante, si l'on en juge par la dénomination que les Grecs ont donnée à ces peuples.

Les Grecs les ont en effet désignés sous le nom générique de *Pélasges*, qui exprime surtout leurs caractères ethniques et leurs mœurs. Les noms équivalents de *Phocéens* et de *Phéniciens* indiquent surtout leur origine (Phocie et Palestine).

Le nom de Pélasges mérite d'être retenu, car il est un bel exemple de la signification variable des noms géographiques ou ethniques et de leurs origines multiples, qui toutefois concordent pour désigner une même race ou un même peuple. Rien que pour les Grecs, ce mot de Pélasges désignait les peuples d'à côté (πελας), les nomades comme les cigognes (πελαργοί), les marins de la haute mer (πελαγος) blancs de peau et noirs de cheveux (πελος + αργος) armés de la hache (πελεκυς), souvent de pierre (λαας).

Ces peuples ibères primitifs sont désignés d'une façon générale par des dénominations dont l'origine nordique est évidente. Ce sont les Ausones, les Aborigènes, qualifications grécisées ou latinisées de deux expressions nordiques, les *Ghizons* et les *Arboeri* ou *Arbaeri*, c'est-à-dire les impétueux (*Geis*), les premiers pasteurs (*boer*) ou possesseurs (*Baer*).

Les *Geis* des Nordiques, les *Ghiz-on-ac* basques, les *Ghazi* des Sémites, les *Ghez* d'Abyssinie marquent le trajet suivi par les dolichocéphales blonds venus du Nord, et servent de jalons pour retracer leur extension ancienne.

Ils ne forment plus aujourd'hui que des noyaux distincts, des groupes ou même des individus isolés, réfugiés dans les montagnes ou les parties les plus inaccessibles des pays où ils ont jadis dominé.

Telle est la première nappe d'invasion qui a recouvert le sol de l'Italie ; mais, venant du même foyer initial, une nouvelle race s'est montrée, formant un deuxième échelon historique d'envahisseurs.

Cette nouvelle race est celle des dolichocéphales bruns, dont les descendants, aujourd'hui dominants dans la Méditerranée, sont connus des anthropologistes modernes sous le nom de race littorale.

Le trajet de leurs migrations se marque encore aujourd'hui par les îlots ethniques que les invasions ultérieures ont écartés, mais non détruits. Les *Tatars* de l'Altaï, les *Persans*, les *Kurdes* de la montagne, les peuples de l'*Azurbaijan*, les payens (*fughan*) de l'Afghanistan, les *Balouch*, les quelques îlots ethniques du Laristan, du Taurus et du Liban sont les restes de ceux qui furent autrefois les fils de Japhet de la Genèse, les fils de *Henoch*, les *Philistins*, les *Amorrhéens*, les *Amalécites*, les anciens *Gog* de l'Antiquité hébraïque. Ils représentent également les premiers *Hittites*, les *Daii*, les *Massagetes*, les anciens *Parthes*, les *Pactyes*, les anciens *Sogdiens*, les anciens *Chalybes*, les fondeurs (*Soghdi* ou *Galibi*).

Pour l'Egypte où ils arrivèrent, selon les traditions locales, vers le CVIe siècle, ils furent les θηβαί, les fils de *Seb*, leur dieu éponyme. Ils furent aussi les hommes du fer (*Sât*), les forgerons (*copetsi*) auxquels présidait le dieu *Seth* ou *Sutech*. Ils apportaient ces dénominations de leur pays d'origine, car ils tapaient sur le fer (*ta-tie* ou *tap-tie*) et le forgeaient (*Ko-tie* ou *Kop-tie*), d'où les noms de *Tat*, de *Teb*, de *Tobal*, de *Coptes*, qui se sont conservés jusqu'à nos jours et forment la base du nom de l'Egypte, malgré la transformation hiératique de Ha-Kou-Phthah, proposée par Maspero.

Ils venaient du pays de l'aurore (*Tchao*), du pays de *Tchao-sien*, d'où dérive le nom générique des Somalis et des Coptes, les *Sabii*. Ils représentaient les fils de la Chine (*Hai-no*), les fils de Caïn et de Hénoch, les hommes du Metal (*Kin*).

Par rapport à leurs précurseurs, ils étaient les hommes de l'industrie, les *Liao*, les *Kitans*, devenus les *Lehabim*, les *Lybiens*, les *Aquitains*.

Pour les peuples ariens, ils ont été les *Siklab* dont les Grecs semblent avoir fait les Cyclopes, les Sicules, les Sicanes, les Cecropides.

Ils ont porté également les noms d'Arimaspes, les cavaliers émérites (*arim-aspi*), de Bactriens (*Pactyes*), dompteurs de Chevaux (*zari-aspi*), d'où les Grecs ont tiré les Centaures (κινεω-ταυρος) en prenant le mot Κινεω dans le sens ibérique et sémitique, c'est-à-dire châtrer. Cette légende des Centaures vient des Arimaspes, d'après les auteurs grecs eux-mêmes (Hérodote), et elle s'explique ainsi que la dénomination Cyclopes (κυκλος+ωψ) par les orbites caves de la race Aino et leur épithète asiatique d'hommes velus (*mao-len* ou *Mao Hou*.)

De même que les Ibères avaient apporté avec eux la première écriture syllabique ou alphabétique, de même les nouveaux venus semblent avoir répandu à travers l'Asie centrale (*mo so*), l'Asie Antérieure (*Hittites*, *Chaldéens*, *Assyriens*), l'écriture figurative dont *Thot* aurait été, selon les Egyptiens, l'un des inventeurs.

Venus en Egypte vers le CVIe siècle, ces fils de la race littorale ne durent point tarder à se répandre sur le continent européen et, grands fondateurs de villes, à créer en Italie et en Grèce des colonies.

Toutes ces racines peuvent être invoquées pour expliquer le nom de Pélasges, sans compter les racines ibéro-sémitiques (*peleg*, *philistin*, *laaz*) qui ont évidemment influé sur la création du mot Pélasges.

Ces peuples pélasgiques ont évidemment envahi l'Italie,

puisqu'ils forment aujourd'hui, surtout au sud, le noyau ethnique prédominant.

Sous quel nom peut-on les retrouver ?

En Sicile, pays classique des Cyclopes et de Vulcain, leur présence est toute démontrée. Cyclopes, Sicanes, Sicules en représentent les couches successives et distinctes.

Sur le continent, succédant aux Yapyges, ils sont devenus les Καλα βροί superposés aux Βρεττοί. Dans le centre, on les retrouve sous le nom de *Sabelli*, de *Sabini*.

Corrélativement, sur la côte de la mauvaise terre ou Illyrie, ils se désignent sous le nom de *Lap*, de *Lyap* en langue *Skipe*. L'histoire ou la légende confirme ces données, car c'est un Αίνεας (αίνος) qui fonda Lavinie, mère d'Albe et de l'Albanie, comme Inachus avait fondé Argos.

Au nord de l'Italie, la race littorale est représentée par un peuple important, les Ligures (λίγυες). Ces hommes à la voix éclatante (λίγυες) s'apparentent évidemment aux λέλεγες de l'Asie Mineure et de la Grèce, et l'histoire du prudent renard (Hou-li-tze) d'Ithaque semble justifier ces qualificatifs (λαλω-λίγυς).

Tous ces peuples semblent avoir conservé le culte de leur dieu éponyme, Seb ou Saturne ; père de tous les dieux de Grèce ou de Rome, ils confondaient, dans un dieu unique, *Seb* et *Seth*, le dieu de l'âge d'or et celui de l'âge de fer. De même que les Ibères semblent avoir pris pour totem de leur race l'ours (*Bear*, *Bern*, *Bearn*), de même les Pélasges semblent avoir voué un culte analogue au renard, au loup ou au chien, emblèmes de la prudence. En tous les cas, on est obligé de reconnaître une certaine analogie entre le chacal symbolique de la Chine et la louve romaine, et de comparer cette conception avec les emblèmes et le visage prêtés au dieu Seth par les Coptes.

Jusque vers le XVI[e] siècle, l'ethnographie de la Grèce et de Rome paraît s'être bornée à ces deux types initiaux : dolichocéphales blonds ou Ibères et dolichocéphales bruns ou Pélasges.

Mais vers cette époque, par un processus identique à celui des grandes invasions historiques, des peuples nouveaux venus de l'est, comme plus tard les Mongols, commencèrent à envahir l'Iran, c'est-à-dire la Perse ; et malgré la défense de *Mino-chihr* et de *Rustam*, les peuples de l'Arie commencèrent à être refoulés vers l'Europe.

Ces peuples de l'Arie, descendus du Thibet, représentaient une race nouvelle, celle des hyperbrachycéphales brune, dite aryenne ou cévenole. Cette race était répandue par toute l'Asie inférieure où elle avait précédé les Sémites. Depuis le Gilan (*gil*) jusqu'à l'Egypte où elle avait, sous le nom de *Roumi*, de *Thinites*, pénétré avec *Ménès* dès le LVIII[e] siècle, elle s'était peu à peu répandue.

Elle formait en Syrie les *Araméens*, en Anatolie les *Phrygiens* et les *Arméniens*. Pasteurs à l'origine, agriculteurs et sédentaires ensuite, ils formaient le noyau stable et réformateur (*Ménès*) au milieu des peuples nomades (*Ibères*), ou migrateurs (*Pélasges*), qui les entouraient.

Mais pressés d'abord par les invasions sémites (*Assyrie*), par les invasions venues du Touran, leurs migrations introduisirent un nouvel élément dans le peuplement des rives de la Méditerranée. *Danaus* à Argos ou l'homme des grains (*danah*) ; *Deucalion* : le Dieu de l'abondance domestique (*div-Kalah*) ; *Prométhée* : le Dieu du feu, qui est la réplique grecque de *Caioumars* (*Kayum-ars*), le fondateur du feu ; *Erechthée*, le broyeur de grains, à Athènes, marquent les étapes successives de l'invasion aryenne.

Cette dernière semble avoir atteint son apogée vers le XIV[e] siècle avec Hercule de Tirynthe, que symbolise l'effort réformateur et civilisateur de la race aryenne.

A cette infiltration terrestre semble avoir correspondu le début d'une autre invasion maritime : l'invasion ionienne.

Mais il convient de le remarquer, cette invasion était complexe ; elle comprenait évidemment des hommes de teint violet (Ιων) à côté de peuples de race jaune, car Ιων était fils de Χυθος (χανθος).

Rien d'étonnant dans cette complexité, car vers le xve siècle les espions de Moïse décrivent dans la terre de Chanaan six peuples distincts et de souches diverses où dominaient cependant les fis de Hénoch (Pélasges ou Philistins).

En Italie, l'invasion aryenne doit être légèrement postérieure, mais nul élément ne permet d'en évaluer la date. Quoi qu'il en soit, l'identification des peuples de cette origine peut être faite assez facilement par l'onomastique, car les invasions gauloises n'ont constitué qu'un reflux de l'invasion primitive, et n'ont apporté aucun élément ethnique nouveau.

On peut considérer comme Aryens ou Celtes primitifs les Cenomans (*Heno-man ou Keno-man*), les Insubres (*en-soubl*), les Lingones (*Lin-gun*), les Samnites (*semenen*), les Latini (*Lata*).

Non seulement ces peuples portent des noms celtiques, mais encore à l'heure actuelle, dans les îlots comme le Latium, où ils sont restés purs, ils offrent nettement les caractères de la race aryenne.

Telle était, vers le xiiie siècle, la composition ethnique de l'Italie, au moment de l'arrivée des Etrusques.

Pour déchiffrer l'énigme que constitue encore aujourd'hui pour les historiens l'histoire de leurs origines, il faut définir tout d'abord leur type ethnique. C'est la base solide sur laquelle on peut s'appuyer. Ce type ethnique semble s'être conservé assez pur malgré les siècles. Il constitue le type d'une race de brachycéphales bruns et blonds, bien distincts des hyperbrachycéphales bruns de la race des Roums. On le désigne en général sous le nom de race adriatique ou dinarique de par sa prédominance dans le pays où habitent les Tosques d'Albanie ; mais il est le type essentiel et dominant de la Toscane, et constitue par conséquent le type étrusque. Déjà, de par cette première constatation, une parenté se trouve établie entre les populations qui peuplent

les plaines de l'Albanie et le cours de la Save, chemin classique d'invasion.

De plus, la race adriatique a des représentants au centre de l'Europe, et en France dans les pays autrefois peuplés par les *Turones* de Gaule ou de Germanie. A l'analogie onomastique (*Turones-Tyrrheni*) se joint une identité de race qui confirme la suggestion linguistique.

L'extension de cette race en Germanie ou en Gaule n'est qu'une propagation de l'invasion étrusque dans la péninsule.

Malgré les invasions ultérieures, ce type ethnique se retrouve vers l'est. Il est au fond, malgré les mélanges, celui de la race slave du sud , des Bulgares de la plaine, et se poursuit jusqu'en Asie Mineure avec le type turc qui est en somme le même.

Si l'on se reporte au XII[e] ou XIII[e] siècle pour appliquer ces constatations à la critique de l'histoire, on voit que vers cette époque, venus de l'Est, des envahisseurs ont menacé le monde Achéen et l'ont en partie pénétré. Ces envahisseurs étaient les *Doriens*, contre lesquels Αγριοί et Αχαιοί s'étaient ligués.

Mais ces Doriens venus de Thrace n'étaient eux-mêmes que des *Trères*, des Θυνοί, des Βιθυνοι c'est-à-dire au fond des *Cimmériens*, puisque les historiens anciens établissent eux-mêmes cette identification entre Trères et Cimmériens.

Donc, déjà la connexion est facile à établir entre les races du Touran et la race étrusque, et leur origine se trouve ainsi établie par l'anthropologie.

L'onomastique ne peut que confirmer cette vue première.

Leur nom particulier était les *Rasena*, qui s'apparente au *Roshen* (brillant) des Persans ou au *Rasin* (autochtones) des Arabes, mais qui paraît n'être au fond qu'une version favorable et adaptée du mot *Routhaini* des Arabes, *Ruthenes* des Latins et des Grecs, ou *Rou-tenou* des Egyptiens. Cette interprétation est d'autant plus vraisemblable que les Ruthè-

nes de Galice, les Ruthènes de Gaule offrent le type ethnique étrusque.

Ce mot de *Routhaini* signifie pour les Arabes les hommes au parler inintelligible. Pour les Egyptiens, les *Rou-tenou* sont des hommes à la face couleur de terre ou des autochtones, ce qui correspond au surnom que les Ariens leur ont donné : Tosques = Tosek, les poussiéreux, les crapauds.

Pour les historiens anciens, ils sont les *Telchines*, les *Tarquins*, c'est-à-dire pour les Persans, les instructeurs, les métallurgistes. On les désigne plus couramment sous le nom de *Turrhènes*, *Tursenes*, *Etrusques*, dans lequel il n'est guère difficile de retrouver les *Etrak* des Arabes, les *Tourani*, les *Turkan* des Persans, c'est-à-dire les Turcs, les Touraniens.

De cette étude on est donc conduit à conclure que les Etrusques, dont l'histoire ne peut à elle seule définir les origines, ne constituent en réalité que la première vague des invasions touraniennes, les Cimmériens de l'histoire ancienne venus de la steppe dans l'Asie mineure, refoulant devant eux les peuples sédentaires, provoquant les mouvements de population qui ont provoqué l'invasion ionienne dont la guerre de Troie ne fut qu'un épisode. Traversant le Bosphore, refoulés par les Scythes (*Yazigues*), longeant le Sud du Danube, ils se sont répandus le long de ce fleuve pour venir, en longeant la Save, pénétrer dans l'Istrie et, passant entre les Cénomans et les Vénètes, envahir le territoire des Aryens, et s'établir sur les rives de la mer à laquelle ils ont donné leur nom.

Ces peuples, au rapport des historiens grecs et latins, étaient à demi sauvages ; cependant ils furent victorieux des Achéens, des Ombriens, des Latins et se sont propagés jusqu'en Bretagne, formant les *Kymris* parlant la langue *erse*, la langue du feu.

Quelle était donc la supériorité qu'ils pouvaient posséder? L'hypothèse la plus probable, justifiée à la fois par la légende et par le choix de leur habitat, est celle qui con-

siste à admettre qu'ils ont apporté le bronze et ont appris aux peuples conquis à utiliser l'étain.

On s'explique ainsi la légende du roi Ionus qui apprit aux Grecs à fabriquer l'airain. On comprend comment, sauvages de mœurs, ils furent néanmoins les instructeurs (*Tarquins ou Telchines*). On conçoit pourquoi leur noyau le plus compact s'est fait autour du mont *Dinara*, c'est-à-dire la montagne de l'étain (*tin-tien-tsin*).

Pour terminer cette étude et expliquer certaines contradictions entre les auteurs anciens, il convient d'expliquer comment les Etrusques et les Pélasges, si distincts les uns des autres, ont pu être confondus sous la dénomination de Pélasges-Tyrrhènes.

Quand les Grecs voyaient débarquer sur leurs côtes des pirates constituant un mélange de Pélasges (*Kikones de Thrace*) et d'Etrusques (*Thini et Trères*), ils étaient évidemment portés à voir et à constater le mélange. De même, quand les habitants du Picenum étaient victimes des déprédations dalmates (δηλεομαί) ils constataient de la même manière un mélange de Tosques et d'Albanais et étaient naturellement portés à établir une parenté de race, alors qu'il n'y avait entre les deux éléments qu'une connexion de hasard et une idée commune de pillage et de rapine.

D'ailleurs, de cette communauté d'habita tet de mœurs devaient découler nécessairement des métis qui ont pu contribuer à égarer les auteurs anciens et à justifier à leurs yeux les conclusions qu'ils avaient adoptées sur l'origine pélasgique des Tyrrhènes.

De l'ensemble de ces données semble sortir une conclusion conforme aux légendes étrusques, à savoir que l'origine de ce peuple, obscure pour les historiens, paraît pour l'anthropologiste devoir être recherchée dans le Touran, dans cette Transoxiane des Anciens qui était la *Cimmérie* d'Homère.

II

La langue étrusque

Si la question des origines étrusques a donné lieu à bien des controverses, on peut dire que la question linguistique a soulevé des discussions et des difficultés encore bien plus nombreuses.

Malgré des essais innombrables, des tentatives multiples, malgré le talent incontestable des auteurs qui ont traité le sujet, la langue étrusque est aujourd'hui encore aussi obscure et incompréhensible qu'en 1732, quand un savant français en commença la transcription.

En présence d'une bibliographie aussi confuse que celle de l'étrusque, et à l'obscurité de laquelle la science allemande et ses protagonistes français ont largement contribué, on est obligé en quelque sorte d'employer, pour conserver quelque liberté de jugement, la méthode de la table rase, surtout dans un travail de simplification et de synthèse comme celui-ci.

Quand on se trouve en présence d'un texte dont la signification est inconnue et dont on veut découvrir le sens, un travail primordial d'analyse s'impose :

Il faut tout d'abord dissocier les mots qui sont les matériaux du langage et ensuite identifier le ciment qui les unit, c'est-à-dire les habitudes, les méthodes de liaison qui constituent la grammaire.

C'est peut-être parce que, contrairement à la logique des faits, on a attribué à l'élément grammatical une trop large place que les essais de traduction de l'étrusque sont restés infructueux.

Il faut, en effet, noter que les langues primitives n'ont, à proprement parler, pas de grammaire, et l'étrusque appartient évidemment à cette catégorie de langues.

D'après l'étude ethnographique qui forme la première partie de ce travail, l'étrusque doit se rattacher aux langues touraniennes dont le turc actuel est le représentant moderne.

Or, il est notoire que les habitants primitifs du Turkestan, à l'époque envisagée, ont emprunté leur vocabulaire, partie au chinois par l'intermédiaire du Mongol (langue ouigour, ou hwvi kou), partie aux Aryens (persan), partie aux Ibères et aux Sémites (arabe).

Quant à leur grammaire, elle devait être à l'origine aussi rudimentaire que celle des Chinois, qui établissent la liaison des mots d'après leur ordre de succession. Plus tard, ils ont emprunté, sans discrimination bien nette, les procédés de la grammaire persane, ceux de la grammaire arabe. De sorte qu'à l'heure actuelle le mot Turk qui est leur nom générique a couramment trois pluriels :

1° Un pluriel turc qui est *Turk—ler* ;

2° Un pluriel persan qui est *Turk—an;*

3° Un pluriel interne arabe qui est *Etrak.*

Au point de vue de l'écriture, on constate un même éclectisme. Les Turcs ont employé tour à tour des caractères runiques (inscriptions de l'Orkhon), des caractères hétéens(1), des caractères arabes, des caractères persans ou sogdiens (caractères ouigours) et l'écriture est pour eux les caractères des Hia (*Hia-tze*), ou *yaze* en langue turque.

C'est ce qui explique pourquoi il est difficile d'apparenter les vocables étrusques à une langue quelconque, si l'on admet leur origine touranienne.

Les mots étrusques

Comme première vérification de ces vues générales, on peut tout d'abord envisager les mots étrusques signalés par les auteurs anciens, et tâcher de les rattacher à leur véritable origine (2).

1. Αγαλητοαρ = Enfant. — Se rattache facilement au turc *akli-tor* qui veut dire enfant blanc ou innocent.

(1) Gabriel Arthaud : *Etude sur les sceaux hétéens*, Paris, Leroux, 1920.

(2) Pour les références relatives à ces mots étrusques, voir : Martha : *La langue étrusque*, Paris, 1913.

2. Αισοι = Dieux. — Le vieux nom persan de Dieu est *ized*, en Chinois *Ai-sz-Ti* = le Dieu qui est par lui-même.

3. Ανδας = Nord. — En persan *andaz* = ce qui mesure ; en arabe *intiha* = le sommet ; en turc *en-dik* = l'extrême fin.

4. Ανταρ = Aigle. — En arabe l'aigle se dit *ans*, voisin de *an-tir* = bel oiseau des Persans, et de l'*anser* des Latins. Pour les Arabes, *antar* est ce qui vole et constitue le nom d'un héros national. Le grec αετος se rattache à l'hébreu *aeth*.

5. Αρακος ιεραξ = Vautour. Ce mot est une transcription évidente de l'arabe *arikh* ou de l'hébreu *arah* = celui qui déchire.

6. Αριμος = Singe. — L'arabe dit : *arim*, l'impudent ; *harim*, le vieil homme, le pourri.

7. LUCUMON = Chef. — Pour les Arabes *Lakhah* est une tribu noble ; *Logg* une assemblée (λογος). *Man* est le maître, le chef, l'homme. *Laghon, Lagha, Laghi* signifie discours. *Lucu-mon* ne serait donc que l'homme qui discourt ou qui commande.

8. Αταισον = Vitis : vigne. — Il est impossible de méconnaître la parenté avec le persan *wadaig* ou *wadig*, qui a la même signification.

9. ARSE. = Feu. — *Ars, iras, irr* en arabe, *hir* en persan sont des expressions similaires.

10. ATRIUM = *Atre*. — Ce qui est autour pour les Arabes.

11. Αυκηλος = Aube. — C'est le turc *akcel* ou *akgel*.

12. Βυρρος = Scarabée. — se rattache au grec πυρ.

13. CAMILLUS = Mercure. — Ce mot s'apparente à *hamil*, le porteur, à *Khamil* le parfait des Arabes ; à *Kemlik*, le malicieux des Turcs, et au γαμηλιος des Grecs.

14. CAPYS = Faucon. — Pour les Arabes, c'est l'animal

rapide, *Kabiz* ou *Kabis*, en abrégé *baz*, voisin du français *buse*.

15. CASSIS = Lamina = Galea. — En turc, *Kessek* veut dire mince ; *Kessich*, *Kassek*, signifie diviser. L'espace intermammaire s'appelle *Cassis* en arabe.

16. Δαμνος = ἵππος. — Ce mot se rattache trop étroitement au grec δαμναω, δαμαω, pour chercher plus loin son origine. Il est cependant voisin du persan *daman* (rapide), de l'arabe *tamn* (tranquille), et du grec τεμνω.

17. Αρουνα = αρχη. — Par conséquent, τυραννίσ'.

18. FALADO = Cœlum. — L'arabe dit *felek* pour le Ciel, *falat* pour l'espace.

19. Γνιε = Grue. — La démarche de cet oiseau représente l'arabe *ghanas* et le persan *kanyz*.

20. Γαπος = οχημα. — Support, char, barque. Ce mot à sens vague est semblable au *Kof* des Turcs et à des similaires arabes et persans.

21. ISTER = Histrion. — C'est le mot οἰστραω, οἰστρεω, des Grecs.

22. IDUS = Jovis fiducia. — Rappelle le turc *ay* = lune, l'arabe *Heyet*, *ayet*, Signe ou Symbole.

23. Kapra = Chèvre. — C'est l'animal qui se cabre et marche avec orgueil, *Kibr* (arabe et persan).

24. LANISTA = Gladiateur. — Il n'y a guère de doute sur l'origine du mot. C'est l'isolé, le maudit, le *Laanet*, *laanetli* des Arabes et des Turcs. C'est le *lean* des Celtes, d'où *leanti*, monastère.

25. LARE = Chef militaire. — L'audacieux, le puissant. S'exprime en persan par *Lori*.

26. LAENA = Manteau. — Le vêtement doux et court est

pour les Aryens et les Sémites *Layn*, *Laynet*.

27. Mantisa = Addimentum. — Supplément, reste. Se rattache à μενω, maneo. L'arabe exprime l'idée par *muntass*.

28. Ταγος = Chef. — Ce mot est répandu dans tout l'Orient. Sa forme première est *Ta-Koh*, la grande colline (chinois) ; ses dérivés se rattachent à *Taj* (couronne), *Taji* chez les peuples de langue arabe et persane.

Il est indiscutable, d'après cette courte nomenclature, que les mots étrusques offrent une parenté étroite avec les locutions turques, arabes ou persanes de sens identique.

Avant d'aborder l'étude des textes proprement dits, on peut joindre à cette nomenclature des mots transmis par les anciens comme étrusques les signes trouvés sur les dés à jouer, dont quelques auteurs ont voulu faire des adjectifs numéraux. En classant ces signes d'après leur ordre probable, on arrive à la série suivante de 1 à 9 :

As — Ci — ma X — Zal — Huθ — θu (3)
A — C — X — Z — H — Θ

Rangés dans cet ordre, les lettres qui semblent être la dominante de la syllabe correspondante ne semblent représenter qu'un alphabet numéral, sensiblement conforme à l'ordre possible des lettres peu nombreuses de l'alphabet étrusque.

Néanmoins il n'est pas impossible que ces syllabes aient servi d'adjectifs numéraux, car, en turc, *iki* = 2, *uch* = 3.

Il ne semble pas toutefois que les exemples donnés par Martha, de groupement de ces signes pour former des nombres complexes, soient bien démonstratifs.

(3) D'après Martha et la plupart des auteurs, le chiffre un serait représenté par Sa. Le sens de la lecture étant toujours plus ou moins incertain, il nous paraît plus logique de lire As, expression universelle de l'unité.

Les textes étrusques

Les textes aujourd'hui connus sont très nombreux, et l'on pourra évidemment les traduire dès que, contrairement à ce que l'on a fait jusqu'à ce jour, on aura constitué tout d'abord un vocabulaire assez étendu de mots définis dans leur sens vrai.

Il faut laisser de côté, momentanément, le côté grammatical qui a été, semble-t-il, la principale préoccupation de la plupart des auteurs.

Cette manière d'opérer s'impose d'autant plus que, même à un examen superficiel, la langue étrusque apparaît comme une langue primitive, à allure synthétique et à flexions rares. Par conséquent, l'ordre des mots et leur valeur sémantique sont les éléments les plus essentiels à considérer.

Pour apprécier la valeur des mots étrusques, en tenant compte des origines de ce peuple, il faut établir une comparaison avec les langues qui dérivent de l'étrusque ou celles aux dépens desquelles il s'est créé.

D'une part, il est notoire que le parler étrusque s'est fondu peu à peu dans le celte, le latin ou le grec, qui en ont conservé les matériaux.

D'autre part l'étude des origines conduit à en rechercher la source première dans les langues du Touran, et en particulier dans le turc.

On en arrive ainsi à retrouver la conception première de Lanzi, à savoir que le latin et le grec formaient l'ossature principale de la langue étrusque.

C'est la manière de voir qui semble en définitive la plus juste ; mais elle est nécessairement incomplète, car il y a des mots que le latin ou le grec n'ont pas conservés et que le turc ou le celte peuvent seuls permettre d'interpréter.

Nous en citerons deux exemples : le mot *tus*, et le mot *muluk*.

Sur un vase en forme d'oiseau on trouve

mi muluk Aviiesi.

Cette inscription ne peut prendre un sens qu'en interprétant le mot *muluk*. Or *malek* signifie, en turc : maître : d'où la traduction facile :

me domini Aviiesi

De même on trouve, sur des épitaphes tumulaires, le mot *tus* précédé d'un nom propre. On rencontre dans les mêmes conditions les variantes *tus-urθir*, *tus-urθi*, *tus-θi*, *tuz-l*.

Tout devient très clair si l'on admet pour le mot *tus* le sens turc. En effet *toz* veut dire poussière et *toz uratus*, *toz ustus* signifiera : cendres, en adoptant le barbarisme *toz*.

On peut dans le même ordre d'idées citer le mot *clan*, Ce mot, qui semble, d'après sa position dans les textes, indiquer des relations de famille, se retrouve dans toutes les langues celtiques avec le même sens.

Il s'apparente au *Klan-Glann* celtique, qui signifie : bord, rive, côte. Il trouve son équivalent en grec : Κλων, qui veut dire : branche, famille, rameau détaché (de κλάω, briser). Cette expression se rencontre dans les textes, tantôt isolée, tantôt sous forme de désinence d'un nom propre. Les variantes sont nombreuses et grammaticalement intéressantes : *clen*, *clan / c*, *clen / ar / clen / s*, *clen / si*.

Mais dans tous les cas le sens général de famille, de clan, semble rester le même, les désinences variables représentant vraisemblablement des suffixes casuels grammaticaux.

On pourrait ainsi dresser une liste de mots usuels d'interprétation difficile et discutée : *avil*, *ril*, *al*, *lupu*, θai, *vete*, *line*, *cesu*, etc., dont les connexions linguistiques sont multiples et dont la vraie signification ne peut être déterminée que par la traduction des textes où ces mots sont inclus.

Sans s'attarder à des discussions grammaticales, si l'on veut recréer le vocabulaire étrusque, il faut de toute évidence aborder d'emblée l'étude des textes et s'efforcer d'en

dégrossir le sens général en se guidant sur les analogies linguistiques avec les langues les plus voisines, grec, latin, celte, turc.

En opérant ainsi, la première remarque qui s'impose, c'est qu'il y a des textes dont la parenté latine est tout à fait évidente, mais où l'influence grecque se fait néanmoins sentir.

Dans d'autres textes au contraire, la plupart des mots sont nettement grecs, quoique parsemés de barbarismes.

Cette différence s'explique parfaitement, car l'étrusque est nécessairement à l'origine une langue touranienne pauvre, enrichie peu à peu au contact des Achéens, d'abord de vocables grecs, puis plus tard de termes latins. D'où il est permis de conclure que les textes les plus teintés de latinisme doivent être les plus récents et les textes à prédominance hellénique les plus anciens.

Pour bien marquer cette différence, il convient de citer des exemples :

A. Textes latinisés (4) :

1. **eca ersce nac aΧrum flerΘrce**
hice erige nec acro fleretur
(Cette légende accompagne la scène d'adieux entre Admète et Alceste.)

2. **Fuflunsul paΧies vel clΘi**
Fuflunsul pacies vel clude
(Sur une coupe à boire.)

3. **Ituna LarΘi Marcei curieas cluΘi ivcie**
Idonea LarΘi Marcei curias clude joce
(Sur une coupe à boire.)

Malgré la déformation des mots, la difficulté causée par une vocalisation insuffisante (*clΘi=cluΘi*), il semble évident que la traduction latine paraît s'imposer sans avoir recours à une langue étrangère. Cependant il faut noter « les bar-

(4) Pour tous ces textes et les suivants, nous donnons la transcription en caractères gras, partie latins, partie grecs, selon Martha.

barismes » : *turce*, *aχrum* qui rappelle l'ακρων grec, et *Fuflunsul* pour Bacchus, c'est-à-dire Θλυουσ, le Dieu de l'abondance.

L'origine barbare est évidente, la tendance à la latinisation certaine et l'influence grecque indéniable.

B. Textes hellénisés :

1. **Arnθ. Xurcles. Larθal. clan. Ramθas. Pevtnial. zilc. parXis .amce marunuXé. spurana. cepen. tenu. avils. mXs. semalXls. lupu.**

Arnθ χurcles Larθal, famille (χλων) Ramθας Pevtnial, à la pitié (ζηλος+ξενοσ) de ses voisins (παροικος), par suite de l'amaigrissement (emacio) de la cachexie (μαραινω) suppurative (πυω, πτυω, spuo, ρεω), demanda (καπω) la mort (θανος, θανατος). Années (*evayil* en turc) nombreuses (*magnus*) imparfaitement (ημί + *semi*) définies (*valor*) comme quantité (*qualis*). Lépreux (λωβος).

Laissant de côté toute considération grammaticale, il est évident que le contexte général de l'ensemble est plutôt grec que latin. D'autre part, il apparaît que certains mots sont écrits avec abréviations, par exemple, *zilc* pour *zilχenu*, que l'on retrouve dans d'autres textes. De plus, la désinence *χls* semble signifier *qualis* et la désinence *χe* ne doit être que la désinence latine *que*.

2. **Tutes. Seθre. Larθal. clan. Pumplialχ Vel+s. +il+χ++. zilcti purtsvavcti lupu avils maχs zaθrum s.**

Tute Seθre. Larθal, famille Pumplialχ Velus, devenu intolérable (ζηλος) aux étrangers (ξενος), fut mis de côté (*selectus*) et, l'inflammation (πυρατος) s'augmentant (ἐν-*auctus*), une lèpre (λωβη) de date ancienne (*avayil* + *magnus*) le réduisit en pourriture (σαθρωμα).

Dans cette inscription, comme dans la précédente, la prédominance des racines grecques est très apparente ; le sens des mots paraît bien défini, mais il est difficile de dis-

cerner à quel mot il faut rattacher la fonction verbale, soit à *zelcti*, soit à *zaθrums*.

C'est une des raisons pour lesquelles nous avons été conduit à dégager d'abord le sens probable du texte en négligeant les flexions même connues et vérifiées, comme la désinence *s* et la désinence *al* dans les noms propres.

3. **Tatlanes. Larθ. Velus. lupu. avils XXXVI maru, paχaθuras. caθsc. lupu.**

Tatlanes Larθ. Velus, lépreux âgé de 26 ans mort (μορος) de pachydermie (παχυσ + *durus*) progressive (κατα + εισχεω) d'origine lupique (λωβος).

4. **Tute. Larθ. anc. farθnaχe. Tute Arnθals. lupu. avils. esals. cespelχals. haθlials, ravnθu.'zilχenu, cespz, purts vana. θunz.**

Tute Larθ étroitement (αρχ!) enlacée (φερετρον, *veretrum*, μαχη-*noise*) avec Tute Arnθals, lépreux, d'âge égal (ισος-*æqualis*) à celui de son complice (*cuspes-al-qualis*-ατλαω-*alis*), par raphanisation (ραφανιδωσσ) due à des témoins étrangers (ζηλος + ξενος), le fondement (*cuspes*, κυστις) enflammé (πυρατος) par septicémie (υανος), fut sacrifiée (θυνω).

5. **Anc, farθnaχe. Marces, Tarnes. Ramθesc. Xaireals.**

Etroitement enlacés (ici reposent) : Marces Tarnes et Ramθesc Xaireals.

6. **Larθ. Arnθal. Plecus, clan. Ramθasc. Apatrual. eslz, zilaχnθas avil. θunem, muvalχls. Lupu.**

Larθ Arnθal. Plecus. famille Ramθasc Apatrual exil (εξελασις) par l'hostilité des étrangers (ζηλοσ-ξενος). Age (*avil*) de la mort (θυνω) non estimé (μη + *valor* + *qualis*). Lépreux.

7. **Velθur. Larisal. Clan. Cuclnial θanχvilus, lupu. avils. XXV.**

Velθur Larisal — famille Cuclnial θanχvilus. Lépreux. Années 25.

Larθ. Ceisinis. Velus. clan. cizi.
Zilaχnuce. meani. municleθ. meθlem.
nuryzi. canθce. calus.... lupu.

Larθ Ceisinis, famille (κλων) Velus, sacrifié (*cæsus*) par des étrangers (ςηλος+ξενος), devenu furieux (μανια-μαινομαι), enfermé et isolé (μονος + κλεισ) de force (μη-θελημα), lépreux (λωρβος) à forme nerveuse (νευρον-φασις) avec sclérodermie (*callosus*) blanchâtre (*canities, candesco*).

Ces épitaphes semblent bien nettement déterminer le sens du mot *lupu* sur lequel on a tant disserté. On ne peut qu'être frappé de retrouver dans les expressions connexes les caractères essentiels de cette maladie dans ses diverses formes : ulcéreuse, léonine, éléphantiasique, sclérodermique et maniaque.

Une de ces inscriptions paraît en outre montrer que les rapports sexuels avec un lépreux étaient punis comme l'adultère en Grèce, par la raphanisation.

Il s'agit en pareil cas d'une parenté de mœurs qui vient à l'appui de la parenté linguistique.

8. **Aleθnas. V.V. θelu. zilaθ. parχis.**
zilaθ. eterav. clenar. ci. acnanasa.
ulssi. zilaχnu. celusa.. ril. XXVIII.
papalser. acnanasa. VI. manim. arce.
ril LXVII.

Aleθnas. V. V. au loin (τηλυ) estimée (ςηλωτος) de ses voisins (παροικος) famille (κλωνιον) étrangère (ετεροσ), ici (*hic*, peut-être qui), la toute petite (ακρος + νανος) étant morte (ολισθουσα), par affection (ςηλος) les étrangers (ξενος) la mirent en terre (κλείω-κλειστος), morts : le père (παππας-*papa-lis er*) à 28 ans, la petite enfant à 6 ans. Le plus (μαλα) âgé (αρχαιος) mort à 67 ans.

Cette épitaphe, mieux que d'autres, montre de quel mé-

lange d'éléments hétérogènes les mots étrusques semblent formés.

Sans doute comme dans les autres, on rencontre une dominante de formes grecques avec inclusion de termes latins; mais on y trouve également des mots comme « *ril* ».

Ce mot n'est ni latin, ni grec ; il est évidemment emprunté aux langues ibériques. Il a subi l'influence du turc : *evlu*, mort ; mais il représente surtout le mot *hill* ou *ill* qui a le même sens, et qui s'est conservé dans les langues modernes comme préfixe, indiquant le mal, le mauvais. Il se confond dans bien des cas avec l'*in* privatif des latins.

Cette expression ne se rencontre d'ailleurs que dans une région limitée (Volterra) et est le plus souvent, dans les épitaphes, remplacée, par *avil* ou *avils* devant les chiffres indiquant l'âge.

9. **Fl. supri. manince vipinal. tra. ulχnisla. clz. tatanus.**

(Sur une colombe de bronze.)

Déploie (πλεω-φλεω) au-dessus de (*supra*) l'humanité (*humana gens*) son vol (*vis pennalis*), à travers (*trans*) les (*ul*) des îles lointaines (ξενος-*insula*) d'un effort rapide (*celer*) et soutenu (τιταινω).

Cette inscription est intéressante à divers titres. Le mot *manince* dans le sens d'humanité rappelle la forme persane et arabe *man-ins*. D'un autre côté, bien curieux est le mot *vipinal* comme structure et comme agglutination des mots *vis* et *penna*. Il se termine par la désinence *al* qui est la base première du suffixe *alis*. Pour comprendre la valeur vraie de « al », il faut remonter aux langues les plus primitives d'Extrême-Orient.

Toute racine première exprimant une qualité, une manière d'être, est en quelque sorte indifférente. Pour lui donner une valeur substantive, il faut y ajouter ou y adjoindre : *el*, *er* ou *tze*, qui constitue en quelque sorte un article en proposition. Cette manière de faire se conserve en français. La

racine *bon* devient le substantif *bon-heur* ; la racine *doux* devient *douceur* ; la racine *clément* devient *clémence*.

Dans les langues analytiques du sud, celtique, persan, sémite, l'article, *er el, tze* se place avant. Il en résulte quelquefois dans les langues dérivées des pléonasmes. Quand on dit par exemple *le bon-heur*, cette expression comprend : 1° l'article initial synthétique final et 2° l'article analytique antécédent ultérieurement introduit.

Çette inscription offre un exemple de ce genre qui montre une influence sémite : *tra-ul-χnisla*, qui veut dire : au delà de-*les*-îles étrangères.

En chinois, comme mot isolé et non comme désinence, *er, el, tze* veulent dire fils. C'est une ressemblance ancestrale avec l'étrusque qui, dans les noms propres, donne au suffixe *al* la valeur de fils, puisque des inscriptions bilingues donneront *natus* comme traduction.

10 **Afl. Hustnal. seχ. farθana.**

Afl. Hustnal, servante, vierge.

L'adaptation des mots grecs σηκις et παρθενοσ est trop facile pour qu'il soit utile d'insister. Le σηκις des Grecs se relie d'ailleurs au verbe *sequi* des Latins et au *saka* (suivante, échanson) des Persans.

11. **Larθi. Einanei. Seθres. sec. Ramθas. Urusla. Ecnatial. puca. Larθl. Cuclnies. Velθ++++. avils huθs. celχls.**

Larθi Einanei Seθres, servante de Ramθas Urusla Ecnatial, veuve de Larθl. Cuclnies Velθ++++ d'âge qui ne peut (ουδε, ουδείς) être déterminé (*qualisqualis*).

Cette inscription renferme également le terme *Seχ*, mais avec la variante *Sec*. Elle contient aussi le terme *puia* que l'on peut, semble-t-il, traduire par *vidua* en raison de l'analogie avec le persan *biwa*. En grec, cette expression se rattacherait à παυω. Il est à remarquer que cette épitaphe est rédigée avec une tournure plutôt analyti-

que, contrairement aux autres textes, ce qui rappelle les tournures celtiques.

12. **Larθi Velθurus seχ Velusla**
Velusla servante de Larθ Velθurus.

13. **Hermial. Capznasla. man. seχis. Capzna.**
Hermal Capznasla née de la servante Capzna.

Cette épitaphe mérite de fixer l'attention, car elle peut servir à éclairer les procédés grammaticaux étrusques : *Hermi-al* semble être un génitif en *i* et, comme *al* en turc signifie race, l'ensemble semble exprimer : fils ou fille de *Herm* ou *Hermus*. *Capzna* paraît être le nom de la mère et le mot *Capzn-asla* en est une confirmation, car *asla* s'apparente au turc arabe *asl* et à ses dérivés *assil*, *ussela*, qui expriment l'origine. *Capzn-asl* voudrait dire née de *Capzn-a*. D'autre part, la désinence *a* est probablement destinée à marquer le sexe féminin, de sorte qu'il s'agirait d'une fille naturelle de Hermus et de Capzna. Quant au mot *man*, il correspond trop bien à l'arabe *min*, au persan *man* et au latin *manatus-emanatus* pour qu'on puisse lui attribuer un autre sens que *natus*.

14. **Eit. piscri. sure. Arnθalitle. Pumpus.**
(Sur une statuette d'enfant.)

Formé (ειδω) d'un burin (ξερος), sûr (*securus*), un petit (λιτος) Arnθ, Pumpus!

15. **Camnas. Larθ. Larθals. Atnalc. clan. an. suθi. lautni. zivas. cerixu. tesamsa. suθiθ. atrsrc. escuna. catri. suθiti. munθ zivas. mursl. XX.**

De Camnas Larθ, famille Larθals Atnalc, voici (*en*) le tombeau (*subtus-sedes*). De la défunte (ληθω-λανθανω), les joyaux (σεβασ) avec amour (*care*) amassés (τασσω-μασνεω) sont enterrés (*subdo*). Que, par une atroce (*atrox*, *ater*) effraction (ερειχω, ερειξισ), nul (*aliquis*) ne dérobe (*mundo-emundo*)

le trésor sacré (σέβας) soigneusement (*caute*) enterré (*subditus*). Morte à 20 ans.

Le mot grec σεβας mérite une mention spéciale. C'est le persan *shiwa-baz*, qui veut dire le bagage (*baz*) de l'amour, de *Civa*, dieu de l'amour et de la mort. C'est un mot d'origine franchement aryenne que l'on peut traduire exactement par joyaux, bijoux, etc.

On pourrait multiplier les textes et choisir d'autres exemples; mais ceux qui précèdent suffisent à donner un exemple des difficultés de la langue étrusque et de son mode de formation.

L'étrusque abonde en mots composés, comme le grec d'ailleurs. *Vipinal-semgal ls-zilcnu*, sont des exemples dont il n'est pas toujours facile d'établir la composition. Cette difficulté est d'autant plus grande que la vocalisation est imparfaite et que, comme dans les langues sémitiques, il faut deviner la vocalisation, et qu'il convient en outre, comme dans le turc et le nordique, d'harmoniser les voyelles.

Si l'on veut aller plus loin que l'étude du vocabulaire et ébaucher les rudiments d'une grammaire et d'une syntaxe, on s'aperçoit bien vite que, la plupart du temps, la dépendance des mots est surtout indiquée par leur position, ainsi que dans toutes les langues synthétiques.

Il y a évidemment une ébauche de déclinaison, mais fort rudimentaire, et surtout apparente dans les noms propres. On distingue vaguement des nominatifs en *us* et en *a*, des génitifs en *i* et en *s*.

Quant aux verbes, leur conjugaison semble encore plus incomplète, et même quand la fonction verbale est nettement établie comme dans les exemples, *flerθrce*, *capen*, *θunz*. Il apparaît fort difficile de retrouver par comparaison avec le latin ou le grec un temps des verbes : θυνω, καπω, *fléo*.

Le mot *flerθrce* semble se décomposer en la racine *fler* et en un suffixe que l'on trouve dans d'autres textes avec le sens *d'iterum*, de δωρον, de *retour*.

Ce fait semblerait prouver qu'à l'exemple du turc, l'étrusque forme les modalités verbales par l'adjonction d'un suffixe adverbial postposé à la racine.

Toutefois les formes verbales sérieusement établies sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse utilement s'appuyer sur elles.

En résumé, et tel est le but de ce travail, la première étape à franchir, si l'on veut arriver à interpréter l'étrusque, est celle qui consiste à établir un vocabulaire de mots, de racines, à sens bien déterminé.

Pour franchir cette première étape, il faut établir des comparaisons avec le grec, le latin, le turc, l'arabe et le persan, qui sont les sources des vocables étrusques. C'est en suivant cette voie que nous avons pu établir avec probabilités très grandes le sens des mots : *lupu*, *puia*, *secutus*, *avil*, *ril*, dont les auteurs ont donné des interprétations très variables.

Quand un vocabulaire suffisamment riche sera ainsi obtenu, on pourra dégrossir le sens d'une inscription étendue et ébaucher seulement à ce moment l'étude de la grammaire et de la syntaxe.

Si les essais de déchiffrement sont restés infructueux, c'est parce que l'ordre inverse a été suivi.

En voulant ainsi pousser à ses dernières limites l'analyse grammaticale, on en est arrivé à dissocier les mots étrusques, en racines monosyllabiques. Or les racines monosyllabiques sont en nombre limité et forment la base de toutes les langues. C'est ainsi, par une dissection trop profonde et trop hâtive, que l'on a pu être conduit à établir des connexions et des parentés fictives entre l'étrusque et les langues les plus disparates.

Ce défaut est nettement sensible dans le livre de Martha (5) qui compare, à l'exemple de quelques Allemands, l'étrusque aux langues du groupe finnois. Cette même erreur a

(5) Martha : *La langue étrusque*, Paris, 19'9.

conduit H. de Barenton (6) à considérer l'étrusque comme un dialecte égyptien ancien.

Plus logique était le mode de procéder de Carra de Vaux (7), qui s'était borné à comparer les racines et qui avait été ainsi amené à constater des analogies turques, très évidentes, mais dont il n'a pas fait état dans les transcriptions.

D'ailleurs ces connexions n'ayant d'importance que pour expliquer certains termes manifestement étrangers, le plus important est d'établir les affinités grecques et latines, qui sont logiquement les plus proches et qui seules peuvent permettre de donner aux textes étudiés un sens véritablement logique, ainsi que nous nous sommes efforcé de le faire ressortir dans cette étude.

GABRIEL ARTHAUD.

—

(6) Barenton (Hilaire de) : *La langue étrusque, dialecte égyptien*, Paris, 1920.
(7) Carra de Vaux : *La langue étrusque*, Paris, 1911.

PIERRE LOUŸS
ET L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

MILLOT, SCARRON ET « L'ESCOLE DES FILLES », 1655

—

Pierre Louys n'a pas été seulement un grand prosateur de la lignée d'Anatole France et un poète remarquable, mais encore le bibliophile le plus érudit de son temps. Il aimait les livres avec passion, particulièrement les éditions rares et curieuses des XVIe et XVIIe siècles. Ses articles, dans la *Revue des livres anciens*, sont de petits chefs-d'œuvre de science et d'esprit. Mon projet de bibliographie des *Recueils de poésies libres et satiriques publiés depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile de Viau (1626)* m'a donné l'occasion de le connaître. Il l'a intéressé à tel point qu'il m'a envoyé spontanément nombre de renseignements précieux. A peine cette bibliographie achevée, il m'a demandé même d'en revoir les épreuves. J'ai subi tout de suite le charme qui se dégageait de sa personne. Son aménité, sa courtoisie, sa délicatesse le rendaient irrésistible. Ses connaissances bibliographiques — elles embrassaient toute notre ancienne littérature — vous tenaient dans la surprise et dans l'enchantement. Nul n'a su lire comme lui, rien ne lui échappait; aussi les ouvrages qu'il a annotés constituent des documents d'un prix inestimable. Cette expression imparfaite d'un enthousiasme sincère sera mieux traduite en apportant ici une preuve entre cent de sa sagacité. Pour ce faire, il n'y a qu'à publier une des nombreuses lettres qu'il m'a adressées.

Avant de reproduire cette lettre de Pierre Louys, quel-

ques mots d'explication sont nécessaires. Dans nos *Mélanges sur le libertinage au XVII[e] siècle,* un article sur le procès de *L'Escole des Filles,* le premier livre intentionnellement obscène écrit en français, avait retenu son attention. Pour saisir toute l'importance des déductions imprévues qu'il a tirées du texte des pièces originales, il nous faut mettre en parallèle le résumé que nous avions fait de ce procès et sa lettre :

Dans les premiers mois de 1655, avant Pâques, Michel Millot l'aîné, payeur ou contrôleur des Suisses, a achevé *L'Escole des Filles.* Il avait communiqué son travail à un « gentilhomme servant du roi » nommé Jean L'Ange, et à un jeune homme, frais émoulu du Collège de Clermont, Claude Le Petit. L'Ange, séduit par la nouveauté de l'ouvrage, qui répondait à ses goûts — c'était le premier livre intentionnellement obscène écrit en français — ou par l'appât du gain (*L'Escole des Filles,* en se vendant sous le manteau, avait chance de trouver de nombreux acheteurs) s'engagea à participer aux frais d'impression pour un quart et à corriger les épreuves; Millot supportait les trois autres quarts. Claude Le Petit, dont le tempérament était le plus libertin du monde, dut également revoir le texte et y mettre probablement du sien. Meilleur juge que quiconque, et pour cause, il se réserva de célébrer l'auteur : le madrigal à M. Millot, placé en tête de *L'Escole des Filles,* est de lui. Enfin L'Ange, ayant eu la pensée d'agrémenter le volume d'un frontispice, le commanda à Chauveau qui, bientôt, lui livra le dessin, puis la planche. Le manuscrit copié par L'Ange, celui-ci et Millot s'adressèrent au libraire-imprimeur Louis Piot, qui demeurait en la terre de Cambrai, paroisse Saint-Benoist, et traitèrent avec lui au prix de dix livres la feuille. Piot, pour la forme, leur demanda s'ils avaient le privilège. L'Ange s'engagea à lui en apporter un. Ce jour-là, les trois compères ne purent certainement pas se regarder sans rire. En tout cas, Piot ne montra aucun empressement à attacher son nom à *L'Escole des Filles.* Afin de laisser croire qu'elle avait été imprimée en Hollande, on tomba d'accord de mettre au titre non *Paris,* avec l'adresse de Piot, mais simplement *A Leyden.* Quant à l'auteur, il gardait aussi l'anonymat. A quoi eût rimé un privilège pour cette publication clandestine? L'impression

commença quelques jours après Pâques. Millot et L'Ange, conformément à leur promesse, versèrent chacun leur quote-part à Piot qui, au moment où se terminait le tirage des feuilles, dans le courant du mois de mai, était entièrement payé des trois cents exemplaires, dont deux cent cinquante sur papier ordinaire et cinquante sur papier fort, destinés à de notables personnages. La plus grande partie des exemplaires en feuilles fut portée dans l'appartement qu'habitait Millot sur le quai Notre-Dame, et le reste (soixante-quinze) remis à L'Ange. Ce dernier donna à Louis Framery vingt-deux exemplaires à relier en sa présence, sur lesquels il en préleva huit ou neuf qu'il offrit à Scarron, dont celui de Fouquet. Chauveau, le graveur du frontispice, en eut deux. Peu de jours après, L'Ange retourna chez Framery avec deux douzaines d'exemplaires et le pria de les relier d'urgence; mais Framery, probablement sur la suggestion de Piot, les porta chez Robert II Ballard, syndic des libraires.

Millot et L'Ange n'avaient aucune raison de s'inquiéter; ils comptaient sans leur imprimeur, fort vilain personnage. Une fois désintéressé, Piot n'avait eu qu'une pensée : celle d'échapper au châtiment si *L'Escole des Filles* venait à être connue de la justice. Un seul moyen s'offrait de prévenir ce péril : livrer ses complices en les dénonçant au Procureur général du Roi, à la condition d'obtenir pour lui-même la certitude de l'impunité. Le drôle n'hésita pas à l'adopter. Il se rendit sur l'heure chez Ballard et lui confia ses perplexités. Le syndic des libraires n'était pas assez sot pour croire à l'histoire du privilège, mais il y avait en jeu une question de solidarité professionnelle. Il accepta de prévenir le Procureur du Roi, si Piot s'obligeait à révéler le nom de l'auteur de *L'Escole des Filles* et à indiquer l'endroit où les exemplaires étaient déposés. Piot répondit affirmativement. Ballard avisa le Procureur du Roi de l'engagement du dénonciateur, mais sans le désigner, engagement lié à la promesse écrite que ce dernier ne serait inquiété « ni dans sa personne ni dans ses biens ». Le Procureur du Roi ayant acquiescé, Piot fournit à Ballard les renseignements promis, et il fut entendu entre eux qu'il les renouvellerait devant le Bailli du Palais; celui-ci, de son côté, confirmerait la promesse du Procureur du Roi. Le 12 juin, Piot prévint Claude Hourlier, bailli du Palais, que L'Ange devait, ce jour même, entre sept et huit heures du soir, se présenter chez Nicolas de La Vigne, sous l'escalier de la Cour des Aydes, pour lui

vendre cinquante exemplaires de *L'Escole des Filles.* De concert avec ce libraire, Piot avait tendu le piège. L'Ange, quoique exact au rendez-vous, n'apportait aucun exemplaire de *L'Escole des Filles.* Escorté du syndic des libraires et de ses adjoints, Hourlier arrêta « le gentilhomme du roi » au moment où il sortait du Palais de Justice et, sans désemparer, alla perquisitionner en sa présence dans la chambre qu'il occupait rue des Rosiers, chez la dame Faret : douze exemplaires reliés, le manuscrit relié en parchemin et quelques épreuves du frontispice, tel fut le butin. De là, le Bailli du Palais se transporta chez Millot; il y saisit des exemplaires en feuilles de *L'Escole des Filles,* assez nombreux pour former « la charge d'un crocheteur ». Devant l'attitude hostile de quelques personnes étrangères, amis ou voisins, il n'osa appréhender Millot, comme il en avait reçu l'ordre. Nous ne raconterons pas l'interrogatoire de L'Ange, les variations de son système de défense, ni les dépositions de Chauveau et de Framery, ni celle de Piot. Le 13 juin, le Procureur du Roi rendit une ordonnance de prise de corps contre Millot qui, bien entendu, fit la sourde oreille. L'Ange, interrogé à nouveau, reconnut que le manuscrit était de sa main, et le 22 juin, il était incarcéré définitivement à la Conciergerie. Le 25 juin, nouvelle ordonnance publiée à son de trompe à l'intention de Millot. Le 14 juillet, L'Ange fut confronté avec Chauveau et Framery; on oublia Piot volontairement. Le 4 août, Robert Ballard comparut devant Hourlier et ses conseillers. Sa déposition relata comment Piot s'était fait le pourvoyeur de la justice, à la condition d'être mis hors de cause. Un dernier interrogatoire de L'Ange porte sur la *Bulle orthodoxe* (elle tenait la place du privilège!); ce hors-d'œuvre, à défaut d'autre mérite, garde celui de ne laisser planer aucune équivoque sur les intentions de l'auteur. Le Procureur du Roi rédigea ses conclusions; les juges de la Cour du Bailliage du Palais ne les acceptèrent qu'en partie. Deux jours après, Millot, contumace, était condamné à être pendu en effigie à une potence placée sur le Pont-Neuf, à l'extrémité de l'île du Palais. Un tableau attaché à ladite potence portait les causes de la condamnation; et tous les exemplaires saisis de *L'Escole des Filles* devaient être brûlés avec la potence et l'effigie de Millot. De plus, les biens du condamné étaient confisqués et l'amende fixée à 400 livres parisis; Jean L'Ange s'en tirait avec trois années seulement de bannissement de la Prévôté de Paris et 200 livres parisis

d'amende; l'amende honorable, tête nue, devait être faite dans la Chambre du Bailliage du Palais.

Quant à Piot, la sentence disait qu'il serait pris « et appréhendé au corps » : c'était là une satisfaction platonique donnée à la loi. Elle ne pouvait que rester lettre morte.

La sentence fut exécutée le 9 août. C'est seulement le 8 octobre suivant que L'Ange fit son amende honorable et sortit de la Conciergerie.

Millot, caché à Paris, payant d'audace, interjeta appel deux jours après, le 13 août, alléguant qu'il était, à ce moment, avec les troupes du roi en Lombardie! Il a oublié de se constituer prisonnier pour permettre à l'instruction de se rouvrir et de réviser son procès.

Voici maintenant la lettre de Pierre Louys :

7 décembre 1920.

Cher Monsieur, les pièces du procès Millot valent mieux que *L'Escole des Filles*. Le procès de 1655 ne ressemble guère à celui de Claude Le Petit, et vous avez fait là une trouvaille d'un caractère singulier. L'impression générale que j'en garde est celle-ci :

Le procès n'est pas sérieux.

Millot se moque de la police, et lui ferme sa porte au nez. Contumax, il fait appel, étant au service du Roi, et pas une main ne l'appréhende. Il se moque de tout. Il sait qu'on n'osera même pas l'interroger.

L'accusation veut donc détruire le livre sans détruire Millot.

Millot n'est pas l'auteur.

Comment se fait-il que l'on ne soumette à la confrontation ni même à l'interrogatoire les deux dames qui avaient reç' en nombre *L'Escole des Filles* :

1° La dame Faret;

2° La dame Scarron.

La dame Faret se trouve en possession du manuscrit (original? ou copié).

La dame Scarron, mariée depuis quatre ans, accomplit sa vingtième année de créole mal assouvie. Elle ne s'appelle pas Maintenon, mais Fanchon pour les messieurs.

Comment son pauvre mari eût-il accepté *un seul* exemplaire de ce premier livre obscène, — et comment en a-t-il

reçu huit ou neuf, si Fanchon d'Aubigné n'est pas l'auteur ou la victime de *L'Escole?*

Scarron est un des rares auteurs qui démentiraient tristement la loi si juste et si tendre de Mallarmé : « Un volume de vers, c'est toujours très bien. »

Le travestissement de Virgile est une honte. Et pourtant, je ne crois pas que Scarron fût capable de prostituer le prénom de sa femme deux cent vingt-quatre pages durant.

Si oui, Scarron fut complice ou complaisant.

Si non, il fut accusateur.

De toute façon, les « huit ou neuf » exemplaires qu'il reçut paraissent être classés au cœur de cette histoire.

Qu'en pensez-vous? Ne croyez-vous pas qu'après avoir trouvé le dossier, vous seul pourriez élire le nom que la justice a dû connaître? Mes hypothèses ne sont ici qu'un prétexte à vous écrire la haute valeur de vos découvertes et la gratitude que l'histoire littéraire vous devra perpétuellement. Veuillez en agréer le témoignage personnel, au nom d'une amitié qui vous est dévouée.

Signé : PIERRE LOUYS.

J'ai l'exemplaire Auvillain-Béhague de 1668 avec le frontispice.

Pierre Louys, d'un premier coup d'œil, a dénoncé les lacunes volontaires de l'instruction du procès intenté à Millot et à L'Ange, en attirant l'attention sur le rôle capital de Scarron et de sa femme.

Toutes ses déductions sont exactes.

MILLOT N'EST PAS L'AUTEUR DE « L'ESCOLE DES FILLES »

Au moment où il est interrogé, le jour même de son arrestation (12 juin), Jean L'Ange ignore si Millot a été également « saisi au corps », aussi essaie-t-il de donner le change sur le nom de l'auteur de *L'Escole des Filles*, en désignant le comte de Solan ou le comte de Cramail mort neuf ans auparavant!) Puis, voyant l'invraisemblance de ces deux attributions, il se borne à dire : le manuscrit de cet ouvrage lui a été communiqué par Millot

qui l'aurait en mains depuis six ou sept mois et lui, L'Ange, n'a vu ledit manuscrit que depuis un mois.

Enquis s'il ne sçait pas bien l'auteur de L'Escole des Filles.

A dit qu'il est du comte de Solan ou du comte de Cramail et que le manuscrit a été donné audit Dumas.

Enquis s'il ne sçait pas à qui ledit Dumas a donné l'exemplaire et qui estoit l'imprimeur.

A dit que lorsque ledit Dumas luy a donné quelques escripts que la coppie avait été envoiée en Hollande pour en tirer des exemplaires.

Enquis s'il a veu ladite coppie entre les mains dudit Dumas.

A dit que ses précédentes réponses ont receu quelques desguisements et ne voudrait signer le présent interrogatoire, que ses réponses ne contiennent vérité et se sent obligé de dire que ledit manuscript luy a esté communiqué par le s[r] Millot l'aisné, demeurant Isle Notre-Dame, sur le quay qui regarde le port au foin, proche le sieur Charon, trésorier.

Enquis si lesdits exemplaires qu'il a recogneus avoir eu entre les mains ne luy ont pas esté donnés par ledit Dumas ou par ledit Millot.

A dit que lesdits exemplaires luy ont esté donnés par ledit Dumas et non par un autre.

Enquis si ledit livre porte le nom de celui qui l'a intitulé.

A dit que non.

Enquis en quel temps ledit Millot l'aisné lui a fait veoir ledit manuscript de L'Escole des Filles. *Et s'il y a longtemps que les exemplaires que le respondant nous a recongneus avoir eus, combien il y a qu'ils lui ont esté donnés.*

A dit qu'il y a six ou sept mois que ledit manuscript est entre les mains dudit Millot et que depuis ung mois seulement, il luy en a fait veoir.

Enquis si ledit Millot a fait veoir au respondant ledit manuscript.

A dit que ledit Millot luy a porté chez luy ledit manuscript et qu'il l'a veu aussi en la maison dudit Millot.

Le lendemain, 13 juin, dans son second interrogatoire, L'Ange, obligé de préciser et ayant su peut-être que Millot avait fait faux bond à Claude Hourlier, ne craint plus de démenti; il reconnaît que le manuscrit, « relié en parche-

min » (1), est de sa main, bien que Millot en soit l'auteur. Celui-ci se serait borné à lui communiquer ce qu'il faisait. Le Bailli du Palais écoute placidement les explications de l'inculpé, il n'a pas l'air de suspecter sa sincérité!

Enquis s'il cognoist le manuscript intitulé L'Escole des Filles *sur la première page et plus bas* agere et pati *que luy avons représenté.*

A dit après luy avoir esté représenté que ledit manuscript est escript de sa main mais que les exemplaires ne comprenant pas tout ce qui est incéré dans ledit manuscript dont l'autheur et luy ont voulu suprimer quelques parties par ce qu'ilz l'ont cru trop libre et contraire à la discipline chrestienne.

Enquis s'il n'est l'autheur dudit livre.

A dit que non.

Enquis du nom de l'autheur et s'il n'a pas travaillé avec luy:

A dit que c'est le s[r] Millot l'aisné, payeur des Suisses du Roy, qui demeure Isle Notre-Dame sur le quay qui regarde le port au foin, qui est l'autheur dudit livre et n'a contribué en aucune façon à l'ouvrage dudit livre, sinon qu'il peult avoir assisté l'autheur à voir le livre et en considérer l'épreuve.

Enquis comment il sçait que ledit Millot est l'autheur dudit livre et l'a veu travailler audit livre.

A dict qu'il sçayt que ledit Millot est l'autheur dudit livre pour l'avoir veu travailler après et que de temps en temps il lui communiquoit ce qu'il faisoit.

Enquis si ledit respondant n'a pas esté trouver le nommé Piot, imprimeur, pour le prier d'entreprendre l'impression dudit livre.

A dict que le s[r] Millot et luy ont esté conjointement.

Enquis s'il a contribué aux frais nécessaires pour l'impression dudit livre.

A dit qu'il a avancé le quart des frais qu'il a convenu de faire et que le reste a été fourny par ledit Millot.

Un peu moins de deux mois après, le 4 août, au troisième interrogatoire, L'Ange se borne à confirmer à

(1) « Où estans (chez la dame Faret) nous aurions trouvé... le manuscrit du mesme livre aussi relié en parchemin... » (Procès-verbal de Claude Hourlier du 12 juin 1655.)

Claude Hourlier sa déposition précédente et affirme ne pas posséder une ligne de l'écriture de Millot, de façon à permettre de pouvoir la confronter avec les corrections du manuscrit.

Enquis sy le manuscript trouvé en sa chambre et qui luy a esté cy devant et à présent représenté n'est pas escript de sa main, s'il n'en est pas l'autheur et n'a pas donné charge au nommé Piot, libraire, d'insérer au bas dudit la Bulle orthodoxe.

A dict qu'il recognoist avoir escript mais c'est le nommé Millot qui en est l'auteur ou traducteur (2) et que les exemplaires ne sont pas conformes au manuscript.

Ce fait luy avons représenté deux feuilles de papier, l'une plyée et l'autre simple où sont escripts plusieurs noms et des sommes qui ont esté payées pour la relliure desdits livres qui ont esté distribués.

A dict qu'il recognoist avoir escript lesdits mémoires qui ont esté de luy à l'instant signez.

Enquis s'il n'a pas des lettres dudit Millot ou écritures par le moyen de quoi l'on peut cognoistre que la correction qu'il met en avant est de la main dudit Millot.

A dict qu'il n'en a point, mais lorsqu'il se trouvera de l'escriture dudit Millot, elle se cognoistra conforme à la correction dudit livre.

Aux yeux les moins prévenus, L'Ange charge Millot pour se décharger lui-même, et, on doit le reconnaître, ni l'un ni l'autre ne paraissent avoir composé ou traduit *L'Escole des Filles*.

D'où provient, en effet, ce manuscrit « relié en parchemin », de l'écriture de L'Ange, qui existait depuis « six ou sept mois »? Le Bailli du Palais s'en désintéresse, il se refuse à douter de la culpabilité de Millot.

Cette ligne de conduite est celle qu'il a suivie en per-

(2) La *Bulle orthodoxe* joue le rôle de privilège, son texte ne laisse aucun doute sur les intentions érotiques de l'auteur de *L'Escole des Filles*. Nous l'attribuons à Claude Le Petit à qui l'on doit incontestablement le madrigal *A M. Militot*, placé en tête de cet ouvrage.

L'Escole des Filles est peut-être imitée plutôt que traduite de l'italien de *Puttasio errante* ou de la *Creanza della donna*. Si Alcide Bonneau (Isidore Liseux) vivait encore, il pourrait nous fixer à ce sujet, grâce à sa connaissance des érotiques italiens.

mettant à Millot de s'échapper pour qu'il n'ait pas à s'expliquer avec L'Ange. Le Payeur des Suisses n'avait rien à craindre. Condamné par contumace le 9 août à être pendu et étranglé et, en attendant, brûlé en effigie, il fait appel de cette sentence, deux jours après, le 11 août, dans les formes régulières; et le 13 son appel est enregistré.

Nosseigneurs,

Je, Michel Millot, disant que le nommé Lange aiant esté accusé d'avoir fait imprimer un livre deshonneste pour raison de quoy aïant esté constitué prisonnier, il a pris le temps et occasion que le suppliant est employé dans les armées du Roy pour se descharger de son crime sur lui et soubz prétexte de l'accusation dudit L'Ange on a fait le procès criminel audit suppliant au bailliage du Palais où il a esté condamné par deffault et constumace par sentence du IX aoust dernier, de laquelle sentence le suppliant est conseillé d'interjeter appel. Ce considéré, nosseigneurs, il vous plaira recepvoir le suppliant appelant de ladite sentence du IX aoust dernier, le tenir pour rellevé, ordonner que sur ledit appel les parties procedderont devant la Cour en laquelle le procès, charges et informations seront apportées, à ce faire le greffier contraint par corps, cependant deffense de mettre ladite sentence à exécution et passer outre au préjudice dudit appel, offrant se mettre en estat dans tel temps qu'il plaira à la Cour, attendu que maintenant il est employé au service du Roy en son armée de Lombardie.

Soit monstré au Procureur général du Roy. Fait en Parlement le XI aoust 1655.

Je n'empesche pour le Roy le suppliant estre receu appelant, tenu pour bien rellevé, permis d'intimer qui bon luy semblera, audience sur l'appel, donné aux partyes au premier jour et au surplus seront les charges et informations apportées, à ce faire le greffier contraint pour icelles à moy communiquées prendre telles conclusions que de raison.

Soient les informations apportées à ce faire le greffier contraint par corps. Fait en Parlement le XIII aoust M. VI[c] LV, sign. Gillet.

Signifié le XIII aoust M. VI. LV à M[e] Charpentier, greffier du bailliage du Palais, auquel j'ay fait commandement d'apporter incessamment au Greffe de la Cour les charges et

informations mentionnées, et pour son privilège ay laissé vingt solz. Signé : Tancard (?)

Pierre Louys a vu juste en disant que le Bailli du Palais « a voulu détruire le livre *L'Escole des Filles* sans détruire Millot ».

SCARRON ET SA FEMME AU CŒUR DU PROCÈS DE « L'ESCOLE DES FILLES »

Scarron est mis en cause dans le premier interrogatoire de L'Ange du 12 juin 1655 :

Enquis quel subjet ledit de Lavigne (libraire) peut avoir été de le faire arrester prisonnier.

A dit que ledit de Lavigne voulant avoir du respondant quelques livres et le respondant ne lui pouvant fournir ne les ayant pas, en haine de ce ledit de Lavigne peult avoir donné advis qu'il avoit donné des livres à quelques particuliers mesme au s^r Scarron.

Enquis quel nombre de livres L'Escole des Filles *il peut avoir fourni au sieur Scarron.*

A dit que le s^r Scarron en peut avoir de luy respondant huit ou neuf qu'il peut avoir donné à ses amis.

Enquis combien il y a qu'il cognoist le sieur Scarron et quelle habitude il a avec lui.

A dit qu'il y a cinq ou six mois et le veoit quelquefois.

Et il n'est plus question du malade de la Reine.

Cependant si le Bailli du Palais tenait à être fixé sur les relations de L'Ange, il n'avait qu'à interroger la « dame Faret » chez qui le gentilhomme du roi avait élu domicile... Il s'en est bien gardé. Pourquoi cette réserve dès le début de l'instruction ?

La rue des Rosiers n'était pas bien éloignée de la rue Neuve Saint-Louis où demeuraient Scarron et sa femme. La veuve de l'académicien n'aurait-elle pas été des amies de Fanchon d'Aubigné ?

Est-ce ce motif qui a empêché Hourlier de s'enquérir des destinataires des huit ou neuf exemplaires de *L'Escole des Filles* remis à Scarron ? Il est étrange que ce

magistrat n'ait pas eu la curiosité de connaître à quel titre Scarron les avait reçus. D'ordinaire, les premiers exemplaires d'un ouvrage vont à l'auteur ou au collaborateur principal. Cet auteur, ce collaborateur, en l'occurrence, serait-il Scarron? Si oui, Millot et L'Ange n'auraient été que les intermédiaires entre le « Malade de la Reine » et l'imprimeur. L'Ange a précisé que le manuscrit « relié en parchemin » datait de six à sept mois et la connaissance qu'il avait faite de Scarron de cinq à six mois. Une erreur de mémoire d'un mois serait possible. Le manuscrit aurait-il été simplement apporté par L'Ange de la rue Neuve Saint-Louis à la rue des Rosiers? etc.

Bien que ces questions restent sans réponse, le seul fait de les poser montre que Scarron, comme l'a pressenti Pierre Louys, est au cœur du procès de *L'Escole des Filles*. Et, à cet égard, aucune incertitude ne peut subsister.

L'attitude de Scarron à ce moment-là en apporte la preuve décisive.

Il publiait depuis le 14 janvier 1655, sous le titre *Epîtres* (3), une gazette burlesque hebdomadaire. A la fin de février, un grave mal d'oreilles, soigné par le chirurgien Cresset, lui fait tomber la plume des mains; il est guéri au début de mai. Dans les deux mois qu'a duré sa maladie, il a donné un seul numéro (8 avril) de sa gazette sur huit. Il la reprend le 5 mai et, jusqu'au 22 juin, il publie six numéros. Jamais il n'a été plus en forme. Le 22 juin, il apprend l'incarcération définitive de L'Ange à la Conciergerie du Palais, et, du coup, son imprimeur, Lesselin, attend inutilement sa copie! Lesselin improvise le numéro du 29 juin, qui est dédié à Scarron, puis la gazette cesse de paraître et reprend seulement le 4 août avec un nouveau gazetier : Julien. Celui-ci manifeste son inquiétude sur la cause du silence de Scarron :

(3) Le privilège du 9 janvier 1655 avait été accordé à Scarron pour ses *Epîtres en vers*, après le n° 4, le 2 février 1655, il cède son privilège à Lesselin.

D'où vient doncques, Monsieur Scarron,
Qu'un Esprit si bel et si bon,
Et tel que le vostre peut estre,
Ne fait plus à présent parestre
Quelque beau plat de son mestier?
Depuis plus d'un mois tout entier,
Et près de deux, que je ne mente,
Un chacun en est dans l'attente...
D'où vient que vos amis fidelles
N'apprennent plus de vos nouvelles,
Et que vous les laissez languir
Dedans un mortel desplaisir
Faute de leur daigner escrire?
Pour moy je n'en sçaurois que dire;
Et je ne comprends pas pourquoy
Vous négligez ce bel employ...
N'est-ce point quelque maladie
Dont vostre verve est refroidie?
Par exemple, un mal de costé,
Ou quelqu'autre incommodité,
La toux, la fièvre ou la migraine
Ou bien quelque douleur dans l'aine...
Ou bien si c'est quelqu'autre chose
Dont nous ne sçavons pas la cause...

En réalité, Scarron, affolé à la nouvelle de l'emprisonnement de L'Ange, met tant de hâte à se cacher qu'il oublie de prévenir Lesselin... et ses propres amis, et ce n'est qu'après l'arrêt du 9 août qu'il donne signe de vie ! Est-il aveu plus formel de sa participation à *L'Escole des Filles ?*

Pierre Louys met en cause Françoise d'Aubigné. La belle Indienne n'a pu ignorer les relations de son mari avec L'Ange et surtout l'existence des huit ou neuf exemplaires de *L'Escole des Filles* apportés rue Neuve Saint-Louis. Immobilisé par sa paralysie des membres inférieurs, Scarron ne pouvait guère dissimuler quoi que ce fût à sa femme des événements de sa vie journalière.

Il nous répugne d'insister sur les conséquences à tirer de cette situation de fait qu'il serait puéril de nier.

Ce simple exposé, témoignage éloquent de la perspicacité de Pierre Louys, serait incomplet si nous omettions le nom du puissant personnage qui a couvert Scarron et

assuré l'impunité à Millot : Nicolas Foucquet. Ce généreux Mécène faisait depuis 1653 une pension de 1600 livres à l'« Empereur du burlesque », et celui-ci lui a marqué, d'une façon ostensible, sa reconnaissance en lui offrant le premier exemplaire relié de *L'Escole des Filles* (4), et en lui dédiant le 15 juillet 1655, au moment critique du procès Millot-L'Ange, sa tragi-comédie, *Le Gardien de soy-même*. Le Surintendant des Finances méritait bien ce double hommage.

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

(4) Cet exemplaire a été saisi en 1661, au moment de l'arrestation de Foucquet, dans un tiroir de la table du cabinet secret d'une maison, avec entrée mystérieuse, que le Surintendant des finances avait fait meubler pour ses maitresses. Les inventaires légaux disent : « un seul petit livre : *L'Escole des Filles*, imprimé à Leyde (c'est la rubrique de l'édition originale) si sale, si impudent et si infâme que nous avons cru devoir le faire brûler ». (Feuillet de Conches: *Causeries d'un Curieux*. t. II, p. 144.)

LE "MERCURE" DE FRANCE

—

Si nous en croyons Jules César (*De Bello Gallico*), le dieu suprême de la Gaule était Mercure. « C'est de lui, écrit-il, qu'on trouve les statues les plus nombreuses, c'est lui qu'ils (les Gaulois) regardent comme l'inventeur de tous les arts; c'est lui qui préside aux routes et aux voyages ; c'est à lui qu'on accorde la plus grande influence dans les affaires d'argent et de commerce... »

Comme l'a fait remarquer M. Renel (1), il existe d'ailleurs en France, d'après le dictionnaire des Postes, 36 localités dont le nom : Mercœur, Mercuire, Mercoire, Mercurey, Saint-Michel-Mont-Mercure (2), laisse supposer qu'il y eut là jadis un sanctuaire consacré à cette divinité.

Parmi les temples ainsi dédiés à Mercure, plusieurs se trouvaient sur des sommets comme le Puy-de-Dôme, le Donon en Alsace, le mont du Chat en Savoie, le mont Mercure à Andilly près de Langres, le Montmarte près Avallon, le Mont Martre de Paris.

Dans le Dauphiné et la Savoie, on a relevé l'emplacement de vingt-six de ces temples. Mais le plus magnifique de tous était celui du Puy de Dôme. D'après une inscription trouvée dans ses ruines, c'était un des principaux centres du culte national gaulois. On y voyait une statue colossale de Mercure qui, d'après Pline l'Ancien, égalait en grandeur le

(1) *Les religions de la Gaule avant le christianisme.*

(2) Dans toute la Gaule, le christianisme, lors de son évangélisation, a remplacé intentionnellement le culte de Mercure par celui de saint Michel. Le Mont Mercure en Vendée, point culminant des « Alpes Vendéennes » (285 m.), porte à son sommet une église consacrée à saint Michel. La double dénomination de la localité : Saint-Michel-Mont-Mercure, conserve le souvenir des deux cultes successifs. Mais Mi-cha-el, c'est encore l'hermétisme !

colosse de Rhodes. Elle avait été sculptée sous Néron par Xénodore, artiste grec. Elle fut renversée en l'année 264 et le temple détruit par une bande de Germains qui ravagèrent l'Auvergne.

Les fouilles pratiquées ont dégagé les substructions d'immenses constructions entremêlées d'escaliers monumentaux et de terrasses. Le temple, de forme carrée, se dressait sur la terrasse supérieure. Il était luxueusement décoré, les murs étaient construits extérieurement en grand appareil, et en petit appareil intérieurement. On a trouvé un grand nombre de pierres sculptées, de débris de colonnes, de chapiteaux ou de frises, ainsi que des morceaux de marbre fort divers et de provenance parfois lointaine, des objets en bronze, en ivoire, en os, des armes, des monnaies, etc.

D'autre part, M. Grenier, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg, a signalé, dans une communication récente au Congrès des Sociétés savantes, l'existence en Alsace de sanctuaires consacrés à Mercure, très antérieurs aux Romains. Le plus célèbre de ces sanctuaires était celui qui s'élevait sur le Donon et dont se voient encore les restes. On y trouve un bas-relief représentant le dieu.

On a trouvé d'ailleurs un peu partout en France des statues, des bas-reliefs, des figurines en bronze ou en terre cuite, représentant Mercure. Le plus souvent, il est figuré sous l'aspect que les Grecs ont donné à Hermès : c'est un jeune homme imberbe, coiffé du pétase, avec des ailes aux chevilles. Il tient le caducée et une bourse, il est accompagné du bélier, de la tortue et du coq. On le trouve aussi parfois, dans ses plus anciennes représentations, accompagné d'un singulier serpent à cornes de bélier.

Toutefois, le plus ancien temple de Mercure en Gaule est très certainement le dolmen de Gavrinis dans le golfe du Morbihan, où se voient sculptés des serpents séparés par des baguettes. Ce nom de Gavrin-is est encore un de ceux qui proviennent de la plus lointaine antiquité et remontent

à la langue atlantéenne et à ses croyances religieuses (3). Il est évidemment le même que celui d'une autre localité morbihannaise : Gourin. Ce mot se rattache au mot hébreu *Goren* G.R.N. qui veut dire « grain » (on retrouve d'ailleurs les mêmes consonnes dans le mot gaulois, hébreu et français). Or, le grain de blé jouait un rôle important dans le symbolisme des mystères d'Eleusis et l'épopte devait comprendre non seulement le symbole profond de ce grain de blé, en tant que semence et germe, mais aussi de l'étymologie radicale des trois consonnes G. R. N., qui composent ce mot dans la kabale et se rattachent au nom divin d'Aor-Agni des traductions atlantéennes (3).



MERCURE. Musée de Saint-Germain (d'après S. Reinach, *Bronze*, p. 68).

Ceci nous prouve les étroits rapports existant entre les mythologies celtiques et grecques.

Nous pourrions d'ailleurs trouver en Gaule, antérieurement à la conquête romaine et aux rapports commerciaux avec la Grèce, d'autres noms sacrés de la mythologie grecque, tels que ceux de Vénus, de Latone, de Rhéa, etc.

Au nom romain de « Mercure », les Gaulois ajoutaient d'ailleurs des épithètes le rattachant à leurs propres traditions nationales ou locales. C'est ainsi que le Mercure du Puy de Dôme s'appelait Mercure Dumias et Mercure Arvernorix, c'est-à-dire Mercure du Dôme et Mercure chef ou roi des Arvernes. Ailleurs, on l'appelait Mercure Visucius (le sage, le savant). A Besançon, il portait le nom de Mercure Cissonius.

(3) Voir dans les *Cahiers du Mois*, février-mars 1925, notre article sur Aor-Agni et dans le *Mercure de France*, 1er mai 1925, notre article intitulé « la Résurrection d'Atlantis ».

Des statues antérieures à la conquête romaine le montrent barbu et drapé. Nous verrons tout à l'heure quels étaient ses noms gaulois et celtiques. Il n'est pas douteux en effet que les conquérants romains substituèrent les noms de leurs dieux à ceux des dieux gaulois, chaque fois que dans les caractères du dieu débaptisé ils avaient reconnu ceux d'une de leurs propres divinités. En réalité, les dieux des divers peuples de l'antiquité se rattachent souvent à des idées si analogues que l'on ne peut s'empêcher d'y voir un courant de traditions primitives.

Les divinités féminines ne sont, de leur côté, que des parèdres, tantôt femmes, tantôt épouses, tantôt mères des divinités masculines, si bien qu'en définitive la multitude de dieux de l'antiquité préchrétienne peut se ramener à un très petit nombre de personnages divins. Peut-être même, sous ces nombreux vocables, se cache-t-il une divinité unique, considérée sous ses multiples attributs. Le polythéisme antique serait dès lors en réalité un véritable monothéisme.

Contrairement à ce qu'il advint des divers dieux celtiques dont les noms se transformèrent en celui de Mercure, la déesse Rosmerta, leur parèdre, conserva longtemps son nom gaulois. Ce n'est pas cependant qu'elle n'ait pu être identifiée à une divinité romaine, car on la trouve tenant une corne d'abondance ou une corbeille remplie de fruits, ce qui l'assimile à la Terre-Mère, désignée par les Romains sous le nom de Maïa ou de Cybèle. La transformation du nom de Rosmerta en celui de Maïa se fit d'ailleurs par la suite, ainsi qu'en témoigne une inscription du musée de Lyon, dédiée à Mercurio Aug. et Maïæ Augustæ.

En vertu de la tendance à modifier les rapports familiaux des parèdres, on considérait parfois Mercure non comme l'époux, mais comme le fils de Maïa-Rosmerta. Au XVI[e] siècle, l'écrivain nivernais Guy Coquille écrivait, à propos de l'antique foire du Beuvray : « Au temps du paganisme, les marchands venaient sacrifier et faire leurs vœux à Maïa,

déesse, *fille d'Atlas* (4), et à Mercure son fils, pour avoir leurs faveurs au trafic de leurs marchandises. »

Autun, où se tenait cette foire, était un centre religieux important. Dans cette antique capitale des Eduens, de même qu'aux alentours, il existait plusieurs temples de Mercure et de Maïa (Cybèle). Le Montmarte dont nous avons parlé plus haut se trouvait sur la route allant d'Autun à Sens ; il était spécialement consacré à Mercure, ainsi que le mont de Sens et le mont Saint-Jean. On a trouvé d'autre part à Mavilly, localité qui n'est pas très éloignée d'Autun, une sorte d'autel sur lequel figure Maïa et dont l'une des faces représente la guérison d'une maladie d'yeux. On y voit aussi le serpent à cornes de bélier. Cet autel provenait vraisemblablement d'un temple consacré à la fois à Maïa et à Mercure-Esculape (5).

Situé non loin de l'antique Bibracte, sinon à son emplacement même, Autun fut, comme Bibracte, un important centre d'enseignement. Dans ses écoles nombreuses venaient s'instruire les fils des plus nobles familles de la Gaule. Sans doute s'y faisaient-ils initier aux mystères de Mercure, dont les noms antiques, avec leurs significations, leur étaient probablement révélés. Ces noms, comme nous allons le voir, étaient d'ailleurs fort différents de celui de Mercure.

§

Sur un autel trouvé à Reims, figure entre Apollon et Mercure un dieu étrange, une de ces vieilles divinités semi-animales des peuples primitifs. Ce dieu est barbu, il est assis, les jambes croisées, sur une sorte de trône, et sa tête est surmontée d'une ramure de cerf ou plus vraisemblablement de renne. Ce dieu, que l'on a appelé Cernunnos en raison de ces cornes, est sans doute le dieu celte Ta-ran dont

(4) Sur la filiation atlantéenne de Maïa, voir notre article du *Mercure de France*, cité ci-dessus.

(5) Les légendes locales racontent qu'il y eut à Mavilly une communauté de druides. Près de là se trouve un petit vallon portant le nom de « baignoires des druides » (R. Gadant : *La religion des Eduens*).

le nom rappelle en effet le mot grec Tarandos qui veut dire « renne ».

Si sur le monument de Reims, qui date évidemment de la domination romaine, il est associé à Mercure et à Apollon, c'est très vraisemblablement parce que le dieu « R-enn » (dont le nom d'origine atlantéenne se retrouve dans celui du dieu Enn des Berbères) possédait, aux yeux des conquérants, des caractères qui l'identifiaient à la fois à Mercure, dieu de la vie, et à Apollon, dieu de la lumière.

Il semble qu'avec ce dieu renne nous remontions jusqu'à la religion des habitants des cavernes. Le renne était en effet dessiné et gravé fréquemment par les hommes de la préhistoire, et il était très certainement associé à des rites magiques ou religieux. A la vue du dieu de l'autel de Reims, notre pensée se remémore la gravure découverte récemment dans la grotte des Trois-Frères (Ariège) et qui représente un singulier personnage, mi-homme mi-animal, dont la tête est également surmontée d'une ramure de renne. On a voulu y voir un sorcier déguisé pour quelque cérémonie magique. Peut-être avait-il l'intention de représenter le dieu « renne ».

Le mot renne paraît provenir de la racine celtique *run* — « courir » (6), racine qui a donné son nom à la primitive écriture appelée écriture runique (runes scandinaves); or ces idées de course rapide et d'écriture s'associent bien aux caractères du dieu Mercure, inventeur de l'écriture et messager des dieux aux pieds rapides.

Une autre antique divinité gauloise est ce dieu tricéphale dont l'image figure sur un autel trouvé à Paris. Son identification avec Mercure est plus facile, car il tient de la main gauche une tête de bélier et de la main droite une bourse. Il est en outre accompagné d'une tortue, aussi M. Salomon Reinach n'a-t-il pas hésité à lui donner le nom de « Mercure gaulois ».

Le dieu Thot ou Teutatès des peuplades celtes s'apparente

(6) En allemand *rennen*, courir.

à la fois au dieu Thot-Ermès des Egyptiens et au Gwyddon des triades bardiques. C'est encore Mercure, car, suivant les triades, Gwyddon écrivit sur des pierres les arts et la science du monde, ce qui est précisément l'un des caractères auxquels se reconnaît Mercure. Toutefois Teutatès était une divinité altérée de sang humain, mais il semble, dit M. d'Arbois de Jubainville, que, de ce dieu sanguinaire, les druides ont fait un dieu de bonté. C'est probablement en son honneur que se célébrait chaque année la fête poétique de la cueillette du gui sacré.

Il est encore un autre dieu celtique présentant lui aussi les caractères de Mercure ; c'est le dieu Ogmius ou Ogmi, appelé aussi Ogham, lequel paraît également correspondre au Gwyddon des Triades (7). Lucien, le seul auteur ancien qui en parle, le représente sous l'aspect d'un vieillard revêtu d'une peau de lion et armé d'une massue. Ces attributs l'identifieraient à Hercule, mais Ogmius est suivi de captifs liés par les oreilles à des chaînes d'or et d'ambre partant de sa langue. Leur aspect joyeux montre d'ailleurs que ce sont des captifs volontaires, enchaînés uniquement par le charme et l'intérêt de sa parole, ce qui l'assimile à Mercure, dieu de l'éloquence. La composition de ces chaînes a une signification symbolique évidente. Si celle de l'or est facile à comprendre, il n'en est pas de même de celle de l'ambre. Pour la saisir, il est nécessaire de savoir que certaine variété d'ambre jaune s'appelle *carabé*, mot qui s'associe à *karabos* (scarabée en grec), symbole important de la religion égyptienne ; qu'en outre, l'ambre était recherché des anciens en raison de la force mystérieuse qu'il renferme. Son nom grec *électron* a d'ailleurs donné naissance au mot *électricité*. Remarquons encore que le coq, attribut d'Hermès, s'appelle en grec *alectron*. Cette façon de jouer sur les mots était fréquente chez les anciens qui se plaisaient aux rébus onomastiques (8). Il est donc vraisemblable que

(7-8) Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*, tome VI.

les captifs volontaires d'Ogmius sont des initiés auxquels il communique ses enseignements.

Ainsi que Mercure, Ogmius ou Ogham est donné comme l'inventeur de l'écriture. L'ancienne écriture irlandaise s'appelle d'ailleurs écriture *ogamique*. Cette écriture, qui a toujours eu un caractère mystérieux, est uniquement composée de traits au nombre de un à cinq, disposés de part et d'autre d'une ligne principale. Chacune de ces lettres porte le nom d'un arbre différent. L'écriture ogamique est l'une des plus antiques écritures hiératiques. On a prétendu que c'est à elle que les Druides recouraient pour la transmission secrète de leurs doctrines et de leurs enseignements(9). Ils auraient donc eu la connaissance de signes phonétiques, alors que nombre d'autres peuples en étaient encore à l'écriture hiéroglyphique représentant les objets eux-mêmes (10).

Plus tard, ce fut l'écriture grecque qui devint l'écriture sacrée des druides. On découvrit en 1598 près de Dijon le tombeau d'un archi-druide nommé Chyndonax dont l'inscription était en caractères grecs.

Ici un problème se pose : l'écriture grecque a-t-elle été apportée en Gaule par les Grecs, comme on le prétend, ou bien provient-elle d'une primitive écriture celtique et, corrélativement, les mystères grecs dérivent-ils des mystères celtes ou inversement ?

(9) En quoi consistaient ces enseignements ? « Les druides, dit Pomponius Méla, enseignaient sous le secret une quantité de choses aux plus distingués de la nation. » Ces études, qui duraient parfois vingt ans, comportaient la théologie, la cosmologie, la théodicée, etc. L'homme, enseignaient les druides, est souverainement actif, l'activité est la loi suprême de l'univers, et la vie future, au lieu d'être une vie de contemplation et de repos, est une vie active.

Ici se marque nettement la différence entre les deux concepts de la vie : la méditation et l'action; la première étant plus spécialement pratiquée en Orient où l'on voit des ascètes s'enfermer volontairement pendant des années, parfois même pendant leur vie entière, dans des cavernes murées pour y pratiquer la méditation. Les druides, comme les Grecs, enseignaient, au contraire, que la vie contemplative doit être associée à la vie active.

(10) L'écriture phonétique était également connue dans l'Amérique centrale 3.000 ans avant notre ère (cf. Brasseur de Bourboug, manuscrit Troano). Nous pouvons voir là les connaissances atlantéennes propagées de part et d'autre de l'Atlantique, après la disparition du fameux continent.

On a prétendu, en effet, que Zamolxis, disciple de Pythagore, aurait apporté en Gaule les doctrines pythagoriciennes et que l'écriture grecque y aurait également été introduite par les commerçants et navigateurs de la Grèce.

Ces croyances peuvent être combattues. La doctrine de l'immortalité de l'âme, telle que l'enseignaient les druides, différait notablement de la doctrine pythagoricienne ; elle rappelait plutôt ce qu'écrivait Hésiode sur l'île des bienheureux deux siècles avant Pythagore et par conséquent antérieurement à l'enseignement de Zamolxis (11). Les doctrines de Pythagore, en harmonie sur plusieurs points avec celle des druides, constituaient en réalité un développement des idées druidiques.

Quant à la langue des Celtes, son antériorité sur celle des Grecs résulte de ce que cette dernière est également un perfectionnement de la langue celte (il en est de même pour le sanscrit, qui a tant d'affinité avec le celte). Comme l'avait déjà fait observer dom Pezrou en 1703, il y a de nombreux points de ressemblance entre les mots celtes et les mots grecs, mais les premiers sont plus simples que les seconds. Par exemple *forn* (four en celte) devient *fornos* en grec ; canab, chanvre, devient canabos, etc.. La plupart des mots celtes ne sont que d'une syllabe, tandis que les mots grecs qui en viennent ont deux syllabes et même trois. Or, s'il n'est pas de règle générale absolue que les mots les plus longs viennent des plus courts et des plus simples, on peut remarquer que Platon dans le *Cratyle*, cherchant l'origine de certains mots grecs tels que *pyr*, feu, et *udor*, eau, déclare qu'ils sont venus des barbares (12). Or *udor* vient de *dour* qui en celte veut dire eau (ce mot se retrouve dans le nom de plusieurs rivières, comme l'Adour par exemple).

Nous ne poursuivrons pas davantage cette démonstration, mais elle suffit pour nous inciter à voir dans la civilisation grecque un développement de la civilisation celtique ;

(11) Cf. d'Arbois de Jubainville.
(12) Remarquer la similitude entre barbares et berbères.

elle se trouve encore renforcée par cette constatation que le phénicien archaïque, d'où dérivent l'écriture grecque et l'écriture hébraïque, a une analogie remarquable avec les runes celtiques.

A Autun, à la fin du IIIe siècle, sous la domination romaine par conséquent, les cours de cette célèbre université se faisaient en langue grecque ; cette langue était donc devenue celle de l'enseignement de la doctrine druidique.

Ainsi la filiation des connaissances druidiques aux mystères grecs apparaît comme très probable, et l'étude approfondie de la langue grecque et de la construction de ses mots peut réserver plus d'une surprise...

§

Nous allons parler maintenant d'un autre dieu celtique très important et dont on s'est cependant fort peu occupé jusqu'ici, bien qu'il s'identifie plus nettement encore avec Mercure. Il s'agit du dieu Lug ou Lugus, dont M. d'Arbois de Jubainville dit : « Le Mercure gaulois n'est pas autre chose que le Lugus des Gaulois et de l'Irlande (13). »

Il est intéressant de rechercher si ce nom de Lug, antérieur à celui de Mercure, ne se retrouverait pas également dans celui de certaines localités. M. d'Arbois de Jubainville rapporte d'ailleurs à ce dieu Lug tous les noms gaulois en *lugu* ou *lugo*, mais nous pouvons lui rapporter également les noms en *Lag*, *Leg*, *Lig*, ou *Log*. En effet, dans la composition des mots et des noms sacrés, les consonnes seules ont une réelle importance, les voyelles n'y ajoutant qu'un sens complémentaire (14). Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (Deuxième entretien), J. de Maistre, qui avait pressenti cette loi, écrivait : « Le véritable étymologiste doit faire une attention presque exclusive aux consonnes. Les voyelles représentent les tuyaux d'un or-

(13) D'Arbois de Jubainville : *Les Celtes*.

(14) La langue hébraïque, qui est une langue mère, ne comporte que des consonnes.

gue ; c'est la puissance animale qui ne peut que crier, mais les consonnes sont les touches, c'est-à-dire le signe de l'intelligence qui articule le cri. »

A notre avis, les voyelles (les voix) sont plutôt en quelque sorte la couleur de l'édifice dont l'ossature est constituée par les consonnes (15).

Or, nous trouvons en France un très grand nombre de localités dont le nom paraît dérivé du mot Lug ou plus exactement des consonnes L. et G. Dans le dictionnaire des Postes on trouve les noms des communes ou hameaux de Lugon, Lugo, Lugos, Lugan, Lugagnac, Lugagnan, Lugy, et aussi de Lagor, Loga, Ligugé, etc. On trouve 64 localités dénommées « Loge » et un nombre considérable de « Loges » (Les Loges), mot qui pour bien des raisons doit se rattacher au mot Lug. Parmi ces noms de lieux, il y a une forme constructive particulièrement intéressante, c'est celle qui combine successivement les consonnes L et G avec chacune des cinq voyelles en les faisant suivre de la terminaison « ny ». On trouve en effet les cinq formes ci-après :

Lagny ;
Legny ;
Ligny ;
Logny ;
Lugny (14).

Il y a 7 Lugny, 4 Lagny, 18 Ligny, et le mot Lignières, dérivé de Ligny, s'y trouve 22 fois.

On voit combien ce nom de Lug se trouvait répandu sur le territoire de la Gaule, et comme nous sommes loin des 36 localités portant le nom du Mercure romain.

Cette forme du mot Lug, avec sa terminaison en « ny »,

(15) « Chaque mot, dit Bouché de Cluny, est un symbole : les Celtes aimaient à composer des mots à double signification : le sens des mots se trouve dans les monosyllabes qui les composent, c'est là toute la clef de la langue primitive. » En réalité, il faut pénétrer plus loin que les monosyllabes pour saisir le sens des mots formés sous l'action d'on ne sait quelles lois mystérieuses et inconnues, car l'arbre de la connaissance est formé d'écorces superposées.

(16) Je rattacherais volontiers le nom de Cluny au mot Lugny.

elle se trouve encore renforcée par cette constatation que le phénicien archaïque, d'où dérivent l'écriture grecque et l'écriture hébraïque, a une analogie remarquable avec les runes celtiques.

A Autun, à la fin du IIIe siècle, sous la domination romaine par conséquent, les cours de cette célèbre université se faisaient en langue grecque ; cette langue était donc devenue celle de l'enseignement de la doctrine druidique.

Ainsi la filiation des connaissances druidiques aux mystères grecs apparaît comme très probable, et l'étude approfondie de la langue grecque et de la construction de ses mots peut réserver plus d'une surprise...

§

Nous allons parler maintenant d'un autre dieu celtique très important et dont on s'est cependant fort peu occupé jusqu'ici, bien qu'il s'identifie plus nettement encore avec Mercure. Il s'agit du dieu Lug ou Lugus, dont M. d'Arbois de Jubainville dit : « Le Mercure gaulois n'est pas autre chose que le Lugus des Gaulois et de l'Irlande (13). »

Il est intéressant de rechercher si ce nom de Lug, antérieur à celui de Mercure, ne se retrouverait pas également dans celui de certaines localités. M. d'Arbois de Jubainville rapporte d'ailleurs à ce dieu Lug tous les noms gaulois en *lugu* ou *lugo*, mais nous pouvons lui rapporter également les noms en *Lag*, *Leg*, *Lig*, ou *Log*. En effet, dans la composition des mots et des noms sacrés, les consonnes seules ont une réelle importance, les voyelles n'y ajoutant qu'un sens complémentaire (14). Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (Deuxième entretien), J. de Maistre, qui avait pressenti cette loi, écrivait : « Le véritable étymologiste doit faire une attention presque exclusive aux consonnes. Les voyelles représentent les tuyaux d'un or-

(13) D'Arbois de Jubainville : *Les Celtes*.

(14) La langue hébraïque, qui est une langue mère, ne comporte que des consonnes.

gue ; c'est la puissance animale qui ne peut que crier, mais les consonnes sont les touches, c'est-à-dire le signe de l'intelligence qui articule le cri. »

A notre avis, les voyelles (les voix) sont plutôt en quelque sorte la couleur de l'édifice dont l'ossature est constituée par les consonnes (15).

Or, nous trouvons en France un très grand nombre de localités dont le nom paraît dérivé du mot Lug ou plus exactement des consonnes L. et G. Dans le dictionnaire des Postes on trouve les noms des communes ou hameaux de Lugon, Lugo, Lugos, Lugan, Lugagnac, Lugagnan, Lugy, et aussi de Lagor, Loga, Ligugé, etc. On trouve 64 localités dénommées « Loge » et un nombre considérable de « Loges » (Les Loges), mot qui pour bien des raisons doit se rattacher au mot Lug. Parmi ces noms de lieux, il y a une forme constructive particulièrement intéressante, c'est celle qui combine successivement les consonnes L et G avec chacune des cinq voyelles en les faisant suivre de la terminaison « ny ». On trouve en effet les cinq formes ci-après :

Lagny ;
Legny ;
Ligny ;
Logny ;
Lugny (14).

Il y a 7 Lugny, 4 Lagny, 18 Ligny, et le mot Lignières, dérivé de Ligny, s'y trouve 22 fois.

On voit combien ce nom de Lug se trouvait répandu sur le territoire de la Gaule, et comme nous sommes loin des 36 localités portant le nom du Mercure romain.

Cette forme du mot Lug, avec sa terminaison en « ny »,

(15) « Chaque mot, dit Bouché de Cluny, est un symbole : les Celtes aimaient à composer des mots à double signification : le sens des mots se trouve dans les monosyllabes qui les composent, c'est là toute la clef de la langue primitive. » En réalité, il faut pénétrer plus loin que les monosyllabes pour saisir le sens des mots formés sous l'action d'on ne sait quelles lois mystérieuses et inconnues, car l'arbre de la connaissance est formé d'écorces superposées.

(16) Je rattacherais volontiers le nom de Cluny au mot Lugny.

pose une curieuse énigme ; sans doute convient-il de la rattacher au mot latin *lignus* — « bois », d'autant plus que le mot celte *Loc* veut dire « bois » ; mais si l'on en veut déduire que cela indiquait l'existence de forêts dans le voisinage, cette explication par trop simpliste, étant donné que la Gaule était couverte de forêts, ne nous satisferait pas, et nous pensons plutôt que le mot bois a ici un caractère mystique comme dans l'expression chrétienne : « Le salut est par le bois » (sous-entendu « de la croix »), car en substituant au mot « bois » son équivalent celte, nous trouverons : « Le salut est par Lug ou Log », ce qui a un sens beaucoup plus profond.

D'après Cailleux (17), l'écriture cunéiforme de l'Orient viendrait des baguettes taillées jetées sur l'autel druidique et servant à l'interprétation augurale selon les figures qu'elles formaient. Or ces baguettes divinatoires se disaient en saxon *Log*. Il est curieux de constater aussi que les tinifars berbères évoquent également cette idée de baguettes.

A la racine L. G. nous rattacherons le mot *Ligure* qui est la plus ancienne appellation des peuples de l'Occident (Camille Jullian), et comme *ur*, équivalent de *our*, veut dire « lumière », Ligure devient *Lumière de Lig ou de Log*. Mais Log est l'abréviation de *Logos*, et quand on réfléchit à l'importance que les Alexandrins et les Pères de l'Eglise attachaient à ce dernier terme, on voit immédiatement qu'une continuité d'idées relie les plus anciens mystères celtiques et même préceltiques aux mystères grecs d'abord et à la religion chrétienne ensuite. Notre dieu « Lugus » apparaît alors comme une préfiguration du *Logos*, du Verbe de l'Evangile selon saint Jean, dont il reproduit exactement le nom.

D'autre part la racine « Lig » se retrouve en latin dans les mots *ligo*, *ligare*, — lier — d'où vient le mot « religion » ; dès lors, le mot « religion » ne peut s'appliquer qu'à Lug.

(17) Cailleux : *Origine celtique de tous les peuples*.

Lug est peut-être également cette autre curieuse divinité celtique qu'est le « dieu au maillet », le Thor scandinave. Sur les vêtements de ce dieu figurent parfois en effet des croix et certains signes dans lesquels M. Camille Jullian voit les lettres latines A et L, représentant le triangle et l'équerre des maçons et des charpentiers. J'inclinerais plutôt à y voir les lettres majuscules grecques Λ (lambda) et Γ (gamma), constitutives du nom de « Lug » ou « Log », puisque, comme nous l'avons dit, l'écriture grecque a été celle des Gaulois, et à voir en elles l'image du compas et de l'équerre des Franc-Maçons. Et si à ces rapprochements entre les mystères chrétiens, la franc-maçonnerie mystique et les anciennes traditions celtiques, nous ajoutions ceux qui existent entre eux et les mystères des Mayas du Yucatan américain, nous entreverrions une sorte de majestueuse unité de croyances et d'enseignements remontant vraisemblablement à l'Atlantide. Quel intérêt puissant présenterait dès lors une telle vision constituant la plus remarquable synthèse, base d'une conception esthétique de l'univers, capable d'apporter sans doute des réponses satisfaisantes aux questions qui se posent actuellement dans les consciences humaines et faute desquelles nous errons en quête d'on ne sait quelle révélation nouvelle !



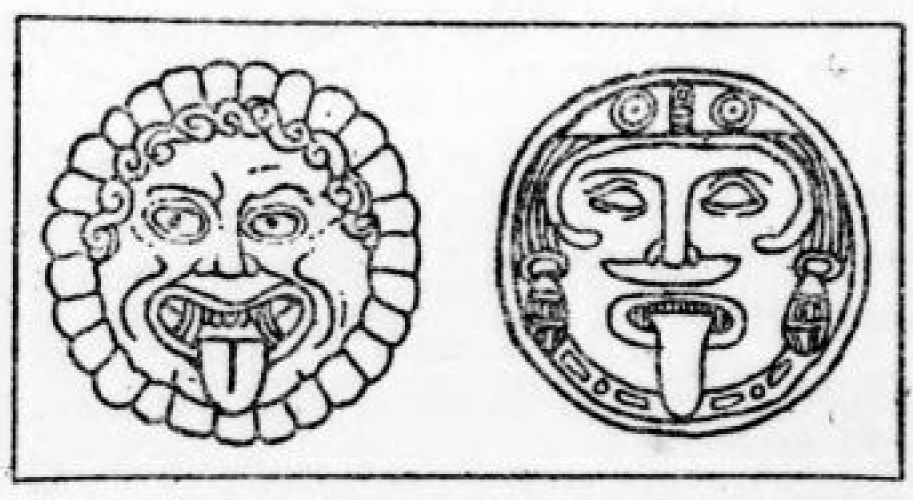
Dieu au maillet de Vienne (Isère). (Sal. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 175.)

En vertu d'une autre loi linguistique peu connue, celle de l'antinomie, au mot *Logos*, qui veut dire *parole* dans le sens de *vérité*, s'oppose le mot germanique *lugen*, qui signifie *mentir*. Remarquons que ce renversement de sens

vient uniquement du changement de la voyelle, ce qui appuie la définition du rôle des voyelles, donnée plus haut. Les consonnes L. G. forment l'armature ; la voyelle donne la nuance. En effet la racine celtique « Lug » veut dire *noir*, de même que le mot grec *lugaios*. Selon ce que je disais plus haut en parlant de la couleur donnée aux mots par les voyelles, l'idée de noirceur s'associe ici à celle du mensonge.

Cela ne veut pas dire qu'il y ait deux dieux, l'un *Log*, dieu de la vérité, et l'autre *Lug*, dieu du mensonge, mais que, d'accord avec la fable d'Esope, la *langue*, la *parole* est ce qu'il y a de meilleur ou de pire selon l'usage que l'on en fait.

Signalons, à ce propos, un nouveau rapprochement entre les symboles antiques du continent européen et ceux de l'Amérique centrale, rapprochement derrière lequel nous pouvons sans doute trouver encore l'Atlantide. Il s'agit de la Gorgone étrusque et de la Gorgone mexicaine, si semblables qu'il est impossible de ne pas leur attribuer une origine commune (18). Or, ces Gorgones sont caractérisées par ce détail que l'une et l'autre ont la langue allongée hors de la bouche ; c'est là un rapprochement avec Ogmius et avec les captifs enchaînés à sa langue. La langue est l'instrument de la parole. Ces deux Gorgones sont donc en réalité des préfigurations du Verbe.



GORGONE ÉTRUSQUE et GORGONE MEXICAINE
(Grav. extraite de l'*Atlantide* de Roger Dévigne.)

Considérons maintenant le retournement du mot « LUG » puisque les inversions étaient fréquentes dans la composition des mots à caractère religieux. Nous aurons alors :

(18) Les Atlantes auraient étendu leurs conquêtes jusqu'en Etrurie.

Gal, Gol, Gil, Gul. Or nous trouvons Gal dans le nom du pays de Galles, dans celui des Gaels, de la Gaule et également dans le nom des prêtres de Cybèle, les Galles (19).

Remarquons aussi que le mot latin *Gallus* désigne le coq, emblème de Mercure et symbole gaulois.

Le mot *Galgal* est à la fois celte et hébreu. En celte il désigne certains monuments druidiques, en hébreu il signifie « roue de feu » et s'applique aux chérubins, animateurs des astres.

Gil se retrouve dans Gilgamès, dieu assyrien.

Gol en celte veut dire crâne (siège de l'intelligence) et nous le trouvons dans le mot hébreu Golgotha, champ du crâne.

Gul étant le nom arabe et persan de la couleur rouge, qui est celle du sang, s'associe par conséquent aux initiations antiques où le sang jouait un rôle si important. En héraldique *gul*, couleur rouge, est devenu *gueules*.

D'autre part, le mot Lug est parfois accompagné de la terminaison *dunum* et forme alors « Lugdunum », nom antique de Lyon, de Laon et de Saint-Bertrand-de-Comminges (anciennement Lugdunum Convenarum) et aussi de Loudun, bien que cette dernière étymologie ne soit pas admise officiellement (20).

D'après M. Camille Jullian, le mot *dunum* signifierait « sommet ». M. d'Arbois de Jubainville l'interprète dans le sens de « forteresse » : Lugdunum, forteresse de Lug. La terminaison dunum se trouve également d'ailleurs dans Augustodunum (Autun), Neviodunum (Isachta), Carrodunum (Dniester), Singidunum (Belgrade), Eburodunum (Brunn en Moravie), Meliodunum, Tarodunum, Cambodu-

(19) Les Galles, qui ont joué un rôle si considérable dans l'antiquité, étaient des mystes ayant reçu l'initiation majeure et atteint le plus haut degré de l'échelle mystique (Graillot : *le Culte de Cybèle*.)

(20) Un archéologue de Loudun, M. Charbonneau-Lassay, m'informe que l'on trouve, en effet, sur des monnaies mérovingiennes, dans la région qu'il habite, les mots Leuduno, Lauduno, Lugduno, Laudunum.

num, etc. (21). On la trouve également dans Châteaudun, Verdun et sans doute aussi dans Donon (22)...

Si nous appliquons notre méthode d'investigation, nous remarquerons que *dunum* est composé essentiellement des trois consonnes D N M, constitutives des mots « DoMiNus » en latin, « DoMiNer » en français, et « DuNaMis » en grec. Or chacun de ces mots caractérise le dieu Mercure sous ses divers aspects mystiques ou philosophiques. Le mot « DuNaMis » notamment signifie *la toute puissance* ; « Dunamis théou », *la toute-puissance de Dieu* et, par extension, le *Tout-puissant, Dieu*. N'oublions pas que Mercure représente le dynamisme universel ; dès lors, la terminaison *dunum*, ajoutée au mot « Lug », lui ajoute un caractère à la fois religieux, sacré et occulte de nature à renforcer, s'il en était besoin, notre conviction que « Lugus » s'identifie bien avec Mercure. C'est donc à lui plus spécialement que convient le titre de « Mercure de France », et la France est bien le pays de *Gal*.

PAUL LE COUR.

(21) D'Arbois de Jubainville : *les Celtes*.

(22) Le mot « dôme » (dans Puy de Dôme où était le grand temple de Mercure dont nous avons parlé), semble aussi un abréviatif de dunum. On le trouve également dans Ven-dôme (Ven-Vénus ?)

RENÉ QUINTON

—

A quarante kilomètres de Troyes, aux confins de la Bourgogne et de la Champagne, dans une plaine que soulèvent de vastes mouvements de terrain, où flottent, dans un air vif, des lambeaux de forêts est, sur les bords de l'Ource, le village de Loches. C'est là que depuis plus de trois siècles se succèdent des générations de la famille maternelle de René Quinton, les Amyot, à laquelle se rattachent, à deux siècles d'intervalle, le traducteur de Plutarque et l'homme de ce propos illustre : On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, — Danton. Et c'est là que, le 13 juillet dernier, le Dr Jarricot, au bord du caveau qui allait se refermer sur la dépouille de René Quinton, son beau-frère, prononçait les dernières paroles qui lui devaient être adressées à haute voix. Ce suprême colloque ne s'acheva pas par l'adieu coutumier. Combien j'en fus touché ! Quinton n'était pas de ceux à qui on dit adieu. Ses amis conserveront durant leur vie, les ayant gravées dans leur esprit, son image et sa pensée. L'histoire, après eux, fera le reste, l'histoire des idées, l'histoire des sciences, l'histoire aussi telle que la traduisait l'ancêtre Amyot sur le texte de Plutarque.

Ce souvenir de la personnalité de Quinton interdit à ses amis de s'attarder à l'expression de leur douleur. Il leur fait aussi une nécessité de méditer sur sa vie, sur ses idées, sur ce qu'il fut le plus expressément. J'obéis à cette nécessité, et si tout d'abord je recherche le reflet de sa personnalité dans l'image qu'en formèrent à son contact les autres hommes, je recueille ce témoignage apporté par Lucien

Corpechot : « Combien de fois, relate-t-il dans son bel article du *Gaulois*, Barrès m'a-t-il répété que personne ne lui avait donné l'impression du génie comme Quinton ! »

J'assistai au premier éveil de ce sentiment chez Maurice Barrès. C'est chez moi qu'au mois de mars de l'année 1900, il rencontra Quinton pour la première fois. Je reçus peu de jours après ses confidences. Dix ans plus tôt, j'avais moi-même éprouvé une impression identique à ma première entrevue avec Quinton. Quinton avait alors 23 ans. « Génie » est un terme dont je ne suis pas prodigue ; je le prends pourtant ici au sens étroit et physiologique et je tiens pour une bonne fortune exceptionnelle le fait d'avoir assisté à l'épanouissement de cette réussite humaine. Mais combien n'en ai-je pas vu, parmi ceux qui connurent Quinton, recevoir cette même impression que Barrès et moi ressentîmes ! Je n'évoquerai, parmi des souvenirs trop nombreux, que celui de Remy de Gourmont qui ajouta aux lois de constance de Quinton le beau chapitre des lois de constance intellectuelle, et ce n'est certes dans cette revue ni Alfred Vallette ni Louis Dumur qui récuseront mon témoignage.

N'est-ce pas d'ailleurs ce caractère d'exception dont il était marqué qui désigna Quinton à l'admiration et à l'amitié d'hommes aussi divers qu'un Maurras ou un Painlevé ?

N'est-ce pas à cette fascination que se montrèrent sensibles des êtres eux-mêmes exceptionnels, une Segond-Weber, une comtesse de Noailles, un Marey, un général Marchand ?

§

Mais ce que j'ai hâte de rechercher, après avoir constaté ce fait de fascination, c'est le principe d'où il émanait et en quoi consistait la force objective et réelle de cet esprit. Or, il semble qu'il résida en la richesse extraordinaire d'une énergie mentale prête à s'élancer dans toutes les directions de l'esprit et à associer les pouvoirs les plus contraires.

C'est ainsi que le sens critique le plus intransigeant s'unissait chez lui aux facultés créatrices les plus vives. L'enthousiasme et l'admiration étaient, selon une méthode inconsciente, sa manière de s'emparer des objets et des idées. Il les magnifiait, les exaltait jusqu'à la perfection de leur réalité et c'est après s'en être épris, après avoir pu paraître dominé par eux, qu'il les soumettait à une critique d'une impitoyable lucidité, et que, les comparant à d'autres objets, à d'autres idées de diverses grandeurs, il les situait à leur place exacte sur le plan du monde. Il était entraîné impétueusement dans toutes les directions de l'esprit, mais la rectitude de sa critique s'appliquait avec la même pertinence à quelque objet que ce fût et, qu'il s'agît de peinture, de musique, de poésie, de style ou d'art dramatique, procédait d'une telle hauteur que ses vues, empruntant à l'esprit ses lois les plus générales, dominaient toujours la matière particulière qu'il maniait.

Chez un tel esprit, sollicité vers de multiples orientations où il eût également excellé, une dispersion excessive de l'effort était à redouter. Aussi fût-ce un spectacle magnifique que d'assister à la conquête par une grande idée de toute cette richesse de l'énergie spirituelle, à cette dérivation vers un but unique de toutes ces virtualités divergentes. Ceux qui connurent Quinton vers sa vingt-troisième année se souviennent que sa vocation semblait être alors d'ordre littéraire. Je lui entendis à cette époque réciter un poème composé dans une langue d'un métal sonore et dans la manière tendue de quelques poèmes de Louis Bouilhet. Il avait entrepris un roman. Il me lut un acte qui, sous le titre de *Dampierre*, le nom du héros, apparaissait comme une contribution à la psychologie de Don Juan, et différentes scènes d'un drame inspiré par une cause judiciaire qui eut alors en Algérie quelque retentissement. On songe à Claude Bernard, qui préluda par des essais de comédies à ses beaux travaux de savant. J'ignore ce que valaient ces comédies du grand physiologiste, mais il n'est pas douteux

que les premières tentatives de Quinton étaient mieux que des promesses et qu'elles eussent pu retenir et orienter d'une façon définitive un esprit moins difficile à contenter que le sien.

Péripétie pathétique et où se joue un double destin, celui de l'homme et celui de l'Idée. Comment devient-on ce que l'on est? Ce en quoi quelque jour l'éternité vous change? Comment une grande idée parvient-elle à se rendre maîtresse dans un cerveau, à n'être pas étouffée par les autres végétations spirituelles qui se pressent autour d'elles, d'autant plus nombreuses et menaçantes que le cerveau est plus riche et plus fécond? Quelles circonstances mystérieuses interviennent et la font triompher?

Comment Quinton, qui eût pu s'illustrer comme romancier ou comme auteur dramatique, qui eût toujours été, en n'importe quel genre, le grand écrivain qu'il est, comment Quinton est-il devenu le créateur des lois de constance, de la plus belle hypothèse sur l'évolution qui ait été jamais proposée, et que les faits confirment avec une incroyable unanimité?

Cette idée, qui marque à mes yeux le point culminant de sa pensée, implique, ainsi que je l'ai précédemment exposé (1), une incidence absolument nouvelle de la science sur la philosophie.

En attribuant une cause positive et définie à l'évolution, une cause dont les effets s'y accomplissent sous nos yeux dans toute la suite de ses changements, elle met fin à ce messianisme laïque, succédané de l'autre, qui remplace le Paradis par le Progrès et voit, dans un mouvement ascendant de la vie se perfectionnant sans cesse en de nouvelles espèces, une prédestination, et qui se réalise, selon un automatisme miraculeux, vers un état de bonheur. La théorie du maintien ne laisse pas de place à l'avidité de cet espoir. Elle repose sur quelques conceptions très simples : celle

(1) *Une signification nouvelle de l'idée d'évolation* in *La dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, 1 vol. in-18, « Mercure de France ».

d'une opposition et d'une corrélation entre la cellule vivante et le milieu dans lequel elle se développe, le fait que certains états du milieu correspondent à la prospérité de la cellule, états de température, de composition chimique, de concentration moléculaire, le fait que ces états se modifient, qu'en se modifiant ils compromettent la prospérité de la cellule et que celle-ci réagit. Cette réaction détermine les associations de cellules que sont les organismes et, au sein de ces organismes, cette série de modifications qui constitue la succession des espèces et en quoi consiste l'évolution.

Il s'est trouvé des esprits qui ont vu, dans les lois de constance, les uns un thème finaliste, les autres une pétition de fixité, quelques-uns même une négation de l'évolution.

Les lois de constance ne nient pas l'évolution, elles l'expliquent.

La part de fixité qui y est impliquée est un moyen du changement. Toute mystique finaliste est exclue, l'apparition des espèces, réalisant dans son intégralité le cycle du phénomène, ne permettant à aucune aspiration, à aucun messianisme de se formuler au delà.

Quinton n'a jamais apporté dans ses recherches de savant quelque souci philosophique que ce soit. Esprit strictement scientifique, il était constitutionnellement rebelle à toute métaphysique. Cette attitude est garante de l'objectivité de ses découvertes. Elle leur confère, aux yeux du philosophe, tout leur prix et c'est pourquoi, raisonnant en philosophe, en philosophe qui ne place rien au-dessus de la philosophie même la science, cette vue magnifique sur l'évolution, qui se situe au premier rang de son œuvre, me semble propre à transformer la sensibilité philosophique.

Quand l'humanité sera délivrée de la chimère du lendemain, quand elle saura que la vie tout entière tient dans le feu constamment renouvelé de l'instant, elle apprendra à

presser tout le suc dont regorge l'instant dans le moment qu'il s'écoule, à y distinguer et à y goûter cette saveur de la beauté par quoi toute vie est ennoblie.

§

Comment Quinton s'est-il détourné de travaux de cet ordre pour donner cours à d'autres modes très différents de l'activité? Cela tient à cette richesse dont je faisais, au début de ces pages, le trait caractéristique de sa personnalité. Cette richesse toujours prête à ruisseler, je ne l'ai considérée que dans le domaine de l'intelligence. Mais le cœur et la sensibilité n'étaient pas moins avides que les diverses modalités de l'esprit d'en réclamer leur part. C'est pourquoi, ayant découvert la persistance du milieu marin à travers toute la série animale comme condition du haut fonctionnement des cellules, il avait été amené à envisager l'action thérapeutique de l'eau de mer comme moyen curatif. Ce savant ne sut rester insensible au souci de guérir les hommes.

De là cette recherche d'une méthode de traitement, ces injections sous-cutanées d'eau de mer réduite à l'isotonie et ces créations de dispensaires qui devaient donner, dans la guérison des maladies infantiles, de si féconds résultats. Ces résultats devaient toucher Quinton dans son patriotisme. Il lui importait de conserver à son pays des corps sains et d'enrayer cette dépopulation qui appauvrit une des régions où l'espèce humaine développe, parmi le jeu de la diversité, quelques-unes de ses plus belles variétés.

Le même souci patriotique poussait un esprit inaccessible à l'illusion pacifiste à se passionner à cette science aéronautique dont il fut un des premiers à prévoir à quelles applications elle donnerait lieu, en un avenir que presque personne alors ne croyait aussi proche. De là cette carrière dans les milieux de l'aviation et ces fonctions de président de la Ligue nationale aérienne qu'il fonda et de vice-président de l'Aéro-Club de France. D'autres plus qualifiés que

moi ont exposé déjà avec quelle ardeur, avec quelle énergie perspicace il les accomplit.

§

Cette richesse de sensibilité, qui chez un autre eût risqué d'appauvrir les fruits de l'intelligence, se manifesta enfin sous sa forme la plus éclatante au cours de la guerre. Je ne sais quelle pudeur dont j'ai honte — ou est-ce la peur de l'invraisemblance? — m'empêche de relater ici des actions où l'audace et le courage du soldat et du chef le disputent en beauté à l'intelligence du savant. Aussi sais-je gré à M. le Président Painlevé, son ami, honorant sa mémoire sur le seuil de la maison mortuaire, d'avoir su dire, pour qualifier cette période de sa vie, que, pendant ces cinq années de guerre, le lieutenant-colonel Quinton inscrivit son nom aux pages de la Légende héroïque.

J'ai noté déjà que le nom de Quinton appartient à l'histoire. Il convient qu'ait été désigné le geste élancé par lequel une âme héroïque s'élève de l'Histoire à la Légende.

§

Cette irradiation de l'énergie dans les directions les plus diverses, ses amis la redoutaient comme pouvant être nuisible à ce qu'ils considéraient comme le plus important de son œuvre, ses recherches dans l'ordre de la biologie. Je ne lui célai pas tout d'abord, et à diverses reprises, mon sentiment à cet égard. Je cessai quand je compris la vanité qu'il y avait jusqu'au ridicule à vouloir qu'une activité de cette violence fût autre qu'elle n'était. Il savait bien, quant à lui, avec la sûreté parfaite de son sens critique, qu'il n'était pas libre et qu'il devait accomplir son destin, tel que l'ordre de ses énergies le lui avait façonné.

Le Dr Grangier, son ami, s'était heurté à la même résistance, quand, il y a quelque mois, il lui avait conseillé, avec toute l'insistance qu'il fallait, une diminution de son activité laborieuse. « Quinton, me disait-il le jour des obsè-

ques, a vécu six existences d'homme. Comment un organisme pourrait-il faire face indéfiniment à une telle dépense ?» Quinton savait aussi cette impossibilité. Il savait encore mieux que restreindre sa dépense dans l'ordre de l'énergie lui était également impossible. La lucidité était sa vertu essentielle. A ceux qui, à la dernière heure, tentaient de faire luire quelque espoir de salut et d'en interposer l'écran entre ses yeux et la mort : « Ne m'enlevez pas mon honneur », disait-il.

S'il fut sourd à tout conseil quant à la disposition de son activité intellectuelle, c'est aussi peut-être qu'il en connaissait mieux les ressources et qu'elles pouvaient suffire à de multiples tâches...

J'ai appris avec joie par Lucien Corpechot, son parent et son ami, dans les bras de qui il mourut, qu'il laissait achevé, outre des *Maximes de Guerre* d'une grande beauté, un travail sur les Pôles, dont il m'avait prié avant la guerre de conserver la première ébauche.

Parallèlement à ses travaux d'ordre plus pratique, il n'avait donc cessé de développer une conception d'une extraordinaire importance et dont le manuscrit, m'a-t-on dit, forme la valeur d'un très gros volume.

On n'attend pas que je mette sur pied, en quelques pages, une personnalité aussi complexe que celle de René Quinton, ni que j'expose le cours d'une vie aussi remplie. Si le temps ne me manquait pour une pareille entreprise, la difficulté s'y opposerait aussi de contraindre une trop proche émotion pour ne laisser place qu'au souci d'une analyse et d'une observation objective.

A résumer pourtant en un trait général de physionomie, l'impression que peut susciter chez un « amateur d'âmes » le spectacle de cette vie humaine, je noterai qu'en René Quinton la fougue et la prodigalité du XVIe siècle s'alliaient à la raison du dix-septième.

JULES DE GAULTIER.

DU VERT ET DU BLEU[1]

—

En rade de Tanger,
3 août.

Je m'amuse, jolie Bête, je m'amuse ! Tout est différent de ce que je croyais, plus beau mille fois que je ne me l'imaginais. Et puis j'ai le sentiment — qui me rajeunit délicieusement — d'être en vacances : nous avons un peu semé notre pion, l'austère Kirchner. Il se console en relisant Virgile — en latin, bien entendu.

Hier matin, tandis que je vous écrivais, se déroulait une côte blonde et nue le long du flot invraisemblablement bleu. A dix heures, nous jetions l'ancre devant Tanger.

A gauche, bleu-lunaire, la Kasbah. En face de nous, le quartier européen qui enlaidit naturellement tout ce qu'il peut. A droite brusquement, le désert, en dunes mollement ondulées, dorées, veloutées... — je voudrais les caresser.

Deux pleines barques d'indigènes, de « néker », — ainsi les appelle, avec terreur, Marie, ma camériste, dont les perles d'imbécillité vous amusent tant, — arrivent à tire de rames, nous envahissent. Lézard, exubérant, leur parle un arabe de Montmartre, dont ils ne comprennent pas un traître mot. Il parvient cependant à savoir que son ami Mohamed est mort d'une « mauvaise maladie, ti sais, Moussié Darcis, très mauvais... kif-kif pourri... » — et que le vieux Djilalli ne vaut guère mieux. Quels amis avait donc Lézard, l'année où il vint ici jouer au soldat ?

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 650.

Kirchner ayant déclaré que l'on déjeunerait à bord, nous décidons de descendre immédiatement. Je n'ai que le temps de rouler en pyramides des boucles sur mes oreilles — oui, Toffee, j'ai repris ma coiffure de fauve, tout à fait dans la note ici — et, par une chaleur accablante le canot nous mène à l'estacade. Elle est fruste, mais son bois vermoulu disparaît sous des grappes de bicots en djellabahs de couleurs merveilleuses qui font éclater mon enthousiasme. Oh ! le joli vert pistache ! et le cerise et bleu ! et celui-ci, rayé noir et blanc ! et cet homme dont le torse nu luit au soleil comme un bronze clair !... Lézard rit de ma joie et Kirchner dit, de sa voix plate de remetteur au point : — Ils sont pleins de poux, Madame.

Sans que nous l'ayons choisi, un assez bel adolescent s'attache à nos pas : il a cet air de chien battu qu'ont les guides de tous les pays, et s'appelle Abd-el-Kader: — Si tu veux, Moussié Darcis, moi toujours avec toi, kif-kif Mohammed... (kif-kif « mauvaise maladie » aussi, je suppose!) Désormais cet esclave ne nous quittera donc plus.

Passée la porte monumentale gardée par une sentinelle dépenaillée, nous grimpons, sur un pavé déchirant, jusqu'à la Poste — la Poste, attrait tragique pour le voyageur! Si Kirchner ne me l'avait rappelée, je n'y entrais pas. J'oubliais ma maison, mes amis, mon chien, dans ma hâte d'oublier mon amour... Pardon, Toffee ! Rien de vous, d'ailleurs. Suis-je déjà une vieille lune au rancart ?

Les employés de la Poste, des commerçants, quelques passants, reconnaissent Lézard et le saluent avec une amabilité toute orientale. Il a laissé le souvenir séduisant d'un beau roumi semant l'or à pleines mains, ce qui navre Kirchner. — Ce n'est pas moral, Madame... C'est un mauvais exemple...

Les ânes sont avancés, enfin. Il était temps : ces 38° à l'ombre m'enlèvent toute espèce de goût pour l'alpinisme sur tessons de bouteilles. Les vilains bourriquots

pelés disparaissent sous une sorte de double sac rembourré de noyaux de dattes, fort sale. S'y jucher, puis s'y maintenir assise « en dame », avec un sourire dégagé, nécessite un prodige d'équilibre et d'habitude. J'essaie, à la fois de cacher mes jambes marrons au Tout-Tanger européen — l'indigène s'en moque royalement — et de mener mon *asina! asinima!* où je veux... Il faut y renoncer. A coups de trique et de rauques *arrrrrhaâ!* seul l'ânier obtient de ces sales bêtes qu'elles tournent à gauche ou à droite, toujours violemment. Elles font exprès de vous raboter contre un mur ou de vous projeter dans le ruisseau, — et quel ruisseau!

Les rues de la ville neuve n'ont de spécial que le manque de véhicules : on circule soit à pied, soit à âne, les gens huppés à cheval. C'est un grouillement coloré parmi lequel disparaissent les rares vêtements européens. Evidemment, comme partout, des affiches de Maggi ou de thé Lipton déshonorent les murs. Mais les magasins sont presque tous faits sur le modèle des vieilles échoppes arabes, et je reste en contemplation devant le moindre café. Celui-ci, surtout, Toffee, vous l'aimeriez ! Peint à la chaux blanche et coiffé de tuiles vertes, il a une haie de bambous en caisses pour le protéger du soleil et une rangée de pots de basilic en boules pour le parer. De l'intérieur sombre, je ne vois qu'un fourneau primitif en faïence, de petites cafetières de cuivre à longues queues, une natte dans un coin où j'aimerais m'asseoir... Partout j'aimerais m'asseoir! — Hélas! un Lézard a le diable au corps...

Voilà le marché, autre joie. Dans un grand espace sablonneux qui monte, gisent des carrés d'étoffes vives dressés en tendelets, des piments verts, des tomates, de monstrueux oignons roses, des melons doux. Et ces tas éblouissants sont gardés par d'autres tas, d'aussi chatoyantes couleurs, qui sont des paysans de la montagne, génies veillant les trésors d'Aladin. Et tenez ! voici la

méchante princesse elle-même ! Derrière un panier de raisins dorés, d'un enroulement pelucheux au ton d'ivoire, sortent d'admirables bras sombres, des pieds fins cerclés d'or ; sous le chapeau de paille aussi grand qu'une ombrelle, aux bords relevés, aux guirlandes de pompons bigarrés, une ronde figure impassible, d'immenses yeux fixes, jaunes; au cou, un collier, de grosses chaînes d'or. Il faut pour m'arracher d'elle la vue d'un cavalier qui, tenant d'une main un long fusil et de l'autre un enfant encapuchonné de vert-pomme, traverse la place au grand galop.

Mon cœur bat. — Comme tu es jolie, tout d'un coup ! s'écrie Lézard.

Etonnement peu flatteur ! Ça m'est égal. Si j'ai ma figure des bons jours, c'est que je m'amuse.

La villa de France, seul hôtel chic, est sur la hauteur, derrière un jardin en terrasses. Lézard m'y montre son ancienne chambre, comme on montre, dans les châteaux historiques, la chambre où l'Empereur a couché. Puis, par la chaleur accrue, nous repartons, oubliant à dessein Kirchner. Je veux montrer à cet Enfant, si fier de sa jeunesse et de sa force, que je ne suis pas en mie de pain, et je transpire — héroïquement ! Par des ruelles tortueuses où les ânes glissent et râclent les murs crasseux, de préférence du côté de vos jambes, nous allons au bazar. Il est plein de laides turqueries déjà vues rue de Rivoli. Lézard achète pour dix francs de pipes à kif valant trois sous, ne m'achète pas des sandales qui me plaisent — et nous regrimpons sur *Asina! Asinima!* par une route brûlante, jusqu'à l'ancien *Dhar-Hanem*, où Lézard a logé, paraît-il, pendant cette fameuse période militaire. Je ne sais s'il y a fait du service, mais il avait une bien jolie vue sur la mer et la vaporeuse côte de Gibraltar.

Retour par la maison de Menebbi — autrefois gardien de cochons dans la montagne, à présent favori du Sultan. D'énormes murailles blanches, une vieille porte rébarba-

tive, une voûte d'où une sentinelle, allongée dans une niche, nous suit d'un œil méfiant, son fusil à portée de la main... Peu hospitalière, la demeure de Menebbi !

Lugubre déjeuner à la villa de France, dans une petite salle à manger aux volets clos. Quelques Européens minables. Un colonel sec, sévère, nous lance, au-dessus de ses lunettes noires, des regards désapprobateurs. On parle bas, comme aux enterrements. Les domestiques, pieds nus — tapoti, tapota — servent des choses indéfinissables. Ma voix incisive, réclamant de la moutarde anglaise, cause un véritable scandale : horrifiées, toutes les fourchettes se dressent... Jamais je n'ai eu autant envie de mal me tenir.

Et, dès la seconde cigarette fumée sur la terrasse, nous repartons... *Arrrrhâa !...* Ça a l'air d'une blague, Toffee, car il y a de quoi mourir, tout simplement. Sur le beau front du Lézard, cependant, pas une goutte de sueur ne perle. Animal à sang froid, je te le revaudrai ! Au moment de démarrer, arrive sur un cheval très Carle Vernet, à l'encolure en robinet de baignoire, Bel-Haout, lieutenant de spahis indigènes, ancien camarade du Lézard. Entendu : on ira le voir au Tabor tout à l'heure. Pour le moment, re-asininons !

Bientôt, c'est la Kasbah toute bleue. Toffee, que diriez-vous de ces trous, de la couleur des jacinthes sauvages, qui s'ouvrent dans un mur tout à coup ?... C'est une cour, petite et nue, où un chat rouge dort dans une flaque de soleil, c'est un escalier montant droit vers l'ardent ciel bleu, c'est une ruelle si étroite que les moucharabiehs ventrus vont se toucher, là-haut, et qu'il me semble sentir le souffle à la rose des femmes dévoilées qui nous regardent passer derrière leur cage; c'est une porte basse entr'ouverte sur une salle à colonnades, dont l'ombre fraîche est bleue de lune, une porte haute, marquée de la main de Fatma, qui a l'air de ne s'ouvrir jamais... Je

voudrais m'arrêter dans un de ces trous bleus et que l'on m'y oubliât...

Tout en haut de la Kasbah, Lézard rencontre un ami, — interprète du gouverneur arabe de Tanger. C'est un homme aimable, distingué, parlant admirablement français. Il tient à ce que son Excellence nous voie. Pendant qu'il va la préparer à cet honneur, nous visitons la prison, ravissante et fraîche comme un bouquet de pervenches. Sous le porche dorment des gardes loqueteux ; dans le mur est percé un trou rond garni de barreaux ; dans cette ouverture, la famille, s'il en a une, passe de la nourriture au prisonnier. S'il ne connaît personne, il jeûne. Dans une case à part sont les juifs. Et tous, juifs et mahométans, grimaçant, hurlant, puant, se battent pour passer leur tête par le trou, dans l'espoir que nous les nourrirons. Répugnant ! Certes, les ours du Jardin des Plantes sont mieux traités.

L'interprète revient nous chercher. Le « palais » du gouverneur est à deux pas. — C'est là! — Où?... Je ne vois rien, rien qu'un escalier de poulailler, entre des murs crépis à la chaux, puis une grande cour tapissée de fumier, un second escalier, plus escarpé encore, plus sale, une terrasse où picorent des poules rachitiques, une autre cour, énorme, autour de laquelle des mules sont attachées, un troisième escalier, — est-ce une plaisanterie ? — une troisième cour garnie d'une douzaine de chevaux mangés aux mouches, et là, dans un coin, sur un coussin de nattes, se tient un tas blanc : son Excellence ellemême! Elle se lève, fait deux pas à notre rencontre. O surprise! ce haut personnage est un gosse de vingt ans, joli et bien intimidé. Cette visite est la plus cocasse chose du monde. On nous fait asseoir sur des chaises de cuisine. Lézard cause avec l'interprète, sans s'occuper de l'Excellence, qui préfère cela, je crois. Assis auprès d'une tente où j'aperçois une selle de velours rouge râpée et un sac de vieux chiffons, il lève parfois ses grands yeux

doux, regarde ses chevaux, ou bien le sanglier familier vautré dans une flaque de boue au milieu de la cour, puis, vite, à la dérobée, il glisse un regard sournois vers la femme du roumi, qui lui sourit gentiment. Il sourit aussi, gêné, et baisse les yeux très vite, comme un écolier pris en faute. Et voici ce que j'entends, côté Lézard :

— Dites, je vous prie, à son Excellence que je compte rester huit jours à Tanger, mais que, s'il était de son bon plaisir ou de son utilité que je reste davantage, je suis entièrement à sa disposition.

L'interprète traduit — avec des fioritures, je pense, car cela dure dix minutes. L'Excellence sourit poliment, en murmurant deux mots (lesquels, nous ne le saurons jamais), puis, la conversation reprend sur Paris, Deauville, politique internationale, etc. Lézard met le comble à ma jubilation en distillant cette phrase :

— Dites, je vous prie, à son Excellence que, s'il me jugeait digne de porter son ordre du Croissant, je serais très honoré de le recevoir de Sa Munificence.

Et allez donc ! on n'est pas plus discret ! L'Excellence ne bronche pas d'ailleurs et promet. Pour ce que cela lui coûte !...

Une demi-heure de cette folle fête me suffit, et moi aussi je distille une phrase de départ, tout ce qu'il y a de plus Shéhérazade.

L'Excellence se lève, fait deux pas, me tend une douce main de femme, sourit et s'embarque dans un discours que j'espère tout de miel et de roses. Peut-être nous dit-il, simplement : — Voulez-vous filer, espèce de sales chrétiens ! Que je ne vous revoie jamais ! Décampez au trot ! ou je vous lâche dessus ma mule la plus vicieuse, mon sanglier et toutes les malédictions de Mahomet !...

Redescendus en ville, nous cherchons des chevaux, affaire difficile. Dans une infecte écurie de la ville neuve, Abd-el-Kader nous montre fièrement de tristes et maigres veaux dormant sur trois pattes. *Hospitalier*, mon grand

alezan, toi qui suivais les chasses les plus dures à la queue des chiens, et toi, mon *Etincelle,* aussi vive qu'une flamme, où êtes-vous ?... Mais Lézard est ravi et nous partons bientôt, lui sur un arabe noir moucheté de crasse héréditaire, moi, en jupe courte de flanelle blanche dévoilant mes jambes à plaisir, sur un bai qui tient de la sardine et du casoar. Abd-el-Kader s'est adjugé, naturellement, le meilleur cheval — d'un rose assez inattendu.

A force de taper dessus, nos montures, à un pénible galop, nous mènent le long de la plage, dans l'écume frisottée des calmes vagues, vers d'incertaines palmeraies... Ce n'est pas drôle. Je meurs de chaleur, mes épingles à cheveux tombent les unes après les autres, mon chapeau les suit, la partie inférieure de mon individu se blesse de minute en minute davantage — (grand comme une pièce de 20 sous... de 40 sous... A cent sous, je descendrai !). Je serre la mâchoire. Allons ! je ne suis pas là pour m'amuser. Considérons cette promenade comme une épreuve d'endurance.

Deux heures et demie de ce sport d'été nous amènent au Tabor — d'où Bel-Haout est parti, car nous sommes en retard d'une heure. Le maréchal-des-logis R... nous fait visiter le quartier des fameux noirs de Mangin, superbes dans leur kaki serré par une large ceinture rouge et coiffés de la chéchia. Il paraît qu'ils ne sont pas d'une utilisation très pratique : le froid les tue et ils sont très sensibles à la chaleur. Dans de longs bâtiments, les dortoirs sont nus et propres, une planche bien blanche sert de lit. L'atelier regorge de tailleurs cousant à la machine ; la boulangerie est bondée de pains de semoule plats et blonds. Dans les écuries, de vilains petits chevaux broutent, flanc-à-flanc, sagement, une maigre paille brûlée ; au jardin — orgueil du détachement — poussent des radis, des choux frisés et des œillets d'Inde.

— Les roses sont depuis longtemps grillées, dit mélancoliquement le margis en regardant d'informes squelet-

tes noirâtres,... mais les radis sont beaux, n'est-ce pas?...

Dans une des prisons, sortes de cabines de bain en crépi, sont enfermés, chacun dans son trou, un tirailleur voleur et sa femme, dont l'adroit coup de dent a coupé le doigt d'une amie qui la contredisait légèrement.

Au bureau des officiers, l'aimable maréchal des logis nous offre, assaisonné d'une conversation uniquement militaire, le thé marocain de l'hospitalité : celui que je déteste parce qu'il est impossible à refuser. Nous reprenons ensuite le chemin du retour, accompagnés par R...

— L'heure est exquise. Une lumière rose-thé baigne le sable ondulé, la mer fauve, les maisons bleues. Près de la mer, les dunes en corail rose s'ombrent de violet. Et pour comble, un arc-en-ciel !

— C'est beau !... dit la touriste.

— Ah ! Madame est sans doute peintre ?... dit le sous-officier.

Nous regagnons l'estacade, par la rue en pente aux dalles glissantes jonchées d'Arabes couchés, d'ânes vautrés, de chiens jaunes, de ballots et d'ordures. Je ne suis pas encore habituée à fouler tout cela sans essayer tout au moins d'en écarter mon cheval. Lézard, lui, écrase et personne ne bronche — pas même son âne.

Après le dîner à bord, nous retournons à terre. — Mais oui, Toffee, j'en mourrai, je vous dis ! — Abd-el-Kader nous attend avec les ânes, une énorme lanterne à cinq bougies à la main. Un second pouilleux excite les bêtes et Kirchner suit, sur ses grands pieds plats. Butant, glissant, se rattrapant sur les cailloux pointus, nos ânes vont à la file dans les ruelles sombres, pareilles à des serpents se faufilant dans la muraille. Du noir. Des puanteurs. Le quartier des prostituées. Brusquement, un quinquet éclaire un intérieur peint de rouge ou de bleu, ou tapissé de faïences, le lit gonflé d'un édredon rouge... Ces femmes attendent, assises sur le seuil, immobiles, silencieuses. Leur regard ne nous suit même pas.

Il me plaît infiniment, ce petit café où nous entrons. En haut d'un escalier vertigineux, s'ouvre une grande salle tendue de nattes, séparée en deux par des colonnettes. Sur des tapis d'alfa, des Arabes, assis en rond, font de la musique. D'autres, accroupis, les mains croisées sur leurs genoux, écoutent un conteur à barbe blanche. D'autres, allongés, fument du kif et rêvent. A côté d'eux, par terre, est un bouquet rond dans un verre — un bouquet pareil à celui de notre table, car pour les roumis il y a une table, hélas! — Et ce bouquet tout rond, tout serré, de roses, de géraniums rosas et de jasmins, exhale un parfum qui suffit à me griser. Le kif m'achève. Lézard en fume huit ou dix pipes, consciencieusement, comme il fait ce genre de choses. J'aime son visage tendu quand il respire le petit bouquet rond. Des yeux qui battent, un regard méchant... Je voudrais rester là, des heures, couchée sur la natte auprès des Arabes, qui chantent des choses tristes en tapotant leurs instruments d'une longue main languissante. Le vieux prophète raconterait des histoires que le nom d'Allah ponctue, je me griserais de kif, en regardant un beau visage plongé dans un bouquet... j'oublierais tout...

Mais non : cet être odieux a la folie du déplacement et il faut repartir encore. Kirchner nous quitte : — Là où vous allez, je serais de trop ! Il est toujours de trop, le brave homme, excepté dans les gares ou devant un livre de comptes.

Les rues rétrécissent de plus en plus. *Arrrrhaâ !* — les grimpettes s'accentuent, les odeurs aussi. — *Chchchchaââ !* — les ânes s'arrêtent devant une porte ogivale, d'où jaillit une horrible vieille juive, coiffée d'un ravissant foulard. Elle reconnaît Lézard, se répand en glapissements de bienvenue dans le sabir le plus étonnant. Petites pièces peintes, odeur d'urine qui pique la gorge, chambre de bonnes au lit à rideaux de guipure recouvert du classique édredon rouge. Deux de ces dames

arrivent bientôt : l'une très laide — l'autre pire. Elles sont revêtues d'étoffes plutôt somptueuses, coiffées de foulards rutilants dont les franges leur retombent sur l'oreille. Elles sentent à plein nez le musc et le jasmin. Leur maintien est de la plus décevante pudeur et la dame qui les détaille derrière son face-à-main les effarouche, ce que je comprends. Yamina reconnaît « Moussié Darcis » et ce sont, avec mille gloussements et des rires aigus de pensionnaire, d'interminables explications à sa compagne. Lézard m'affirme n'en avoir jamais honoré de ses faveurs, ce que je crois sans peine. La vieille mégère, après avoir refermé sa griffe noire sur le « petit cadeau », s'asseoit et gratte une sorte de guitare à trois cordes, en chantant des cantiques tristes. Tour à tour les femmes dansent, d'abord vêtues, puis nues (ceci sans aucun enthousiasme, à cause de moi, sans doute?) Elles tournent, trépignent en cadence, les mains à hauteur des hanches, les coudes en dehors comme des ailes trop courtes. Toutes ont le buste grêle, la croupe basse, les genoux gras, des jambes de basset. Seuls les seins — en poire — sont assez jolis et souvent la tête est intéressante, petite, fine, avec des yeux fixes auxquels la danse donne une expression grave, presque hallucinée. La musique se précipite, le trépignement aussi, quelques coups de reins — soi-disant obscènes — pour finir, et vite la moukère se rhabille pudiquement, derrière un rideau. Ah ! que tout cela est peu troublant ! — Les Espagnoles sont plus drôles, mais elles ne savent ni chanter ni danser, et leur familiarité devient rapidement fatigante.

Quant à Abd-el-Kader, il est là comme chez lui. Sa bonne amie — une gosse de 14 ans dont il a déjà un fils — est la seule jolie du lot, comme il a toujours le meilleur cheval. Il a commandé du vin de Champagne. On lui apporte heureusement du Manzanilla — et là se bornent les orgies... Nous rentrons à bord.

La nuit est bleu-foncé ; elle sent le jasmin. L'eau cla-

pote et brille comme une belle soie. Etre heureuse ici, ce doit pourtant être facile



En rade de Tanger.
4 août.

Il paraît, Toffee, qu'à Paris, il fait une accablante chaleur. Moi, aujourd'hui, j'ai failli mourir. Il est vrai que nous faisons ce que les indigènes eux-mêmes évitent. Mais comment raisonner ce toqué ?

A dix heures, à cheval ! moi, en riding-coat de gabardine fort élégant, sur un cheval qui l'est moins. Lézard monte un bai assez décent et Abd-el-Kader un noir à pois roses. Un esclave suit avec les provisions, sur une mule.

Dans la rue, ce matin, c'est un éblouissement de lumière et de couleurs, un pullulement splendide, à travers lequel il est difficile de se frayer un passage. La ville dépassée, un sentier rocailleux — entre des murs aveuglants, le long des villas laides et de jardins en cage — nous mène dans la campagne hérissée d'arbustes nains. Le terrain, de plus en plus mauvais, décourage mes efforts de trot. [Je dis *mes*, car, de ceux de ma bête, il vaut mieux ne pas parler.] Lézard galope et se moque de moi : Abd-el-Kader a disparu au loin. Après deux heures pénibles, le paysage devient magnifique : à droite la mer — fulgurante, — partout ailleurs, une immensité verte et rousse, pelucheuse comme un tapis de haute laine. Ce sont des rosiers sauvages; au printemps, ils recouvrent cette plaine d'une floraison couleur de flamme, qui monte jusqu'au poitrail des chevaux.

Au cap Spartel, il y a un phare, — semblable à tous les phares. Nous déjeunons sous un maigre olivier, devant la mer. Je pense mélancoliquement à la douceur de manger bien au frais, dans une pièce aux volets clos. Lézard est enchanté. Il s'endort, la tête sur mes genoux, — et le soleil, à travers les branches, s'amuse à dorer le bout de ses cils frisés.

Nous rentrons par Boubana, au soleil couchant. La plaine est fauve, nue, çà et là hérissée d'aloès et de cactus. Autour des villages arabes, des haies de géraniums géants font une clôture vert sombre et pourpre, si haute que les toits de chaume se devinent à peine. Des femmes puisent de l'eau à la fontaine et, lentement, s'en vont en files, portant sur leur tête une longue cruche, — très bibliques.

Adaptée aux allures de mon cheval, je pourrais encore faire 35 kilomètres avec le sourire. Mais décidément, le cheval arabe n'est vraiment intéressant que sur les gravures romantiques.

Vous croyez peut-être, Toffee, que je puis me reposer?... A peine rentrée, il me faut m'habiller et repartir pour dîner au Valentina — hôtel médiocre — où nous mangeons le couscouss envoyé par B l-Haout. Il est mauvais (bien assez bon pour ces chiens de chrétiens qui n'y connaissent rien !) — et d'abord, pourquoi ne l'avoir pas mangé tranquillement à bord ?...

Au retour, la mer est houleuse et le canot danse, mais c'est bon. Je suis heureuse de retrouver la nuit pure, la douceur de la lune. J'aime le jaillissement des vagues qui crépitent et cinglent le visage de gouttelettes fraîches !...



En rade de Tanger.
5 août.

Grâce à des prodiges de diplomatie, j'obtiens de rester à bord jusqu'à trois heures. Ensuite, à bourriquot, nous faisons des courses.

Echoués au Petit-Socco, place des cafés européens, je m'asseois avec Kirchner, tandis que Lézard va voir des amis.

Pendant une heure, qui passe comme dix minutes, je jouis de l'ardent plaisir d'être seule, ou presque. Kirchner, accablé par la chaleur, sommeille, sans même sentir les

mouches qui jouent à chat-perché sur son crâne. Le grouillement bigarré des passants amuse mes yeux. Mais qu'est-ce donc, tout à coup, que ce joli garçon à cheval, en blanc, tête nue ?... Je le connais ! C'est Daniel de Valloris, le briseur de cœurs. A Paris, il m'était plutôt antipathique : ici, je le trouve charmant. Il me voit, assise à la terrasse du café de la Paix (!), lève un sourcil surpris et disparaît dans la foule. Dommage !

Après le dîner au Bristol, c'est à nouveau la traînaillerie dans les rues, avec Abd-el-Kader, Driss — le vieux nègre, — Djilali, à moitié mort et tout à fait idiot. Mêmes femmes, mêmes danses, même musique nostalgique. Quelque part, nous nous asseyons dans un grand vestibule dallé, aux murs carrelés de vert, bleu et jaune, au milieu des femmes. Accroupies sur les nattes, au centre de leurs robes de brocart étalées en rond, elles ont l'air de bouquets rustiques, posés la tige en haut. Nous prenons le café. D'abord intimidées, bientôt elles cessent de faire attention à moi et se remettent à raconter leurs petites histoires. Impression bizarre... Une Fathma tend vers moi une main couleur de châtaigne : — Donne, cigarette, Madame !... — Vaguement, j'entends une musique, là-haut, et Abd-el-Kader, sans doute, qui tape dans ses paumes ; dans la rue, quelque part, une flûte mélancolique.

— Viens ailleurs, ma Dorée. Ici, ce n'est pas drôle.

A l'Impérial — bouis-bouis européen — des femmes laides et vieilles chantent des inepties dans une atmosphère irrespirable. Lézard lui-même en a vite assez. Et nous rentrons. Il est tard. Sur une marche de l'estacade, Kirchner s'est endormi. Il a sûrement de moi une opinion fâcheuse, le pauvre homme ! Son œil bleu déteint se pose sur moi, plein d'une réprobation résignée. S'il savait !... La lune est belle ! Et j'ai un de ces spleens !...

*

En rade de Tanger.
6 août.

Nous avons déjeuné au Cecil avec Daniel de Valloris, charmant. Aurais-je une idée de flirt ? Hé ! hé ! quelle figure ferait mon Antinoüs ? Il tique déjà. On projette des excursions de plusieurs jours à Tetouan, Agadir. Bien que Lézard feigne un enthousiasme désordonné, je sens qu'il ne fera rien de tout cela. A peine sommes-nous rentrés que, d'un air trop indifférent, il émet l'intention de partir tout seul à Malte, pour « me laisser plus tranquille ». Voilà qui ne fait pas du tout mon affaire : je ne me soucie nullement de coloniser ici, même avec le coquet Daniel, car, une fois parti, Dieu sait ce que ce jeune farceur de Lézard imaginerait comme mauvaise plaisanterie ! Une discussion s'ensuit qui me gâte un merveilleux coucher de soleil sur la mer. Oh ! que je voudrais donc avoir la paix. Le dîner ne m'égaie pas. Jamais je n'ai compris qu'on mangeât en commun. Parlez-moi d'un bon petit repas solitaire avalé en cinq minutes devant une table joliment décorée.

A âne nous allons ensuite cueillir Valloris, l'hypothétique rival du Lézard, pour grimper en haut de la Kasbah jusqu'au petit café arabe dont la terrasse domine la ville, douce et bleue sous la lune. La mer est un saphir étoilé. De tous les toits se répondent des mélopées mélancoliques. Une voix grave chante une phrase qui monte, plane et s'évanouit tout à coup dans la nuit... Abd-el-Kader prépare nos pipes de kif, le café est délectable... Qu'attends-je pour être heureuse?

Vainement, Daniel insiste pour changer les projets de son ami : butté, mon *asina* a décidé qu'on partirait demain et rien ne le fera changer d'avis.

En ce moment, il est là à bord, allongé sur un divan, en robe rose tendre et fume sa douzième pipe de kif, tout en sachant fort bien qu'il ne la supportera pas. Il sait

aussi qu'il m'exaspère et c'est un charme de plus. Ses yeux mi-clos ont un regard féroce et, parfois, le fameux sourire du faune aux aguets retrousse les coins de sa bouche. Me déteste-t-il ? Est-il jaloux pour de bon ? Tout à l'heure, il est capable de m'étouffer dans ses bras et de me dire — si bas que je pourrai à peine l'entendre :

— Je voudrais toujours rester ainsi... sur le cœur de ma Dorée... Seulement, je ne veux pas qu'elle le sache... Et toute la nuit, sa bouche restera posée sur mon épaule — une bouche merveilleusement fraîche qui ne sait pas embrasser... M'aime-t-il à sa façon? — Dans tous les cas, mon calme l'agace. Toutes les femmes ne se sont-elles point toujours pâmées devant lui ?... Mon calme, je me demande quelquefois si je ne suis pas en train de le perdre. Lézard m'exaspère et m'attire. Mais toujours, le souvenir de l'Autre me hante, comme il y a huit jours, — comme depuis le jour où il m'a quittée... Je n'y comprends plus rien.



En rade de Tanger.
7 août.

Un temps divin n'empêche pas la journée de s'annoncer mauvaise, grâce à l'humeur épouvantable de Lézard.

A 11 heures, nous enfourchons nos chevaux. Lézard part de son côté. Je galope un instant sur la plage, avant de retrouver Daniel au Cecil. Dans le hall, causerie agréable jusqu'à l'arrivée du Lézard, accompagné de deux diplomates français. Le déjeuner n'est pas ennuyeux, mais exécrable : les anchois de Daniel ne contribuent pas à l'améliorer. Il a en effet entrepris une affaire de pêcheries d'anchois marocains destinés à concurrencer les Amieux. On pourrait appeler les anchois Valloris les « Apires... » (Ceci, Toffee, est un échantillon de mon esprit dans les pays chauds. Vous n'êtes pas obligée de rire.)

J'aime assez les diplomates. Ils savent cacher parfois

leur banalité sous des manières charmantes. La Carrière les maintient dans un frigorifique qui les préserve du sans-gêne et de la muflerie universels.

Une fois rentré à bord, Lézard est tellement odieux que je décide de lui donner une leçon. Voilà : à 6 heures je retourne à terre chercher Daniel, et nous partons à cheval tous les deux. Il m'a prêté son bon bai, une de ses amies sa selle ; si j'avais mon amazone, ce serait exquis. Mais ma jupe plissée, qui vole au vent et dévoile très haut les splendeurs de mes jambes, gâte mon plaisir. Nous galopons jusqu'au Boubana le long de la grève rosée, puis à travers la campagne, par un sentier étroit comme un ruban comète et qui serpente en montagnes russes ; puis, longeant des coteaux blonds, nous montons, sous un berceau d'arbres à la villa White — maisonnette tapie dans le plus merveilleux des jardins. Le soleil est couché quand, après avoir attaché nos chevaux, nous arrivons à la plate-forme surplombant la mer. Il fait calme et tout est bleu d'outre-mer et bleu de lin. Assis côte à côte sur le tronc d'un eucalyptus tombé, nous philosophons. La lune se lève. Daniel a mis un collier de capucines autour de mon cou — et nous parlons d'amour, naturellement. De quoi parler, dans ce décor, sinon d'amour ?

— Tout cela serait divin, si j'étais amoureuse ! soupire la Dame.

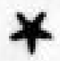
— Si je croyais encore à l'amour, dit le Monsieur, c'est ici que j'essaierais d'être heureux.

Ce genre de conversation finit généralement par quelques privautés. — Mais ici, la Dame pense tristement à un absent et le Monsieur n'a, je crois, aucune envie de risquer un pugilat avec le jeune homme aux poings herculéens, en l'honneur d'une Dame qui lui est, en somme, fort indifférente. Le tournant dangereux reprend donc la ligne droite des généralités de tout repos et nous rentrons sous la lune trop belle, en effeuillant les plus reposantes banalités.

Nous dînons à bord avec Daniel qui n'a pas l'air de s'amuser. Il n'y a d'ailleurs pas de quoi. Lézard n'ouvre pas la bouche et me lance des regards vipérins, — tout va bien ! Je sais ce que je voulais savoir... Kirchner a dû sans doute supporter le contre-coup de mon ballon d'essai et il a du mal à le digérer. Je suis seule, par conséquent, à faire les frais de la conversation et cela me fatigue... Après, sur le pont, je fais des effets de robe verte sur nuit d'Orient, appuyée au bastingage et le bon Dieu me punit : est-ce le ravissant petit Corona-Corona fumé au dessert par bravade — la brise soudain fraîche, à travers la robe trop légère — ou la mer devenue méchante ? Toujours est-il que j'ai juste le temps de descendre pour me trouver mal décemment sur mon lit.

Je suppose, Toffee, que semblable chose ne vous est jamais arrivée ? C'est désagréable : un espèce de naufrage dans le néant, qui doit ressembler à la mort... Une voix tendre me réveille, un visage anxieux est penché sur moi. Surprise ! c'est un Lézard affolé que je retrouve, un Lézard qui me soigne admirablement, m'asperge d'eau de toilette au cédrat, m'étouffe à force de sels anglais et de Martel ***. Toute la nuit, il s'occupe de moi, le plus tendrement du monde, et je m'endors la tête sur son épaule.

Au bruit de l'ancre qu'on lève, je me réveille. Il ne s'est pas endormi pour ne pas me déranger.



Algésiras.
Hôtel Reina-Cristina.
8 août.

Dans un demi-sommeil, ce matin, j'ai entendu le branle-bas du départ et me suis endormie de nouveau, tandis que Lézard, à pas de velours, allait enfin se reposer. Dispose et d'excellente humeur, je me réveille devant Gibraltar, monstrueuse taupinière rocailleuse, flanquée d'énormes bâtiments militaires. Nous y descendons. Quelle

chaleur ! Un affreux petit panier, traîné par un affreux cheval, nous cahote à travers la ville. Le civil y est mal vu. A la grande porte du port, il nous faut montrer patte blanche, sous l'œil inquisiteur des sentinelles et d'un magnifique sous-officier que je prends pour un général. Sur une place incandescente, une compagnie de beaux gaillards, bien tenus, fait l'exercice. Dans la rue principale aux banaux magasins de pacotille internationale, des officiers en kaki, la courte pipe « B. C. » à la bouche, circulent à cheval ou à pied, la badine en mains. Après un assez joli jardin public, la route longue des docks bondés de matériel, des remparts formidables où de gros canons drôlement losangés de couleur — comme des mirlitons — sont tapis, la gueule fermée par une muselière de cuir bien ciré. A gauche, la taupinière géante s'est rapprochée : elle est percée comme une écumoire, dont chaque trou est une bouche de canon — démuselée, celle-là. Pas gaie, la résidence !

Au *Cecil,* déjeuner inconsistant, dans une salle à manger bien anglaise. Puis, au bazar, Lézard achète pour moi du crêpe de Chine brodé d'un beau blanc de magnolia — et, pour lui-même, de nombreuses idioties. Une fois sorti de l'art égyptien ou grec, ce garçon n'a aucun goût.

Nous quittons Gibraltar sans regret. Le canot nous mène à Algésiras. — Hélas ? (la suite vous le dira, Toffee) tous les deux seuls, sans pion, aubaine! La mer est d'huile, d'huile bouillante. Sous le soleil de plomb, elle grésille comme une friture, dont nous sommes les malheureux poissons. Lézard lui-même se liquéfie... C'est la première fois qu'il avoue : Il fait un peu chaud.

Enfin, voici la baie, charmante, le débarcadère primitif (on voit que nous ne sommes plus en Angleterre), là où un gendarme espagnol, aussi brun qu'un cigare, enfile des gants blancs pour fouiller ma malle, ce qui m'attendrit. Il borne là ses égards, d'ailleurs, sent mon eau dentifrice avec méfiance, palpe avec dégoût ma boule en

caoutchouc et secoue mon joli linge de tulle, comme pour en faire évaporer d'impurs parfums.

Des poneys fringants nous conduisent, le long de la mer et de vilaines villas, à l'hôtel Reina-Cristina, tout en faïences vertes et brunes et presque entièrement caché sous les fleurs grimpantes : jasmins blancs d'étoile, géraniums roses aux grasses feuilles en cœur, Bougainvilléas en somptueux rideaux amaranthe. Au centre du patio est un bassin vert ; un jet d'eau y retombe dans une vasque transparente et rose. Aux quatre coins, de gros pots de terre rouge, avec des orangers en fleurs taillés en boules.

Et le jardin, Toffée! Autour de la maison, des terrasses étagées disparaissent sous les géraniums, les roses-thé, les dahlias échevelés. Puis s'ouvrent un long tunnel de mimosas d'or, dédorés, qui marient leurs branches penchées, une allée en berceau de roses vermeilles et soufrées qui sentent le bonbon acidulé. Il y a une tonnelle qui n'en finit plus de Bougainvilléas et de raisins muscats — grappes glauques et touffes violettes entrelacées et, tout au fond du jardin, derrière des haies de dahlias diables, un champ de tubéreuses, tapis velouté pour les noces de la Princesse Bouldrouboudour...

La plage est encombrée de familles bien sages : travaux à l'aiguille, enfants, pâtés. Lézard, prenant son bain, fait un effet énorme. Les jeunes personnes rougissent et baissent le nez sur leur broderie, bien vite — pas assez vite ! — L'heure est sereine, rose et grise. Là-bas, une petite île crénelée émerge des vagues, uniquement pour l'amusement des yeux. Sur un fond de soleil couchant, montés par un gosse nu, des chevaux se baignent, éclaboussés d'or, et Lézard, sortant de l'eau dans une apothéose de lumière, a l'air d'un dieu marin prêt à ravir la mortelle assez folie pour ne pas fuir à son approche. Prudentes, les mères rappellent leurs filles, — mais n'est-ce pas pour le mieux regarder ?... Ce manège m'amuse beaucoup.

Après le dîner, bien servi, élégant, peuplé d'Anglais, — nous courons revoir la mer, par un sentier de douanier qui descend à la plage frangée de longues algues chevelues... Les sirènes se seraient-elles coupé les cheveux ?... La mer est gris-perle, très douce. Eblouissante, la pleine lune l'éclaire et joue avec de ronds nuages orageux...

Et là, Toffee — ouvrez tout grands vos yeux et relisez, si vous ne comprenez pas tout de suite — là, nous nous embrassons pour la première fois. Je ne sais comment cela se fait, je ne fais rien pour cela, lui non plus... Je ne sais rien, sinon que sa bouche sent le sel et le vent et qu'il tremble en me serrant dans ses bras.

Nous nous embrassons là, nous nous embrassons le long des lauriers-roses au parfum d'amande amère, nous nous embrassons sous la tonnelle amarante où pendent les raisins dorés de la Terre promise et, dans le champ de tubéreuses, nous nous embrassons si longtemps qu'il me semble, une fois réveillée, avoir été morte...

J'ignore combien de temps nous sommes restés là, ivres de parfums et de lune, étendus sur le tapis blanc de la Princesse Bouldrouboudour. Nos dents mordaient des pétales et des baisers, si bien que je ne savais plus si c'étaient mes lèvres ou les fleurs qui saignaient.

Puis, j'en ai rempli ma robe, avec des géraniums et des feuilles de verveine et j'en ai parsemé mon lit.

La lune épandait à flots par la fenêtre ouverte ses rayons d'argent parfumés.

Alors la Princesse Bouldrouboudour dit au jeune homme...

Mais ce morceau d'histoire n'est pas pour les petites filles.

*

En mer.
9 août.

Adieu, conte de fées... conte d'oubli !

Avant de partir, je vais revoir les tubéreuses : elles sen-

tent moins fort qu'hier soir... le vertige est passé. Et nous quittons la Reina-Cristina, Algésiras. Que ne quittons-nous pas ?

Soulagement de sauter de la terre crépitante de chaleur dans le canot, qui file comme une hirondelle au ras de l'eau. On lève l'ancre aussitôt, et la journée passe dans un calme heureux, le premier depuis mon départ. Un mois... En y songeant, il y a bien plus longtemps encore que j'ai perdu mon bonheur.

Avec complaisance, je regarde dormir Lézard, étalé sur la natte fraîche comme un jeune animal fatigué.

Plus tard, nous allons voir le soleil se coucher sur une mer opaline, nous boxons, dînons tête à tête et causons longtemps, à l'avant, sous une grosse lune ennuagée.

Plus tard encore, Lézard m'a prise dans ses bras. Avec un regard grave dont je le croyais incapable, il m'a dit :

— Ma Dorée, j'ai très peur. Aujourd'hui, je n'ai presque pas pensé à moi et, figure-toi, j'ai cherché ce qui pourrait te faire plaisir. Jamais il ne m'était arrivé de m'oublier... Je crois que je suis malade... Regarde-moi bien. Je ne vois que moi dans tes yeux. Tu es guérie. Tu es guérie et moi... Très drôle !...

Il a ri brusquement, puis s'est tu, m'a serrée sur sa poitrine.

Je ne veux pas l'aimer! Avec rage, je me force à penser à l'Autre, mais ce n'est plus « ça ». J'ai du dégoût, de l'amertume, je suis humiliée, ulcérée, je n'ai plus de désespoir, plus d'amour. Je n'ai pas encore, hélas ! d'indifférence... puisque je compare.

CLAUDE CENDRÉE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Constant Bourquin : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius*, introduction de Jules de Gaultier, Editions du Siècle. — Julien Benda : *Lettres à Mélisandre pour son éducation philosophique*, Le Livre. — Jean Royère : *Clartés sur la poésie*, Messein. — Guillaume Apollinaire : *Il y a*, préface de Ramon Gomez de la Serna, Messein. — *Vingt-cinq ans de Littérature française*, publié sous la direction de M. Eugène Montfort, Librairie de France. — Abel Hermant : *L'Art d'écrire*, Hachette. — Pierre Mille : *Le Bel Art d'apprendre*, Hachette. — Abel Hermant : *Le Bourgeois*, Hachette. — Mgr. E.-L. Julien : *Le Prêtre*, Hachette. — *Eloges de la Médisance*, par Abel Hermant, *de la Frivolité*, par André Beaunier, *de la Laideur*, par Francis de Miomandre, 3 vol , Hachette.

Cette étude de M. Constant Bourquin sur **Julien Benda ou le point de vue de Sirius**, en même temps qu'elle est un exposé d'une grande limpidité de l'œuvre philosophique de M. Benda, m'apparaît comme l'essai critique le plus caractéristique que l'on ait tenté, sur la philosophie contemporaine, qui est une sorte de négation de la philosophie. En tant que la philosophie est une activité purement spectaculaire, si on en excepte la spéculation de l'Inde brahmanique, ainsi que le constate M. Jules de Gaultier, « il n'y a pas eu jusqu'ici de philosophie ». Ce que nous appelons philosophie, la philosophie bergsonnienne par exemple, n'est qu'un mirage vers une perfection illusoire. Et cet interminable espoir, écrit M. Jules de Gaultier, dans la préface de cet ouvrage, « s'est traîné à travers tous les siècles de notre civilisation. Il y a tenu le rôle d'un messianisme moral ; il a inventé comme moyen de sa réalisation la croyance à la liberté, c'est-à-dire à notre pouvoir de nous reformer nous-mêmes par on ne sait quel miracle de la volonté et ainsi de changer le monde, de faire, selon un Bovarysme essentiel, que la réalité soit autre qu'elle n'est. Mais vouloir que la réalité soit autre qu'elle n'est, c'est vouloir qu'elle soit autre qu'elle ne peut être ». C'est contre cette illusion, cet inguérissable espoir que M. Benda, en même

temps que le philosophe du Bovarysme, ont intellectuellement réagi, et on pourrait dire, remarque M. Constant Bourquin, « que l'un a fait la théorie philosophique d'un point de vue que l'autre avait spontanément adopté ». Ce point de vue de Sirius, spontanément adopté par M. Benda dans ses jugements sur la vie et sur l'art contemporain et dans sa critique de la philosophie bergsonienne, rejoint en effet le point de vue spectaculaire de M. Jules de Gaultier. Mais ce qu'il faut encore admirer, c'est que, ainsi que l'observe le philosophe du bovarysme, jusqu'ici ces analogies n'avaient pas été distinguées par le public et par les critiques et que même les deux philosophes, « absorbés l'un et l'autre par leurs tâches respectives », n'y avaient point pris garde et n'avaient même « échangé aucun signe d'intelligence ». Et ceci, ajoute l'auteur de cette préface, souligne « la valeur de l'œuvre critique de M. Bourquin, la sûreté et l'acuité d'un esprit qui, parmi le concert et le conflit des idées de notre temps, a su entendre, en ce qui touche à des thèmes importants, tels accords complémentaires les uns des autres, qu'une autre oreille n'avait su jusque-là percevoir ».

Dans cette étude, M. Bourquin souligne cette violente antithèse que fait « éclater » toute l'œuvre de M. Benda entre *croire* et *connaître*. Et c'est là, dit-il, l'explication profonde de son horreur quasi-physique des idées bergsonniennes. Mais, contrairement à la plupart des critiques, ajoute-t-il, M. Benda n'a pas défendu un système philosophique contre le bergsonnisme : « Il a défendu la philosophie contre M. Bergson. » On trouvera, dans le chapitre consacré à l'enquête sur la société contemporaine, une analyse critique de la philosophie bergsonnienne qui est d'une lecture réconfortante et qui nous fait bien comprendre en quoi cette philosophie est bien, selon le mot de Jules de Gaultier, « le dernier effort de grand ordre en vue de persuader aux hommes qu'ils peuvent atteindre la connaissance par des voies étrangères à la connaissance ».

Mais je ne puis résister au plaisir de relire et de souligner cette belle page de M. Benda, sur les raisons du succès de l'intuitionnisme bergsonnien. Page extraite d'*Une philosophie de la mobilité* :

Ce succès, dit-il, tient d'abord à ce qu'il institue le primat du sentiment sur l'idée, du féminin sur le viril, du trouble sur le sévère, du

musical sur le plastique. Il tient surtout à ce qu'il proclame la supériorité du vagissement sur la parole, du tâtonnement sur la maîtrise de l'esprit qui se cherche sur l'esprit qui se possède ; on conçoit que des docteurs brouillons, des bardes embourbés, des poétesses mobiles, que tous les incapables d'une pensée possédée se soient rués au triomphe d'une philosophie qui érige leur inquiétude en sommet esthétique et leur jette en pâture l'esprit maître de lui. Tous ces gens-là n'avaient pour eux que des pontifes de ruelle ou des archontes d'estaminet. Ils ont maintenant un « philosophe » ! Ils n'ont jamais été à pareille fête.

Mais ce succès de l'intuitionisme tient peut-être surtout à ce que cette philosophie s'adapte merveilleusement aux croyances religieuses. Or M. Bergson nous prouve scientifiquement que nous possédons une âme, sans doute une âme immortelle (ceci est démontré dans *Matière et Mémoire*) et que cette âme est libre. Notions philosophiques auxquelles peut sans effort se raccrocher la doctrine et la morale chrétiennes.

Mais il faut aussi qu'une vraie philosophie apporte aux hommes la vérité, la connaissance en soi. Cette connaissance est en effet en nous et réside dans l'instint, sous le tuff de l'intelligence : il n'y a qu'à creuser un peu pour l'atteindre : « Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, écrit M. Bergson, mais que, par elle-même, elle ne trouvera jamais. Ces choses, l'instinct seul les trouverait, mais il ne les cherchera jamais. » Alors, s'écrie M. Bourquin, c'est cela la révolution philosophique annoncée ? M. Bergson n'est pas sérieux. Ou bien : c'est un poète.

On n'imagine guère, en effet, l'instinct cherchant ces « choses » mystérieuses, mais même s'il pouvait les chercher, ce qui serait déjà une opération intellectuelle, et s'il les trouvait, il ne pourrait en prendre connaissance que par l'intelligence. Si bien que l'intuitionisme bergsonnien demeure une sorte de lyrisme informulé et informulable, une lueur qui s'éteint au moment même où M. Bergson veut la capter.

Après avoir étudié l'œuvre de M. Benda et les divers personnages dans lesquels il s'est incarné selon ses diverses attitudes, M. Bourquin constate que de tous ces personnages tirés, dit-il, de sa propre substance, c'est à Eleuthère que va sa prédilection.

Eleuthère, c'est Julien Benda « projeté sur le plan de ses désirs, de ses possibilités; c'est l'homme qu'il a voulu être, qu'il veut être, qu'il est peut-être devenu : l'homme libre, l'intelligence

libre, uniquement attachée au connaître, curieuse du spectacle des choses et non possédée du vain désir d'en modifier le paysage ».

« Personnage intemporel, note encore M. Bourquin, considérant les choses *sub specie æternitatis*, d'une dureté inouïe pour le monde séculier », Eleuthère ne compte que sur lui-même pour s'évaluer. Il y a, en effet, dans l'œuvre de M. Benda, associé à une maîtrise de pensée et de style, un profond dédain pour la critique, — parce qu'il n'écrit pas pour plaire aux autres, mais pour se plaire à lui-même. Alors que ceux qui furent ses contemporains, « presque tous, passeront, conclut M. Bourquin, lui, ayant conquis sa vraie demeure qui est dans l'absolu, il paraîtra ce qu'il est vraiment aux yeux des hommes des générations futures. Ceux-là, au moins, n'auront pas eu à subir son contact humain, et, voyant en lui le pur esprit, ne le déformeront pas au gré de passions mesquines ».

En un petit livre qui vient de paraître : **Lettres à Mélisandre**, *pour son éducation philosophique*, M. Julien Benda a réalisé ce tour de force de résumer avec grâce, quelle fine ironie et quel merveilleux sens critique, toute la philosophie et tous les systèmes de philosophie. Mais la véritable intuition n'est-elle pas dans l'âme des femmes ? Au bout de ces lettres qui constituent en somme une sorte de petit discours sur la méthode de penser, le professeur ironique s'excuse de n'avoir pas parlé du raisonnement par récurrence, des antinomies de la raison, de l'origine de l'idée d'espace, etc. En effet, écrit-il, je ne vous ai pas parlé de tout cela, et je me suis borné aux problèmes qui me semblaient vous importer directement.

Si directement que me voilà pris soudain à me convaincre que tout ce que je vous conte depuis quinze jours, vous vous l'êtes dit depuis longtemps. M'en voudrez-vous beaucoup, Mélisandre, si je vous ai permis de penser, une fois de plus, que les personnes de votre rang savent tout sans avoir rien appris

Dans ce beau livre : **Clartés sur la Poésie**, M. Jean Royère nous apporte le résumé de ses lentes et approfondies réflexions sur la poésie. Ainsi qu'il nous le dit, il est arrivé à se persuader que « la poésie est *une répétition et une catachrèse* et que l'élément essentiel en est la catachrèse », figure fondamen-

tale, inséparable elle-même de la phrase qu'il définit « la pensée verbale ». Elle est, écrit-il, l'âme de la poésie : « Tel est le *symbolisme* ou *mysticisme verbal* auquel m'ont conduit vingt-cinq ans de littérature. » Plutôt qu'un exposé dogmatique, M. Jean Royère nous donne dans ce livre quelques analyses de l'œuvre poétique de grands maîtres comme La Fontaine et Racine, et, ajoute-t-il, si mon esthétique est vraie, « la poésie fut toujours ce que je dis qu'elle est, et j'aurais pu m'adresser à Homère et à Virgile ». Mais les poètes qui représentent chez nous cette tradition de poésie pure, encore purifiée, Baudelaire et Mallarmé, seront, dans cet ouvrage, les deux grandes illustrations de cette théorie, dont je ne puis exposer ici qu'un petit raccourci. Le critique nous montrera Baudelaire inventant sans le vouloir et sans le chercher l'impressionnisme littéraire et anticipant sur l'art le plus actuel. C'est la *logique de l'impropriété* qui a créé la nouvelle esthétique. Et, citant le premier vers d'une strophe baudelairienne :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues...

Cheveux bleus, c'est sans doute, observe Jean Royère, la première fois qu'un écrivain ose cette catachrèse picturale, qui renferme tout l'impressionnisme. Quand on pense à la postérité de ce texte et que Mallarmé en est issu, que les plus profonds et les plus neufs de nos poètes actuels, Francis Jammes et J.-A. Nau, en sont sortis, on ne saurait assez en exagérer l'importance. C'est une création, un point de départ, une date !

Or, explique encore M. Royère, Baudelaire a tiré ce procédé suprême de son art, de son érotologie même. Chez lui, les sens, les inclinations, l'intellect et le vouloir étaient les serviteurs d'un maître unique, l'Art : « Ce génie est donc le premier grand exemple de la destinée nouvelle de l'homme dont la vie et l'œuvre ne font qu'un. »

M. Royère trouvera encore ce mot lumineux pour définir la suprématie de la poésie mallarméenne qui « n'est autre chose que l'art envisagé dans l'absolu ». Mallarmé « fut poète comme Spinoza était philosophe, naturellement ». Et j'ajoute ce présage : il faudra bien que les professeurs s'habituent à ces jugements et qu'ils se décident à mettre ces noms à leur vraie place : la première et la plus haute.

§

Il y a... Sous ce titre un peu sibyllin et qui lui eût plu, M. Jean Royère a réuni, dans ce volume, la riche moisson des inédits encore éparpillés de Guillaume Apollinaire, poèmes et articles de critique : les études sur la peinture nouvelle et les articles de critique sur quelques jeunes maîtres comme Royère, Paul Fort, Alfred Jarry, etc.

Jean Royère a noté cette humilité qui est un des attraits d'Apollinaire. Attrait féminin, écrit-il ; Apollinaire, c'est la femme avec l'intelligence ! Et Ramon Gomez de la Serna, qui s'enorgueillit de se considérer lui même comme un Apollinaire espagnol, écrit dans une intuitive préface que M. Jean Cassou a traduite :

Apollinaire est plutôt le contraire de Mallarmé. Il est un de ces hommes si pleins de génie qu'ils demeurent en relations avec le passé, mais qui, par d'autres côtés, nous opposent de si incompréhensibles contrastes qu'ils en paraissent idiots. Au lieu de rechercher le ton rare, prestigieux, le terme qui éclate seul, bref tout ce qui défait le cliché, donnant à la prose et au vers l'aspect d'une langue créée par le poète, Apollinaire voulut remplir son œuvre des phrases courantes, des épithètes usées jusqu'à paraître un peu abîmées, des mots qu'emplirent constamment les journalistes. C'est ensuite qu'il entreprend le jeu difficile d'harmoniser tout cet ensemble de choses concrètes et vives.

C'est, en effet, cette simplicité qui fait le charme de la poésie d'Apollinaire, émouvante comme une vierge amoureuse. Il y a aussi dans cette poésie, d'une naïveté savante, quelque chose d'immuable, d'éternel ; on songe aux poésies populaires non seulement de la France d'hier, mais de l'ancienne Egypte, de la Grèce, etc...

En un masque d'empereur romain (je lui dis un jour qu'il m'évoquait Vitellius), Apollinaire avait des yeux d'enfant, et la gravité de sa voix avait une douceur un peu féminine. Et pardessus toutes les douleurs de l'homme et du poète, une parfaite sérénité : la joie de l'artiste philosophe pour qui la vie est une aventure et un phénomène esthétique.

§

Voici le tome II (le premier suivra prochainement) des **Vingt-cinq ans de littérature française**, publié sous

la direction de M. Eugène Montfort. Ouvrage à la fois de critique et de documentation qui nous apporte sur la littérature contemporaine une classification intéressante, sinon définitive, et des jugements sincères dans leur diversité.

Cet ouvrage est, en effet, l'œuvre d'une pléiade de critiques. On y trouvera particulièrement une étude de M. Maurice Le Blond sur les écoles littéraires depuis le symbolisme, et on ne sera pas trop surpris de la grande place qu'y tient le naturisme, si on se souvient que cette école fut fondée à la fois par MM. Le Blond, Eugène Montfort et Saint Georges de Bouhélier, en réaction contre les « hystéries décadentes », réaction qui s'imposait d'ailleurs et que les maîtres du symbolisme eux-mêmes s'étaient déjà imposée. Parmi les autres études, voici les salons, les cafés, les chapelles littéraires, la littérature féminine, une pléiade de types curieux et pittoresques, comme Apollinaire, Jarry, Germain Nouveau, Léautaud, Saint-Pol Roux, etc., les Revues littéraires, la bibliophilie, etc. Chacune de ces études est accompagnée d'illustrations documentaires, portraits, coins de Paris, reproductions de titres de livres et de revues en fac simile, caricatures, etc. Ouvrage qui représente un gros effort de sincérité, de juste critique et de documentation.

§

Je veux signaler dans « la collection des Muses » qui nous a déjà donné, après l'*Art de lire* de Faguet, et **l'Art d'écrire**, par Abel Hermant, **le bel Art d'apprendre**, par Pierre Mille, qui se peut résumer dans cette belle formule : « Pour apprendre, pour garder sa réceptivité d'esprit, il faut rester jeune d'esprit. » Ainsi apprendre se confond avec vivre.

En une autre collection : « Les caractères de ce temps », où M. Abel Hermant (qui décidément travaille sur commande et sur mesure) a fait **Le Bourgeois**, voici un petit chef-d'œuvre de style et de pensée, **Le Prêtre**, par Mgr E.-L. Julien.

Il y a encore la collection des Eloges. M. Abel Hermant s'est chargé de la **Médisance**, M. André Beaunier de la **Frivolité**, une ironique frivolité, mais Francis de Miomandre a su faire, de son **Eloge de la laideur** le plus spirituel et vivant paradoxe. Après nous avoir évoqué la beauté officielle, celle des sculpteurs et des esthéticiens, — partout ailleurs et dans tous

les siècles, écrit-il, a régné un petit monstre trop mince ou trop gras, fragile, malade, détraqué : « la jolie femme ».

C'est à-dire la laide.

Devant la persistance de son effort et la longueur de sa victoire, je ne puis que m'incliner, plein d'admiration.

Vive la jolie femme ! Louange à son irrésistible laideur !...

N'est ce pas que c'est un joli tour de prestidigitation littéraire ?

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Laurent Tailhade : *Poésies Posthumes*, préface de A. t'Serstevens, portrait de Raoul Dufy, Messein — François-Paul Alibert : *La Guirlande Lyrique*, Garnier. — Louis Pize : *Les Muses champêtres*, Garnier. — Charles-Théophile Féret : *La Barque de Cuir*, Garnier. — Pierre Jalabert : *Parmi les Roses des Légendes*, Garnier.

On sait que l'Académie des Jeux Floraux, en 1874, avait décerné une églantine à une ode de Laurent Tailhade. Sa réputation date de cette époque, puis l'amitié de Théodore de Banville le désigna à l'attention des lettrés et des artistes. Des recueils de poèmes diversement fervents et imagés se succédèrent et lui assurèrent une gloire durable avant que se fût décelée sa verve satirique, humoristique, cinglante, preste dans l'invective et prompte au trait caricatural, décisif. Les **Poésies Posthumes** que, précédées d'une préface émue et reconnaissante par M. A. t'Serstevens, ont réunies, comme il écrit, des mains pieuses, n'ajouteront pas un lustre nouveau à cette gloire. Ce sont, avec l'Ode couronnée par les Jeux Floraux et ornée d'une épigraphe prise à Gautier, quoique singulièrement altérée faute d'avoir corrigé les épreuves avec attention, — des *poèmes de jeunesse* que l'auteur avait négligés, des *poèmes satiriques* dont il n'était peut-être pas urgent de se souvenir, les *Louanges de Sophie Cottin* que le poète déclama dans une fête, en 1900, à Bagnères-de-Bigorre, et un *prologue à la Farce de la Marmite*, le plus intéressant du volume.

Certes, il y a piété à ne rien laisser perdre de ce qu'a écrit ou composé un tel artiste du verbe ; cependant n'aurait-il pas été plus judicieux d'attendre, plutôt que de livrer au public ces choses

secondaires, dans un moment où le nom de Tailhade subit l'épreuve inévitable, n'épargnant aucune mémoire, d'un silence plus ou moins prolongé et presque de l'oubli ? Que demeurera-t-il de son œuvre ? Le souvenir d'abord d'un écrivain, en vers et en prose, d'une abondance et d'une sûreté rares par l'étendue, la richesse du vocabulaire et la souplesse harmonieuse des tours qu'il sut donner à sa pensée. Je redoute un peu qu'en ce qui concerne l'invention ou la nouveauté soit des images soit des pensées (sauf dans ses ouvrages et ses vers aristophanesques), il apparaisse à la postérité plus concerté qu'ingénu, plus érudit, ingénieux et savant même que spontané ou véritablement audacieux. A coup sûr, on se pourrait contenter d'un renom d'humaniste haut de cœur, de vision et d'esprit, maître des plus profondes et sonores ressources du langage, et c'est ce que nul en aucun temps ne pourra méconnaître chez Tailhade.

Et que dira-t-elle, la postérité, en présence d'une œuvre sans cesse égale et unie comme l'œuvre que lui laissera à aimer le poète d'aujourd'hui, François-Paul Alibert ? L'occasion, je m'en félicite, maintes fois me fut tendue de louer son savoir, sa verve, sa perfection. Après ces séries admirables qui s'intitulent *Odes, Eglogues, Elégies Romaines, le Cantique sur la Colline*, **la Guirlande lyrique** qui prend place dans la *bibliothèque poétique de la Muse française*, loin de porter aucune trace de lassitude ou de défaillance, nous présente un ensemble nouveau de poèmes lumineux, vibrants, précis et solides dont la trame sonore et l'arabesque subtile combinent un tissu de beauté toujours sereine et d'un éclat, quoique uniforme, sans cesse splendide et soutenu. Des livres de M. Alibert, le lecteur pourra préférer l'un à sa convenance personnelle, mais les motifs de son choix ne sauraient essentiellement différer des motifs qu'aurait un autre lecteur à lui préférer un autre de ces livres. En réalité, c'est le même thème entonné par la même voix et sur un ton, toujours excellent, qui ne se plie à nulle nuance dont d'avance il n'ait éprouvé et soigneusement choisi la valeur de l'effet. Le domaine où se prélasse le génie de M. Alibert pourra même sembler étroit en dépit des riches vendanges dont il regorge, mais il s'y prélasse non seulement en connaisseur assidu, car sa science est si pleine, si ferme, que la notation s'en dissimule, mais en maître qui peut ce qu'il veut, quand et comme il veut. En vérité,

ce qui à la longue lasserait au milieu de cette perfection indéfectible, continue, c'est le manque d'un peu de risque, ne fût-ce que dans la mesure où la tentative dialoguée et plus ou moins mouvementée du *Marsyas* présenté sous la forme dramatique a enchanté ses fidèles et ses admirateurs. En d'autres termes, lorsque m'arrive un livre, un poème de M. François-Paul Alibert, je sais l'intérêt que j'y découvrirai et la joie qu'il m'apporte, mais j'en pressens d'emblée la nature et je ne sais pas si, à un certain degré, par là, elle ne s'appauvrit, ou ne s'épuise même, avant qu'elle soit née. Se peut-il que M. Alibert se contente à jamais de soumettre son chant à d'identiques ressources d'expression et ne songe à surprendre le secret de moyens inédits ou qu'il a sciemment dédaignés parce que, sans doute, il les a jugés moins sûrs, moins efficaces, moins prêts à l'effet lyrique auquel il a désiré atteindre ? Il y a atteint, et depuis longtemps; on ne saurait, dans cette direction, gravir de cime plus haute que celle où il s'est établi. Est-ce qu'il manque de curiosité nouvelle ? Ne pourra-t-il jamais que se redire ? Il serait intéressant, avec sa maîtrise, me semble-t-il, de se soumettre enfin toutes les formes, toutes les possibilités en les épurant, les magnifiant par l'usage même qu'il en viendrait à faire, s'il voulait...

Et puis, qu'on ouvre *la Guirlande lyrique*, quelle page, quelle strophe n'en constitue pas un absolu enchantement ?

Avec M. Louis Pize, plus jeune, des appréhensions de nature analogue ne pourraient s'exprimer sans injustice. M. Pize, en dépit d'un métier captivant par sa sûreté et par sa tranquille ingéniosité, n'en est encore que dans la période heureuse où le talent se constitue et contrôle les ressources dont il dispose. Certes, des volumes tels que *le Cantique de Notre-Dame d'Ay* ou *les Pins et les Cyprès* dépassent, et de beaucoup, le niveau des simples ou des plus fortes promesses. **Les Muses champêtres**, recueil nouveau, marquent un épanouissement. Elles chantent d'une voix tranquille, cristalline et enchantée les croyances, les coutumes, le visage mélancolique ou joyeux que font les heures aux sites provinciaux qu'il aime et qu'il regrette. On a précédemment été frappé de son amour sensible pour le paysage cévenol, dont la rudesse rupestre ou boisée s'ensevelit sous les caresses profondes et variées des lumières merveilleuses. *Guirlande*

pour Jean-Marc Bernard ou hommage fier *à Ronsard*, c'est la forêt surtout, l'automne, les pâturages du Vivarais, avec cette éblouissante et grave vision de Viviers épiscopal et délaissé, qu'il célèbre sur des stèles rustiques ou à qui il adresse des poèmes votifs. Il n'est pas sourd aux souvenances classiques ; il voit passer aux enfers l'ombre glissante de Titus, il y surprend les souffrances de Diane, il reconnaît et adore l'éternel triomphe du Dieu chrétien sur les dieux mêmes dont les taillis sont pleins. Tout cela en lui émeut le poète, et son enchantement l'entraîne à rythmer songes et méditations en des strophes d'un charme délicieux. Son âme lyrique, n'est ce en vérité l'héroïne même dont son vers s'est épris :

Quelle enfant voyageuse aux bras lourds de rosée,
Laissant à l'onde obscure une image apaisée,
Partout de sa présence emplissait la forêt ?
Au front luisant des bois le jour divin paraît.
Que son souffle est léger, que sa lumière est douce !
Viens au-devant de lui par les chemins de mousse,
Et, le cœur plein d'espoir, ô nymphe du matin,
Rends grâces à tes dieux, souris à ton destin.
Pour moi, ce jour trop clair n'est pas sans amertume...

...Et tout cet harmonieux, ce clair et ondulant poème, tant d'autres qui l'égalent ! Quand les accents lyriques s'élèvent à ce point de noblesse, à tant de pureté musicale, que valent les préceptes, les systèmes, et le blâme sans doute ou l'universelle et désirable louange ? M. Pize est un poète dont il est glorieux d'avoir vanté le jeune et frais talent. Je ne le connais point et ne sais rien de lui, sinon que je l'aime et que je l'admire en toute certitude.

Il doit être permis au poète, après s'être dispersé selon l'heure en des compositions nombreuses que l'homme a peu ouïes, de désirer survivre par le choix que la prudence lui dicte des œuvres vainement entassées. Pourquoi ne pourrait-on réduire à un ensemble mieux ordonné et dont l'effort paraît se présenter en un groupement plus plaisant ou harmonieux, les moissons de naguère qui étaient décidément surchargées ou surabondantes ? M. Charles-Théophile Féret a prélevé de ses recueils précédents les vers que sans doute il aura préférés pour des motifs sensibles ou réfléchis, et y a joint, je pense, un certain nombre d'inédits. Ainsi équipée et gréée, **la Barque de Cuir** du Normand se livre à

l'aventure suprême, aborde aux rivages des Muses que jamais il n'aura reniées ou maudites, bien qu'il en ait souffert, bien qu'elles ne lui aient pas toujours souri, propices ou bienveillantes. Et pourtant, on ignore mal avec quel élan dévoué il s'est sans rémission tendu à chanter non seulement la grandeur ou la grâce nourricière de la province natale et ses plus harmonieux enfants, mais toute la beauté, la tendresse universelle, la splendeur de la nature, la noblesse humaine et, par-dessus tout au monde, la gloire suprême de la poésie et de tous les poètes. Rivé à l'admiration des temps révolus, sans doute il a le tort, non de demeurer fermé à l'entendement des nouvelles ivresses, d'évangiles libérateurs, mais de ne leur ménager ses sarcasmes et ses railleries, par quoi il s'amoindrit sans que ses coups atteignent à leur but.

A cela, par bonheur, ne se réduit pas son effort, mais il convenait de signaler, si peu importante qu'elle soit, cette attitude, car, les dieux m'en sont témoins, je ne pense nullement ni en sympathie avec lui sur ces questions ou sur les hommes qu'il s'est cru de taille à pouvoir railler. La crispation qui pour moi en résulte ne m'empêchera jamais de rendre hommage à sa parfaite probité d'artiste, à l'exemple d'une vie sincère dédiée, sans arrière-pensée, à ce qu'il a toujours considéré comme vrai, comme juste, comme beau. Il a chanté son chant, et rencontré souvent d'émouvants, de beaux accents. Des vers de Charles-Théophile Féret se dégage par endroit un effluve de véritable émotion; le morceau *Pour une mère adoptive*, par exemple.

M. Pierre Jalabert se plaît aux histoires, aux histoires de jadis, aux longues et belles histoires. Volontiers au jardin fabuleux de sa province natale, il aime s'égarer **Parmi les Roses des Légendes**. Il le fait en poète averti, dont le métier accompli et la science d'imagier répète, arrange, prolonge à son gré ou accourcit avec grâce les thèmes ancestraux, les récits familiers, épiques ou populaires. Il évolue en se jouant à travers les âges. Le Pays qui de l'Alpe aux deux mers accueillit la venue des Romains et des Grecs et s'ouvrit au passage des Maures ou des hordes germaniques ou normandes, la Provence bénie s'illustra d'un don céleste, qui est la fleur lumineuse et d'or, la fleur ensoleillée du citronnier ; sans doute l'imagination de ses enfants s'en est-elle particulièrement embrasée et échauffée. De *la Geste de Guillaume au Court-Nez* ou de *la Légende de Maguelonne*, les trou-

badours, les princesses bergères, les amoureuses et les héros se sont succédé sans interruption jusqu'en nos temps rudes et barbares où se célèbre pourtant là-bas, encore, *la légende des Trois Rois Mages* et où naguère résonnait la belle chanson du poète Aubanel. Parfum et musique, dévotion du cœur et de l'esprit, mirage enchanté de tout dévouement et des gestes désintéressés, M. Pierre Jalabert les célèbre en des rythmes sincères, souvent beaux, sans crainte parfois du redoutable prosaïsme, lorsque par exemple il fait un appel superflu à ses références et aux traditions qu'il met en œuvre, — paroles de critique et d'érudit plutôt que de poète, — il entremêle le tout et, la plupart du temps, le résultat est heureux. D'autres fois, on y rencontre inutile redondance ou lourdeur, qui ne parvient jamais, au reste, à anéantir ce que sa poésie présente de fraîcheur, de candeur, de vertu amoureuse et chantante.

A côté de l'éloge dû aux réussites et rencontres de bonne poésie, je voudrais préciser la portée de la réserve que je hasarde. Le livre s'ouvre à la page 118, mon œil est attiré par le petit vers concluant chacune des strophes. Il suffit. J'ai lu : *Ce nom musical de Zani.* — Certes il est onduleux et musical, en effet, ce nom de Zani, mais pourquoi le poète m'en avertit-il, et ne me laisse-t-il la joie de m'en apercevoir, de m'en réjouir par moi-même ; pourquoi, avec cette insistance, détruit-il l'effet qu'il prétend provoquer ? Petite querelle, dira-t-on ; j'en demeure d'accord ; je ne doute pas qu'à M. Jalabert et à tout poète elle apparaisse de grande importance. Et il faut estimer fort un artiste pour se risquer à la lui faire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Morand : *L'Europe galante,* Bernard Grasset. — François Duhourcau : *L'Enfant de la Victoire,* Edition de la vraie France. — J.-H. Rosny jeune : *La pigeonne,* Edition de « la Nouvelle Revue Critique ». — Jean Variot : *L'homme qui avait un remords,* Editions de « la Nouvelle Revue française ». — Georges Oudard : *Une élection,* Bernard Grasset. — André Billy : *La trentaine,* Albert Messein. — Paul Lagrange : *L'Honneur du juge,* Librairie Perrin. — Maurice Level : *L'épouvante,* E. Flammarion. — Marcel Barrière : *Les Nouvelles liaisons dangereuses,* Albin Michel.

L'Europe galante, par Paul Morand. Chaque époque a ses petits mémorialistes scandaleux, et qui portent la marque des idées en faveur à cette époque, ou dont le principal mérite

consiste à en exprimer le goût, sinon l'engouement, et à en refléter la mode. Le XVIIe siècle a eu Bussy-Rabutin, si classique dans sa raillerie impertinente, encore qu'il affectât un profond mépris pour « les anciens », car le propre de ce genre d'écrivains est de se flatter, précisément, de n'obéir point à la dévotion du plus grand nombre, et de se tenir en dehors des traditions pour ne suivre que les convenances ou les manières. Ils s'intéressent surtout aux mœurs, et un Restif de la Bretonne peint admirablement, quoique à la diable, celles du XVIIIe siècle finissant. Toute la générosité et toute la sensiblerie, toute l'effrénée licence aussi, de ses contemporains, se retrouvent dans les œuvres de ce romancier prolixe, mais qui eut, peut-être, des parties de génie.

Plus près de nous, un Jean Lorrain — auquel on rendra un jour la justice qui lui est due — prolonge la lignée de ces écrivains bâtards, à la fois historiens et échotiers, ou nouvellistes, et M. Paul Morand me semble bien en représenter le dernier type. Il est, pour lui appliquer une expression que Restif de la Bretonne avait forgée pour lui-même, « la nature la plus fortement électrisée » de son temps ou plutôt par son temps. Il a ceci de commun avec l'auteur des *Contemporaines* et des *Nuits de Paris*, que son imagination ne s'excite que sur le document authentique ou le fait-divers, et qu'il lui faut le servir tout chaud, après l'avoir ramassé à la minute où il s'épanouissait monstrueusement, comme ces champignons qui demandent à être cueillis à leur heure. En outre, il est aussi intelligent que Restif, qui l'était beaucoup, et il a plus d'esprit, et c'est cet esprit qui, quelque intelligent qu'il soit, le sauve de dire des bêtises, comme il arrive aux mieux doués. Je sais bien, et je le déclare tout de suite, qu'il ne risque pas d'être pris en flagrant délit de contradiction avec la raison, parce qu'il ne s'attache à rien, qu'il ne plonge en aucun terrain ses racines, et si vous voulez qu'il n'est pas profond. C'est un sceptique, et tel qu'on se plaît à l'être de notre temps où l'on semble revenu de tout, lors même que, contrairement à M. Morand, on ne soit allé nulle part. Il a les idées de son style, qui est fait d'une juxtaposition de sensations ou d'une suite d'instantanés, si justement pris, et en si grand nombre, qu'il en peut intervertir l'ordre pour obtenir des effets imprévus de contraste ou d'opposition, sans qu'on ait jamais l'impression de se trouver en présence de quelque chose de faux. Un œil, une

mémoire. Voilà de quoi faire un artiste, et l'artiste le mieux approprié aux exigences de notre époque. Nul doute que cette chronique de *L'Europe galante* ne nous en présente (partiellement au moins) une image exacte dans son outrance même. Aussi bien, l'écrivais-je, ici, il y a quelques mois, et à propos de M. Morand, justement, rien de plus près de la caricature que le croquis pris sur le pouce. Les types des nouvelles de M. Morand sont vrais, soyons-en certains, et si ces types nous déplaisent ou nous offusquent, ce n'est pas à lui qu'il faut nous en prendre. Leur cosmopolitisme, qui semble avoir écumé les vices au lieu d'avoir écrémé les vertus des races qu'ils représentent, est bien ce que peut encore trouver de plus antipathique le Français, Mais M. Morand s'amuse malicieusement d'exaspérer les démangeaisons des derniers épidermes sensibles d'avant-guerre. Quel irrespect chez lui, sinon quel cynisme ! D'un des plus admirables vers de Mallarmé, par exemple, il fait un mot d'esprit à son usage, ou à l'usage de l'esprit de son temps. Et voyez sa femme d'officier en Allemagne occupée !... Tout lui est bon, le meilleur comme le pire. Surtout le pire. Rien de si naturel qu'il ne sache transformer en quelque chose qui ait l'air (mais l'air seulement) d'être artificiel. C'est grâce, au surplus, à cet artifice continuel (moins accusé, pourtant, que dans ses précédents livres) qu'il arrive à nous donner de notre époque une impression à la fois si juste et si satirique. On n'a rien écrit, notamment, de plus accablant dans sa légèreté pour le bolchevisme que telles pages de *L'Europe galante* sur la Russie rouge. Gageure ? Paradoxe ? Tout Paul Morand tient entre ces deux mots, comme l'équilibriste sur la corde raide, entre les deux extrémités du balancier. Et il s'y tient bien.

L'enfant de la victoire, par François Duhourcau. J'ai lu, avec l'attention qu'attirait sur lui le prix que vient de lui décerner l'Académie, le nouveau roman de M. Duhourcau. Je n'en demeure que plus frappé de son insignifiance ou de sa médiocrité, nonobstant l'excellence des intentions de son auteur, au patriotisme de qui je rends très volontiers hommage. Rien d'exceptionnel, en effet, ou seulement d'original dans cette histoire d'un jeune homme que la guerre fait orphelin de père, et que l'après-guerre déclasse, et qui, à la fois par dépit et par découragement, se résigne à devenir chauffeur d'automobile, mais se ressaisit

brusquement et opère son redressement moral en écoutant le discours d'un poilu et les sages et douces exhortations d'une vierge... Il paraît que M. Paul Bourget a trouvé *L'Enfant de la victoire* conforme à l'idée qu'il se fait du roman, et je sais par ce que l'auteur des *Pages de critique et de doctrine* a écrit de ce genre littéraire, qu'il en juge sainement. Mais, pas plus qu'il ne suffit de connaître les règles de la prosodie pour produire de beaux vers, il ne suffit d'observer celles de la composition romanesque pour créer de bons romans. Or, ni par la psychologie, ni par l'imagination, ni par l'invention dramatique, ni par le style, enfin, *L'Enfant de la victoire* ne s'impose. L'action en est languissante, les personnages insuffisamment caractérisés, et leurs réactions, en présence des événements, toujours prévues. Ce qu'ils disent — ou plutôt ce que M. Duhourcau leur fait dire, est honnête, certes ! Mais si fade !... Point de pittoresque dans l'expression. Une phrase grise, monotonement construite, de ci de là piquée de mots rares qui prétendent à lui donner du relief, mais paraissent seulement insolites... On reste confondu quand on pense qu'il a pu se trouver à l'Académie une majorité pour préférer ce livre au *Désert de l'amour*, de M. François Mauriac.

La pigeonne, par J.-H. Rosny jeune. Qu'une honnête fille, de sentiments délicats, d'âme religieuse même, mais de sens ardents, puisse céder à un entraînement purement animal, rien de plus navrant, hélas ! mais rien de plus vrai, aussi, et qui nous convainque autant de l'imperfection de « l'humaine nature », comme disait Montaigne. Avec une audace simple, chaste à l'égal du nu, — qu'il faut bien se garder de confondre avec le déshabillé, — M. J.-H. Rosny jeune expose, ici, ce cas troublant. Sa délicieuse Colette que, nubile à peine, la chaleur du sang jette, déjà, dans les bras d'une camarade de couvent, à des caresses frénétiques, ne sait pas, jeune fille, malgré les scrupules de la pudeur et les arguments de la raison, résister à la séduction grossière, mais sûre, d'un homme de proie. C'est, littéralement, comme on se suicide qu'elle sacrifie à l'instinct ce qu'il y a de plus fier et de plus tendre en elle, et elle ruinerait en une heure sa destinée si le hasard, ou la pitié de M. Rosny, ne la favorisait de l'amour d'un être assez intelligent et généreux pour comprendre sa faute et l'oublier ou l'excuser. Une grande poésie se dégage de ce petit roman, de cette longue nouvelle, plutôt, et

c'est avec un art très sûr que l'auteur de *La messe mondaine* a composé autour de son héroïne une atmosphère toute chargée de volupté, où il semble qu'elle palpite et se débatte comme une oiselle sous l'orage.

L'Homme qui avait un remords, par Jean Variot. Par son caractère légendaire, mais aussi par je ne sais quoi tout ensemble de précieux et de farouche, dans la manière des poètes du temps d'Elizabeth, le récit de M. Variot m'a rappelé les grands romans d'Elémir Bourges. Il ambitionne moins, d'ailleurs, ce récit, malgré son titre, de nous retenir par son intérêt psychologique que par la qualité morale de son merveilleux. Le comte Hugues d'Eguisheim, haut seigneur du Rhin, apprend d'une prophétesse qu'il lui faudra s'agenouiller un jour devant son enfant, parvenu au suprême sommet de la puissance. Dans une sorte d'hallucination, Hugues se voit jeté par lui dans une basse fosse, et il ordonne à son veneur de le tuer, pour échapper à son destin. Il partage, dès lors, la pourpre avec l'empereur Conrad, devient roi d'Arles, triomphe des Sarrazins et des Normands ; mais le remords le ronge. Sa torture est bientôt telle que, n'y tenant plus, il revêt la cagoule des pénitents et va à Rome implorer le pardon du pape Léon IX. Et c'est l'accomplissement de la prophétie : le pontife devant lequel il s'humilie n'est autre, en effet, que son propre fils, épargné par le veneur qui, à sa place, n'avait tué qu'un renard. M. Variot a composé une belle suite d'images, ou d'enluminures, avec un heureux sens de l'effet, à la fois épique et dramatique. Je le répète : il n'a point voulu s'attacher à une étude approfondie du remords, encore qu'il nous en présente un aspect inattendu dans sa spontanéité. Il serait donc vain de le chicaner sur ce qu'on ne trouve pas dans son récit.

Une élection, par Georges Oudard. C'est un tableau d'une rigoureuse exactitude que M. Oudard a tracé, ici, d'une campagne électorale parisienne, au temps du scrutin d'arrondissement, et je veux bien croire, comme il l'affirme, qu'aucun des personnages qu'il nous présente n'est sorti de son imagination. Mais si le respect de la réalité donne un caractère documentaire à son œuvre, il la prive, sans doute, d'agrément romanesque. Que M. Oudard ait volontairement sacrifié cet agrément au désir d'être véridique, j'en suis persuadé, et je ne ferais pas allusion à ce que son livre eût pu être si, par un abus singulier, l'on n'appelait,

aujourd'hui, romans quantité d'ouvrages, depuis le conte et les mémoires ou le journal, jusqu'à l'essai et au reportage qui n'ont avec ce genre littéraire aucun rapport. Cela dit, il convient de féliciter M. Oudard de la façon dont il a établi les scènes qui composent son livre, et qui fixent pour notre édification la laideur et l'absurdité des mœurs politiques populaires. Ces scènes commentent plus cruellement qu'une satire, ou illustrent, comme des planches anatomiques un traité de pathologie, la page admirable de Fustel de Coulanges que M. Oudard a reproduite, en manière d'épigraphe, et qui, si justement, condamne le suffrage universel.

La trentaine, par André Billy. Esprit incisif et lucide, et qui demande à une ironie vigilante de débarrasser son analyse de toute ratiocination, M. André Billy sait l'art de mener un récit avec précision à son but. Il y a du Stendhal et du Mérimée dans cet écrivain : du Mérimée par la réserve et du Stendhal par la densité, et son Olivier de Jabert, oisif élégant, qui oscille entre deux maîtresses, et accepterait indifféremment de rompre avec l'une ou l'autre, puis finit par se voir refuser la main de celle qu'il avait décidé d'épouser, est un personnage inquiet, à la fois sensuel et vaniteux, de la famille des faux hommes forts, qui sont les jouets des passions avec lesquelles ils croient jouer. M. Billy ne fait aucune concession aux préjugés des lecteurs pour qui la psychologie amoureuse n'est agréable qu'entourée d'une certaine convention. Il ose révéler les petits côtés de son héros, et montrer ce qu'il entre de mesquin, sinon de ridicule, dans les mouvements de l'égoïsme érotique, sans que sa peinture cesse pour cela d'intéresser et même d'émouvoir, parce qu'elle est profondément vraie.

L'honneur du juge, par Paul Lagrange. Un juge intègre se trouve dans l'alternative d'obéir à sa conscience en dénonçant sa belle-sœur, coupable d'un crime, ou, en ne la dénonçant pas, de céder à la pitié pour un neveu innocent sur qui rejaillirait le scandale ignominieux. Le sentiment de la justice doit-il l'emporter sur celui de la charité ? L'Eglise répond par l'affirmative et le juge va se résoudre, en bon chrétien, à remettre entre les mains de la loi sa parente indigne quand il tombe mortellement frappé — faut-il dire par la grâce divine ? — sur les marches du palais, au moment où il allait accomplir son devoir. Sujet émouvant, comme on voit, et dont une intention symbolique légitime

ce que peut paraître avoir de brutal le dénouement. M. Lagrange l'a traité d'une main ferme, en disciple attentif de M. Paul Bourget. Ses caractères sont vrais dans leur simplification un peu rigoureuse, et son évocation de Bordeaux, fidèle.

L'épouvante, par Maurice Level. Ce serait se montrer injuste pour M. Level, dont le roman se lit avec intérêt, que de se demander si Edgar Poe ou Villiers de l'Isle-Adam n'eussent pas tiré un meilleur parti de la donnée de ce roman où un homme, que le hasard rend témoin d'un crime, conçoit l'idée perverse de se laisser soupçonner d'en être l'auteur. M. Level enchaîne avec habileté les péripéties de son drame. Il traque et accule inflexiblement son héros à un dénouement fatal auquel un miracle seul le soustrait. Mais ce sont moins les ressorts intérieurs que les forces extérieures qu'il fait jouer.

Les nouvelles liaisons dangereuses, par Marcel Barrière. M. Barrière semble vouloir se spécialiser dans la peinture des mœurs scandaleuses de notre époque. Il y réussit assez bien, mais, en rappelant dans le titre de son nouveau roman le chef-d'œuvre de Laclos, peut-être ne laisse-t-il pas de commettre une imprudence ou de faire preuve de quelque présomption. Son héros et la maîtresse de son héros ne sont que de pâles fantômes de Valmont et sa complice. Ces aventuriers, qui entrent dans la catégorie des gens dont il convient d'éviter, même aujourd'hui, la fréquentation, se révèlent plus misérables que diaboliques. Ce n'est point de prendre part à ces petites saturnales, qu'un terme d'argot spécial désigne, qui leur confère une originalité...

JOHN CHARPENTIER.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Charles Foix : *Prométhée*, Jonquières et Cie. — Edouard Schuré : *Merlin l'enchanteur*, légende dramatique, trilogie, Perrin et Cie. — Henri Strentz : *Théâtre de Hans Pipp*, spectacles modernes du théâtre de la foire, Edgard Malfère.

De tous les mythes portés à la scène par les tragiques grecs, celui de **Prométhée**, plus que tout autre, excite la sagacité des penseurs. De la trilogie d'Eschyle, seul nous est parvenu le *Prométhée enchaîné* où nous voyons le Titan subir, dans toute sa rigueur, la colère de Jupiter. Par le jeu de subtiles concordan-

ces, les Pères de l'Eglise firent du supplice de l'immortel une préfiguration païenne de la passion du Christ, et de ses prédictions sur l'anéantissement de la puissance de Zeus une mystérieuse et prophétique allusion à l'avènement du Christianisme. De cette idée, Edgar Quinet a fait la substance de son poème dramatique en trois parties : *Prométhée créateur*, *Prométhée enchaîné*, *Prométhée délivré par le christianisme*. Il aspirait ainsi à compléter un mythe dont il voyait le couronnement lyrique dans l'avènement de la religion chrétienne.

De cette délivrance du Titan par le Nazaréen, M. Charles Foix a fait aussi le sujet de sa tragédie. Il y affronte deux humanités: celle de Prométhée, ravisseur, par la violence du feu céleste qui est le principe du génie créateur humain, — n'est-il pas écrit que le ciel est aux violents? — et celle du Christ, descendu du ciel pour apporter aux hommes le feu d'amour qui purifie de toute violence, — car il est également écrit : Le monde est aux doux.

La souveraine puissance de ce divin amour se manifeste dans l'Univers dès la naissance de l'enfant Jésus à Bethléem. Au sommet du Caucase les chaînes tombent qui attachaient encore Prométhée, et le démiurge se dresse, libre. Mercure l'aperçoit ainsi et se hâte d'en porter à Vulcain l'incroyable nouvelle. Les temps seraient donc venus où, comme l'avait annoncé le Titan pendant qu'on l'enchaînait, Zeus doit être dépossédé d'un pouvoir arraché à Saturne ? Non ! sa liberté, Prométhée la doit à l'insuffisance des liens forgés par Vulcain et les Cabires. Le malheur qui menace l'Olympe peut donc être conjuré. Il suffit que de nouvelles chaînes, aux mailles sans défaut, fixent au rocher celui qui ne doit d'être libre qu'à la faiblesse d'un airain mal travaillé. Cependant, dans un paysage convulsé, au bord d'une mer sombre et tourmentée, le Titan médite sur sa délivrance. Ni son courage, ni son orgueil n'ont fléchi dans le supplice, les siècles se sont ajoutés aux siècles sans que la tentation lui soit venue d'implorer Jupiter. Mais cette nuit, un chœur céleste, emplissant les espaces d'harmonie, a proclamé la naissance du

...Fils que Dieu nous a donné
Pour racheter le monde et régénérer la terre.

Et quand le chant de gloire a baigné de ses vibrations les sommets escarpés du Caucase, les liens du Titan se sont rompus. Or,

voici qu'apparaissent Mercure et Vulcain, suivis des Cabires. Ils viennent rattacher Prométhée à son roc. Celui-ci ne se révolte point. Comme autrefois il se soumet à la loi de violence, mais, quand Vulcain, de son bras puissant, frappe sur l'épieu qui traverse le nœud des chaînes, au troisième coup elles rompent. Nouvelle tentative suivie du même échec. Les dieux terrifiés se retirent et vont informer Jupiter de ce prodige.

Le développement logique de l'action doit, de toute nécessité, nous conduire au sommet de l'Olympe, devant le trône de Jupiter. Mais l'auteur a voulu réaliser davantage que la simple tragédie de la mort des dieux païens et, simultanément, il nous montre celle de l'avènement des temps nouveaux. Il nous transporte donc au palais du roi Hérode. La violence y règne comme dans l'Olympe, et les prophètes, qu'ils se nomment Jean ou Prométhée, sont traités avec la même rigueur épouvantée et craintive par le maître des dieux et par celui d'un peuple. Cependant, étouffer la voix de l'Annonciateur n'empêche point l'accomplissement de ce qui doit être et nous voyons, sur terre, évoqués par le poète, l'avènement des temps nouveaux, ouverts par l'étoile flamboyante que suivent les Rois Mages et les Bergers qui vont adorer, à Bethléem, l'Enfant-Dieu, dont un chœur céleste chante la naissance libératrice de Prométhée.

Le palais d'Hérode où passe, entre les lourdes et riches colonnes, le mugissement terrible du Précurseur, les longues caravanes des Rois Mages et des Bergers cheminant dans la nuit bleue où les conduit l'Etoile du nouveau cycle, l'adoration de l'Enfant-Dieu couché, dans l'étable, entre l'âne et le bœuf qui le réchauffent de leur souffle, ces tableaux familiers, dont M. Charles Foix ravive les couleurs fanées par le temps, prennent dans son ouvrage la sobre et pure grandeur propre à la tragédie. C'est que l'auteur les conçoit et les compose non selon la formule réaliste des mystères, mais selon la technique tragique, celle des Grecs et non celle de nos classiques, qui n'ont pris aux anciens que le nécessaire à l'analyse d'un caractère. M. Foix a donc rétabli le chœur dans la plénitude de son rôle, et il use avec habileté de la strophe, de l'antistrophe et de l'épode. Sans rien ôter aux scènes évangéliques de leur grâce naïve ou de leur ferveur mystique, il les revêt d'une majesté qui en renouvelle les effets poétiques et les fait

participer harmonieusement à la grande tragédie de la mort des Dieux antiques.

Et ceci fait, qui oppose aux divins habitants de l'Olympe la naissante humanité de la Révélation chrétienne, nous nous trouvons, comme le demande la logique de l'action, au pied du trône de Jupiter. Les dieux et les déesses entourent le maître céleste. Les Muses chantent sa gloire. Hermès paraît qui annonce la fatale nouvelle. Les temps sont révolus ; Prométhée est libre ; par l'effet d'un mystérieux prodige, ses chaînes se sont rompues. La crainte envahit les dieux. Apollon saisit sa lyre. Il veut consulter l'avenir. Mais, à peine ses doigts effleurent les cordes d'airain qu'elles éclatent. Pour connaître quel destin menace l'Olympe, Zeus en appelle à Saturne, qu'il tire des ténèbres où jadis il le plongea après l'avoir détrôné. Et le vieux Chronos de déclarer que l'heure est venue de la mort des dieux, de l'écroulement de l'Olympe, de tout ce qu'avaient annoncé les imprécations de Prométhée, alors que la Force et la Violence, aidées de Vulcain, l'enchaînaient au Caucase. Seul le Titan pourrait conjurer le destin, mais Zeus ne saurait consentir à s'abaisser jusqu'à supplier celui qu'il châtia si rudement.

C'est alors la mort des dieux, de tous les dieux. Et d'abord celle du Fils de Dieu, du Christ, qui est annoncée aux disciples chez Joseph d'Arimathie où nous sommes transportés ; après quoi nous voyons, parmi la foule injurieuse, Jésus monter au calvaire ; enfin le Christ expire sur sa croix, entre les deux larrons, et la croix est glorifiée par un chœur qui en exalte la toute-puissance.

Au même instant, dans l'Olympe, le palais des dieux puissants oscille sur sa base,, un cyclone effrayant se déchaîne, le vent hurle, la terre tremble, les éclairs sillonnent le ciel, et les dieux groupés autour de Jupiter frissonnent d'angoisse. Dans une suprême convulsion sismique, parmi le bruit d'un écroulement formidable, tous disparaissent. Et, sur l'Olympe désert, à la place du palais écroulé, seule et haute, se dresse la Croix.

Elle règne sur un monde renouvelé, et nous apparaît triomphante dans l'azur glorieux de Pâques. Aux cieux et sur la terre, une paix souveraine règne : le Christ est ressuscité, ainsi que le proclame un chœur céleste. Le Christ seul, car, de l'abîme où ils se sont jetés, aucun des dieux n'est remonté ayant vaincu la mort. L'Olympe désert est dominé par la croix debout sur les

ruines du temple. La nature a repris sa figure familière et vraie. Les vertes prairies des pentes moelleuses, où s'ébattaient les déesses et les dieux à qui Ganymède versait l'ambroisie, ne sont que des pacages où paissent des moutons veillés par un berger. La croix règne et ce n'est point avec un air de flûte que le pâtre honore son dieu, mais avec une prière qu'il va, prosterné, dire au pied de la croix. Cependant Prométhée paraît qui, libre, est, des bords de l'Océan, monté vers l'Olympe. La fatigue l'accable, mais son aspect ne laisse pas, cependant, d'être surhumain. Et comme le berger l'invite à s'agenouiller au pied de la Croix, dont l'avènement l'a délivré, le Titan de répondre :

Et moi aussi je suis un dieu...

Hé ! oui, il est le dieu du génie humain, le dieu immortel de la pensée créatrice, le dieu de la connaissance du poids, du nombre, de la mesure, le dieu luciférien de volonté et d'orgueil, qui, auprès de l'homme de foi prosterné, demeure debout, pensif, face à la Croix, signe mystique du monde nouveau.

Et l'ouvrage s'achève par cette rentrée du génie antique dans le monde chrétien où, délivré par le Christ, Prométhée doit nécessairement prendre place.

En vérité, M. Charles Foix a réuni dans un même développement poétique deux prodigieuses tragédies : celle de la fin du monde païen et celle de l'avènement du monde chrétien. Rationaliste autant que poète, il les a considérées comme les termes d'un syllogisme et construit son ouvrage, non selon les exigences de l'esthétique dramatique, mais selon les règles de cette forme de raisonnement. Il a ainsi réalisé moins une tragédie qu'un poème tragique lourd de sens, riche de talent, où chaque péripétie prend force d'argument philosophique, où la pensée s'exprime par le moyen d'une prose savamment cadencée, de noble lyrisme et de très réelle valeur poétique. Au demeurant, une œuvre méritoire et de haute qualité littéraire.

Avec une formule dramatique et une matière poétique différentes, M. Edouard Schuré illustre, par son **Merlin l'enchanteur**, la même grande idée que M. Foix a mise en œuvre dans son *Prométhée* : celle de la permanence du génie humain et de l'assumation par le Christianisme d'une civilisation qui le précède. Il ne s'agit point ici de la civilisation grecque, mais de la celte qui, par la haute et curieuse figure de l'enchanteur Merlin,

entre dans le Christianisme après maintes dures épreuves, que le Destin commande et qui ne sont point sans analogies secrètes avec le cruel enchaînement de Prométhée, ou la douloureuse Passion du Christ.

M. Edouard Schuré, qui connaît jusque dans ses plus mystérieux arcanes la secrète sagesse des initiés antiques, nous en révèle ici la doctrine essentielle, touchant les destinées de l'homme. Car, s'il a pris aux vieux historiens ainsi qu'aux ménestrels anglo-normands et aux trouvères français la matière poétique de son œuvre, l'auteur l'a savamment disposée selon les données ésotériques, restaurant la figure de l'enchanteur jusqu'à lui restituer une valeur et un prestige équivalents à ceux des héros grecs. C'est ainsi qu'en accord avec des historiens, tels Mennius ou Geoffroy de Montmouth, et aussi avec les moyens de la mythologie, Edouard Schuré fera naître Merlin d'une nonne, fille de Roi, qui l'engendre de Lucifer.

> L'origine de Merlin, dit l'auteur, contient le sens symbolique du personnage. Il aura de son père l'esprit de révolte, l'insatiable curiosité, la connaissance du monde naturel et le désir sans frein. De sa mère lui viendra l'instinct de douceur, de sympathie et d'espérance, enfin le don merveilleux par excellence, l'intuition angélique des âmes et du monde divin. Le génie païen et le génie chrétien, qui sont entrés dans la substance de son être, lutteront en lui sans pouvoir se vaincre. Il sera torturé à la fois par le désir de la terre et par la nostalgie du ciel, et mourra fou de ne pouvoir les étreindre dans une même possession.

Ayant à choisir entre le port tranquille sans le voyage que lui offre l'Eglise et « le frêle esquif sur l'Océan sans limite et la terre promise au risque du naufrage » de l'antique initiation celtique, Merlin n'hésite point et s'écrie :

> Pour la harpe sacrée, pour le rayon céleste, pour la couronne du poète, je vous donne ma vie ! Que je roule aux abîmes ou que je monte au ciel, je tenterai le sort ! J'entends en moi d'étranges harmonies, j'entends gronder l'enfer, pleurer les hommes ; j'entends chanter les anges. Quel génie est le mien ? Quelle étoile est mon guide ? Je n'en sais rien, mais j'ai foi au Génie, j'ai foi en l'Etoile. Oui je chercherai mon Dieu dans les trois mondes, je pénétrerai le mystère et l'au-delà. Pour savoir et pouvoir, pour jouir et souffrir, pour vibrer avec toutes les âmes, je mets en gage mon corps, ma vie et ma raison !

Pour savoir et pouvoir, il accepte l'épreuve terrible de l'initiation.

Il en sort vainqueur, possédant la chaîne magique de Lucifer et la harpe d'argent qui n'ont jamais été réunies jusqu'alors. Magicien et prophète, il conseille et dirige l'action chevaleresque d'Artus selon les lois de la sagesse occulte. Et telle est la première partie de la trilogie de Merlin.

La seconde nous montre le principe du mal installé à la cour d'Artus et préparant la perte de Merlin, pendant que le Mage conduit le Roi à la conquête de l'Epée magique, qui assurera son triomphe sur ses ennemis. Sa mission accomplie, Merlin cède aux artifices du mal et se laisse tenter par la reine, qui l'envoie près de Viviane. La fée, épouse de Lucifer, le dépouille de sa sagesse, lui dérobe sa harpe sacrée et disparaît au moment même où une formidable clameur annonce l'irrémédiable défaite du malheureux Artus, que le magicien a abandonné à ses seules forces.

Ainsi s'achève la seconde partie de la trilogie de Merlin. La troisième nous montre d'abord le désarroi, puis la folie de l'Enchanteur, mais non sa mort comme dans la légende celte. En vérité, M. Edouard Schuré a transposé cette mort en la glorifiant par la résurrection. Mû par une profonde et noble idée, l'écrivain a conçu et réalisé une sorte de Pâque poétique, conforme aux doctrines occultes et dont il fait l'heureux dénouement de son ouvrage.

Si, comme je le crois, dit-il, la légende de Merlin est le miroir magique où le génie celtique a évoqué l'image de son âme et de sa destinée, *cette légende ne peut pas finir avec l'envoûtement de l'Enchanteur*. Autrement, elle signifierait la défaite du génie celtique par la faillite de son prophète à sa mission. Or, il n'en est pas ainsi, si l'on interroge l'histoire et la légende depuis un millier d'années.

... Merlin est le prophète celtique de la France. On lui attribue ce mot : *Multa renascentur*, « Beaucoup de choses ressusciteront ». Non, le génie celtique n'est pas mort, pas plus au XIIe qu'au XIXe et au XXe siècle. Il est plus fort que jamais, puisqu'il est en train de prendre conscience de lui-même. Il fallait donc donner à la légende une conclusion nouvelle, conforme au génie de la France...

Et comme Prométhée a survécu à l'anéantissement de l'Olympe et à la mort des dieux, Merlin, dans le drame de M. Schuré, survit à l'anéantissement de sa raison et à celui de ses pouvoirs. Echappant à l'étreinte de la matière, il remonte du fond des tragiques abîmes de la folie et retrouve dans la croix le principe

même de sa puissance magique. Il peut alors délivrer Lucifer, cette autre figure de Prométhée, et annoncer la prochaine purification de Viviane. Quant à lui Merlin, rentré en possession de la harpe sacrée, cette lyre orphique de l'initiation celtique, ayant arraché à Viviane l'anneau mystique qui l'unit à celle qui est plus que lui-même, qui est un double féminin, la moitié de son âme immortelle, ayant bu à pleine coupe la liqueur du divin Ressouvenir qui fait du Passé et de l'Avenir un éternel Présent qu'il embrasse d'un coup d'œil, être parfait ayant mérité la perfection par l'épreuve, il rejoint dans l'île d'Avalon le Roi Artus et ses douze pairs. Là, il attendra le moment marqué par le Temps où lui-même et celle qui est plus que lui-même se réincarneront pour venir prouver aux hommes que la route du Ciel à la Terre et de la Terre au Ciel est ouverte.

Tel est ce drame philosophique dont chaque réplique est lourde d'ésotérisme, dont chaque période symbolise toute une part de doctrine occulte. Ce qui l'anime, ce sont moins les sentiments de personnages, qui figurent au demeurant plutôt des arguments de raison que des êtres humains, que la foi ardente de l'auteur dans les destinées glorieuses de la France. Cette foi, toute une doctrine l'étaie, et qui ne manque ni de beauté logique, ni de séduction poétique.

L'auteur a demandé au drame les moyens de nous faire connaître et sa foi et les raisons qui la déterminent, mais il semble avoir réalisé plus un ouvrage de lecture qu'une œuvre de spectacle, car l'impeccable logique de sa démonstration, la vigueur de sa construction, où la raison l'emporte sur le sentiment et conduit à elle seule toute l'action, la pauvreté de la vie intérieure de chacun des personnages, le ton didactique du dialogue, toutes ces imperfections, résultantes fatales de la noble volonté de l'auteur de réaliser un théâtre d'enseignement ésotérique, nuiraient à son action sur la foule à qui il est destiné. Ainsi M. Edouard Schuré paierait la rançon qu'exige esthétiquement toute construction dramatique où l'auteur substitue aux mouvements de la vie l'ordre rigide d'une doctrine. Par contre, il trouvera auprès du lecteur attentif l'accueil que méritent les hautes qualités de probité littéraire, la noble profondeur de pensée, la foi courageuse dans le rôle de l'écrivain, que signifie cette poétique conclusion d'une œuvre mieux qu'estimable et qui impose le respect.

Ce n'est point avec d'aussi hautes ambitions philosophiques que Hans Pipp écrivit les quelques pièces d'un théâtre burlesque où il raillait le monde moderne. Ces œuvres singulières, dont l'ironie s'apparente à celle d'un Villiers de l'Isle-Adam, et qui sont réalistes selon la fantaisiste et populaire esthétique des parades foraines, ont été réunies en deux volumes par Henri Strentz, sous les titres de **Théâtre de Hans Pipp** et *Nouveau Théâtre de Hans Pipp*. Henri Strentz, qui est un poète délicat, a fait précéder les œuvres de son ami Hans Pipp d'une bibliographie où il est montré quelle étrange et poétique conception de soi-même et du monde faisait de cet homme, piqué de la tarentule littéraire, le plus amer contempteur de son époque. C'est qu'il avait une âme serviable de poète. L'abus de la raison, et les résultats qu'on en voyait se manifester sous les formes obsédantes du progrès le faisaient cruellement souffrir, lui qui ne vivait que par l'imagination. Sa souffrance, il l'exprimait ironiquement, à la manière d'un Gautier Garguille, en écrivant de petits ouvrages dramatiques qu'il voyait joués en plein air, avec, pour fond, la toile mouvante d'une baraque et pour plateau les planches d'un tréteau. Son but : la plus grande joie et la meilleure éducation des foules, qu'il conviait à rire avec lui des conquêtes morales du siècle. S'adressant au public des badauds, chez qui le rire emporte la conviction parce que rire est le propre de l'homme, il avait emprunté la technique de l'art populaire des parades foraines, où les seules règles à observer sont celles de l'arbitraire et de la fantaisie. C'est ainsi qu'il a réalisé cette farce énorme qu'est le jugement du *Docteur Monstre*, ayant oublié son parapluie dans le corps d'un malade qu'il opérait ; qu'il montre le dédain d'Apollon pour la poésie naturelle et les œuvres des poètes d'écoles variées auxquelles le dieu a préféré la lecture de la cote de la Bourse ; et la raison pure est elle-même prise à partie, non sans âpreté dans : *La ligne droite est morte*, catastrophe qui contraint l'humanité à ne se mouvoir qu'en rond ou selon les courbes les plus extraordinaires. Ces œuvres et quelques autres, pieusement recueillies par Henri Strentz, ami et confident de Hans Pipp, composent deux volumes par lesquels un poète aimable a ironiquement exprimé la déception amère que lui causait une époque où la poésie se voyait exclue de l'âme des hommes et chassée du monde par un grossier utilitarisme.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Mascart : *Notes sur la variabilité des climats*, documents lyonnais, études de climatologie ; 1re partie : introduction générale historique, Lyon, Audin. — P. Freundler, Y. Menager et Y. Laurent : *Recherches sur la variation, les transformations et la nature de l'iode chez les Laminaires de la côte bretonne*, Notes et Mémoires de l'Office scientifique et technique des pêches maritimes, 1923 et 1925. — Rémy Collin : *Physique et Métaphysique de la Vie*, G. Doin.

M. Jean Mascart, directeur de l'Observatoire de Lyon, vient de publier un ouvrage richement documenté sur **la variabilité des climats**. Le problème de la prévision du temps est, on le verra, encore loin d'être résolu. Mais doit-on pour cela se décourager ? et dire avec M. Esclangon : « Il faut avouer, malgré l'opinion de météorologistes trop ardents, que la Météorologie est encore actuellement composée de faits sans liens entre eux, présentant le spectacle d'un désordre extrême et sur lequel la science moderne n'a pu trouver de prise sérieuse. » Pour M. Mascart, c'est là un scepticisme exagéré et stérile.

Les questions relatives aux taches du Soleil, à leur nature, à leurs causes, à leur influence, restent très controversées. Plus d'une fois, on a invoqué des relations entre les taches du Soleil et les mouvements des planètes. On a affirmé par exemple que la surface moyenne des taches atteint son maximum dans la portion du Soleil directement opposée à Vénus et son minimum sur la portion qui regarde cette planète ; l'allure des taches dépendrait donc des positions relatives de la Terre et de Vénus. On s'est efforcé de mettre en évidence l'action de la Terre. Qu'est-ce qui intervient ? la forte densité de la Terre, son régime électrique ou magnétique ? On est encore en plein mystère. Mémery revient (1923) sur une remarque assez curieuse qu'il avait déjà faite : si, sur plusieurs périodes solaires, on établit la moyenne des taches pour chaque jour de l'année, on obtient une courbe qui, au lieu d'être sensiblement uniforme, présente des sortes de vagues périodiques ; et de même, alors qu'autour du 8 août on a les nombres relatifs les plus élevés de l'année, par contraste, autour du 24 août, se présentent les minimas absolus. L'étude systématique de pareilles oscillations reste à faire.

Les relations entre l'insolation à la surface de la Terre et la température de la surface et de l'atmosphère constituent égale-

ment un problème fondamental, soit pour la Météorologie, soit pour la seule Climatologie ; les recherches sur les variations séculaires de cette insolation conduisent nécessairement aux études paléoclimatiques et à la considération des périodes glaciaires. Dans l'introduction du livre, M. Jean Mascart passe en revue toutes les données sur le climat des diverses époques géologiques ; on est loin d'être d'accord: ainsi pour le jurassique supérieur, l'on discute encore pour savoir s'il fut caractérisé par un climat uniforme ou du moins peu différencié (Burckhardt), ou, au contraire, par des climats très différenciés (Gothan, E. Kayser, E. Haug). C'est surtoutaux époques tertiaire et quaternaire que l'on trouve les vestiges de vastes oscillations dans le climat : grandes alternatives de sécheresse et d'humidité, périodes de refroidissement marqué. Dans une œuvre qui offre un grand intérêt pour la critique des diverses hypothèses qui ont été émises, Brooks (1921 à 1923) étudie plus spécialement les conditions du refroidissement de la Terre ; il conclut que le phénomène ne fut pas progressif, et il met en évidence diverses crises glaciaires, la dernière ayant duré environ 30.000 ans et se trouvant terminée depuis seulement 15 à 20.000 ans. Pour Spitaler, les périodes froides et chaudes se succèdent suivant un cycle de un million d'années, et une nouvelle période glaciaire commencera dans 480.000 ans !

Rémond affirme que l'Homme sait se façonner des instruments depuis plus de 1.200.000 ans et qu'il y a plus de trois milliards d'années que les cours d'eau ont commencé leur œuvre et que la terre est habitable. Mais ce n'est là qu'une dissertation purement académique.

Si le problème d'indiquer le temps à l'avance est peut-être le plus complexe et le plus difficile que l'Homme puisse se proposer, il faut bien reconnaître que, par leurs doutes autoritaires, les milieux scientifiques portent la lourde responsabilité d'en avoir retardé la solution. « Jamais, écrivait Arago, quels que puissent être les progrès des Sciences, les savants de bonne foi et soucieux de leur réputation ne se hasarderont à prédire le temps. » Et des savants aussi considérables que Biot et Regnault faisaient chorus pour ridiculiser les efforts sincères... A propos de prévision du temps à longue échéance, on voit Flammarion écrire : «... La théorie et l'observation s'accordent pour établir que, dans l'état actuel de nos connaissances, la prédiction du temps est une chimère. » Quelle théorie ?

De la sorte, l'organisation de la Météorologie fut nettement retardée de vingt-cinq ans *en France*.

§

Depuis quelques années, on a entrepris en grand l'exploitation industrielle des Algues, et on a été conduit à étudier celles-ci des points de vue océanographique, chimique et physiologique. Parmi les travaux les plus curieux qui ont été publiés à cet égard, sont ceux que M. Freundler, Maître de conférences à la Sorbonne, a faits avec la collaboration de Mlle Y. Ménager et de M. Y. Laurent ; ils sont relatifs à **la Variation de l'Iode chez les Laminaires**, ces grandes Algues rubannées qui apparaissent à mer basse lors des grandes marées. Or, la variation de la teneur en iode est liée étroitement à la vie même de la plante, et l'une et l'autre sont soumises aux conditions climatériques générales, aux influences saisonnières et au régime hydrographique, et en outre certains constituants chimiques, — sels, pigments, sucres : ... — présentent des relations plus ou moins directes avec la richesse en iode.

Pour la teneur en tous ces corps, il y a lieu de tenir compte des conditions météorologiques. A cet égard, il y a eu un contraste marqué entre les années 1921 et 1922. L'année 1921 a été caractérisée sur les côtes bretonnes par une sécheresse et une insolation anormales, surtout durant la période de juin à septembre; l'année 1922 s'est signalée au contraire par l'abondance des pluies en mars, avril et juillet, et par un temps généralement couvert en juin, août, septembre et octobre. Or, il s'est trouvé que la teneur en iode des Algues de 1922 a été notablement supérieure à celle des mêmes Algues en 1921, aux époques correspondantes, bien entendu ; la coloration brune des Laminaires a diminué également.

Un autre fait important est le suivant. Les Algues de surface que peuvent absorber presque constamment la majeure partie des radiations solaires et qui sont par conséquent le siège d'une assimilation chlorophyllienne régulière sont pauvres en iode ; parmi les Algues de profondeur, celles qui sont vivaces, qui présentent en fin d'hiver ou au début du printemps un phénomène de reprise végétative, sont seules riches en iode, les Algues annuelles étant aussi pauvres ou plus pauvres que les Algues de

surface. Il semble dès lors possible de considérer l'iode et les composés iodés comme un des facteurs nécessaires à la reprise végétative, comme une réserve d'énergie utilisable à une époque où il y a pénurie de radiations lumineuses.

M. Freundler est arrivé à la conception curieuse suivante : la matière colorante des Laminaires, le « pigment », résulterait de l'association de l'iode avec de l'étain, du sodium et de la matière protoplasmique; la formation et le fonctionnement du pigment nécessiterait l'intervention de la lumière : un de ses rôles consisterait à exciter l'assimilation chlorophyllienne lorsque, par suite de l'immersion profonde, du manque de lumière, ou pour toute autre raison, celle-ci est insuffisante. M. Freundler insiste sur les propriétés photo-chimiques de l'association iode-étain-sodium.

Chez les plantes, chez les animaux, l'iode, et un certain nombre de métaux (étain, zinc, manganèse, magnésium...) jouent un rôle important, et souvent à des doses infinitésimales.

§

D'une façon générale, le point de vue de la chimie se montre excessivement fécond en biologie et est susceptible d'en renouveler les aspects. On a souvent opposé les conceptions chimiques aux conceptions finalistes ; on a soutenu que le finalisme introduit dans la biologie un élément métaphysique et qu'il est une « doctrine paresseuse et inféconde ». M. Rémy Collin, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Nancy, dans un récent livre duquel on dit beaucoup de bien, **Physique et Métaphysique de la Vie**, proteste.

Je crois, au contraire, que la présence, sinon dans la science, du moins dans l'esprit du savant, d'une théorie renfermant quelques données encore *indéterminées* au sens positif, est un aiguillon qui suscite la recherche, celle-ci devant toujours d'ailleurs s'appuyer sur la méthode positive.

M. R. Collin place la finalité aux « confins de la biologie positive ». La vie apparaît au biologiste comme « une appropriation de certaines lois physico-chimiques à une fin particulière qui est la vie elle-même ».

Il est d'usage, dans la plupart des milieux scientifiques contemporains, de foncer sur le finalisme ou téléologisme. C'est même un poncif qui devient suspect à force d'avoir servi et qu'il est irritant de rencontrer

sous la plume de savants par ailleurs originaux... Qu'on ait usé et abusé des causes finales, c'est un fait, mais un fait périmé...

M. R. Collin reste toujours persuadé que la phobie du finalisme est souvent « génératrice de timidité intellectuelle et par conséquent néfaste aux grands coups d'ailes scientifiques ». Il souhaite que la philosophie et la biologie habitent plus souvent dans la même tête. Il parvient à une théorie *animiste*, et n'hésite pas à s'appuyer sur l'autorité du Père Sertillanges.

GEORGES BOHN.

FOLKLORE

Catalogue du Musée d'Histoire et d'Art local de Clermont-Ferrand, s.l.n.d. (au Musée), in-18. — Maurice Busset : *Le Vieux Pays d'Auvergne, Recueil des Costumes, des Types et des Coutumes de Haute et Basse-Auvergne, notés et dessinés en 1923*, Clermont-Ferrand, G. Mont-Louis, in-4. — Chanoine Pérennès : *La Mort en Basse-Bretagne*, Quimper, rue Feunteunikar-lez, in-8. — J. Mirc : *Les Contes du Martin-Pêcheur*, Marqueste et Guitard, Toulouse et Paris, in-18. — Ch. Fr. Ph. Masson : *La Nouvelle Astrée*, nouvelle édition par Fr. Macler, Paris, Leroux, in-8 carré, XXVI pl. et Carte.

Parmi les collections de folklore régional, celles du **Musée d'Histoire et d'Art local de Clermont-Ferrand** sont connues déjà depuis assez longtemps comme riches et intéressantes. Elles se sont augmentées encore ces années dernières, grâce à la libéralité systématique de l'un des principaux folkloristes auvergnats, M. Désaymards, comme on peut voir en consultant le **Catalogue** récemment publié par M.H. du Ranquet. Ce catalogue, qui décrit aussi avec soin le musée même, l'hôtel de Fonfreyde ou Maison des Architectes, est non seulement descriptif, mais aussi explicatif. Innovation heureuse et qui, pour les objets usuels, remplace partiellement la monographie technologique auvergnate qui manque à notre littérature spéciale.

La collection Désaymards a été donnée en novembre 1923 ; on peut la voir rangée dans une salle à part qui complète celles où sont exposés les mannequins en costumes auvergnats, déjà bien connus par une série de cartes postales éditées par le musée. A signaler entre autres une importante série de *passettes*, qui sont du même type que certains métiers à main à tisser des rubans et galons encore en usage en Suisse, Scandinavie, etc., type qui me paraît être une survivance de la civilisation néolithique (débuts du Bronze et Lacustres).

Un autre donateur, l'excellent graveur sur bois Maurice Busset, a exposé au Musée toute une série de gravures documentaires : le faucheur, le berger, le bouvier, etc., qui complète la série des anciennes lithographies. Maurice Busset vient d'ailleurs de publier en album la série complète de ses bois gravés sous le titre **Le Vieux Pays d'Auvergne** ; chaque planche est accompagnée d'une explication sommaire et d'un commentaire à la fois littéraire et documentaire. J'aurais, quant à moi, préféré des tirages en noir aux tirages en couleurs (vert, bistre, jaune, rouge et jaune, vert-olive, etc.) qui me semblent empâter le trait et diminuer le relief ; mais ces tirages en couleurs sont tellement à la mode maintenant que je n'ose insister. Les commentaires sont très utiles ; à signaler entre autres la série relative aux pèlerinages, ainsi que celle où sont étudiés les divers bonnets auvergnats et leurs éléments. Toutes les étapes de la vie rurale sont représentées, selon la manière de Busset, qui est brutalement synthétique et fixe les paysages, les personnages, les animaux dans une pose hiératique, par plans tranchés et par masses. Les commentaires, plus littéraires et scientifiques, se viennent situer auprès des belles pages de Gandilhon Gens d'Armes, de Pourrat (qui a donné au volume une alerte et sinueuse préface), et de l'œuvre du groupe d'écrivains qui jadis publia les *Veillées d'Auvergne*. Cette région, trop longtemps délaissée des folkloristes, tend maintenant, grâce à cette génération enthousiaste, à prendre un excellent rang, dans le folklore français.

Qu'il soit encore permis à un simple spécialiste de réclamer des monographies bien détaillées et vraiment scientifiques sur les cérémonies du mariage et des funérailles, et surtout sur les pèlerinages anciens et modernes en Auvergne.

§

Des documents de cet ordre sont en ce moment l'objet d'une enquête systématique en Bretagne par le chanoine Pérennès, qui complète d'abord, dans sa brochure sur **La mort en Basse-Bretagne**, les données jadis réunies par Anatole Le Braz pour d'autres régions bretonnes. Beaucoup de renseignements inédits ont été fournis par des prêtres, notamment en ce qui concerne certains rites de détail, de caractère très archaïque. Il est grand temps de poursuivre ces enquêtes puisque, comme le disait

un vieux paysan des environs de Quimper au chanoine Pérennès : « autrefois on priait beaucoup pour les trépassés ; aujourd'hui on pense surtout à se divertir ». Cette volte-face psychique collective n'est d'ailleurs pas spéciale aux campagnes bretonnes.

La *Bibliothèque occitane* s'enrichit d'un nouveau recueil de contes et légendes des pays d'Agen, de Condom, d'Auch, de Montauban, etc., que M. J. Mirc a réunis sous le titre de **Contes du Martin-Pêcheur.** Ce titre fait prévoir que les textes originaux ont été littérarisés ; ils l'ont été en effet selon la manière désuète de Souvestre et de Nodier, et à tel point qu'un page gascon qui fuit à travers bois en pays agenais rencontre des *korrigans*, fort étonnés, je suppose, de se trouver transplantés si loin de leur Bretagne natale ! Des noms comme Lilio, Myella, Floc sont difficilement populaires. Il conviendra donc, pour l'usage scientifique, d'extraire les thèmes publiés de leur enveloppe, que l'auteur a voulu chatoyante autant que le plumage du martin-pêcheur ; mais le lieu où le conte a été recueilli est scrupuleusement indiqué. Il y a quatre contes féeriques, six contes mystiques, trois contes « gascons », sept contes « présents » ; plusieurs sont des légendes étiologiques de type connu (le lac sans fond, la ville engloutie, etc.) ; d'autres, des histoires facétieuses. Les « contes présents » sont des historiettes plus ou moins vécues, sans caractère folklorique. Dès qu'un critique dit « parisien » se permet de conseiller à des savants dits « locaux ou provinciaux » une méthode plus rigoureuse, il se fait rabrouer fortement. J'hésite donc à conseiller aux directeurs de la *Bibliothèque Occitane*, dont la tentative de décentralisation est louable à tant d'égards, de mieux faire le départ entre la littérature et la science folklorique.

J'ai fait allusion à Nodier : bien avant lui avait régné une mode semi-documentaire et semi-littéraire dont Walter Scott est le principal représentant et qui a fait des ravages en France. Peu de livres de cette période surnagent ; parmi eux, l'un des moins mauvais est la **Nouvelle Astrée**, de Ch. Fr. Ph. Masson, 1805, étrange mélange d'observations vraies, strictement localisées dans le pays de Montbéliard, d'arrangements littéraires et sentimentaux selon le type des chansons de geste d'imitation du début du XVIIe siècle, et de romantisme pseudo-médiéval. L'auteur de la *Nouvelle Astrée*, après avoir été général en Russie sous Catherine, eut toutes sortes d'aventures et voulut consacrer à son pays

natal un poème dans lequel devaient revivre les mœurs simples et idylliques d'autrefois. Mais encore eût-il fallu plus de souffle, une langue plus sonore et plus rythmée, bref, du talent.

Toute la partie documentaire est utilisable. Le général n'a pas su choisir entre deux genres, mais il est heureux que sous prétexte de littérature, il ait sauvé de l'oubli un grand nombre de faits (croyances, observances, cérémonies populaires, etc.) qui datent de son enfance, donc du milieu du XVIIIe siècle. Cette nouvelle édition (celle de 1805 étant devenue rarissime) a été faite par les soins de M. Frédéric Macler, l'orientaliste bien connu, qui a voulu rendre aussi hommage à son pays natal. Il a eu l'excellente idée d'accompagner le texte de Masson de nombreux clichés photographiques : le pays a si peu changé encore que la coïncidence est exacte. J'ajoute que l'édition actuelle est bien présentée, à peu de chose près une édition d'amateur, et que les notes explicatives et critiques ont été rédigées avec soin.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Albert Kammerer : *A Chypre*, Hachette. — Claude Farrère : *Mes Voyages*, Flammarion.

Parmi les publications récentes, je signalerai surtout celle de M. Albert Kammerer : **A Chypre**, qui apporte une contribution précieuse à l'histoire de l'île où régnèrent les Lusignan, et d'intéressants détails sur le pays, ses sites, ses localités, ses édifices, etc... Chypre est une grande île, au large de la côte syrienne et sous la vaste courbe que tracent les terres d'Asie Mineure. Elle fut occupée dès les vieux âges, car c'était une escale sur le trajet de l'Egypte. On sait qu'elle joua un certain rôle à l'époque grecque, surtout avec les successeurs d'Alexandre, et à l'époque romaine, où les exploits du préteur Caton sont restés célèbres. Au moyen âge, ce fut une possession byzantine, puis Richard Cœur de Lion s'en empara au moment de sa croisade et à la suite de démêlés qu'il eut avec le prince grec Isaac Comnène, qui s'était proclamé empereur de l'île ; et c'est là qu'il fit célébrer peu après son mariage avec Bérengère de Navarre, qui suivait l'expédition.

Chypre passa aux Templiers, puis aux Lusignan. C'est l'époque surtout de sa prospérité durant le moyen âge. La dynastie des

Lusignan dura trois siècles et compta seize rois et deux reines, — drames fastueux, aux péripéties nombreuses qui ont défrayé la chronique comme aux vieux âges les gestes des rois de Mycènes dans le Péloponèse. En 1375, les Génois s'emparèrent de Famagouste, qu'ils gardèrent près de cent ans. Le soudan d'Egypte envahit Chypre, qui dès lors dut lui payer tribut (1426). Le dernier des Lusignan épousa la belle Vénitienne Catherine Cornaro et mourut d'une mort mystérieuse en 1472. La République des Doges se hâta d'étendre les mains pour saisir cette riche proie.

Mais bientôt ce fut l'invasion turque, les sièges de Nicosie et de Famagouste, — puis la bataille de Lépante, qui arrêta net pour un temps l'expansion ottomane (1571). Les Turcs restèrent à Chypre, mais passèrent sous la domination anglaise en 1878.

Cependant, nous visitons avec M. Albert Kammerer les endroits les plus remarquables de l'île. On débarque à Famagouste ; le port de Chypre, c'est une ville fortifiée du moyen âge, dont la puissante enceinte est en parfait état et baigne les pieds de son donjon dans la mer. Le port de ces vieilles époques est maintenant envasé. On entre à Famagouste par une porte monumentale surmontée du lion de Venise. De la ville du moyen âge, il demeure peu de chose. Elle eut autrefois de 40 à 50.000 habitants, il en reste deux ou trois mille. Il ne subsiste que des quartiers la plupart ruinés, et des carcasses d'églises; la cathédrale de Saint-Nicolas, — aujourd'hui mosquée, — est proche parente de celle de Reims, mais couverte en terrasse et coiffée d'un minaret (1). A côté de la cathédrale est une prison construite sur les ruines du palais royal des Lusignan, où l'on a entassé des pyramides de boulets en fer et surtout en pierre du dernier siège de l'île. Mais du palais il n'est resté que des bribes. A quelques pas enfin est la cathédrale des Grecs, bien délabrée, mais qui offre la curiosité d'avoir été construite en style ogival. — Il reste d'ailleurs à Famagouste de nombreux débris d'architecture, du XIIIe siècle surtout, églises, chapelles, vestiges d'habitations, etc., dont l'étude est de grand intérêt. A côté de Famagouste, on voit encore les ruines de l'antique Salamis, qui fut peut-être la plus ancienne ville de l'île. On ne retrouve que quelques restes de l'époque romaine. C'est dans cette ville que les légendes font naître

(1) Pour les monuments de l'île, on doit toujours renvoyer au grand travail de Camille Enlart : *L'Art gothique et la Renaissance en Chypre.*

Solon. — On arrive à Larnaca, qui est sur le site d'une ville antique, *Kitium*, ancienne colonie sémitique. Tout proche est le petit monastère musulman de Tekké, qui se mire dans les eaux d'un petit lac salé. Plus loin, c'est Kalokhcrio, où se trouvent les décombres d'un autre monastère, dont l'église gothique est en assez bon état. A Pyrga est une petite chapelle dite de Sainte-Catherine, dont l'intérieur garde des peintures curieuses, avec des costumes français du milieu du xv° siècle. On arrive à la presqu'île d'Akrotiri, où l'on remarque encore un monastère dont le cloître gothique est fort ruiné. L'itinéraire indique ensuite le massif donjon de Kolossi, tout ce qui reste de la Commanderie des Chevaliers Hospitaliers, et qui a joué un rôle dans toutes les guerres du moyen âge. Cette tour, avec des salles voûtées, des cheminées monumentales, a une trentaine de mètres de hauteur (1210). De ce côté était *Curium*, ville disparue, dont les souverains autrefois étaient indépendants. On y voit des tombeaux médiocres et un grand sanctuaire d'Apollon dans les rochers dominant la côte. Non loin était l'antique Paphos, où demeurent encore les restes vagues du temple d'Aphrodite. Ce lieu, aujourd'hui solitaire, est encore dominé par la haute tour carrée de Kouklia, une deuxième forteresse des Hospitaliers. — On parvient à Hagios Neophytos, petit monastère dont les légendes régionales parlent abondamment. — On remonte vers la côte nord à travers une région minière maintenant abandonnée. De ce côté, on rencontre encore une abbaye, celle de Yalia, aujourd'hui ruinée, située dans le district montagneux de Krysokhou, dont le fond de la baie est occupé par la forte bourgade de Poli, où fut l'escale antique de Marion. A travers la région très accidentée, on atteint le monastère de Kykkou, très retapé, avec une église à campanile rococo. L'itinéraire nous conduit ensuite au massif central de l'Olympe.

C'est ensuite la baie de Morphou, et de nouveau un autre monastère, celui d'Akhuopietos. C'est bientôt Kérynia ou Cérines, portant, à 800 m. au dessus du site, la superbe ruine féodale de Saint-Hilarion. Au delà, c'est encore un monastère, celui de Bellepais ou Lapais, qui garde des restes de fortifications.

C'est Buffavento ou le château de la Reine. On se trouve enfin à Nicosie, l'ancienne capitale de l'île, où les églises possèdent encore les dalles funéraires des chevaliers qui y furent ensevelis;

où chaque pas amène la découverte, parmi des maisons ottomanes, de restes d'architectures qui sont de véritables bijoux.

Les remparts et fortifications de Nicosie sont encore en partie debout, et M. Albert Kammerer raconte assez longuement le siège qui fit tomber la ville aux mains des Turcs.

Parmi les églises d'autrefois, on signale la cathédrale Sainte-Sophie, monument encore curieux, malgré l'outrage des siècles et des hommes. En face devant le parvis, c'est le beau portail de Saint-Nicolas, devenu un grenier à grains. — C'est l'ancienne église Saint-Jean des Chevaliers Hospitaliers; des traces encore de l'église Saint-Georges des Latins, située près de l'ancien palais royal et dont on a fait un bain turc (!), etc.

Ainsi sont évoqués les châteaux, les sites, les villes, les monastères, — l'histoire et la chronique de cette ancienne province française qu'est l'île de Chypre, et l'on peut suivre avec intérêt les promenades que raconte M. Albert Kammerer. Ce récit est d'ailleurs intéressant, même au simple point de vue pittoresque. On peut seulement regretter que la maison Hachette, dont les publications sont remarquables en général, n'ait pas cru devoir en donner une édition meilleure et méritant d'être conservée. Mais la librairie traverse actuellement une bien mauvaise passe.

§

M. Claude Farrère, qui nous entretient volontiers des choses de la mer et des pays lointains, comme autrefois Pierre Loti, publie un livre familier de causeries sur l'Extrême-Orient : **Mes Voyages**. C'est d'abord l'itinéraire si connu des Messageries, mais qui a été en partie modifié depuis le temps, autrefois, où nous faisions le voyage du Céleste Empire ; de même que les paquebots ont été refaits plus amples, mieux aménagés et confortables.

On passe aujourd'hui Naples, où la malle stationnait naguère quelques heures pour prendre le courrier et montrer aux voyageurs les fumées du Vésuve ; on file directement sur l'Egypte. Port-Saïd, où l'on va embarquer du charbon, n'est qu'un tripot et un lupanar ; mais il y a ensuite la délicieuse impression de la longue traversée du canal de Suez, décor étrange et figé, désert de sables que baigne la lune et qui semble vraiment d'un autre monde. A Suez, le paquebot s'arrête au large et dans la baie immense qui termine la mer Rouge de ce côté. — La station suivante, autre-

fois Aden, à la pointe de l'Arabie, a été remplacée par Djibouti, où les Arabes sont tellement rares, dit M. Claude Farrère, qu'on les « a tous réunis dans les jardins du gouverneur » ! Dans la mer Rouge l'auteur signale en passant la curiosité du rayon vert dont nous parla Jules Verne et qu'on retrouve chaque soir au moment où va disparaître le soleil. — Autre observation, concernant l'origine des Hébreux qui, aux vieilles époques historiques, auraient passé près de Djibouti en traversant le détroit de Bab-el-Mandeb, plutôt que de traverser l'isthme de Suez (?).

On arrive bientôt à Ceylan et le navire mouille devant Colombo, ville d'administration anglaise et ville indigène d'échoppes, avec une bizarre population de beaux hommes cuivrés, qui portent le chignon et harcèlent le voyageur en offrant des étoffes bariolées, des petits éléphants d'ivoire ou des pierreries en « vrac » dans le creux de leurs mains. Fort proche est une admirable plage, sous le couvert des palmiers ; un petit musée local relatif au bouddhisme; puis des routes admirablement ombragées se dirigent vers l'intérieur, vers Kandy, et les ruines de civilisations mortes que submergent les folles végétations équatoriales.

On traverse le golfe de Bengale et l'on descend le détroit de Sumatra, longeant la presqu'île de Malacca pour arriver bientôt à Singapoore, un carrefour des peuples en Extrême-Orient et où nous nous rappelons avoir vu les fêtes du *Thet* ou jour de l'an chinois.

Le navire reprend la mer et atteint enfin Saïgon, où doit séjourner le voyageur. C'est, on le sait, le point d'escale pour nos colonies d'Extrême-Orient, une ville mi-européenne, mi-indigène, mais où le climat ne permet guère un long séjour. La vie y est large et même opulente, et, dans les deux ou trois grandes rues du centre, on trouve les cafés de toutes les villes de garnison ; au delà, une cathédrale de briques qui est comme une caricature de Notre-Dame de Paris, un jardin zoologique où nous avons vu des tigres superbes, etc. Le Saïgon indigène, surtout curieux par sa population, s'étend à côté de la ville française toute proche. C'est la ville chinoise, — Cholen, — célèbre pour ses pagodes, mais où le désagrément de la température, horrible, est encore accru par les odeurs insupportables du lieu, — et surtout ce mélange d'opium, d'encens et de fiente brûlée qui constitue l'*odeur de Chinois*.

Après avoir raconté la traversée de Marseille à Saïgon, M. Claude Farrère pousse une pointe au Tonkin. Il nous décrit les monuments Khmers et les pagodes de l'Annam. — Nous arrivons en Chine par Hong-Kong, et l'on nous raconte longuement l'aspect du pays et les curiosités de sa population. C'est ensuite le Japon, qui est un bien autre monde, nous dit M. Claude Farrère, perdant son visage ancien, défiguré par les transformations modernes, etc...

Mais il n'y a pas que des paysages dans le livre de M. Claude Farrère, — des paysages souvent délicieux comme les approches de Hong-Kong, avec ses rochers chevelus d'herbes qui émergent de l'eau où voguent des jonques aux voiles de nattes ; il y a l'atmosphère sociale, qui nous intéresse surtout, — en une période où les esprits fermentent et où l'on peut toujours craindre que le monde immense d'Extrême-Orient ne se révolte contre la tutelle de l'envahissante, quoique minuscule Europe.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Rev. Maurice Jones : *The New testament in the twentieth century*, Londres Macmillan. — Emile Besson : *Les Logia agrapha*, Bibliothèque des Amitiés spirituelles. — Camille Pitollet and Mgr Pierre Batiffol : *The Oldest Text of Gospels*, Laurence Gomme, New-York. — G. Piepenbring : *Jésus historique*, Istra. — P.-L. Couchoud : *Le Mystère de Jésus*, Rieder. — M. Goguel : *Introduction au Nouveau Testament*. Tome II, *Le quatrième Evangile*, Ern. Leroux. — Eug. de Faye : *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée*. Tome Ier, *Sa biographie et ses écrits*, Ernest Leroux. — E.-T. Merrill : *Essays in early christian history*, Macmillan. — Alain : *Propos sur le christianisme*, Rieder. — Gonzague Truc : *La pensée de saint Thomas d'Aquin*, Payot. — Grillot de Grivry : *Le Christ et la patrie*, André Delpeuch.

Des livres comme celui du Rev. Jones, **le Nouveau Testament au vingtième siècle**, dont voici la seconde édition (la première était de 1924), rendent service aux travailleurs et surtout aux étudiants, en établissant périodiquement des paliers dans la production critique, et en tirant, de son détail, les indications générales que, seuls, les spécialistes sont en état d'apercevoir. Deux parties : la première consacrée surtout aux grands problèmes posés depuis vingt ans à propos de la personne de Jésus, de celle de Paul et de la langue du N. T. ; la seconde relative aux divers écrits du canon, examinés l'un après l'autre, Exposé clair et exact, mais incomplet. M. Jones, bien au courant

de la production anglaise et américaine, l'est moins de la littérature étrangère. Son index des auteurs et ses listes bibliographiques en tête de chaque chapitre affligent par d'étranges omissions. De Loisy, que l'auteur qualifie encore de *the French Roman Catholic Modernist*, il ignore les *Actes* et, semble-t-il, toute l'œuvre depuis les *Synoptiques* ; il ne nomme pas Goguel ; il ne nomme pas Eduard Meyer, ni Lagrange, ni Klostermann, ni W. Bauer, ni beaucoup d'autres. — M. E. Besson se défend d'aucune prétention scientifique. Il a seulement voulu expliquer au grand public qui s'intéresse aux origines chrétiennes qu'on appelle *agrapha* des paroles traditionnellement attribuées à Jésus, mais qui ne se trouvent pas dans les Evangiles canoniques, le renseigner sur les sources qui ont fourni ces documents rarement de bon aloi, les rassembler eux-mêmes et les traduire, en les accompagnant de quelques éclaircissements. Il s'est fort bien tiré d'une entreprise assez délicate, et il se trouvera avoir rendu service à d'autres lecteurs que ceux qu'il avait prévus. J'ai lu son livre avec plaisir et profit. — Les lecteurs du *Mercure* n'ont point oublié la polémique provoquée entre **M. Pitollet et Mgr Batiffol**, par la prétendue découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un Palimpseste espagnol de Tarragone, par le Dr E.-S. Buchanan. Ce sont les pièces du procès qu'on nous présente en anglais et en français. En supposant que Buchanan ait réellement, positivement *lu* le texte dont M. Pitollet nous donne des extraits, il n'y a aucune raison de croire ce texte plus ancien que nos canoniques ; il y a même toutes les raisons de croire le contraire. Et je ne m'assurerai qu'il l'a exactement lu que lorsqu'il l'aura publié avec toutes les garanties que la critique est en droit de réclamer. D'ici là, il n'est pas, je pense, un seul exégète qui n'approuve la réserve de Mgr Batiffol et ne partage ses appréhensions. — Le **Jésus historique** de M. Piepenbring est un exposé très clair et très sympathique des thèses du protestantisme libéral sur la vie de Jésus et l'Evangile. Je le crois beaucoup plus conservateur que les résultats de la critique n'autorisent aujourd'hui à l'être, mais il est bien informé et très probe. Je le recommanderais volontiers comme point de départ d'une étude critique. — M. Couchoud, après avoir donné aux lecteurs du *Mercure* la primeur de ses thèses sur Jésus, les a reprises, à peu près dans les mêmes termes, pour le principal, dans un petit livre

(**le Mystère de Jésus**) qui inaugure la collection *Christianisme*, qu'il dirige. Il a mis à leur service infiniment de talent et de séduction ; je ne les en crois pas moins insoutenables. Certes, nous sommes très mal renseignés sur le Jésus de l'histoire, parce que la légende inévitable l'a recouvert très vite ; cette légende ne s'est pas faite de rien : elle a puisé dans la Bible, où nombre de textes réputés prophétiques se sont trouvés à propos pour combler des lacunes de la tradition, éclairer des ignorances, réparer des oublis ; elle a puisé dans l'ambiance saturée de mythes où le christianisme s'est formé durant sa période hellénistique. De ce que les auteurs anciens, juifs et païens, n'ont pas pris garde à un *nabi* galiléen qui n'avait laissé après lui qu'une poignée de disciples, de ce que les textes hiératisés qui nous restent ont mêlé de divin et de mystique les misérables souvenirs qu'ils pouvaient conserver encore de son humanité, ce n'est pas une raison pour croire que son existence même est un mythe. Dans les polémiques entre Juifs et Chrétiens, que nous saisissons dès la première moitié du second siècle, jamais les premiers, *qui pourraient savoir*, n'ont produit cet argument triomphant : *Il n'a pas existé* ! Ils ont raconté de vilaines histoires sur sa naissance, ils ne l'ont pas contestée. Ce n'est pas un argument recevable contre l'existence de Jésus que la disproportion entre son histoire et celle de la religion qui se réclame de lui : nous ne sommes pas dans le même plan ici et là. Toute l'argumentation de M. Couchoud repose sur une erreur fondamentale qui tient dans le raisonnement que voici : nos plus anciens documents écrits sont les lettres de Paul ; donc, les lettres de Paul enferment la plus ancienne représentation chrétienne de Jésus ; or, cette représentation est celle d'un être divin, d'un Dieu et non celle d'un homme ; donc, Jésus n'est qu'un Dieu *humanisé*. Ce qu'il faut dire, c'est : 1° que les lettres de Paul, quoique écrites plus tôt que les Evangiles, peuvent exprimer — je dis, moi, expriment — des idées *moins anciennes* que celles dont se nourrit la tradition synoptique ; 2° que ces lettres viennent d'un tout autre milieu que cette tradition, du milieu hellénistique, tout pénétré des représentations du dieu mourant et ressuscitant, familier aux Mystères. Ce qu'il faut dire encore, c'est que la christologie de Paul est inintelligible si l'on suppose qu'il n'a pas cru à l'humanité de Jésus. Ce qu'il faut dire enfin, c'est qu'il a cru à cette humanité en proclamant que le

Christ était né de la femme et de la semence de David, selon la chair. J'ajoute que l'explication de la naissance du christianisme selon M. Couchoud : une révélation qu'a reçue Pierre d'un aspect particulier de Jahwé : *Iahwé qui sauve et secourt* (c'est le sens de *Jeschouah*), est de l'ordre de la gnose, pas de celui de l'histoire. — **L'Introduction au N.T.** de M. Goguel, dont voici le tome II et dont quatre volumes sont déjà publiés, est un admirable instrument de travail, égal à ce qu'il a paru de meilleur en Allemagne dans ce genre. C'est le livre qui ne quitte pas la table du christianisant et où il est sûr de trouver à propos le secours dont il a besoin. Toutes les questions relatives au IVe évangile sont étudiées avec la plus grande compétence et dans un esprit scientifique irréprochable. L'auteur ne présente ses conclusions personnelles qu'avec la plus louable prudence ; elles sont, d'ailleurs, toujours raisonnables. Je ne les accepte pas toutes, mais toutes doivent être prises en considération et sérieusement discutées. C'est un bon et sérieux ouvrier qui a fait cet ouvrage. — M. Eugène de Faye mérite le même compliment pour son **Origène**, où viennent s'organiser les résultats des longues et patientes recherches d'un excellent érudit. Ce premier volume a pour but de replacer l'illustre Alexandrin dans son milieu, de le tirer de l'isolement où une sorte de demi-légende l'a mis. Origène n'est nullement le produit un peu monstrueux d'un caprice de la nature ; il est, en un sens, un aboutissement autant qu'un point de départ. M. de Faye nous explique sa formation intellectuelle et philosophique ; il rassemble et critique les trop rares renseignements que nous possédons sur sa vie ; il analyse et caractérise ce qui nous reste de son œuvre ; misérables débris d'un édifice somptueux. De cette étude attentive, il me semble qu'Origène ne sort pas grandi et qu'il tombe même quelque peu au-dessous de sa renommée, que son *génie* ne répond plus tout à fait à son influence. C'est fâcheux pour lui ; pour nous, l'essentiel est, grâce à M. de Faye, de le voir plus exactement que nous ne faisions. — Les **Essays** de M. Merrill tiennent en onze études, dont sept ont trait à l'histoire des persécutions du Ier et du IIe siècles (Néron, Domitien, Trajan, Hadrien). Les quatre autres intéressent les sources de l'histoire chrétienne et les méthodes qu'il convient de leur appliquer : Clément Romain, — quelques aspects de l'Eglise au IVe siècle, —

et saint Pierre et l'Eglise de Rome. De lecture facile et agréable, nullement encombré par un appareil d'érudition gênant pour les profanes et pourtant bien informé, le livre est à recommander au grand public instruit ; il y trouvera profit. — Les **Propos** d'Alain ont depuis longtemps leur réputation et leur public. Ceux que l'aimable philosophe consacre au christianisme plairont sans doute à ceux-là mêmes que leurs aînés ont charmés. Ils sont au nombre de cinquante et un et paraissent assez variés pour ne pas fatiguer, assez courts pour laisser, entre deux, le temps de la réflexion. Mon Dieu, il arrive qu'elle tourne le dos à celle de l'auteur, mais il n'est pas homme à s'en étonner, ni à s'en affliger : c'est un sage. — M. Truc, qui fréquente assidûment chez **saint Thomas**, a voulu apporter sa quote-part à la glorification du grand patron de la Nouvelle-Scolastique. Il a donc choisi, dans la *Somme théologique*, les pages qu'il a jugées particulièrement représentatives de la pensée thomiste et les a groupées sous trois chefs : *Dieu*, *la Création*, la *Vie surnaturelle*. En haut de la page la traduction, en bas le texte. En tête de tout, une Introduction courte (50 pages) et substantielle, sur la vie, le caractère, l'œuvre et la philosophie de saint Thomas. Le commun des curieux, qui recule devant les défenses de la *Somme*, prendra, en lisant ces extraits, une idée exacte et suffisante des formes d'esprit et des méthodes dialectiques de l'Ange de l'Ecole. — **Le Christ et la patrie**, de M. de Givry, est un livre âpre et violent, excessif quelquefois, mais sincère et courageux. Sa thèse, c'est que le christianisme exclut le nationalisme, que la foi au Christ, que la fidélité à l'esprit de l'Evangile supposent l'horreur de toutes les œuvres de violence accomplies au nom de la patrie et pour elle. Plus d'une affirmation de détail est contestable ou franchement erronée ; l'éloquence et la conviction de l'ensemble du plaidoyer entraînent et emportent l'estime, parfois même un peu plus. Il n'est pas indifférent de rappeler que l'auteur est un ardent catholique : il a fait preuve, en écrivant son livre, d'une singulière et admirable indépendance d'esprit.

CH. GUIGNEBERT.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Maurice Pernot : *Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la Politique mondiale*, Armand Colin. — Mme Claire Galichon : *Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne*, Bibliothèque de philosophie spiritualiste.

Dans un petit livre de 200 pages environ, M. Maurice Pernot a eu l'audace, on peut le dire, de traiter un sujet comme celui-ci : **Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la Politique mondiale**. Et quand, la lecture finie, on résume ses impressions, on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur connaît admirablement son sujet, et de conseiller la lecture de ces quelques pages aux hommes d'Etat, trop souvent mal informés en ces matières, et aussi à tous les gens cultivés qui s'intéressent aux questions religieuses, non au point de vue *doctrine* que M. Maurice Pernot n'effleure même pas, mais sous l'angle des rapports, toujours si délicats, de l'État et du Saint-Siège.

Il est facile, répétant une parole célèbre de Jésus : Rendez à César..., de simplifier la donnée du problème. Dans la réalité, dans la pratique de chaque jour, aussi bien que dans les gros cas litigieux qui peuvent se dresser brusquement, inopinément entre les deux Pouvoirs, le spirituel et le temporel se compénètrent de telle manière qu'une séparation absolue ne peut se produire, ne peut exister, et que forcément, qu'on le veuille ou non, chacune de ces *espèces*, si l'on peut dire, doit être examinée et résolue, de part et d'autre, avec beaucoup de bonne volonté, d'intelligence et de souplesse. Depuis près de 20 siècles que l'Église catholique s'est établie, le caractère principal de cet organisme religieux a été une faculté d'adaptation merveilleuse à toutes les mutations politiques et sociales qui se sont produites dans le monde. Et ce qu'il s'en est produit ! M. Maurice Pernot, est-il besoin de l'écrire, l'a signalé fortement. Réfléchissons un peu.

Depuis la chute du grand Empire romain jusqu'à la guerre de 1914, que de changements politiques, que de bouleversements ! Invasions, dynasties successivement surgies et disparues, civilisations différentes, qui dénombrera tout cela ? Et l'Église catholique, toujours de plus en plus haute, toujours imposante, à la fois vieille et jeune, se dresse, triomphale dans son humilité, devant toutes les avenues, au grand carrefour des peuples. C'est un fait qui s'impose ; et même les ardents ouvriers qui s'avancent, parfois en grand nombre, pour démolir, une bonne fois, cette *archaïque* construction, aux premiers coup de pic s'arrêtent, un peu étonnés de la solidité de l'édifice.

M. Maurice Pernot, dans sa courte, mais substantielle étude, a dû se borner, bien entendu, à une période historique assez

brève, celle qui va de 1900 (année jubilaire) à 1924 (autre année jubilaire). C'est une époque riche en faits de tous genres, mais religieux surtout peut-être, et bien intéressante à *survoler*. Il a fait précéder ce qui constitue proprement son sujet d'une introduction à l'action politique du Saint-Siège après 1870, c'est-à-dire à l'époque où tomba, l'on pourrait presque dire s'effondra, le pouvoir temporel du pape Pie IX, qui en resta comme accablé.

Le second Empire avait, de tout son pouvoir, soutenu ces États de l'Eglise, survivance d'un long passé. L'entrée des troupes italiennes, par la porte *Pia*, apparaissait à beaucoup de croyants comme une sorte d'addition aux tableaux émouvants et sombres de l'Apocalypse. N'était-ce point la fin de tout ? Mais plus tard, et comme le note l'auteur, on pensa autrement, du moins chez certains penseurs religieux ou laïques : « C'est une opinion courante, dit-il, et très raisonnable, que l'abolition du pouvoir temporel, loin d'avoir réduit la puissance politique du Saint-Siège et de l'Église, a contribué au contraire à l'étendre et à l'affermir. » Et c'est fort juste. Sans doute, la Papauté, d'abord d'une façon farouchement hostile, puis plus doucement, mais toujours énergiquement, a sans cesse protesté contre ce que l'on peut appeler une spoliation. Malgré certaines apparences du début de son règne, le nouveau pape Pie XI maintient comme ses prédécesseurs et avec fermeté les prétentions de l'Église à ce sujet. On a pu croire, il n'y a pas très longtemps, qu'une solution allait se présenter. Il n'en fut rien. On peut cependant envisager qu'une entente finira par se produire, car elle est souhaitée par les deux parties, il est vrai pour des raisons assez différentes. Quoi qu'il en soit, on ne peut que constater que le Saint-Siège est le représentant d'une Eglise qui, aux yeux de l'historien, s'élève sans cesse en vertu d'une force acquise, laquelle, de plus en plus, la libère des entraves absolument nécessaires autrefois, mais qui la retiendraient aujourd'hui, en dépit des bonnes volontés du pays où elle se trouve, dans un lourd agglomérat d'intérêts matériels ne pouvant que gêner son action propre. Et ceci m'amène naturellement à l'examen de la conduite de Benoît XV pendant la Grande Guerre. Dans les pays alliés, mais en France surtout, on s'était imaginé que le Saint-Père, du haut de sa chaire doctrinale, allait foudroyer, d'une parole inspirée et décisive, les puissances agressives qui avaient déchaîné sur l'Europe et sur le

monde un fléau que d'aucuns considéraient comme *ne pouvant plus se produire de notre temps*. Le plus curieux, c'est que ceux qui attendaient cette haute intervention d'une puissance purement spirituelle n'étaient pas seulement des catholiques, mais bien souvent des indifférents en matière religieuse et même des libres-penseurs. L'attitude du Saint-Siège fut un peu différente. M. Maurice Pernot la juge sévèrement et à différentes reprises dans son travail. Il remarque cependant, après beaucoup d'autres, que, la France n'étant pas représentée au Vatican, le pape était mal renseigné en ce qui nous concernait. De plus, on ne peut nier l'influence déplorable à cette époque, auprès de la Curie et du Saint-Père lui-même, d'un prélat allemand, Mgr Von Gerbach, influence qui devait se terminer par une sorte de scandale. M. Pernot remarque aussi que la situation de l'Europe, au point de vue qui nous occupe, était favorable à nos ennemis. La monarchie austro-hongroise était chère au Saint Siège parce que, malgré quelques différends, elle avait une dynastie foncièrement catholique, bien que traitant en somme ses sujets protestants, musulmans et juifs avec une sorte de bienveillance hautaine. Elle était également une digue contre les orthodoxes de l'Est; et il faut bien convenir que Constantinople aux Russes (accord de mai 1915) était une pensée politique assez saugrenue pour la paix de l'Europe, et dont un Souverain Pontife ne devait guère s'accommoder. Et d'un autre côté, les défenseurs officieux du Saint Siège rappellent souvent, d'abord sa note du 1er août 1917, aux puissances belligérantes, pour expliquer son attitude de complète neutralité envers toutes les puissances ; ensuite sa protestation contre l'invasion de la Belgique dans le consistoire du 22 janvier 1915, qui provoqua des remontrances de la part du ministre de Prusse près le Saint-Siège ; et enfin l'autre protestation du Pape dans l'allocution consistoriale du 4 décembre 1914. Quant à l'accord de Londres (25 avril 1915, art. XV), qui n'était peut-être pas complètement ignoré au Vatican au moment où il fut signé (ou peu après) par l'Angleterre, la France et l'Italie, et qui écartait complètement et systématiquement le Saint-Père d'un rôle qu'il se considérait comme appelé spécialement à remplir, on doit bien penser qu'il n'ajouta rien à la cause des alliés auprès du Saint-Siège. Au surplus, M. Maurice Pernot, presque à la fin de son livre, résumant sa pensée à ce sujet, écrit : « De la dernière crise mondiale, en

dépit d'une neutralité et d'une inaction plus prudentes que généreuses, mais peut-être inévitables, la Papauté est sortie plus grande, plus prestigieuse, par comparaison. » Et ceci est un jugement plus compréhensif, encore qu'il contienne sans doute certaines épithètes un peu lourdes pour bien décrire l'attitude du Saint-Siège en ces circonstances. Mais malgré tout et en ce qui me concerne, comme Français je suis bien près d'en accepter les termes, car comme l'a dit un grand homme : Le cœur a aussi ses raisons.

Je ne puis, à mon grand regret, suivre M. Pernot dans tous les chapitres de son livre. Ce serait trop long ; et il faut bien terminer. Je me bornerai donc au rapide examen de la tâche principale qui s'impose au pontificat de Pie XI.

L'Union des Eglises se présente d'abord comme la plus délicate et la plus difficile. Certes, ce n'est pas d'hier que la question s'est posée. Elle s'offre, dès le début de l'Eglise, comme le principal travail à accomplir. Un seul berger, un seul troupeau. Mais à chaque époque, l'aspect change ; et si la *directive* est toujours la même, les méthodes diffèrent un peu. La chute du Tsar, la fin du *Césaropapisme*, avait fait concevoir à Rome de vastes espoirs qui ont été assez vite suivis de quelques désillusions. Le gouvernement des soviets, dont la pensée politique est foncièrement matérialiste, ne peut qu'être hostile à tout mouvement religieux, quel qu'il soit. De plus, il semble bien, quelque contradictoire que cela paraisse d'abord, que l'esprit du Saint-Synode ait survécu inconsciemment, même dans l'âme de ceux qui ne croient plus. Le *latinisme*, en Orient, reste l'ennemi instinctif. Cela, le Vatican l'a bien compris ; et il cherche, avec beaucoup de largeur d'esprit, à faire accepter, par son clergé latin employé là-bas, des rites et des cérémonies (même dans certains cas une discipline) qui répugnent à nos esprits occidentaux. Mais la Russie religieuse reste une forteresse difficile à réduire; et cependant presque tous les orthodoxes (et ils sont nombreux en Europe et ailleurs) restent le visage tourné vers ce vieux pays d'antiques traditions. Si l'on ajoute à cela le travail que l'*anglicanisme* tente d'exécuter pour réunir aussi à soi ces chrétiens d'Orient, on peut mesurer l'effort presque surhumain à réaliser.

Mais ce n'est pas tout. L'importance sans cesse croissante de

l'élément anglo saxon (principalement américain) dans l'Eglise catholique appelle sans cesse l'attention de cette dernière. *L'américanisme* est une force, mais aussi un danger. L'esprit *national* est un bien, mais il peut aussi apparaître comme suspect à des esprits prévenus. Et les idées du P. Hecker ont fait leur chemin. Rome a longtemps considéré ce prêtre avec une méfiance non dissimulée, qui se comprend si l'on se transporte au milieu de l'ambiance et des traditions latines de la Ville éternelle.

On le voit, le nouveau pontife Pie XI se doit d'être un bon pilote pour cette barque de saint Pierre qui, il est vrai, a déjà évité tant de récifs. Et l'Eglise catholique reste, comme l'écrit M. Maurice Pernot dans sa conclusion : « la plus universelle et la plus largement active des organisations religieuses ».

Mme Claire Galichon a ajouté au catalogue de la Bibliothèque des sciences psychiques, bien connue de certains lecteurs, un nouvel ouvrage : **Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne**. L'auteur nous dit, dans une préface, que « ce livre lui a toujours semblé précieux, malgré ses nombreuses erreurs et faiblesses de toutes sortes », et qu'on lui a aussi objecté, quand elle en préconisait la lecture, « qu'il contient de belles pages consolantes, respirant une paix profonde, mais que de contre-vérités, que d'exagérations, que de négations de la vie réelle, familiale et sociale ». En conséquence, Mme Claire Galichon décida « de faire œuvre utile en séparant le vrai du faux ». Et elle nous dit que pour mener à bien ce travail en effet assez délicat : « ce n'est pas dans sa propre sagesse qu'elle a puisé les modifications qu'elle a faites, mais qu'elle s'est *inspirée*, non seulement des enseignements des esprits supérieurs qui se sont manifestés dans les circonstances les plus diverses, mais qu'elle s'est appuyée sur les textes de la Bible, ainsi que sur la philosophie et les révélations de tous les grands Initiés ». En somme, si j'ai bien compris, c'est une sorte de revision des *Consolations intérieures* (on appela ainsi ce livre primitivement), entreprise par une adepte du spiritisme en vue de mettre au courant de la *science transcendentale actuelle* les idées du vieux moine inconnu qui les médita vraisemblablement au XIIIe siècle, et dont le vocabulaire me paraît avoir été beaucoup changé, — sans compter les profondes altérations de sens.

Il faut ajouter ici que Mme Claire Galichon a pris soin de dis-

tinguer les modifications et le texte nouveau du texte original, ce qui paraissait en effet nécessaire. Le critique, sur ce terrain, ne peut que présenter le livre, son examen s'arrêtant de toute nécessité au seuil de l'Au-Delà. L'Esprit souffle où il veut. Mais que peut bien penser de tout ceci le vieux moine qui écrivit ce livre ? Je serais curieux de le savoir.

AUGUSTE CHEYLACK.

CHRONIQUE DES MŒURS

Georges Anquetil : *Satan conduit le bal. L'Amant légitime. La Maîtresse légitime*, Editions Georges Anquetil.

La science des mœurs, pour n'être pas une vraie science comme la financière ou la sociale, n'en est pas moins un objet d'études intéressantes. Mais le fâcheux, c'est que par le genre d'intérêt qu'elle comporte, elle attire aussi bien de grands esprits comme La Bruyère, Duclos ou Stendhal, que d'impurs maniaques comme Verville, La Popelinière ou Restif de la Bretonne. Encore ces derniers noms sont-ils éclatants de mérite, en comparaison de leurs piteux continuateurs d'aujourd'hui. Ceux-ci non seulement n'ont aucun talent, mais encore n'ont aucune sincérité, puisqu'ils se croient obligés de feindre l'indignation, à propos des sensualités qu'ils se délectent de reproduire. Du moins, les auteurs de *Gamiani* et de *l'Examen de Flora* avaient-ils le courage de leurs goûts et ne se croyaient-il pas tenus, après avoir étalé leurs priapées, de traiter de crapuleuse la bourgeoisie de leur temps et de vomir de basses injures sur les Poincaré et les Millerand d'alors.

M Georges Anquetil, qui vise peut-être à la gloire d'être le Juvénal de son époque, n'en est que la caricature. Son dernier livre **Satan conduit le bal**, qu'il se permet de qualifier *roman pamphlétaire et philosophique des mœurs de ce temps*, d'abord n'est pas un roman, et ensuite n'est même pas un livre lisible, en dépit des obscénités et des méchancetés par quoi il voudrait le ravigoter.

Du moins, dans ses deux livres précédents, **l'Amant légitime** et **la Maîtresse légitime**, y avait-il, en sus de son habituelle exploitation de la paillardise humaine, une vague prétention au tableau de mœurs, tel qu'on l'aimait au temps de Laclos et de Sade, et cette entreprise de nous révéler le nouveau *Code d'amour du XXe siècle* avait de quoi piquer les curiosités. Chaque

siècle a son Code d'amour, et nous pensions avoir le nôtre définitif. Une voix autorisée avait même proclamé la formule salvatrice : *Pour en finir avec l'amant !* Tout semblait réglé. Or, pas du tout, semble-t-il, et nous revoici, patatras ! en plein recommencement de maîtresses et d'amants !

L'auteur avait débuté par réclamer *la Maîtresse légitime*, c'est-à-dire le droit pour l'homme marié d'avoir, tout en restant marié, quelques épouses accessoires, et, justifiant ce droit par les besoins génésiques plus exigeants de l'homme, il l'avait refusé à la femme. Là-dessus une dame de ses amies, Jane de Magny, s'est enflammée d'une noble indignation et, qualifiant d'odieuse la prétention de l'auteur, elle a cosigné avec lui un autre livre, *l'Amant légitime*, réclamant pour l'épouse le droit aux époux de rechange. C'est la réponse de la polygamie polyandrique à la polygamie polygénique. Rencontre angoissante ; de ce duel, qui sortira vainqueur ?

Mme de Magny a pour elle la logique, car, dans le système qu'elle combat, il y a vraiment un déséquilibre choquant. Si la nature veut qu'il y ait à peu près autant d'hommes que de femmes sur terre, c'est qu'aucun des deux sexes ne doit tirer la couverture de son côté. Ou monogamie double ou polygamie double, mais ni polyandrie seule ni polygénie seule. Autre nouveauté piquante : nos néo-Lycurgues restent quand même fidèles au mariage et n'ont que mépris pour cette union libre qu'on nous avait habitués à regarder comme l'étoile polaire du ciel conjugal. Enfin, qu'ils soient loués de n'être ni fémino ni homosexuels ; leur couple est de goût français et non boche.

Mais la question posée n'en est pas moins énorme et délicate, comme le moyen âge de Verlaine. L'homme et la femme sont-ils égaux devant l'amour ? Ont-ils les mêmes droits et devoirs ? Et le sexe faible va-t-il enfin se montrer aussi hérakléen que le sexe fort ? Déjà, un étrange sire, M. Léon Blum, dans un livre *Du Mariage*, dédié à sa femme ! avait demandé pour la jeune fille, avant les *justæ nuptiæ*, le droit à ce que le souriant Emile Faguet appelait la chiennerie ; et un autre coreligionnaire politique (tous ces gens-là sont de bons cégétistes), M. Victor Margueritte, avait, plus récemment et dans un autre livre qui n'a pas passé, paraît-il, absolument inaperçu, fait de sa *Garçonne* le pendant absolu du Garçon ; mais Mme de Magny les passe tous deux en

hardiesse, puisque c'est tout au long du mariage qu'elle accorde à la femme le droit de jeter, comme l'homme, une éternelle gourme.

Laissons de côté les autres points de vue moral, social, national, génital et théologal, et ne nous plaçons qu'à celui psycho-physiologique. Est-il exact que la femme soit aussi capable d'amour que l'homme ? J'avoue qu'ici les doutes les plus véhéments m'assiègent.

S'il s'agit d'amour, au sens très large et très beau du mot, de l'amour-affection, il est indéniable que la femme, dans ses rapports avec l'homme, en a peu, et ceci se comprend. La nature humaine étant limitée, chaque sexe doit avoir à peu près la même quantité de cette force affectueuse, mais la femme concentrant toute la sienne sur ses enfants, ce qui est très naturel et très juste, il ne lui en reste que faiblement pour l'époux ; alors à quoi bon lui octroyer des amants ? Elle n'a déjà pas assez d'affection pour un, que sera-ce si on est deux, quatre, six à se partager ce rogaton ?

S'agit-il de l'autre amour, l'amour passion, l'amour frénésie-poésie-jalousie, élégie ? Ici encore, la femme n'a pas grand'chose à voir. Cet amour poétique vit d'imagination, dont la femme a très peu, étant par nature, et c'est à son éloge, très réaliste, précise et pratique. La femme croit en être capable parce qu'elle est jalouse, mais la jalousie de l'amour-passion est le contraire même de l'amour-affection.

S'agirait-il de cet amour, secondaire et peut-être supérieur, qui s'appelle l'amitié ? Mais la femme est à peu près bouchée à l'amitié, même à la camaraderie, même à la sociabilité, même à la philanthropie, et sa charité est fortement suspecte d'intérêt vulgaire, quoique religieux. L'homme seul est capable d'un vrai dévoûment désintéressé à son art, à sa patrie, à ses frères, à ses dieux.

Il y a encore le plaisir, dont je ne nie certes pas l'importance, et que Mme de Magny s'efforce de nous démontrer aussi violent et exigeant chez la femme que chez l'homme. Hélas ! nous vivons tous sur le *lassata nec satiata* de cette excellente Messaline ; la réalité est moins enthousiasmante. Un statisticien spécialiste que j'interrogeais sur cette matière, aussi pleine de précipices que la Savoie et son duc, me répondait : sur 10 femmes, il y en a 3 très médiocres, 6 à peine passables et 1 bien ou très bien. Mon igno-

rance personnelle ne me permet pas de contrôler ceci, mais physiologiquement parlant, il semble impossible que le désir passif de la femme soit aussi impérieux que le désir actif de l'homme.

Je sais bien que le désir féminin, pour être moins explosif, n'en est que plus dominateur, et que la continence, qui est sans danger pour l'homme, a de sérieux inconvénients pour la femme ; et ceci, entre parenthèses, est une juste tape qu'administre la bonne Mère Nature à toutes ces mijaurées qui nous traitent si dédaigneusement de créatures bestiales (je ne parle pas de Mme de Magny) ! Mais les non-mijaurées à leur tour ne vont-elles pas un peu loin, quand elles nous assurent qu'une douzaine de vigoureux gaillards leur sont indispensables et que pas un homme sur cent ne connaît l'art de leur procurer la satisfaction qu'elles attendent ?

Donc, ni au moral ni au physique la polyandrie ne semble justifiable, et j'ajouterais volontiers que la polygénie ne l'est pas davantage. L'homme et la femme sont faits pour être monogames et avoir beaucoup d'enfants. Contrairement à l'opinion courante, je crois qu'innombrables sont les femmes qui n'ont jamais trompé leurs maris et beaucoup plus nombreux qu'on le dit les maris qui n'ont pas relayé leurs femmes. Le bonheur ici-bas ne consiste pas à aller chercher l'amour où il n'est probablement pas, puisqu'il est en quantité si faible sur ce globe terraqué, mais à cultiver soigneusement le petit lumignon qu'on a allumé chez soi. Le proverbe dit : Aimez votre métier, votre métier vous aimera. De même votre foyer. Les gens qui pensent comme M. Anquetil et Mme de Magny feraient mieux d'appliquer leur zèle propagandiste à la guérison de quelques défauts plus graves que la monotonie du pot-au-feu conjugal, j'entends la grossièreté chez l'homme, l'acariâtreté chez la femme, la jalousie chez les deux. Ce dernier défaut, au surplus, serait certainement aggravé par la polyandrie comme par la polygénie ; et à défaut de cent autres raisons, ce serait pour celle-là seule qu'il faudrait se prononcer nettement contre le *Code d'amour du XXe siècle* qu'on nous apporte.

Que les auteurs se contentent donc de continuer leurs études, pour lesquelles j'ai idée que les collaborations ne leur manqueront pas. Ils en ont déjà eu pas mal, et quelques-unes des lettres qui précèdent ou qui suivent *la Maîtresse légitime*, celle par exemple qui porte la signature Claudine ou celle qu'envoie Mme Renée Dunau, étaient assez savoureuses. Quand on voit la

quantité d'enquêtes qui se poursuivent sur des sujets insipides, on se demande pourquoi un Musée sentimental, analogue au Musée social, ne distribuerait pas des questionnaires subtils et précis pour tâcher d'en tirer des réponses scientifiques à ces éternelles questions sur l'amour, le plaisir, la jalousie, questions auxquelles on répond toujours si volontiers, comme je viens un peu de le faire, ce qui a toujours le bon effet de faire monter à l'arbre les lectrices !...

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue de France : le boulevard et la rive gauche à la fin du XIXe siècle, ou les réserves de M. Fernand Vandérem sur l'œuvre de Pierre Louys. — *Clarté* : un Turc ingrat injurie Pierre Loti. — *Le Navire d'Argent* : poèmes de M. Georges Chennevière. — Mémento.

Dans **la Revue de France** (1er juillet), M. Fernand Vandérem rend cette justice à Pierre Louys : « Je ne connais guère d'écrivains qui aient fait rendre à notre prose ce qu'en a obtenu Pierre Louys. » Le fond vaut mieux que la forme de cet éloge. Plus loin, le critique reconnaît « la saveur, la clarté, l'harmonie » du style de Louys. Enfin, voici de bonnes raisons d'en admirer l'œuvre :

Malgré le nombre infime des vocables usuels où il puise, malgré l'impeccable structure des éléments, sujet, verbe, attribut, malgré l'étroite cohésion des paragraphes, jamais la moindre impression de gêne, d'effort, de fignolage, jamais une trace de suture ou de raccord. C'est une phrase fraîche comme un fruit, ferme comme l'acier, diaphane comme le cristal, et soutenue par une harmonie secrète, étrangère à toute prosodie. Ou bien il lui naît comme des ailes, et, de l'élan le plus naturel, elle prend son vol, plane, gagne les cimes...

Que ce soit dans les gracieuses et équivoques idylles de *Bilitis* ou dans les magnifiques évocations d'*Aphrodite*, toujours même aisance, même limpidité, même équilibre et même sereine aisance.

Comme il était « un peu l'aîné de Pierre Louys », raconte M. Vandérem, « aux environs de *la Femme et le Pantin* » (cela veut dire une date ?) « je me crus en droit non de lui donner des conseils, du moins de formuler certains regrets ». Mais voici la suite :

Avec de pareils dons d'écrivain, pourquoi s'obstinait-il aux sujets antiques ou exotiques ? Pourquoi n'orientait-il pas ses regards vers notre

société si féconde en types curieux, ou vers les problèmes de sentiment ou de caractères, si fertiles en remarques nouvelles ? Pierre Louys, avec beaucoup de modestie, me répondit que ses projets allaient dans ce sens et que, s'il avait tardé à s'y appliquer jusque-là, c'était faute d'expériences suffisantes...

Voilà, certes, une folie que je ne commettrais plus aujourd'hui ! Quelle absurdité, en effet, que de demander à un auteur autre chose que ce que lui inspire son tempérament ! Sans doute la critique ne sait guère que cela, mais nous savons aussi sa belle besogne !

Il ne fallait rien de moins que toute ma jeunesse pour réclamer observation et psychologie à ce prince de la beauté plastique et à ce magicien de la prose.

On est surpris que M. F. Vandérem, avant de mettre si haut les dons de Pierre Louys, ait cru devoir ressusciter l'ancien antagonisme de la rive droite et de la rive gauche. Son opinion actuelle sur *Aphrodite* demeure d'un jeune chroniqueur d'autrefois, de ceux qui admiraient l'atticisme de M. Henry Fouquier :

Sans parler de Bilitis et de ses gentilles compagnes, dont plus d'un trait évoque les petites Montmartroises de naguère et leurs gracieux débuts hors du droit plaisir, relisez *Aphrodite*. En dépit de la précision et du relief des détails, en dépit du souffle de paganisme qui l'anime, presque pas un des personnages du livre qui n'éveille en nous quelque souvenir du monde galant d'entre 90 et 1900.

Chrysis, par exemple, ne résume-t-elle pas en elle la plupart des grandes « horizontales » de cette période, les Valtesse de la Bigne, les Fanny Robert, les Nelly Newstraeten ? Démétrios, malgré tout son romantisme, n'est-ce pas un de ces artistes de la Plaine-Monceau, qui ravageaient le demi-monde comme les salons, par leur prestige, leur notoriété, leur musculature, leurs aptitudes physiques, et dont le pastelliste Gilbert, un des plus beaux d'entre eux, réalisa peut-être le type accompli ? Les petites Rhodis et Myrtocléia, l'histoire, comme nous-mêmes, en a oublié les noms réels, mais combien n'en vîmes-nous pas de pareilles graviter, dociles et perverses, autour des étoiles fameuses que je citais plus haut ? Puis préludant aux intarissables bavards d'Anatole France, quoique avec moins de prolixité et moins de lapalissades, le philosophe Naucratès n'incarne-t-il pas cet athénianisme « modern style », issu de Renan, et où se distinguait Henry Fouquier ? Enfin la préface même de l'ouvrage, ses défis à la morale courante et aux préjugés bourgeois, ses odes à la suprématie de la sensualité en amour, tout cela ne sent-il la présidence Sadi-Carnot, l'anarchisme anodin qui sévissait dans les lettres d'alors et ces aphorismes de Schopenhauer récemment traduits ?

Tout cela est contestable. M. Fernand Vandérem voit une transposition facile, où il y eut une création inspirée du plus sincère amour des temps antiques. Il a beau citer quelques noms qui évoquent les échos du vieux *Gil Blas* boulevardier, Louys n'emprunta rien aux mœurs de ce demi-monde pour imaginer l'Alexandrie de son beau livre ni les *Chansons de Bilitis*. Et il est bien peu juste de parler d' « espagnolerie » à propos de *La Femme et le Pantin*, ce livre tragiquement humain, égal à *Carmen*, loin d'en être écrasé. Si l'on comprend ce que « philosophismes » veut dire, — qui échappa à la plume rapide de M. Vandérem et qu'il tient pour « un des éléments qui séduisent les jeunes générations littéraires », — louons Pierre Louys d'avoir préféré à ces « philosophismes » la clarté, la musique des mots, l'ordre dans la construction. L'importance de Louys dans notre littérature est incontestable. M. Fernand Vandérem, qui se divertit parfois à la revision des valeurs, s'abuse un peu, s'il pense que l'œuvre de Pierre Louys impose de mesurer à son auteur les dons d'un génie français fort heureusement imbu d'hellénisme et place cet artiste, maître de la plus belle et inaltérable prose, au-dessous d'un Alphonse Allais, par exemple, ou, même, de Jules Renard, ce pur et très grand écrivain.

§

Clarté (juin) contient un poème daté de janvier 1925 et que M. Nazim Hikmet écrivit à Constantinople, en français probablement, puisque la revue ne mentionne pas de traducteur.

Ce poème a pour titre : « Occident-Orient ». Il est violent, mais rassurant si son auteur est un prophète, car on y lit cette déclaration :

> L'Asie a déjà sa poitrine trop chargée.
> L'Orient
> N'avalera plus rien.
> Halte-là !
> Nous en avons trop déjà...

Est-ce là de la poésie ? On ne sait plus guère, aujourd'hui, ce qui en est ou n'en est pas. Et ainsi de bien des choses, d'ailleurs.

Nous croyons utile de citer ces deux strophes de M. Nazim Hikmet, à titre de curiosité, parce qu'elles mettent en cause Pierre Loti. Un Turc injuriant Pierre Loti, voilà un comble ! M. Hikmet est ce Turc-là.

La Turquie est privée d'abondance :

Si même quelqu'un d'entre vous
pouvait ranimer notre bœuf, mort de faim !
s'il est bourgeois,
qu'il ne se montre pas à nos yeux.

Tels sont les sentiments excessifs de M. Hikmet, quant à l'aide que des bourgeois pourraient apporter à ses compatriotes. Une virulente colère l'inspire contre Loti :

Même toi... Pierre Loti.
Le pou de typhus
qui, à travers notre peau basanée et durcie,
de l'un d'entre nous passe à l'autre,
est plus proche de nous
que toi, officier français.
Officier français !
Tu as oublié, plus vite qu'une putain,
Azyadé, aux yeux de raisin !
La pierre tombale d'Azyadé,
plantée par tes soins dans nos cœurs,
fut bombardée par toi,
comme une vulgaire cible en bois.
Que ceux qui l'ignorent l'apprennent :
Tu ne fus jamais qu'un charlatan.
Charlatan !
Tu n'étais là, Pierre Loti,
que pour nous vendre,
avec des bénéfices scandaleux,
de la camelote française.
Quel cochon de bourgeois tu étais...
nous en savons déjà quelque chose.

Si je croyais à l'existence de l'âme,
le jour de délivrance de l'Orient,
j'aurais cloué la tienne
sur une croix, au milieu du pont.
Et je me serais installé en face,
pour fumer paisiblement ma cigarette.

Pauvre Loti, qui protesta d'un si grand cœur — presque seul en France, avec Farrère — contre le hasard de la guerre et les abominables jeux de la diplomatie, qui mirent les Turcs aux côtés des empires centraux contre nos soldats ! Loti bombardant la

tombe d'Azyadé !! Que M. Henri Barbusse ait accepté un papier sali de cette image abominable, c'est étrange pour le moins ! Même s'il y avait un talent, dans cette pièce indigente, on comprendrait mal que l'ingratitude de son auteur n'eût pas arrêté M. Henri Barbusse de publier ces vulgaires imprécations. Sans doute, le communisme fait table rase du passé. Cependant, M. Henri Barbusse demeure un poète et il invoque souvent la justice dans ses écrits et ses harangues. Pierre Loti, en vérité, était un peu plus qu'un « cochon de bourgeois ». Son insulteur se montre, qui fume paisiblement sa cigarette. C'est M. Nazim Hikmet tout entier qui fume, — dirons-nous par réticence. La laideur de la comparaison convient, dans ce cas d'espèce.

§

M. Georges Chennevière réunit XXI poèmes sous ce titre : « La légende du roi d'un jour ». Elles sont imprimées dans **Le navire d'Argent** (1er juillet). C'est un ensemble d'une rare valeur. On retrouve là, souvent, l'intensité d'expression de la rhapsodie populaire, le trait direct, l'image dont la vue reste longtemps frappée. Ce *Nocturne* nous a paru, de cette vingtaine de pièces, l'une des plus significatives par son heureuse harmonie et son sens d'éternité humaine :

Malgré l'heure, la nuit ne vient pas au jardin
Lorsque la saison touche à la Saint-Jean de Juin.

L'homme et la femme, après la besogne finie,
Vont s'asseoir sur un banc, en face de leur puits.

Hier, aujourd'hui, demain ne sont, quand on est vieux,
Qu'un même jour qui ferme et qui rouvre les yeux.

Elisa est si lasse et Gaspard si voûté
Qu'ils ont l'âme à l'hiver et ne voient plus l'été ;

Et le silence est tel, dans la campagne en fleurs,
Qu'ils s'endorment tous deux en écoutant leur cœur.

Le feuillage frémit, ébranlé par la brise
Et par le battement qui tombe de l'église.

La lune, brusquement, les couvre de blancheur,
Mais leurs cheveux n'ont plus à changer de couleur.

Dans l'ancienne écurie, un anneau de la crèche
Brille, et des trots menus froissent les feuilles sèches.

Le pas du voyageur, qu'un aboiement poursuit,
Emplit l'ombre des bois et le clair de la nuit.

Cependant les vieillards, secoués d'un frisson,
Sans cesser de dormir, rentrent dans la maison.

Mémento. — *Nouvelle Revue française* (1er juillet) : « C'est un des pouvoirs de la jalousie... », fragments inédits de Marcel Proust. — « Portraits de Bernard Shaw », par lui-même et M. Frank Harris.

L'Alsace française (27 juin) : « La propagande neutraliste », par M. J.-A. Jaeger. — « Le guignol des grands enfants », par M. Ch. Oulmont.

L'Europe nouvelle (27 juin) : *** : « Solutions pour la Trésorerie ». — « La Révolte contre l'Europe ». — D'un écho, nous détachons, à dessein de renseigner les amis français d'Abd-el-Krim, ces lignes rapportant une réponse du chef rifain à un reporter :

L'un d'eux lui a demandé pourquoi il continuait la guerre. « Et pourquoi, a-t-il répondu, ne la continuerais-je pas? Le Rif est un pays pauvre. Nous sommes devenus riches en combattant. Nous nous sommes procuré des vivres, des fusils et de l'or. La guerre est pour nous une très bonne affaire. »

Revue Bleue (20 juin) : D'Anton Tchékof, une étude dramatique en un acte : « Le chant du Cygne ». — « Impressions de Portugal », par M. P. Gaultier. — « Masséna, contrebandier », justification du maréchal par M. P. Sabor.

La Mouette (juillet) numéro consacré à Jean Revel.

Revue anglo-américaine (juin) : M. A. Koszul : « Les Océanides et le thème de l'amour dans le *Prométhée* de Shelley ». — « Swinburne et les dieux », par M. P. Dotin. — « La date de Cymbeline », par M. P. Reyher.

La Revue du Siècle (1er juillet) : « In Angello », aphorismes et fragments de M. Ch. Le Goffic. — « L'héritage paternel de Stendhal », par M. Henri Martineau.

Le Divan (juin) : « Vers de Jeunesse », de Tristan Corbière.

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : « La présidence Hindenburg et la paix du monde », par M. de Saint-Aulaire.

La Revue de Paris (1er juillet) : « Barbey d'Aurevilly », par M. Henry Bordeaux.

Nouvelle Revue critique (15 juin) : « L'œuvre critique de Maupassant », par M. G. de Lacaze-Duthiers. — « L. Guitry ou le naturel tylisé », par M. P. Blauchart.

La Revue Mondiale (1er juillet) : M. J. de Bonnefon : « L'Ambassade de France au Vatican ».

Nouvelle Revue (1er juillet) : « Souvenirs et impressions du blocus de Metz, 1870 », par A. Maréchal.

La Revue hebdomadaire (27 juin) : « Les beaux songes de M. G. de Voisins », par M. C. Photiadès.

Les Marges (15 juillet) : M. Fagus : « Tradition et Poésie ». — « L'anarchie », nouvelle de M. Jean Cassou. — « Cimes », poème de M. R. A. Fleury. — « Victor Hugo », par M. Denis Saurat. — La chronique flaubertienne de M. René Dumesnil.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Des lettres de Wagner à Judith Gautier, « Le Temps », 30 juin. — *La dernière lettre de Barbey d'Aurevilly à l'Ange Blanc*, « Journal des Débats », 29 juin.

M. Emile Henriol, dans **le Temps**, nous apporte quelques révélations sur la vie amoureuse de Wagner : il s'agit d'une trentaine de lettres adressées, en français, de 1869 à 1878, par Richard Wagner à Judith Gautier, et que lui a communiquées l'expert M. Georges Andrieux. Nous avouerons, écrit M. Henriot, n'avoir pas examiné sans scrupule ces reliques émouvantes, destinées tôt ou tard à la publicité, comme tout ce qui touche l'histoire.

« Mais enfin leur destinataire n'a pas émis le vœu qu'elles fussent détruites après elle : ne pouvant ignorer le sort habituel aux papiers signés d'un grand nom, c'est donc qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elles fussent un jour connues... »

On sait, nous expose M. Henriot, l'affectueuse admiration que Judith Gautier avait, une des premières en France, vouée au célèbre musicien allemand. Avant même l'échec de *Tannhæuser*, à Paris, en 1861, le nom de Wagner lui devait être familier ; elle avait lu l'article enthousiaste de son père sur ce drame entendu à Wiesbaden quatre ans auparavant et l'éloquent plaidoyer de Baudelaire pour l'œuvre du nouveau génie. Dès cette époque, elle se sentait déjà « de cette milice sacrée qui combattait pour le triomphe de Richard Wagner... du petit groupe d'élus appelés à le comprendre, à former autour de lui ce bataillon dévoué qui doit le défendre, le consoler de la haine universelle et le soutenir dans sa montée au Golgotha, en lui affirmant sa divinité... » Un article enthousiaste, à l'occasion de *Rienzi*, lui avait valu des remerciements émus de son dieu ; un voyage à Lucerne en 1869, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam, allait lui permettre de l'approcher et même d'en recevoir, dans l'ermitage de Triebschen, une première hospitalité dont elle nous a conservé, dans ses jolis souvenirs, *le Troisième rang du collier*, une si vivante et si enthousiaste relation. Mais, dans son « juste orgueil d'une amitié si haute », Judith Gautier n'a rien révélé du senti-

ment que, l'âge venu, elle ne se défendait pas d'avoir inspiré à l'auteur de *Tristan* et dont nous retrouvons un évident écho dans les lettres que nous venons d'avoir entre les mains.

Elles ne permettent pas de conclure sur la nature exacte de l'affection nourrie par le musicien sexagénaire pour la jeune et belle poétesse. Peut-être celle-ci ne fut-elle pour lui, dans ce moment de sa vie agitée, qui touchait à peine à la gloire, que l'occasion d'un mélancolique regret. Les tendres, les brûlantes apostrophes de ces lettres ne font que de furtives allusions à la réalité ; mais, si elles n'en trahissent pas complètement le secret, elles révèlent, de la part de celui qui les a écrites, une véritable passion, que ne devaient affaiblir ni l'éloignement, ni l'absence.

Oh ! chère aimée !... Où êtes-vous ?... Je ne vous querelle pas, chère amie ! Et si vous ne m'aimez plus, envoyez-moi du moins de belles choses, puisque vous m'avez dit que c'était votre devoir... Ce papier, qui ne devait dire autre chose que ma grande, ma solennelle inquiétude à cause de votre silence... Rassurez-moi, chère cruelle. Je crois presque que vous mettez de la doute (*sic*) dans mon amour. Il était pourtant bien spontané ! Sans cela, à quoi bon, que pour me troubler. Chère âme ! Parlez, écrivez, hélas !... oh ! vous... — Votre lettre ! oh ! ces écrits, ces bons écrits de votre main si chaude, que je tenais pendant les *Nibelungen*... Oh ! chère ! chère ! et encore chère ! chère !... — Ma belle abondance !... Je devrais moins vous aimer puisque vous êtes encore souffrante, ce qui me prouve que mon amour n'a pas assez de pouvoir sur vous. Tâchez de vous guérir complètement pour me donner de la confiance en moi... — Oh ! vous, âme chaude et douce ! Que je me trouvais inspiré dans vos bras ! Faut-il l'oublier ? Non. Mais tout est tragique... — Je suis triste. Il y a encore réception ce soir, mais je ne descends pas. Je relis quelques pages de ma vie, dictées autrefois à Cosima... Hélas ! aurai-je vous pour la dernière fois embrassé ce matin ? Non. Je vous reverrai. Je le veux, puisque je vous aime. Adieu, soyez bonne pour moi... Judith, oh ! ma belle chaleur, je vous aime toujours... Je vous embrasse, belle aimée, chère et adorée âme ! Mon enfant ! Ma Judith !... Je vous vois toujours, ici de ma table à écrire, à droite sur une chaise longue, me regardant (Dieu ! avec quels yeux !), quand j'écrivais des souvenirs à mes pauvres cantatrices... Oh ! ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vous êtes l'abondance de ma pauvre vie, si bien calmée et abritée (!) depuis que j'ai Cosima... Vous êtes ma richesse, mon superflu enivrant. Beau français, n'est-ce pas ? Mais c'est égal, vous me comprenez... Oh ! chère âme, bien-aimée âme ! Tout est si tragique ! Tout est réel. Mais vous m'aimerez toujours, et moi ! je ne saurais pas autrement, avec la plus forte volonté...

Entre temps, à travers ces lettres, coupant ce halètement de tendresse, où quelquefois on croit retrouver le dialogue pathétique et heurté des héros du drame qui hante son esprit, le musicien s'interrompt pour charger son amie de quelques menues commissions parisiennes : satins, lampas, chiffons à lui procurer pour la décoration de son atelier, bibelots chinois ou japonais qu'elle connaît si bien, essences rares et parfums

dont Wagner paraît avoir été, à travers cette correspondance, particulièrement gourmand. D'autres fois, ce sont des livres qu'il réclame : les traductions des *Upanishads*, du *Rig Véda* et du *Baghavat-Gita*, les œuvres de Mme Guyon, l'amie de Fénelon, l'*Histoire d'un crime*, de Victor Hugo. Peu d'allusions à la France, ni à la guerre, dans ces lettres intimes, si ce n'est, un jour, ce trait qui en dit long sur les choses non dites : « Je vois que vous êtes encore un peu bonne pour moi. Mais quelque amertume s'y mêle : vous rappelez vos souffrances pendant le siège. C'est horrible ! Evitons pour jamais toute querelle sur des choses qui ne valent pas la poudre à canon qu'elles ont coûtée... » Ou ceci, écrit en 1873 :

Je n'entends plus les nationalités ; moi, je ne veux plus d'irritations en ce genre. J'aime les Français, mais je déteste les Alsaciens, et veux garantir l'Allemagne de devenir une grande Alsace, ce d'où elle n'était pas très loin. Alors vous pouvez peut-être encore tirer quelque profit d'une culture vraiment allemande et originale... — Judith, oh ! ma belle chaleur, je vous aime toujours... J'aime vous voir défendre si vaillamment votre patrie en toute occasion, même quand il s'agit de reconnaître que Mme de Pompadour d'il y a treize ans était plus gracieuse que celle d'aujourd'hui (1878). Il n'était question que de cela quand je parlais d'un alourdissement du goût.... Mais je vous admire d'autant plus pour votre patriotisme, parce que j'en suis absolument dépourvu, me trouvant le seul Allemand dans cette population stupide qu'on appelle des Allemands. Ainsi, vous êtes plus heureuse que moi...

Nous relevons encore, parmi ces confidences, plusieurs intéressantes notes de Wagner sur la composition de ses ouvrages, et particulièrement sur *Parsifal*, qui l'absorbe à cette époque tout entier. « Ce nom est arabe. Les anciens trouvères ne l'ont plus compris. *Parsi fal* signifie *Parsi*, pensez aux Perses, adorateurs du feu, *par* ; *fal*, ou fou, dans le sens élevé, c'est-à-dire un homme sans érudition, mais de génie. *Fellow*, en anglais, me paraît être en rapport avec cette racine orientale. Vous connaîtrez (apprendrez, pardon !) pourquoi cet homme naïf portait ce nom arabe... » Et un peu plus tard, cet aveu : « Le dialecte arabe dans lequel devait se trouver *fal*, fou, brute, était de mon invention. Je voulais imposer ce mot à un dialecte quelconque parce qu'il me va... Je relis pourtant Goerres, il doit être sûr de son assertion. Probablement n'a-t-il pas connu l'arabe, mais il l'aura appris par un orientaliste. Du reste, cela ne me trouble pas. Je me moque de la signification des mots arabes et je pense que dans mon public de l'avenir il n'y aura pas trop d'orientalistes... Moi, je ne connais pas l'arabe. C'était un savant allemand, Goerres, qui traduisait le nom de *Parsifal* de la sorte. Le *prédestiné* est bon, mais il ne va plus : c'est le garçon fou, sans érudition, sans académie, ne comprenant rien que par la compassion, qu'il me faut... » Et de nouveau, dans un élan de tendresse, ce retour sur un rêve impossible : « Je rêve de passer encore en réfugié les rues boueuses

de Paris, abandonné par tout le monde. Soudain, je vous rencontre, ô vous, Judith ! Vous me prenez au bras, vous m'emmenez chez vous, vous me couvrez de vos baisers. Ah ! c'est très touchant ! très touchant ! O temps et espace ! Ennemis ! J'aurais dû vous trouver alors, — il y a longtemps de cela !... » Déjà, dans une autre lettre, il avait exprimé le même regret : « Pourquoi, au nom du ciel, ne vous ai-je pas trouvée aux jours qui suivirent la chute de *Tannhæuser* à Paris ? Etiez-vous trop jeune à cette époque ? Taisons ! taisons ! mais — aimons, aimons !... »

Parmi ces lettres, nous en avons retrouvé d'autres confondues : de la main de Cosima Wagner, celles-là, adressées également à la même Judith (qui en a utilisé des fragments dans ses Souvenirs). Ces lettres, qui font le plus grand honneur au caractère et aux qualités de cœur de la dernière compagne du musicien, sont pleines d'affection, de cordialité de confidences, de renseignements précieux sur la vie intime du maître, sur ses travaux, ses lectures, ses amitiés. Dans une de ces missives, Cosima demande à Judith Gautier d'intervenir auprès des éditeurs parisiens, en faveur de Gobineau, que Wagner admire et dont il voudrait voir réimprimer l'*Essai sur l'inégalité des races*... Mais nous avons aussi noté ces quelques lignes, qui n'aident pas à éclaircir le mystère des amours de Richard et de Judith :

Il est un point de votre correspondance avec mon mari qu'il m'est difficile de toucher et impossible de passer sous silence. Je me figure que les expressions très fortes dont il s'est servi vous ont induite en erreur sur son sentiment... Il se sert en français des premières expressions qui lui viennent sous la plume, de là peut-être un malentendu. Si vous l'entendiez comme moi répéter presque tous les jours : *Je ne suis pas musicien, je n'aime pas la musique*...

Faut il voir là, demande M. Henriot, une leçon, un avertissement ? Il ne manquerait pas de délicatesse — ni de malice féminines. Il faut peut-être seulement y voir de la candeur. Et à quelle réalité correspondaient les « expressions très fortes » de Wagner ?

§

A propos des fêtes de Saint-Sauveur-le-Vicomte, M. Henry Bordeaux publie, dans le **Journal des Débats**, un fragment du discours qu'il prononça à cette occasion. J'en extrais le texte encore inédit de la dernière lettre que Barbey d'Aurevilly adressa à l'Ange Blanc :

Jour de l'An 1887.
Never More.

Paris, 3 heures, vendredi.

Ma chère Ame, car vous l'êtes toujours, cette lettre, je pense, vous

arrivera le détestable *jour de l'an*. Vous le savez, j'ai toujours détesté ce jour, mais je vous aime, et voilà pourquoi je vous écris. Depuis ma dernière lettre, à laquelle, par parenthèse, vous n'avez pas encore répondu, j'ai mené une assez triste vie. Ces éternelles corrections des *Œuvres et des hommes* mangent tout mon temps et il s'y ajoute d'autres ennuis ; soit lassitude, soit dégoût naturel de moi-même, je ne m'intéresse plus guère à ce qui m'intéressait autrefois. Ma santé est bonne, mais mon esprit est malade, et je sens ce qu'exprimait si sublimement la pauvre Eugénie de Guérin quand elle disait : « Le ciel tomberait qu'il n'ajouterait pas à mon accablement. »

Avec cela, nous avons le plus horrible des hivers, un froid coupant, de la gelée, de la neige, qui semble vouloir tomber et qui ne tombe point. J'aimais mieux les brumes de Valognes. Elles avaient leur poésie mystérieuse, mais Paris, l'hiver, n'est bon que pour les mondains, et, si je l'ai été dans ces quelques dernières années, je n'en suis plus un ; d'ailleurs, mes bonnes amis, Mme de Poilly et Mme de Brigode, ne sont pas à Paris. Mme de Brigode passe l'hiver à Pau et Mme de Poilly, assez malade du cœur, est encore à Deauville. Je ne vais donc chez personne et je reste au coin de mon feu, livré à ce travail terrible de ces corrections dont je vous parlais plus haut, et qui ne sont pas près de finir ; mes volumes à publier étant nombreux et représentant toute l'œuvre critique de ma vie. Ah ! ma vie ! Elle a été une vie d'efforts, de luttes, de travail sans repos, mais, du moins, elle me sert dans ma vieillesse (cet affreux mot qu'il faut savoir dire !) et elle me fera peut-être une renommée, peut-être... qui sait ? Je n'ai pas grande croyance à la gloire et j'aurais mieux aimé un peu de bonheur avec vous.

Dieu ne l'a pas permis. Il faut se résigner, mais le moyen de ne pas penser aux rêves écoulés... quand on se retourne et qu'on regarde derrière soi...

Ma chère Ame, je vous demande pardon de vous envoyer, pour un *jour de l'an*, ces tristesses, mais je suis dominé par des pensées plus fortes que moi. A d'autres époques, j'avais plus de puissance sur moi-même ; je trouvais dans ce que j'écrivais une diversion, un arrachement à une idée fixe qui me faisait souffrir. C'était cela, avec l'impérieuse nécessité de vivre, qui expliquera mes ouvrages, bien plus que le désir de la gloire que je n'ai jamais beaucoup eu, et qu'une popularité que j'ai toujours méprisée, comme le siècle qui pouvait la donner et qui l'a donnée à des indignes ! Vous donc, mon Ange, ma véritable âme, êtes la raison et l'explication de ma vie et de ma pensée. Et si je vous le dis si tristement aujourd'hui, c'est que cette tristesse vous prouvera ce que vous m'avez été toujours et ce que vous m'êtes malgré le temps et la mort qui peut venir demain.

A vous donc, ma chère Ame, à qui je voudrais tant faire de bien, en lui disant ce que j'ai dans le cœur pour Elle, et qui n'y périra jamais.

Votre fidèle éternellement fidèle,

B.

« Je n'ai pas grande croyance à la gloire et j'aurais mieux aimé un peu de bonheur avec vous ! » C'est la dernière pensée, le suprême regret de l'homme.

R. DE BURY.

ART

Les Salons des Artistes Français et de la Société Nationale (2e série). Terrasse du Bord de l'Eau, Tuileries.

La présentation des œuvres d'art se multiplie et s'émiette. Cette année que les Arts décoratifs ont exilé des grands palais les expositions picturales et remplacé aux Champs-Elysées le tout venant, par un tri capricieux parmi les décorateurs, l'émiettement est plus éparpillé encore.

L'étroitesse relative des baraquements qui ont hospitalisé le Salon aux Tuileries ont réduit chaque artiste à une toile, à une sculpture, à une gravure par tournée. Il a paru opportun de redonner un tour de présentation à chacun, à une seconde tranche. Les Salons en sont assez modifiés pour qu'une nouvelle visite y soit attrayante et instructive.

Les Artistes français ont donné à leurs exposants la facilité de se représenter par une de leurs anciennes œuvres. Ce n'est point que leur bureau ait cru ses sociétaires dépourvus de toiles fraîches. Il faut sans doute interpréter cette autorisation et lui trouver, comme mobile le désir de lutter, dans la mesure du possible, avec ces expositions rétrospectives engendrées par les Arts décoratifs (tels les cinquante ans de peinture française), expositions où les gloires des A. F., surtout les anciennes, ne trouvent pas de place. Il y a assez longtemps que cette divergence absolue, entre le goût public et les peintres qu'on a pu qualifier, qui se sont qualifiés d'officiels et qui furent chamarrés d'honneurs et de médailles par leurs maîtres et leurs pareils, a commencé, mais elle s'est accentuée encore ces derniers temps et, s'il n'y avait plus d'ignorants en Amérique, il y a beau temps que les *pompiers* en seraient réduits aux décorations d'Etat qu'ils occupent, au détriment de vrais peintres, au grand dommage de notre

patrimoine national, qui pourrait s'enorgueillir de tant de belles œuvres si tant de grands peintres n'avaient été, à un temps jadis, encore tout proche, exilés des grandes commandes.

Ni Corot, ni Renoir, ni Courbet, ni Fantin, je ne parle pas des modernes. Et à côté des Puvis, des Henri-Martin, des Besnard, des Jaulmes et un peu plus anciennement de Jean-Paul Laurens, on trouve dans les listes d'Etat des Toudouze, des Gervais et des Flameng, et des Gorgnet qui ne rehaussent rien.

De sorte que l'attention publique depuis longtemps se porte sur le tableau de chevalet, sur le tableau poème, sur le tableau d'impression, et le goût public n'a pas tort.

§

D'un autre côté on ne saurait généraliser à l'excès. Entre les coteries académiques et la surenchère de nouveautés, il s'est créé aux Artistes Français, un peu par hasard, aussi par une certaine bienveillance dans l'accueil, un groupe de gens de talent, de beaucoup de talent, et si Henri-Martin et Ernest Laurent semblent s'en être détachés il leur demeure, en dehors de Quost, un de leur vétérans, Charreton, Guillonnet, Balande et quelques peintres de moindre valeur, mais bons peintres. La sculpture y compte un sculpteur tout à fait de premier ordre. Jean Boucher, et aussi Landowski, Bouchard et les jeunes n'y manquent point. Encore que, dans l'ensemble, les œuvres remarquables soient noyées, elles n'en existent pas moins et la présentation est en général bien faite.

§

Pour cette seconde tranche du Salon, l'aspect des salles et du jardin de sculpture a été à peine modifié. Un monument, une statue ne se transportent pas aussi facilement et aussi économiquement qu'un tableau. Nous retrouvons les même œuvres, sauf le beau groupe de Landowski : *la Becquée*. Additions : un groupe d'enfants de Mme Girardet, d'une jolie sensibilité, une danseuse aux castagnettes anguleuse et mouvementée de M. Langeron, un groupe de Terroir *Sainte-Barbe et le mineur*, un buste de M. Paul Léon de M. Cogniet, modelé avec adresse, un buste du général Dalstein, vigoureux et accentué de Hannaux, une pleureuse de Mengue... rien qui nous apprenne quoi que ce

soit d'important sur l'évolution de la sculpture ou sur leurs auteurs.

§

A la peinture, toutes les toiles ont été décrochées. Il semble que, parmi les Anglais venus au premier groupe, il n'en est guère qui aient renouvelé leur envoi.

Nous retrouvons Fernand Sabatté avec un solide portrait de femme âgée. Ulysse Caputo avec une loge au théâtre, curieusement aménagée pour laisser voir un diaprage de lumière sur l'orchestre, les harmonies lumineuses et pâles de la scène où quelque Roméo s'agenouille devant quelque Juliette, et, au premier plan, les auditeurs de la loge, en toilette un peu archaïque, participant par la date du costume à l'aspect, cherché dans la rareté, du tableau.

Un grand paysage de Gagliardini encadre des raccommodeurs de filets, au bord d'une crique de Provence, avec une intéressante graduation des tonalités des terrains, du premier plan caillouteux au mur versicolore des collines d'en face.

Un paysage de Montezin s'enlève en jolies fluidités vers un horizon frais et pâle. Parmi les paysages de ce salon, le plus beau est, sans aucun doute, celui de Victor Charreton, un coin de jardin, avec un arbuste fleuri, étonnamment coloré, d'une gamme de couleurs somptueuse et veloutée, mise en relief par l'harmonie sobre du fond, pelouse, corbeille de fleurs, architectures embuées de soleil frais. Foreau donne un mélancolique paysage des Charentes, Claude Foreau une vieille cour mangée de glycines, qui n'est pas sans accent, Graux une allée d'arbres au bord d'un canal.

De Mme Bonnet, un grand paysage décoratif ; un beau paysage de neige de Martin-Ferrières. Gaston Balande envoie un paysage composé où le ciel et les grands arbres à la ligne noble, à la frondaison floue ne sont que l'accompagnement d'un détail de vie de la route. L'automobile est arrêtée. Des dames en toilette de voyage en descendent. Il semble que c'est surtout leur démarche, le caractère moderniste de leur allure que le peintre a voulu rendre et déterminer avec une verve précise, accentuée de détails dans la sobriété voulue du paysage.

Notons quelques paysages de Marcel Bain, Claverie, un effet de neige de Dambeza, etc...

Parmi les orientalistes, Anna Morstadt : des cavaliers marocains près d'une porte de ville et des remparts dorés de soleil. L'étude physionomique des cavaliers, la structure de leurs chevaux sont forts intéressantes. Ce qu'ils comportent de mouvement s'harmonise avec la ligne tranquille de la figuration du fond. C'est d'une belle sensation d'Orient.

Dabat évoque un somptueux grouillement de Mauresques, vêtues d'étoffes aux belles couleurs, et atteint l'aspect de fête bruyante qu'il s'est proposé de susciter. Bouviolle dépeint, sous une splendeur blanche de lumière, le marché de Ghardaia. Dabadie nous représente un de ses bons tableaux ; une kouba blanche, bleuie d'ombre en des détails de sa construction, blottie au creux de grandes collines de Kabylie, d'où descend, étroite et rapide, une route qui oppose au sommeil religieux de la Kouba le témoignage de l'activité colonisatrice. Bascoulès continue sa synthèse brusque de murailles blanches et de personnages trop synthétisés et vêtus d'étoffes chatoyantes.

Du Gardier accroche un de ses paysages de Suez, intéressants par la sobre notation de l'eau et du ciel, et la vie familière de ses personnages, cette fois des âniers, poussant leurs bêtes, inscrites d'un joli dessin d'animalier.

Caniccioni nous emmène en Corse. Paysage clair, très chauffé, mer bleue ; des femmes au visage noyé de lumière jusqu'à l'indécision des traits, lavent du linge. L'éclat de la toile donne une impression de vérité d'une belle minute éclatante.

Fernand Maillaud campe, au coin d'une route, une halte de nomades, mélange de demi-nu et d'habillé, groupement adroit des personnages, très beaux arbres, une émotion naturiste sincère dans une sorte d'onction de la couleur.

Synave particularise une Léda, grasse fille rubénienne un peu lasse et contente.

Gustave Besson, bon peintre de la misère, nous montre un chemineau laissant tomber son chargement et butant du front contre un arbre de quelque boulevard extérieur.

Hervé et Buffin peignent, non sans détails heureux, des fêtes populaires et des marchés du nord flamand. Ferdinand Lambert nous montre, sous un ciel noirâtre, les coques des bateaux au repos dans un grand port. P.-M. Dupuy nous synthétise le Luxembourg non sans vigueur, jetant au premier plan de grandes figures de

servantes bretonnes dont les bonnets et les corsages lui fournissent l'aspect décoratif, sur un fond de jeux d'enfants et de corbeilles florales.

Citons le paysage de littoral breton de Mme Leuze-Hirschfeld, la bonne nature-morte de Mlle Gabrielle Guillot, un large paysage de M. de Fontaines, un paysage d'automne déjà frigide de M. Broyelle, d'une émotion réelle, la salle de danse en Bretagne de M. Silbert, un coin d'eau de Menneret.

Van Maldère est le peintre de la Provence d'été. Sa petite chapelle, étincelante de lumière crue sous un ciel d'un bleu sans variations, donne une note singulièrement juste et puissante dans sa facture graduée, harmonieuse et violente.

Des portraits : Jules Adler retrace un vieux paysan rougeaud, madré, ironique; de bons portraits de Fougerat, Bergès, Déchenaud, Bivel, une étude de jeune fille dans des harmonies discrètes et provinciales de Muenier, un portrait de Krier, un peu pâle mais bien serti d'un éparpillement ordonné de cuivres et de faïences paysannes.

§

A la Société Nationale, moins de modifications, nombre de toile, demeurent en plan.

La Sainte Famille, de Victor Koos, qui vient de mourir, n'est point sans qualités : un carton décoratif, dessin rehaussé de quelques teintes, et présentant un moment d'attention méditative des personnages de la Sainte Famille, les uns vis-à-vis des autres ; et si l'expression de leur émotion attendrie est un peu trop pareille, elle n'est point sans intimité.

André Chapuy donne une belle page décorative, une belle fille nue, dont la tête se perd dans le fouillis de branches florées qu'elle dépouille. L'attitude est juste et le thème s'encadre d'un beau luxe de fleurs et d'oiseaux au beau plumage pourpre et doré.

Un jugement de Pâris, de Paul Bret, est ingénieux. Pâris sortant d'un fleuve, tend la pomme d'or. L'artiste a voulu varier les aspects des décors : Minerve de facture un peu aiguë et casquée, Junon drapée; seule, Vénus est nue. Il y a certainement là des intentions littéraires, et le tableau n'est pas mal composé.

D'Eugène Cadel, une fuite en Egypte, dans un paysage de sable et de pins. Saint Joseph traité en figurine rustique.

Parmi les portraits, un dessin rehaussé, figure de jeune homme de Louise Breslau, revêtu de son extraordinaire puissance d'intimité expressive ; un assez bon portrait de femme de Miss Agnès Goodsir; de Louise Breslau un très beau tableau de fleurs.

Citons la fête foraine de M. René Olivier, avec des costumes exacts, des mouvements justes, un sens de l'atmosphère et un grouillement bien ordonné de personnages, le beau pays de Laurent Gsell, course de personnages allègres dans un décor de lumière dorée sur des eaux et des collines amènes, une danseuse d'Antoni, un lion fortement établi de Deluermoz, des reliures d'un joli caractère de finesse de Mme Malo-Renault.

Le renouvellement est ici de moindre intérêt que la première présentation.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Musée de la Légion d'Honneur. — Installation de la Bibliothèque et du Musée de la Guerre au donjon de Vincennes. -- Le nouveau Musée de San Francisco. — Mémento bibliographique.

Le **Musée de la Légion d'Honneur**, créé, en annexe du palais de la grande-chancellerie, sur la rue de Bellechasse, et qui avait été inauguré le 25 mars dernier, est ouvert depuis un mois au public. L'idée première de ce musée est née de l'exposition qui, en 1912, montrait au Musée des Arts décoratifs un ensemble de documents et souvenirs relatifs à notre ordre national. Elle prit corps définitivement lorsqu'en 1920 une généreuse donation de M. Maurice Bucquet apporta à la grande-chancellerie une collection d'environ 18.000 objets de toute espèce qu'il fallut trouver le moyen d'exposer. Une souscription ouverte parmi les légionnaires, et surtout la contribution généreuse de deux Américains, dont l'un a voulu demeurer obstinément anonyme et dont l'autre est M. William Nelson Cromwell, fournirent rapidement les fonds nécessaires à l'édification de l'annexe dont nous parlions tout à l'heure, simple et élégant bâtiment dû à l'architecte Jean de la Morinerie. La porte franchie, on se trouve dans un vestibule circulaire orné des bustes de Henri IV, fondateur de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, de Bonaparte, fondateur de la Légion d'Honneur, du premier grand-chancelier Lacépède et du grand-chancelier actuel, le général Dubail; le pavement de marbre

reproduit un dessin de l'architecte Peyre, approuvé jadis par Lacépède, mais resté inexécuté. A gauche, deux salles, de grandeur inégale, vont nous offrir l'histoire des anciens ordres de chevalerie française. Deux grandes et belles toiles de J.-B. Vanloo et J.-F. de Troy, cédées par le Musée du Louvre où on ne les remarquait guère, et qui ici prennent une importance et une signification plus considérables, représentent *L'Institution de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III* et *Le premier chapitre de l'ordre du Saint-Esprit*. Un grand et un petit manteau de ce même ordre, venus du Musée de Cluny, un grand collier du Saint-Esprit, un magnifique habit de cour brodé du temps de Louis XV avec la plaque de l'ordre de Saint-Louis, le grand collier de cet ordre avec le grand cordon porté par Louis XVI, un costume brodé d'or porté au sacre de Charles X par le dauphin, s'admirent dans des vitrines, tandis qu'aux murs un portrait de Louis XIV de l'école d'Hyacinthe Rigaud, provenant du Musée de Versailles, et un portrait en pied de Philippe-Egalité par Larivière, accompagnent deux superbes tapisseries aux armes de France, l'une tissée aux Gobelins au XVII[e] siècle, l'autre à Beauvais sous la Restauration. A ces pièces marquantes s'ajoute une nombreuse série de gravures et de documents retraçant l'histoire de nos ordres de chevalerie avant Napoléon I[er].

De l'autre côté du vestibule, une grande salle nous met en présence de l'Empereur. Au centre, sous un médaillon en broderie qui surmonta son trône et entre des sabres d'honneur qui furent, avant l'ordre qu'il devait fonder, les récompenses de la valeur, une copie du grand portrait d'Ingres appartenant à la ville de Liége nous le montre n'étant encore que Premier Consul ; et voici, surmontant les vitrines où des documents et les pièces innombrables de la donation Bucquet — modèles de croix, médailles commémoratives, objets de toute espèce — retracent l'histoire de la Légion d'Honneur et des autres ordres créés par l'Empereur ou par ses frères, d'autres œuvres d'art : le *Portrait de Lacépède*, par Hersent, *La Première distribution des croix de la Légion d'Honneur à l'église des Invalides*, par Debret, le célèbre tableau de Charlet : *Napoléon se reposant dans une chaumière le soir de la bataille de Champaubert*, don du comte de Chaffault, un très beau dessin de Gros : *La Mort de Lannes*, offert par M. David Weill, etc. Puis d'autres vitrines

renferment encore des sabres d'honneur, l'épée de Marmont, celle du maréchal Baraguey d'Hilliers, enfin des souvenirs émouvants de l'Empereur : un morceau du ruban rouge qu'il portait à Waterloo, une boucle de ses cheveux, un morceau du drap mortuaire qui recouvrit son cercueil. — La petite salle qui suit continue cette évocation : sur le mur du fond, une grande toile d'Yvon représente *Napoléon récompensant les artistes après le Salon de 1808*, et l'on voit David recevoir la croix de sa main : à gauche, un portrait en buste de Napoléon par Robert Lefèvre ; au-dessous, *Napoléon sur son lit de mort* par Horace Vernet, puis la cravache de l'Empereur et une aquarelle de Meissonier : *Napoléon à cheval*.

On entre ensuite dans une autre petite salle consacrée aux « amitiés américaines », et c'est un ensemble de documents ayant trait à la guerre de l'Indépendance : les maquettes de quatre tapisseries d'après Casanova, commémorant la *Capitulation de Yorktown*, la *Prise de la Grenade*, l'*Attaque de Brimsonhill* et la *Prise de Pensacola* ; une suite de très rares gravures de Ponce et Godefroy retraçant tous les épisodes de la lutte ; un grand portrait de Washington peint par Healy et, gravé par Debucourt, un portrait de Lafayette ; un livre d'Heures enluminé du xve siècle ayant servi de missel à ce dernier ; bien d'autres souvenirs encore.

Une dernière salle, à laquelle conduisent quelques marches, a trait à l'époque du Second Empire et à la dernière guerre, et l'on devine bien que ce n'est pas la moins captivante. On y verra, entre autres curiosités, le portrait lithographié d'une ancienne cantinière, la veuve Brulon, qui fut la première femme décorée, la croix de Lamartine, les procès-verbaux de réception dans l'ordre de Renan et de Chevreul, la rosette de Pasteur, la médaille militaire de Napoléon III, enfin, avec la série des portraits de nos maréchaux et généraux de la Grande Guerre, peints par M. J.-F. Bouchor, et des pastels d'Eugène Burnand représentant les « Alliés dans la guerre des Nations », les décorations portées par nos grands chefs pendant la guerre et dont des lettres autographes attestent l'authenticité : la plaque de grand officier de Joffre et la croix de commandeur de Foch à la bataille de la Marne, les croix des généraux Lanrezac, Pétain, Mangin, Nivelle, Dubail, Maistre, Fayolle, Weygand, Gouraud, la croix

d'officier de Guynemer, etc., enfin la médaille de 1870 du général Maunoury. Un tel ensemble ne pourra certainement qu'inciter bien des personnes à enrichir de dons semblables cet émouvant Musée du Souvenir.

Le 27 juin a été inaugurée au château de Vincennes, dans le pavillon de la Reine, l'installation définitive de la Bibliothèque et du **Musée de la Guerre** qui, depuis leur fondation par M. et Mme Henri Leblanc, n'avaient trouvé, avenue Malakoff, puis rue du Colisée, que des abris provisoires où ils étouffaient (la bibliothèque, à elle seule, compte 105.000 volumes et 8.000 périodiques dans toutes les langues, et les collections du musée — encombrées d'ailleurs de quantité de peintures et d'aquarelles dont l'intérêt aussi bien documentaire qu'artistique est insignifiant — ne sont pas moins abondantes). Le *Mercure* ayant tout dernièrement parlé en détail de ce musée (1), nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs à cet article qui leur donnera sur cet ensemble tous les renseignements nécessaires.

§

La place nous a manqué jusqu'ici pour annoncer la création aux Etats-Unis d'un nouveau musée. On se souvient qu'en 1923 eut lieu à Paris, au palais de la Légion d'Honneur, une exposition d'œuvres d'art français offertes à la ville de San Francisco par M. et Mme Adolphe Spreckels pour être placées dans un musée, le **Californian Palace**, construit à leurs frais en mémoire des soldats de Californie tombés pendant la dernière guerre, et qui devait être la reproduction exacte du charmant hôtel de Salm-Kylburg devenu le palais du grand-chancelier de notre ordre national (2). Ce nouveau musée a été inauguré le 11 novembre dernier, anniversaire de l'armistice, par une exposition d'art du XIXe siècle organisée par M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures au Musée du Louvre, et le regretté Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin. Ce choix très judicieux comprenait 206 peintures, 320 sculptures et médailles, 170 gravures, et plus de 250 œuvres d'art de toute espèce. Parmi les peintures, on admirait notamment l'*Homme à la houe* de Millet, une *Danse des nymphes* et quatre autres

(1) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1925, p. 108 et suiv.
(2) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1923, p. 211-212.

toiles de Corot, une *Cour de maison au Maroc*, de Delacroix, le *Martyre de saint Symphorien*, d'Ingres, des paysages de Daubigny et de Boudin, la *Serveuse de bocks*, de Manet, plusieurs toiles de Sisley, de Claude Monet, de Pissarro, de Renoir, le *Portrait de Clemenceau*, par Carrière, celui de Fantin-Latour par lui-même, une réplique du *Pauvre Pêcheur*, de Puvis de Chavannes, un Monticelli, trois Cézanne, cinq Degas, un Toulouse-Lautrec, six Gauguin, deux Van Gogh, enfin des œuvres significatives de nos principaux peintres actuels. Une même heureuse sélection groupait des œuvres de Rodin (au nombre de 34), de Bourdelle, de Pierre Roche, de Théodore Rivière, de Bouchard, de nos médailleurs, de nos meilleurs graveurs : Meryon, Bracquemond, Carrière, Fantin-Latour, Degas, Toulouse-Lautrec, Odilon Redon, Forain, etc., de nos décorateurs et artisans : Brandt, Dunand, Dufrêne, Lalique, Marinot, Ruhlmann, etc. Enfin, ce qui n'était pas le témoignage le moins éloquent de notre génie artistique, 101 photographies — qui resteront, espérons-le, à demeure dans ce musée — reproduisaient les plus beaux monuments de notre architecture depuis l'époque romane jusqu'à nos jours. Enregistrons avec plaisir les sympathies que nous attirent de la part d'une élite un enseignement et une propagande si utiles ; mais regrettons en même temps que ces sympathies n'aient plus aucun pouvoir dès que, passant du domaine de l'art dans celui de la finance, nos ex-associés de la Grande Guerre, si tardivement entrés dans la lutte où nous combattions pour eux autant que pour nous et, en les attendant, offrions notre sang et notre sol en holocauste, font le compte de ce qu'ils appellent nos « dettes » et, tout gorgés d'or, moins soucieux de notre ruine que du relèvement de leurs anciens ennemis, réclament, avec l'âpreté qu'on sait, à leurs compagnons de guerre, les milliards dépensés pour la cause commune....

Mémento. — La célébration, qui eut lieu il y a deux ans et l'an dernier, des centenaires de Prudhon et de Géricault se continue dans deux ouvrages récents qui seront accueillis avec plaisir par les admirateurs de ces deux maîtres : simples catalogues de leur œuvre, mais catalogues dressés avec un soin, une conscience et une érudition où la critique la plus sévère ne trouverait rien à reprendre, ils servent la mémoire de ces deux artistes mieux que ne feraient les plus somptueux monuments. Le premier surtout, publié par la Société de l'Histoire de l'art français et dû à M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures, des

dessins et de la Chalcographie au Musée du Louvre, *L'Œuvre de P.-P. Prud'hon* (Paris, Armand Colin ; in-8, XXII-546 p. av. 32 planches ; 50 fr.) est, par l'abondance de la documentation, qui épuise vraiment le sujet, l'instrument de travail le plus précieux qui existe sur le maître délicieux que M. Guiffrey appelle à juste titre le Chénier de la peinture française. Après une introduction où l'auteur résume le caractère de l'œuvre de Prud'hon, il rappelle les nombreux et divers travaux publiés sur lui et la belle exposition de ses œuvres organisée en 1874 par Camille et Eudoxe Marcille, suivie d'un essai par ce dernier d'un catalogue de l'œuvre du maître, qui ne fut pas publié et dont les notes, grâce à l'obligeance de la famille Chévrier-Marcille, ont servi de point de départ à M. Guiffrey dans la rédaction du sien où elles se trouvent révisées, complétées et augmentées considérablement par le dépouillement de tous les catalogues de musées, de galeries particulières, d'expositions et de ventes ; puis vient ce catalogue de l'œuvre : près de 500 pages où sont énumérées successivement les compositions peintes ou dessinées classées par sujets (scènes mythologiques, religieuses, historiques ou allégoriques, portraits, sujets de genre), les décorations peintes réalisées ou projetées, les projets de monuments, de décorations sculpturales, de médailles, les illustrations de livres, les diplômes et vignettes administratives, adresses, cartes d'invitation, enfin les études d'après l'antique, d'après les maîtres ou d'après nature, et les albums de croquis ; en un mot, tout ce qu'on connait d'œuvres de Prud'hon, soit, au total, 1311 numéros pour chacun desquels M. Guiffrey donne la description du sujet traité, ses dimensions, l'indication du mode d'exécution, enfin tous les renseignements souhaitables sur son histoire : les collections où il a passé, les expositions et les ventes où il a figuré, les ouvrages où il a été mentionné, etc. Les plus belles de ces œuvres, peintures ou dessins, au nombre d'une soixantaine, sont reproduits hors texte en phototypie, et un index par ordre alphabétique de tous les sujets et de tous les noms cités ajoute encore à la valeur de ce volume, que les historiens d'art placeront parmi les livres les plus utiles de leur bibliothèque.

L'autre catalogue, consacré à Géricault, s'il ne concerne que son œuvre gravé, n'est pas moins excellent. Il fait partie de ce grand ouvrage, *Le Peintre-graveur illustré (XIXe et XXe siècles)* où l'érudit expert et le parfait connaisseur des gravures anciennes et modernes qu'est M. Loys Delteil a voulu continuer, pour les productions de nos artistes contemporains, l'œuvre de Bartsch, de Mariette et de Georges Duplessis, et où il a déjà donné en dix-sept volumes, dont plusieurs sont épuisés et très recherchés des amateurs, le tableau de l'œuvre complet de Théodore Rousseau, Meryon, Ingres et Delacroix, Zorn, Corot, Rude, Barye, Carpeaux et Rodin, Paul Huet, Carrière,

Degas, Toulouse-Lautrec, Leheutre, Daubigny, Goya, Raffaëlli, Sisley et Renoir. Le caractère particulier de ces catalogues, qui les rend extrêmement précieux, est qu'ils ne se contentent pas de décrire chaque pièce en apportant sur elles toutes les références possibles avec la mention de tous ses « états » successifs, mais qu'ils en donnent, de plus, la reproduction : on a ainsi sous les yeux non seulement le catalogue, mais la collection en fac-similé de toutes les gravures du maître étudié. Le volume qui nous occupe (Paris, chez l'auteur 2, rue des Beaux-Arts ; in-4, av. 104 reprod. ; 60 fr.) renferme les lithographies où Géricault, soit seul (en 78 pièces), soit (pour les 19 autres) en collaboration avec d'autres artistes, s'est plu à traiter, comme en peinture, des scènes militaires (*Mameluck défendant un trompette blessé*, *Retour de Russie*, *Chariot chargé de soldats blessés*, *Trompette de hussards*, etc.) ou à tracer des études de chevaux à l'écurie, sur le champ de foire, chez le maréchal-ferrant ou sur la pelouse des courses avec une justesse d'observation, une maîtrise d'exécution dans le rendu des mouvements et de l'atmosphère, qu'on ne se lasse pas d'admirer. « N'eût-il laissé que ces estampes », remarque à juste titre M. Loys Delteil dans l'excellente préface dont il a fait précéder leur nomenclature et leur reproduction, « que celles-ci suffiraient amment à lui assurer l'immortalité ».

Un dix-neuvième volume (120 fr.), qui paraît au moment où nous terminons cette chronique, nous apporte dans les mêmes conditions l'œuvre gravée, extrêmement intéressante, de trois artistes belges : le peintre d'histoire Henri Leys (20 planches), le délicieux intimiste H. de Braekeleer (80 planches), le fantaisiste et visionnaire James Ensor (132 planches), dont la *Cathédrale*, notamment, est une création inoubliable.

Deux nouveaux fascicules du *Catalogue-guide de la peinture au Musée du Louvre*, entrepris par l'*Illustration* sous la direction de M. Jean Guiffrey, conservateur du département des peintures, ont paru dernièrement, dus, comme les précédents, à des spécialistes que leurs études antérieures désignaient entre tous pour les rédiger et en faire des ouvrages excellents. L'un, consacré à *L'Ecole hollandaise* (80 p. av. 89 fig. et 1 planche en couleurs ; 12 fr.) est dû à Mlle Clotilde Misme; l'autre, *L'Ecole allemande* (30 p. av. 32 fig. et 1 planche en couleurs ; 8 fr.), à M. Louis Réau. Tous deux apportent sur les peintures de ces écoles — celles de la première particulièrement nombreuses et importantes, comme on sait, celles de la seconde moins abondantes, mais offrant pourtant de nombreux chefs-d'œuvre des maîtres rhénans, de Cranach, de Dürer et de Holbein — des notices savantes accompagnées de références historiques et bibliographiques très utiles, et de la reproduction en excellentes photogravures des principales toiles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LES ARTS DÉCORATIFS

Une rétrospective au musée Galliéra. Peut-on parler d'un style nouveau? — Au musée Galliéra, sous les plus officiels auspices, — bien qu'en marge de la grande Exposition, — vient de s'ouvrir une rétrospective d'art décoratif, englobant la période à cheval sur deux siècles (de 1890 à 1910) et à laquelle se rattachent : 1° les précurseurs tels que l'illustrateur Emile Grasset, les impressionnistes Renoir et Monet, Henri Cros qui retrouva le secret de la fabrication des pâtes de verre, Jules Chéret, le plus spirituel et le plus gracieux des inventeurs de l'affiche parisienne, le génial Carriès, l'animalier Gardet, Braquemond, Carrière, Odilon Redon, Armand Point, Cazin et le sculpteur Alexandre Charpentier qui, sur le tard, choisit comme collaborateur Albert Besnard ;... 2° le ferronnier Dampt, le joaillier Nocq, Plumet, Aubert et Tony Selmersheim que je place à part, puisque — avec Etienne Moreau-Nélaton — ils osèrent déjà, vers 1896, proposer à la ville de Paris (qui refusa) la construction, dans l'enceinte de la foire internationale de 1900, d'une maison-type du foyer moderne (1),...et 3° les Defeure, Gallé, Majorelle, Bigot, Benouville, Bellery-Desfontaine, Eugène Gaillard, Daum, Feuillâtre, Ch. Rivaud, Libérato-Zola, Massoul, Edgar Brandt, Delaherche, Lalique, Rumèbe, Decœur, Lenoble, Dunand, Jaulmes et beaucoup d'autres que l'on retrouve en grande partie parmi les exposants des différentes galeries à l'Esplanade des Invalides et au Grand Palais, si habilement métamorphosé par Charles Letrosne.

Il est donc inutile d'insister sur l'intérêt que les collections, réunies à Galliéra, présentent, pour ceux qui veulent une réponse à cette simple question : « Pouvons-nous parler en 1925 d'un style nouveau ? », sans tenir compte, bien entendu, du degré de valeur esthétique qui, pour nos yeux contemporains, émane de ce style.

Eh bien, oui... s'il y a eu un style 1900, il existe aussi du 1925. Il ne s'agit que de s'entendre sur le mot style et de savoir si on ne le confond pas avec mode et goût...

La recherche d'une stabilité élégante, du dépouillement ornemental qu'elle entraîne et d'une simplification correspondant au

(1) Voir l'*Essai sur l'Art décoratif français*, par Gab. Mourey.

sens mathématique, industriel et utilitaire de nos jours, tend à faire disparaître complètement la courbe essentielle de l'Ecole nancéenne, la courbe étirée, fragile, monotone à force de boursouflures, en constante contradiction avec une application pratique à laquelle elle tendait, cette courbe macaronique enfin et les variantes qu'elle imposait... et qui, par exemple, fleurit aux entrées du métro.

Mais ce qui exaltait ses partisans, nourris de Ruskin — le prodigieux vulgarisateur —, mais ce qui, par eux, fit concevoir l'idée d'un style vivant, mais leur préoccupation de réagir contre les néophytes du genre *second-empire*, mais leur certitude que l'ère des ingénieurs — ces impitoyables conquérants des maîtres-maçons et des enlumineurs — méritait des formes propres, mais le fond même de la pensée d'inspirateurs comme Rodin, Roger Marx, Jean Lahor, Frantz Jourdain qui fonda le salon d'automne, Bing qui fonda la revue *L'Art Nouveau*, tout cela anime encore nos décorateurs...

La présente évolution s'est attaquée aux lignes, non aux bases... et il serait fou de s'imaginer qu'entre l'expression artistique de naguère et celle de 1925, il existe incompatibilité de sources et de buts. Pas plus que dans l'éblouissant *Louis XV* et le reposant *Louis XVI*.

Les preuves de cette continuité dans l'effort abondent à l'exposition des Arts Décoratifs ; souvent même on y découvre des restes discrets *d'Art nouveau*, comme on disait en 1900 : l'imprévu y est plus rare.

Si çà et là un vase, une coupe, un bijou, un bronze, une pièce d'argenterie, une faïence, un meuble flattent l'œil et le surprennent agréablement, en général artisans et ensembliers, victimes du rythme hâtif et simplifié de l'époque qui ne permet plus guère à l'imagination de mûrir pleinement, se rejoignent au même carrefour où règnent le mastoc que nous vaut le désir de résumer, le sommaire qui prend des airs de simplicité, l'étranglé qui veut être du trapu. Mais, en fin de compte, il existe dans tout cela, assez d'homogénéité, de nouveauté et d'unité de pensée, pour que l'on puisse y reconnaître un mode nettement établi de traiter le bois, le fer, la soie, la toile, la pierre, le verre, la glaise, le papier, bref toutes les matières qui servent à la réalisation du confort d'aujourd'hui.

A nos arrière-petits-fils d'en saisir la beauté, de ressentir l'émotion qu'en fera dégager la patine des ans !

Pour confirmer cette règle de l'insensibilité, sinon de l'injustice, de la critique devant les essais contemporains, s'imposent, bien entendu, quelques rares exceptions auxquelles je limiterai mes citations. Car tout un volume du *Mercure* ne suffirait point pour traiter en détail les *classes* dans lesquelles sont répartis les envois.

C'est d'abord l'intérieur du pavillon Sue et Mare dont les cimaises, couvertes de tableaux par Derain, Segonzac, de la Fresnaye, Boussingault, Luc-Alb. Moreau et Jean Marchand, entourent — rotonde ajourée — un ameublement aux tapisseries d'après Charles Dufresne, des bronzes de Despiau et de Poisson, de la verrerie de Marinot, des céramiques de José Martin... Une richesse sans lourdeur n'empêche pas une suffisante intimité de régner, grâce aux justes proportions du tout, à sa lumière calme, à ses couleurs prudemment choisies.

A cette même catégorie de réussites décoratives, appartiennent encore la jolie, la claire, la soyeuse *Chambre de Madame* par André Groult qui, avec un goût sûr, a accroché aux parois — pour corriger leur monotonie — des esquisses signées Marie Laurencin... et enfin, dans une section étrangère, cette orgueilleuse petite pièce danoise, par Otton Meyer et Aage Rafn, au profond sofa couvert de *poulain*, au foyer en coquille, aux murs tapissés de toile rehaussée d'arabesque sépia.

Les Roumains qui, sans fausse honte, ont reconnu n'avoir, pour le moment, rien de nouveau à montrer, — quelle leçon pour certains ! — nous prouvent que leur folklore avec ses artisans a existé néanmoins, et ne peut pas ne pas bientôt revivre : qui n'a vu le superbe ensemble de vieilles étoffes, poteries, peintures murales et imagerie religieuse que vient de prêter Bucarest au Musée du Jeu de Paume ?

Par contre, nous qui avons des Raoul Dufy, — à peine représenté, même au Palais lyonnais, où figure un seul modèle de soierie de son invention — des Braque, des Maurice Vlaminck, nous les cachons. Les étrangers, dans ce sens, suivent : chez les Hollandais — dont on ne peut assez admirer les vitraux de R. N. Roland Holst, dans leur *Habitation Moderne* — on ignore Verhoeven et van Dongen ; chez les Espagnols, — où Mateo

Hernandez n'arrive point à nous faire oublier Manolo,— on cherche en vain les travaux de Pablo Picasso.

Les jurys sont moins blâmables quand il s'agit de ce qu'ils ont admis dans leurs rayons respectifs que pour ce qu'ils ont omis! Les éditeurs, pour ne parler que d'un seul cas, ont été obligés d'organiser des expositions supplémentaires du livre, les uns à la mairie du VI[e] arrondissement, d'autres, comme Bernouard, à la galerie Briant-Robert ou ailleurs...

C'est exprès si j'ai glissé sur le manque d'allure des entrées et portes de l'exposition qui semblent plutôt barrer la route au passant que l'appeler ; sur l'infâme pacotille qu'en des baraques le long du Cours la Reine et du quai d'Orsay, des boutiquiers débitent, sous le nom d'art populaire ; sur la bizarre exploitation de l'idéal régionaliste, sur le cimetière *modern style* et sur la présence de constructions exotiques qui firent le bonheur de la manifestation coloniale de Marseille, il y a trois ans.

Faut-il conclure ? Je pense que non. Que notre actuelle kermesse serve seulement à faire renaître un peu de franche fraternité entre les peuples qui affluent vers la capitale, et il y aura lieu de se réjouir...

On assisterait alors à l'éclosion d'un style auquel on pourrait donner le plus beau nom que jamais aucun aura porté, celui de *style de la paix*.

VANDERPYL.

ARCHÉOLOGIE

J. de Morgan : *La préhistoire orientale*, t. I[er], *Généralités*, Paris, Geuthner, 1925. — S. Langdon : *Excavations at Kish*, vol. I, Paris, Geuthner, 1924. — Charles Jean : *Le péché chez les Babyloniens et les Assyriens*, Piacenza, Collegio Alberoni, 1925.

Orientalisme. — J. de Morgan, qui mourut l'an passé, consacra les dernières années de sa vie à la préparation d'une mise au point de ses théories scientifiques : **la Préhistoire orientale**. Le premier volume est une véritable introduction générale aux résultats de ses multiples explorations. Tous ceux qui s'occupent d'orientalisme connaissent le nom de J. de Morgan, directeur des Antiquités en Egypte, puis directeur de la Délégation française en Perse. Une expérience de nombreuses années, acquise sur des terrains divers, jointe à des connaissances qui

manquent à beaucoup d'entre nous (J. de Morgan était géologue), avait dirigé son attention vers des problèmes qu'on aborde d'ordinaire de points de vue différents. Il s'intéressait à l'origine des civilisations anciennes et faisait, dans l'évolution de l'humanité, place à un facteur souvent négligé, les conditions climatériques des pays envisagés. Ce premier volume reflète la conviction de l'auteur sur un domaine où la part des hypothèses sera toujours prépondérante. Il étudie les origines de la vie, l'arrivée des phénomènes glaciaires qui ont séparé d'une façon presque absolue les populations les unes des autres, puis l'époque des alluvions quaternaires dont la conscience des hommes a gardé partout le souvenir sous forme d'un déluge. Cette période est suivie de repeuplement, d'un changement des habitats, de sorte que les groupes qui se sont formés alors ne se rattachent que d'une manière bien vague aux familles paléolithiques. « Après cette phase d'inondations, la division des peuples ne correspond plus avec la répartition primitive. » C'est un renouveau que caractérise l'association de la pierre polie et du métal dans le proche Orient, et J. de Morgan conclut : « Tout ce que nous pouvons espérer découvrir, ce sont les foyers secondaires et non les berceaux des groupes humains, car ces berceaux appartiennent aux temps antédiluviens. »

Le volume se termine par un chapitre sur la chronologie ; J. de Morgan reste fidèle à la chronologie « longue » qu'il a si souvent défendue. (Origine de la civilisation historique vers 4500 ou 5000.) Le problème est complexe. Ed. Meyer, qui a reconnu chez les Egyptiens l'existence d'un calendrier sothiaque (l'année solaire commençant avec le lever de l'étoile Sothis), applique cette donnée aux périodes antérieures à celle des Antonins, où nous la voyons manifestement adoptée en Egypte. J. de Morgan s'élève contre cette conception ; il n'admet pas les corrections que les archéologues ont fait subir aux textes pour justifier la chronologie courte. Je ne partage pas son opinion ; si, comme je le crois aussi, l'invention de la chronologie sothiaque ne doit pas être retenue en tant que système applicable aux hautes époques, il n'en reste pas moins que l'histoire de l'Egypte, de l'Egée, de l'Asie Occidentale, nous fournit des recoupements archéologiques ; que le calcul d'observations astronomiques notées par les anciens (éclipses par exemple) donne des dates qui imposent une chro-

nologie réduite. Enfin, ce que réclamait J. de Morgan lorsqu'il écrivait son volume : une liste complète de dynasties, qu'on n'avait pas jusqu'alors, a été trouvé depuis pour le pays de Sumer-Akkad ; cette liste royale ne donne place, elle aussi, qu'à la chronologie courte. (Aurore de l'histoire vers 3300 avant notre ère pour l'Egypte et l'Asie Occidentale.) Ce volume, qui n'est qu'une sorte de préface à l'étude détaillée des premières civilisations, soulève donc des problèmes d'un prodigieux intérêt.

Les premières fouilles régulières entreprises sur le site de Kish, en Mésopotamie, sont l'œuvre d'un Français, M. de Genouillac, et datent de 1911. Depuis la guerre, les travaux ont été repris par les Anglo-Saxons, et M. S. Langdon oppose les résultats de ces nouvelles fouilles de **Kish**, qui ne sont qu'à leurs débuts. La ville de Kish répond aux lieux dits El Oheimir et Inghara ; c'est une ville très ancienne du royaume d'Akkad (plus tard nommé Babylonie), dont les dynastie sont sémitiques ; mais la première couche de civilisation à Kish comme partout ailleurs en Asie Occidentale, n'est pas sémitique ; Kish fut occupée d'abord par les Sumériens. La ville que représentent aujourd'hui une série de collines de décombres dut être considérable ; elle était sans doute irriguée par le Shatt-en-Nil, dont le lit se trouve à quelque distance. A Oheimir, des sondages ont mis au jour des bâtiments et des tablettes de l'époque de Hammurabi (environ 2000 av. J. C.), tandis que dans la partie est des ruines doivent se trouver les palais des vieux rois sumériens et sémites. Les fouilles de Kish ont fourni des documents qui intéressent à la fois l'ethnographie et l'archéologie. Parmi ces derniers monuments, datant de la période la plus archaïque, sont des tombes sumériennes avec leur mobilier funéraire ; il consiste surtout en céramique. Dans un palais de la période sumérienne, on a recueilli une série de figurines découpées dans du calcaire blanc et destinées à être incrustées sur un fond noir bitumineux : personnages et animaux qui représentaient sans doute des scènes de la vie pastorale, en relation avec le culte naturiste des anciens Sumériens. Egalement sur le site de ce palais sumérien, les fouilles, ont fait découvrir une tablette écrite en caractères pictographiques. Tous les signes sont, en général (sauf les chiffres), d'une forme plus ancienne que ce qu'on possédait jusqu'à présent. Le signe qui signifie « tête », par exemple, est représenté par une véritable tête.

(On sait que l'écriture cunéiforme était, à l'origine, hiéroglyphique, comme celle des Egyptiens.) Cette tablette nous reporte à deux siècles au moins plus haut que les plus anciens spécimens connus d'écriture sumérienne. Une autre partie très importante des découvertes est l'exhumation de crânes provenant du site du palais sumérien (environ 3000 ans avant J. C.). Ils révèlent la présence en Sumer, à cette époque, de deux types distincts d'humanité, le type brachycéphale, le type dolichocéphale. Ce dernier caractérise les Sémites ; le premier, les Asianiques auxquels appartiennent les Sumériens. Il est vraisemblable que ce type dolichocéphale représente la variété orientale de la « race brune » qui est, à peu de choses près, ce qu'on a appelé la « race méditerranéenne ». Au type brachycéphale appartiennent la « race alpine », la « race dinarique » et l' « arménoïde » d'une part, la « race mongolique » de l'autre. L'aire de dispersion de ce stock de populations comprend une partie des côtes méditerranéennes, la Syrie, la côte de la Mer Rouge et une partie de l'Arabie du sud. Elle s'étend, en somme, de l'Inde au nord de la Mer Noire, par l'Asie Centrale, et à l'ouest touche les Balkans. Ces découvertes concordent avec les théories de Günther et de von Luschan. Ces premières recherches sur un des plus vieux sites où se soit développée la civilisation offrent des résultats aussi intéressants que variés.

Les Babyloniens ne nous ont pas laissé de livres didactiques, mais il est possible, de la multitude de documents que nous possédons, de dégager leur doctrine sur des points particuliers de leur religion. C'est ce qu'a fait M. Ch. Jean pour le **Péché**. Au physique comme au moral, le pécheur babylonien mène une vie misérable ; il est sans force, inquiet, sans contrôle de lui-même. C'est que son péché ayant irrité les dieux, ceux-ci se sont détournés de lui ; ils ont laissé la place libre aux démons et le pécheur est un « possédé ». La variété de ces démons est infinie, mais les plus redoutables, ceux que le pécheur rencontre le plus, sont les démons-maladies. Ils sont spécialisés dans leurs maléfices ; les uns s'attaquent à la tête, d'autres à la poitrine, d'autres aux pieds, etc., et la maladie provient de la possession par ces démons. Mais quel est l'acte qui occasionne à l'homme une condition si misérable? Avoir transgressé ce qui plaît au dieu, c'est-à-dire ne l'avoir point prié, ne lui avoir point fait de

sacrifice, n'être pas en état de pureté (bien plus matérielle que morale) ; en un mot, puisque tout sur cette terre appartient à la divinité, avoir commis un acte qui ne respecte pas ce pouvoir. Pour « apaiser le cœur du dieu », le pécheur devra réciter des psaumes de pénitence et offrir des sacrifices soit alimentaires, soit de substitution ; la fonction du prêtre était de l'aider par ses incantations, prières à vertu magique qui contraignaient le démon à la fuite et obligeaient un peu le dieu à pardonner et à réintégrer le corps qu'il avait éprouvé. M. Ch. Jean décrit en détail ces pratiques, qui découlent pour la plupart logiquement des prémisses qui les inspirent. Exposition très claire d'une des parties fondamentales de la religion babylonienne ; mais je ne suis pas tout à fait convaincu qu'on puisse qualifier péchés les fautes commises contre les lois, malgré que les lois, par leur révélation, soient en dernière analyse d'origine divine. M. Jean reconnaît d'ailleurs (p. 83, note 2) que l'extension du terme péché à de tels cas est plutôt théorique.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Théâtre érotique de la rue de la Santé. — Sur un catalogue récent de la librairie Margraff figurait, à un prix le mettant hors de la portée des bourses modestes, un exemplaire sur grand papier de Hollande, contenant un double tirage, noir et bistre, des deux frontispices de Félicien Rops, du *Théâtre érotique de la rue de la Santé*.

Ce n'était autre que l'exemplaire de Poulet-Malassis, l'éditeur et l'un des collaborateurs du volume, car il rédigea les avertissements qui précèdent chaque pièce, exemplaire bien connu des bibliophiles et des curieux, passé en juillet 1878, à la suite de la mort de Poulet-Malassis, survenue le 11 février précédent (1), dans le « grenier » de Charles Cousin, « le Toqué », et qui fut porté, en 1891, sous le numéro 697, sur le catalogue de sa vente (2).

(1) Cf. Comte G. de Contades : *Portraits et fantaisies*, Paris, Quantin, 1887, in-12. La plupart des études qui composent ce volume avaient d'abord paru dans *Le Livre*, la belle revue d'Octave Uzanne.

(2) *Collection de Livres et manuscrits, la plupart rares et précieux, provenant du « grenier » de Charles Cousin*, vice-président de la Société des

Une première édition avait paru à Bruxelles, sous la rubrique de « Partout et nulle part, l'an de joie 1864 » : *Le Théâtre érotique de la rue de la Santé, suivi de la Grande Symphonie des punaises*, 2 volumes in-8, de IV-144, IV-186 pp., précédés des mêmes frontispices à l'eau-forte, dessinés et gravés par Félicien Rops. Mais la seconde édition, dont le titre était légèrement modifié, est la plus recherchée : *Le Théâtre érotique de la rue de la Santé. Son histoire*, « Batignolles (Bruxelles), 1864-1866 » (1866), in-16, de 220 pp., un frontispice de Rops sur chine volant (numéros 485-486 du catalogue de l'œuvre de Félicien Rops) placé en tête de chaque partie.

La seconde partie comptait deux appendices, le premier contenant, comme pièces justificatives, le « Privilège du Théâtre érotique » et le fac-similé d'une invitation.

Un tirage à part de l'*Histoire du Théâtre érotique*, publié à Bruxelles en 1872, l'attribue, subterfuge de libraire, à Alfred Delvau, tandis que le Comte G. de Contades la range parmi les travaux de Poulet-Malassis lui-même (3) et que Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau, dans leur *Enfer de la Bibliothèque Nationale* (4), en prêtent la paternité, ainsi que celle des avertissements et des notes, au « spirituel Nadar à qui l'on doit la publication du recueil ».

Des documents manuscrits joints à l'exemplaire de Poulet-Malassis, dont suit la nomenclature, il résulte au contraire que les avertissements sont de l'éditeur lui-même ; et nous avons nos raisons pour imputer l'Histoire à... son signataire.

Les documents dont le « grand papier » de Coco mal perché était « truffé » sont les suivants :

I. Une grande lettre signée de Lemercier de Neuville, dans laquelle le fondateur du Théâtre érotique donne à un ami tous les détails désirables sur : l'origine du théâtre, les auteurs, décors, liste des pièces jouées, noms des spectateurs, etc. — II. Un feuillet ms. de la main d'Alb. Glatigny, donnant aussi des renseignements piquants : c'est Poulet-Malassis qui a rédigé les avertissements aux neuf pièces du re-

Amis des Livres et de la Société des Bibliophiles contemporains, Lille, impr. L. Danel, in-8.

(3) Auguste Poulet-Malassis : *Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui*, par un Bibliophile Ornais, Paris, Rouquette, 1883, in-8.

(4) Paris, « Mercure de France », 1913, in-8.

cueil. Le nom d'Alfred Delvau, sur la réimpression de l'histoire du théâtre en 1872, est faux et y a été mis uniquement parce que les œuvres de Delvau, à cette époque, faisaient fureur. — III. Un billet signé de Lemercier de Neuville, Bruxelles, 1869 : « Je soussigné — est-ce à ma honte ? est-ce à ma gloire ? — déclare que dans le théâtre érotique (édition de 1866) tout est vrai, excepté que *Signe d'Argent* est de Jean Duboys seul et que les couplets de cette pièce sont de moi également seul », etc. — IV. Le manuscrit, de la main de Glatigny, des prologues de son *Scapin maquereau* (2 feuillets). — V. L'original d'un billet d'entrée pour *Signe d'argent* au nom de Poulet-Malassis, signé de Lemercier de Neuville avec « Bon pour un dessus de cheminée ». — VI. 3 pages de notes adressées à Poulet Malassis, documents concernant le théâtre, décors, costumes, personnel, répertoire, assistance, etc... Terminées par cette note piquante : Roqueplan intrigue en ce moment pour se faire recevoir une pièce sur plan. — VII. Un second original de lettre d'entrée pour « *L'étudiant et la grisette*, signée de Lemercier de Neuville, est adressé à Ch. Monselet (avec le timbre oblitéré à la poste). — VIII. Un billet signé d'Amédée Rolland : « Par décret, etc., allouons pour les fonds du théâtre au sieur Lemercier de Neufville la somme de 8 francs dont usage devra être rendu compte, etc. ». — IX. Deux grands feuilles repliés avec les signatures d'Am. Rolland, Duboys, etc. « Nous, soussignés, seigneurs de Batignolles-sous-Banque et de la Monnaie, princes souverains de Tronquette et poil, ducs d'Aimée-la-Folie, etc..., accordons, par ces présentes, à notre amé et féal Lemercier de Neufville, le privilège du théâtre de la principauté avec les preuves y attennentes. Sous condition, etc. etc. »

Quant à l'*Histoire du Théâtre érotique*, on a eu la prudence de ne pas la faire figurer dans la *Bibliographie des livres et publications d'Alfred Delvau*, précédant la réimpression donnée par Pincebourde de *Au bord de la Bièvre* (5), et elle ne semble pas davantage imputable à Poulet Malassis ou à Nadar.

La signature qu'elle porte de « l'illustre Brisacier » (6) désigne assez clairement Albert Glatigny pour qu'on puisse lui restituer ces pages joyeuses, encore que la prose ait remplacé les *flèches d'or* qui lui étaient coutumières. Ses *joyeusetés galantes et autres*, comme sa correspondance, attestent que ce n'était pas là

(5) *Au bord de La Bièvre. Impressions et souvenirs*. La première édition avait été imprimée par Prève, pour J. Bry aîné, 1854, in-18.

(6) En dehors de la version incomplète de Job Lazare, une autre version, et complète, reproduisant, en fac-similés, les épreuves corrigées par Albert Glatigny, a été donnée par Robert de la Villhervé, du *Testament de l'illustre Brisacier*, Paris, éditions de la *Revue Théâtrale*, 1906, in-8, pl.

sujet susceptible de l'effrayer, et sa présence à Bruxelles à cette époque suffit à expliquer sa part de collaboration dans la présentation du recueil.

Le Théâtre érotique fut, jugement du 6 mai 1868, condamné à la destruction par le Tribunal de Lille, farouche gardien de la morale publique et des bonnes mœurs et, le 25 février 1876, le Tribunal correctionnel de la Seine renouvela ces foudres, le vouant au pilon, sinon au bûcher (7). Une réédition en a été donnée chez Kistemaeckers en 1882, reprenant l'ancienne rubrique de « Partout et nulle part ». Une seule des eaux-fortes de Rops y a subsisté, un dessin d'Amédée Lynen précède chaque pièce.

La Grande Symphonie héroïque des punaises, paroles de MM. Nadar et Charles Bataille, avait été, par les soins de Poulet-Malassis, l'objet d'un nouveau tirage : « Paris, sous les piliers tournants de la vague demeure, c'est-à-dire sous les arcades de l'Odéon, l'an 1877 », impr. Motteroz, in-8, de 32 pp.) Le verso du faux-titre portait cet avertissement facétieux :

Pour satisfaire les curieux, on a tiré cent exemplaires sur papier vergé de fil. Ils reviennent au même prix que les autres et se vendent une fois plus cher, comme de raison.

Les pièces formant le répertoire du théâtre de la rue de la Santé et réunies dans la seconde édition du volume étaient les suivantes :

La Grisette et l'Etudiant, pièce en un acte, en prose, par Henry Monnier.

Le Dernier Jour d'un condamné, drame philosophique en trois actes, en prose, par M. Jean-Hippolyte Tisserant.

Les Jeux de l'Amour et du Bazar, comédie de mœurs en un acte, en prose, par Lemercier de Neuville.

Un Caprice, vaudeville en prose mêlé de couplets, par Lemercier de Neuville.

Scapin Maquereau, drame en deux actes, en vers, par Albert Glatigny ; on verra quel aimable euphémisme trouvait Jules Claretie pour désigner cette pièce.

Signe d'argent, vaudeville en trois actes, lequel, d'après l'at-

(7) Cf. Fernand Drujon : *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés*, Paris, E. Rouveyre, 1879, in-8.

testation de Glatigny, ne serait pas, comme l'indique l'avertissement, d'Amédée Rolland et de J. du Boys, mais de ce dernier seul, et de Glatigny lui-même pour les couplets.

Pièces auxquelles étaient joints, formant le deuxième appendice :

Le bout de l'an de la noce, parodie du *Bout de l'an de l'amour* de Théodore Barrière et Lambert Thiboust, par Lemercier de Neuville et J. du Boys, et *la Grande Symphonie des punaises.*

Les deux G..... ne faisaient pas partie du répertoire et ne prirent pas place dans le recueil. Si les nombreuses rééditions qui en furent données portent :

Ce dialogue a été copié, en 1863 (date postérieure à l'existence éphémère des marionnettes batignollaises), sur le manuscrit autographe appartenant alors à M. Nadar, également illustre comme littérateur, photographe et aéronaute,

aucune, en effet, ne parle de son interprétation sur la scène de la rue de la Santé.

Par contre, Ernest Maindron, dans ses *Marionnettes et Guignols* qui contiennent d'intéressants détails sur l' « Erotika Theatron », mentionne, d'après ses programmes mêmes, une pièce et un intermède qui y auraient été joués et que le volume imprimé ne recueillit point : *La Diligence*, étude réaliste sans nom d'auteur (sans doute s'agit-il de la « Diligence de Lyon ») et, également anonyme, le *Ballet des Gaz*, dont les premiers sujets avaient nom Napoléon Ier, Hydrogène et Petitpas. Un drame en cinq actes et dix-huit tableaux, *Le Suif de Venise ou la Chandelle des six*, offrit en outre cette particularité que seul le canevas en existait. Le texte du dialogue, improvisé à la représentation, avait été laissé à la fantaisie des récitants.

Enfin, à la Porte Saint-Martin, lors de la deux centième représentation du *Bossu*, le drame de Paul Féval et d'Anicet Bourgeois, la troupe du Théâtre érotique conçut et donna, en manière de commémoration, une parodie où se chantaient des couplets comme celui-ci :

C'est le coup d'épatance,
J'en ris comme un bossu
Qu'a l'dos rempli d'écus ;
Anicet qui mal y pense (8).

(8) Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, t. LXXXV, p. 420.

Le Théâtre Erotique dont, après Glatigny, Lemercier de Neuville a sommairement esquissé l'histoire dans ses *Souvenirs d'un montreur de Marionnettes* (9), avait été installé, 54, rue de la Santé, à Batignolles (rue Saussure depuis 1867), au coin de la rue des Fermiers, dans une sorte de hall donnant sur le jardin de la maison qu'habitaient Amédée Roland et ses amis Edmond Wittersheim et Camille Weinschenck. Le premier était auteur dramatique, le second industriel, et la fonction du troisième, avec ses « costumes étranges, rappelant à la fois les allures d'un Barbey d'Aurevilly et celles d'un dandy d'opérette, le chapeau gris planté de côté » (10), était d'admirer le premier.

Quelques amis des deux sexes, parmi lesquels Tisserant, de l'Odéon, Henry Monnier, Banville, Albert Glatigny, Carjat, Monselet, Durandeau, Champfleury, Pothey, Auguste de Châtillon, Charles Bataille, Jean du Boys et Suzanne Lagier, pour ne citer que les plus notoires, formaient une société qui n'engendrait nullement la mélancolie, surtout le dimanche où, pour l'ordinaire, se réunissait ce symposium.

L' « Ecole des Batignolles » préparait ainsi la voie à cette « Académie des Batignolles », appelée à parfaire, quinze ans après, rue des Moines, la célébrité de la pauvre Nina de Villard. Dans ce petit groupe naquit l'idée d'un « théâtre d'amour » renouvelé du XVIIIe siècle (11), théâtre excessivement libre, théâtre réaliste avant le fâcheux Frédéric de Chirac, où furent représentées « des œuvres d'un réalisme forcené ou d'un lyrisme échevelé ».

Théâtre non de « paradis » — ajoutait Jules Claretie — mais d'« enfer », il contient du moins deux chefs-d'œuvre, *La Dernière nuit d'un condamné*, de Jean Coutaudier (un cousin de Jean Hiroux), et le *Scapin, homme conciliant*, de Glatigny.

Toutes les pièces étaient jouées par des marionnettes. Le théâtre de Nohant de Maurice Sand était plus familial. Les bonshommes de Guillaume furent plus aristophanesques. Les marionnettes de Mme Forain sont

(9) Paris, Maurice Bauche, s. d. in-8.

(10) Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1908*, Paris, Fasquelle, 1909, in-12.

(11) Cf. H. d'Alméras et d'Estrée : *Les théâtres libertins au XVIIIe siècle*, Paris, Daragon, 1906, in-8. — C. Capon et Yves Plessis : *Les Théâtres clandestins*, Paris, Plessis, 1905, in-8. — Hector Fleichsmann : *Le cénacle libertin de Mlle Raucourt*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1912, in-8.

plus modernes et plus somptueuses. Les acteurs en bois du théâtre de la Santé avaient pour régisseur l'excellent « revuiste » Lemercier de Neuville (12), qui trouva là ses fameux « pupazzi », devenus bientôt populaires et aussi « demandés » dans les salons que Thérésa, alors en pleine vogue, et Coquelin cadet, encore au Conservatoire (13).

Un chassis, dessiné et peint par Darjou, formait le manteau d'Arlequin, cependant que Jean du Boys assumait la confection de la machinerie et que Demarsy sculptait dans des bûches les têtes des principaux personnages. Les amies de la maison s'étaient chargées de la confection des costumes.

Les représentations, au nombre d'une dizaine, furent toujours données dans l'intimité : le hall, considérablememeut réduit par l'installation du théâtre, ne comprenait que vingt-et-une places, dont un « dessus de cheminée ». La première eut lieu le 27 mai 1862 et, dans le cours de l'hiver qui suivit, le Théâtre érotique ferma ses portes, qui n'avaient jamais été qu'entr'ouvertes. On n'y avait jamais été admis que sur invitation, et ce n'était pas là une formule.

PIERRE DUFAY.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Lettre ouverte à M. François Picard, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Paris (1).

Monsieur,

Lorsque j'ai écrit mon étude, vous ne m'apparaissiez, en tant que diffamateur *public* de J.-H. Fabre, que pour avoir mis vos initiales sous la notice qui ouvre le recueil, établi par M. Rabaud et vous, des travaux de Ch. Ferton. Or, cette notice est l'ouvrage propre (si l'on peut dire) de M. Rabaud, ayant paru signée de lui seul dans les *Annales de la Société entomologique de France*, en 1921, au lendemain de la mort du bon Commandant. Je savais cela; et vous voyant demeurer d'autant plus coi que M. Rabaud se montrait plus agité, j'admettais que vous éprouviez regret de vous être embarqué dans sa galère. On me

(12) Louis Lemercier de Neuville, le seul membre du groupe qui ait survécu à sa jeunesse, mort à Nice le 14 juin 1918, au seuil de sa quatre-vingt-neuvième année.

(13) Jules Claretie : *op. cit.*, p. 52-53.

(1) V. *Mercure de France* des 1er juin, 1er et 15 juillet.

l'assurait ; pourquoi ne vous aurais-je pas fait l'honneur de le croire ? Je pensais aussi que vous sentiez le ridicule de la situation où vous place, votre co-compilateur et vous, l'article publié par M. Emile Bouvier au numéro du 15 octobre 1924 de la *Revue Générale des Sciences*.

Vous ne comprenez pas ce que j'ai voulu dire avec *la douche reçue d'une source non moins officielle que celle que vous représentez?* — On est « douché », monsieur, lorsque, soutenant mordicus que les travaux de Ferton laissent à cent lieues ceux de Fabre, on se voit répondre *qu'il faut vraiment examiner de bien près les taupinières pour qu'elles arrivent à masquer la montagne !* On est « douché », lorsque, ayant cru faire servir l'apologie tintamarresque de Ferton à la démolition de Fabre, l'on s'entend dire : *Nous devons Ferton à Fabre ; sans doute aussi M. Rabaud comme M. Picard, et rien, à mon sens, ne pouvait mieux magnifier la mémoire de Fabre que le juste hommage rendu par ces deux savants biologistes à la mémoire du regretté Ferton.*

Et la douche vous arrive « d'une source non moins officielle... etc. » lorsque, étant professeur et maître de conférences en Sorbonne, votre adversaire, lui, se trouve professeur au Muséum. Je comprends que vous hésitiez à accuser le coup droit que M. Bouvier vous porte. Si robuste que soit votre confiance en vous-même, vous savez trop bien que dans les milieux entomologiques votre réputation, ensemble celle de M. Rabaud, balancent mal la réputation de M. Bouvier. Mais moi qui n'ai jamais eu besoin de personne pour savoir ce que vaut Fabre, je ne suis tout de même pas fâché de l'appui polémique que M. Bouvier me procure. A officiels et à spécialistes, officiel et spécialiste et demi ! Je vous remercie, en conséquence, de m'avoir donné l'occasion de remettre les points sur les *i*. Et je répète que M. Bouvier, tenant de la chaire d'entomologie au Muséum, est l'auteur d'un ouvrage : *Habitudes et Métamorphoses des Insectes* (Flammarion, 1921), que tout le monde considère comme présentant de façon fidèle l'état actuel de l'Entomologie ; que cet ouvrage (émanant cependant d'un savant aux antipodes philosophiques de Fabre, puisque darwinien) est rempli de citations et de rappels de l'œuvre fabrienne, — si bien qu'il n'y a probablement pas, dans l'ouvrage de M. Bouvier, un entomologiste cité

aussi souvent que l'auteur des *Souvenirs*, Réaumur et Léon Dufour non exceptés.

La paralysie des proies était connue de tout le monde avant Fabre, écrivez-vous. — M. Rabaud n'est pas allé aussi loin ; il a voulu qu'elle fût connue, avant Fabre, des seuls Réaumur, Lepeletier, Audouin et Léon Dufour. Je suis dans l'obligation, Monsieur, de vous donner le démenti que je donnai l'autre jour à votre co-compilateur. Pour Audouin et Léon Dufour, — héritiers, ici, non de Réaumur (lequel est passé près du problème sans le voir) mais de Lepeletier, — la proie servie par l'hyménoptère à ses larves est une proie morte, qui ne se putréfie pas, parce que le venin de l'hyménoptère possède une propriété d'ordre antiseptique. Pas le moins du monde question, pour eux, de proie vivante et paralysée par la piqûre des centres nerveux. D'où l'exclamation de Dufour lorsque Fabre, en 1855 et 1857, lui apportera la solution du problème qui l'a (nous affirme Dufour) le plus intrigué : « Voilà des faits qui rehaussent singulièrement la véritable science entomologique ! La Science est donc redevable à M. Fabre de la solution physiologique de ce phénomène. »

Quarante ans après la découverte de Fabre, l'ancienne version d'Audoin et Léon Dufour gardait encore de chauds partisans, puisque, dans la IVe série des *Souvenirs*, l'Ermite de Sérignan termine ainsi un chapitre intitulé *Objections et Réponses :*

> Je compte bien qu'après cette résurrection (larves de Cétoine retrouvées par lui vivantes neuf mois après avoir été piquées par la Scolie), on ne parlera plus d'antiseptique, à moins que les harengs des usines à conserve ne se mettent à frétiller dans leur saumure.

J'ai raconté cette histoire plusieurs fois en citant mes références ; est-il malhonnête de feindre de l'ignorer ? — Mais en dehors des honnêtetés scientifiques dont votre campagne foisonne (je laisse les malhonnêtetés morales, comme quand M. Rabaud, plagiaire éhonté de Fabre, reproche à ce parangon d'originalité et de probité de chercher, par le mensonge, à dissimuler ses plagiats !) votre Campagne commet une grave malhonnêteté critique. Cette malhonnêteté consiste à parler en quelques mots ou quelques lignes de questions dont l'exposé seul, aussi condensé qu'on soit capable de le produire, exigerait un long chapitre. C'est le cas, notamment, du problème

de l'hypermétamorphose. Si vous aviez, Monsieur, l'idée de ce que doit être un critique, vous rougiriez d'expédier de la sorte des travaux aussi abondants en faits — et en faits d'une complication grande — que ceux de Fabre sur les Méloïdes. « L'hypermétamorphose a été découverte par Newport. Fabre n'a ajouté que quelques détails, *fort intéressants d'ailleurs.* » — Les mots que je souligne vous auront coûté à écrire et je vous défie de soutenir que vous les avez écrits du premier coup... Quoi qu'il en soit, l'hypermétamorphose découverte par Newport est celle des Méloés. Quand Fabre (1854-1858) a découvert celle des Sitaris — coléoptère bien différent du Méloé, encore que de la même famille, dite méloïdes — Fabre ignorait, dans sa solitude d'Avignon, le mémoire du savant anglais, mémoire relativement récent, et non traduit, sur lequel Dufour lui-même, qui le signale à Fabre lorsque celui-ci l'entretient de ses découvertes, n'a, il me semble, que des données assez vagues. Or, même sur les Méloés, Fabre a découvert des faits qui ne sont point des « détails », Monsieur, mais qu'on doit appeler, en effet, « fort intéressants... » Qu'il s'agisse des Méloés, qu'il s'agisse des Sitaris, et des Zonitis, Fabre a expliqué comment les Méloïdes savent faire pénétrer leur larve dans la cellule des hyménoptères qu'ils parasitent et il a résolu ainsi une des plus délicates énigmes que les parasites proposent. Ces mémoires sur les Méloïdes sont des modèles au point de vue de la morphologie, de l'anatomie, de la psychologie et du style. Ils sont aussi justement responsables que ceux sur la paralysation de la haute admiration que les naturalistes de 1855-1860 ont conçu pour l'*Observateur inimitable.*

Parmi « les faits absolument controuvés » dont se composent, selon vous, un gros tiers des *Souvenirs*, vous citez en premier lieu : *le cycle évolutif des Halictes.* — Ici encore, a beau mentir qui vient de loin. Le public ne sait pas que, touchant ces hyménoptères, Fabre a commencé par découvrir un fait essentiel. Jusqu'à lui, on croyait que l'Halicte n'a qu'une génération dans l'année. Il a démontré que l'Halicte a deux générations : l'une estivale, l'autre automnale. C'est là une de ces découvertes d'un intérêt capital, comme les *Souvenirs* en sont semés lorsqu'ils touchent, en dehors même de la paralysation, à la gent hyménoptère. Qui voudra se rendre compte du nombre et de l'importance de ces faits ouvrira l'ouvrage sur *Les Abeilles* (1889) de

l'hyménoptériste Charles Pérez. Il y verra Fabre constamment évoqué à grand renfort de louanges dont j'ai cité quelques marques. Eh ! bien, Fabre s'est-il vraiment trompé quand, après avoir découvert l'existence de deux générations chez l'Halicte, il a cru que la première génération est exclusivement composée de femelles ? Pérez l'affirme. A-t-il raison? Je le veux bien. Mais si Fabre s'est trompé sur un point subsidiaire, le mérite de la découverte du fait principal ne lui en revient pas moins. — Voilà cependant comment M. Rabaud et vous, procédez!

Je reconnais que parmi ces « lamentables erreurs sur lesquelles les amis de Fabre feront mieux de ne pas insister », dont vous citez trois autres exemples en laissant entendre que vous avez eu l'embarras du choix, ne figure pas le fameux *fil suspenseur des Eumènes*. Mais dans votre co-compilation, vous ne manquez pas d'en parler, et sur quel ton ! Dans son factum, M. Rabaud le monte en épingle et je l'ai vu y revenir dans la réplique qu'il a cru devoir m'opposer. Ce fil suspenseur est le seul point de fait si je ne m'abuse (en dehors de la grrrande — n'est-ce pas ? — question de savoir si le nid de l'Odynerus alpestris renferme de la résine!!) où Ferton, constamment d'accord avec son maître, le contrecarre nettement. L'auteur des *Souvenirs* a pensé que le fil au bout duquel l'œuf de l'Eumène se trouve suspendu est indispensable à l'éducation de la larve. Ferton dit : Non ; la larve peut se développer sans le secours de ce fil et il m'est arrivé d'en conduire jusqu'à la transformation, ce fil rompu. — Lequel a tort ? Vous voulez que ce soit Fabre ? — Bien. Mais, Monsieur, quand on veut attaquer Fabre à propos du fil suspenseur des Eumènes et des Odynères, il y a d'abord une chose à dire, si l'on est de bonne foi. C'est que, *ce fil suspenseur*, tout le monde, y compris Réaumur, Lepeletier, Léon Dufour, *tout le monde avant Fabre l'a ignoré*. Fabre a révélé son existence. Cela, l'honnête Ferton le sait ; il le dit ; il le redit. Le lecteur, lui, l'ignore — et ce n'est pas vous qui songez à le lui apprendre.

Lorsque vous parlez des « lamentables erreurs » fabriennes touchant le retour au nid, et le grand Paon, le lecteur croit, grâce à vous et suivant votre expression même, que Fabre, sur ces chapitres, a fait des observations *absolument controuvées*. En réalité, vous passez ici du terrain des faits à celui de l'interprétation de ces faits. Vous croyez, vous, que si le Chalicodome et

le Cerceris, enfermés dans une boîte et transportés à des kilomètres de leur nid, en un lieu où ils ne sont très évidemment jamais allés — les rues d'une ville, par exemple, — retrouvent leur nid, c'est parce qu'ils savent procéder par « repères visuels ». — Bien. Mais même dans le cas où vous auriez raison, le mérite des expériences de Fabre en serait-il diminué ? Est-ce qu'il ne resterait pas patent qu'il faut avoir été *l'observateur inimitable* pour concevoir ces expériences et pour avoir su les exécuter ? — Ah ! Monsieur, ici je voudrais avoir le temps d'opposer à ces merveille *celles* dont M. Rabaud a fait part aux lecteurs de *la Feuille des Naturalistes*, touchant la Vespa Sylvestris, et que je lui rappelais l'autre jour. Le lecteur ne s'ennuierait pas lorsque je comparerais au modèle que votre co-compilateur avait sous les yeux le « devoir » auquel il a abouti. Voyez vous Darwin, qui s'est émerveillé devant les expériences de Fabre, tenir le pauvre cahier d'écolier que votre susdit co-compilateur brandit d'une triomphale main ?..

Je laisse de côté la partie de votre réplique où vous moquez ma façon d'écrire. Venant d'un homme qui juge le style de Fabre un « bavardage pédant et monotone », vos remarques me causeraient plus de plaisir que de peine. En écrivant mon étude, en tout cas, je n'ai pas tâché de briller, mais d'être clair. Je l'ai été même à vos yeux puisque, ayant juré depuis deux ans, M. Rabaud et vous, ayant fait publier partout que vous ne me répondriez pas parce qu'indigne, moi « inconnu » d'un regard des sublimes savants que vous êtes, il a fallu tout de même que vous descendiez de votre Olympe sorbonique. Disons la chose comme elle est : j'ai réussi à vous sortir du trou où vous retenait la prudence. Avez-vous à vous en féliciter maintenant ? Je ne veux pas me faire juge et partie, et l'aréopage jugera.

Mais, une politesse en vaut une autre. Je vous ai ouvert les colonnes du *Mercure* ; ouvrez-moi celles des revues scientifiques où vous opérez. Nommez-moi, désignez-moi, donnez-moi l'occasion d'invoquer le droit de réponse. J'accepte la discussion sur n'importe quel point de l'œuvre de Fabre : paralysation, hypermétamorphose, retour au nid, Halictes, Eumènes,... choisissez la position que vous croirez la plus avantageuse. Voulez-vous aussi que nous réglions un peu la question des rapports de Fabre avec sainte Nomenclature ? C'est parce que beaucoup d'entomolo-

gistes, sur une boutade de ce grand homme, s'imaginent qu'il a tenu leur Dame en mépris et ignorance qu'ils lui en veulent à mort. Vous faites ce qu'il faut, M. Rabaud et vous, pour jeter de l'huile sur ce feu. Voulez-vous me mettre à même de l'éteindre, s'il m'est possible... ou bien d'y brûler mes ailes d' « amateur nourri de littérature » ? pour employer l'expression de M. Bohn : celui qui a lu les *Souvenirs* sur les genoux de sa nourrice et qui a lu la critique des *Souvenirs* chez M. Rabaud et chez vous.

Adieu, Monsieur, ou au revoir pour peu qu'il vous plaise. — En attendant, laissez donc Pasteur tranquille et ne me traitez plus d'inconscient, lorsque je réclame pour J.-H. Fabre le traitement que Pasteur reçoit. Pasteur a eu ses Rabaud et ses Picard ; la page que voici le rappellera à ceux qui l'ont oublié :

... L'un des hommes qui honorent le plus la science italienne, l'illustre Mantegazza, dans des travaux qui resteront à jamais célèbres, a démontré victorieusement combien étaient erronées les théories des panspermistes. M. Musset, de Toulouse, et l'illustre professeur Joly, par leurs importantes recherches sur les générations spontanées, ont porté le dernier coup à cette prétendue dissémination des germes. M. Ezio Castoldi, de Milan, a aussi, dans un savant mémoire critique, démontré l'inanité des hypothèses de M. Pasteur.

Cette page est signée Pouchet ; elle a paru en 1872 alors que Pasteur, au sommet depuis vingt ans de la hiérarchie universitaire, atteignait le comble de la gloire et des honneurs mondiaux. Où en serait la réputation de Pasteur, qu'en eussent fait vos prédécesseurs, qu'en feriez vous vous même aujourd'hui si ce grand homme, au lieu de représenter, d'un bout à l'autre de sa carrière, le génie encouragé et récompensé, le génie *officiel* au meilleur sens de ce mot, avait connu la moitié seulement des vicissitudes auxquelles l'Ermite de Sérignan a été plié ?

MARCEL COULON.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Cézanne collégien. Les prix de Cézanne. — Les notes parues ici même sur *Cézanne collégien* ont eu un heureux effet. Nous avions feuilleté les palmarès du Collège Bourbon d'Aix-en-Provence et dit quels prix Paul Cézanne avait emportés.

Ces prix, les voici sur notre table ; c'est M. Oudin qui les y a portés. Un Aixois, M. Ernest Oudin, qui appartint longtemps à l'administration du Canal de Suez, a acquis des héritiers de feue Mlle Marie Cézanne la bastide et le grand jardin que possédait la sœur du peintre, aux quartiers de Sainte-Anne et de la Cible. Dans la maison, M. E. Oudin a retrouvé les prix que voici :

D'abord un *premier prix de version latine* : *1854, Cézanne Paul*. Le prix est fait de deux volumes : *Abrégé des voyages modernes*, réduit aux traits les plus curieux, pour servir de suite à l'*Abrégé de l'histoire générale des voyages*, par La Harpe, et par A. Caillot, membre de l'Ancienne Université. Huit gravures. A Paris, chez Ledentu, libraire, quai des Grands-Augustins, nº 31, 1834. Paul Cézanne qui n'alla jamais plus loin qu'Auvers-sur-Oise, d'une part, et le lac d'Annecy, de l'autre, a-t-il lu avec plaisir ces livres ? Il avait 15 ans et venait d'achever ses études de pensionnaire en quatrième. De cette année date aussi un *2e prix de version grecque* ; c'est un ouvrage grave du docteur Sancerotte, professeur de philosophie au collège de Lunéville, *Avant d'entrer dans le monde* ; c'est un démarquage des *Réformateurs* de Raybaud.

Voici un Cézanne de dix-sept ans, élève de seconde qui mérite ce bulletin :

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE DE FRANCE
Collège Bourbon d'Aix
Distribution solennelle des Prix
10 Août 1857
Classe de 2e
1er prix de chimie et cosmographie
Remporté par l'élève CÉZANNE PAUL
Aix, le 10 août 1857.

Le Principal du Collège,
Officier de l'Instruction Publique,
L. AYMA.

Ce bulletin accompagne les *Beautés du spectacle de la nature*, par Pluche, chez Mame, à Tours, 1846. L'épigraphe, comme franciscaine, dut plaire au collégien, croyant et avide de courses campagnardes. « Interrogez les animaux des champs, et ils vous instruiront ; les oiseaux du ciel et ils vous apprendront ; parlez à la terre, et elle vous répondra ; et les poissons des mers vous

disent : Qui donc ignore que c'est la main du Seigneur qui a fait toutes choses ; qu'il a dans sa main la vie de tout ce qui respire et l'âme de toute créature ? Job, XII. »

Hélas ! les autres ouvrages n'ont pas de bulletin et nous ne pouvons savoir quels prix ils marquaient. Du moins portent-ils de larges paraphes du collégien : *Cézanne Paul.* C'est le cas des *Voyages et découvertes des compagnons de Colomb*, traduits de l'anglais de Washington Irving, par Henri Lebrun, chez Mame, 1846.

Peut-être le plus précieux ouvrage est-il un résumé de Marmontel, *les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou*, par Marmontel, édition revue et corrigée par M. l'abbé Ronsier, à Paris et Limoges, chez Martial Ardant frères, 1850. Il porte au crayon, sur la page de garde, le nom de H. Aubert, 1850. C'était la mère de Cézanne, la femme de grand cœur qui s'écriait : « Mon fils s'appelle Paul comme Véronèse ». Deux lignes ont été grattées, mais pas assez pour qu'on ne puisse lire : « Donné par Henri Davin ».

Mais le plus intéressant est à la dernière page, sur la couverture ; trois caricatures et deux signatures de « Cézanne Paul ». Au dessin, on voit bien qu'il s'agit d'un enfant ; ô merveille, cinquante ans plus tard, la signature est la même, sauf que le prénom précède le nom au lieu de le suivre ; les caractères, le *z* énergique, n'ont pas changé. On m'a assuré que deux des visages (l'un est charmant, rieur) sont les visages du père et de la mère de l'écolier ; je les ai fait photographier ; on pourra les comparer aux portraits existants. Je ne me prononce pas.



MARCEL PROVENCE.

LETTRES NÉERLANDAISES

P. Verhoog: *Op bruisende Golven*, Rotterdam, W.-L. et J. Brusse's Uitgevers, My. 1924. — Charles van Iersel : *Tamara Nasarowa* et *Izdubar*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1924. — Henri van Boven: *Naar de Diepte*, Amsterdam, M. vor Goede en Goedkoope Lectuur, 1924. — J. W. F. Werumeus Buning : *Enkele Gedichten*, Arnhem, Palladium-uitgave 1924. — J. Greshoff : *Decedér*, même éditeur, 1924. — H. Marsman : *Verzen*, Zeist, J. Ploegsma, 1923. — Johannes Tielrooy : *De Fransche Literatuur sinds 1880*, Amsterdam Uitgevers, M. Elsevier, 1924. — Dr G. Kalff : *Westeuropeesche Letterkunde, II*, Groningen, J. B. Wolters, 1924.

L'ouvrage de M. P. Verhoog : **Op bruisende Golven** (*Sur le Flot bruissant*) est écrit avec soin, avec une application louable, mais l'auteur manque absolument d'artisticité et sa langue offre trop de ces locutions usagées, de ces phrases toutes faites et à allures scolaires, qui découragent un lecteur un peu exigeant. Sans doute, P. Verhoog a un don d'observation très exercé et son livre n'est pas sans intérêt, loin de là. Il y a des notations très réussies de la langue populaire d'Amsterdam, des tableaux également bien venus de la vie en Amérique. Rien ne nous dit que l'auteur ne réussira pas, dans quelque œuvre prochaine, à dégager ses qualités et à écrire dans une langue plus châtiée et plus pittoresque.

Ce n'est pas l'artisticité qui manque à M. Charles van Iersel. Il en a à revendre ! Il possède une dextérité qui nous en impose et nous divertit tout à la fois. Son don de transformation fait songer à une sorte de Frégoli littéraire. Dans le premier des deux livres qu'il a publiés presque coup sur coup, **Tamara Nasarowa**, nous avons affaire à un décalque, involontaire ou de parti pris, de Dostoïevsky. L'auteur, à la page 239, déclare Rembrandt, Beethoven et Dostoïevsky les seuls artistes ayant créé de grands et parfaits chefs-d'œuvre, de sorte qu'on ne peut en tout cas reprocher à M. van Iersel de nous avoir dissimulé le modèle auquel il s'est conformé d'une façon si réussie. Il nous donne la biographie d'un peintre et le roman consiste dans une succession de visions incohérentes, fantastiques, que rattachent entre elles des liens bien précaires. Le second ouvrage, **Izdubar**, n'est plus du Dostoïevsky, mais du Couperus et du Couperus contrefait avec une habilité, une dextérité telle qu'elle en devient divertissante. Le sujet s'apparente à ceux que Couperus a traités dans ses quelques romans théogoniques ; les personnages ont l'allure, la dégaine, les affectations des personnages de Coupe-

rus ; les jeunes femmes, les jeunes filles ont, de même, leur morbidesse, leur préciosité un peu décadente et, jusque dans le style, se retrouvent les tics, les tournures, toutes les particularités enfin de la syntaxe et du vocabulaire de Couperus. Pouvons-nous espérer que M. van Iersel, après ces deux avatars dont les réussites exigeaient une souplesse et un savoir-faire peu communs, nous donnera une œuvre personnelle, tirée entièrement de son fonds et dont la substance soit sans alliage ? Il m'est difficile de répondre à cette question, mais, en attendant, l'auteur me semble tout désigné pour nous donner, à l'instar de Reboux et Muller, un nouveau « à la manière de... » (il en existe déjà un de Sinclair) dont nos littérateurs néerlandais feraient les frais.

Avec Henri van Boven, nous avons affaire à un écrivain classé. Ayant publié, à ses débuts, un roman de sensations personnelles et exotiques, récit d'un séjour au Congo dans une factorerie belge : **Tropenwee** (*le Cafard*) il a entrepris dans la suite un cycle de *Opvoeding waaroan zorg besteed wordt* (l'Education « soignée ») dont voici le deuxième volume : **Naar de Diepte** (*la Déchéance*) qui vient de paraître et auquel *Tropenwee*, la première œuvre en date, doit servir de complément. Ces volumes nous décrivent les années de formation du héros Thomas de Maerl, son être intérieur avec ses doutes, ses élans, son existence dans un milieu qui le rebute, parce qu'il ne répond ni à ses exigences sentimentales, ni à ses ambitions. Ces états nous sont représentés par des notations toujours sincères et justes et, si elles sont trop répétées et avec quelque monotonie peut-être, elles contribuent à fixer avec une netteté toujours plus grande l'image du héros. Les romans biographiques ont un écueil, c'est que l'auteur est enclin à s'étendre sur des points, des incidents qui ont le plus grand attrait comme souvenirs personnels, mais qui sont oiseux pour le lecteur. M. van Boven n'a pu se garder de ce travers presque inhérent au genre, et il en résulte que l'intérêt fréquemment se prend à fléchir ; mais ces moments sont compensés et au delà par des pages toute d'intimité et de profondeur. La jeunesse de Thomas de Maerl, qui se déroule dans cette série de volumes, nous apparaît en définitive comme un bon document humain et aide à caractériser une époque déjà révolue.

Voici des poètes, J. W. F. Werumens Buning, Greshoff, H. Marsman, dont on trouve les œuvres énumérées en tête de cette

chronique. Le florilège de M. Werumeus Buning, qui nous est présenté dans la belle collection Palladium, est composé de huit poèmes seulement, mais de poèmes tous de premier ordre et portant le signe d'un bon poète. Ce sont des notations d'un sensitivisme des plus subtils, tandis que, d'autre part, quelque trait incisif et net habilement disposé complète l'ensemble et, faisant tableau, rappelle à l'esprit l'image d'une estampe japonaise.

M. J. Greshoff, dont j'ai déjà dit, dans une précédente chronique, les sympathies françaises et signalé les essais critiques, a réuni une dizaine de poèmes qui marquent une interprétation personnelle de la vie. La finesse des nuances s'y allie à l'intense ferveur des sentiments.

J'ai songé, en lisant le récent recueil de M. H. Marsman, aux visions d'Odilon Redon. Les éléments de ces visions sont juxtaposés sans qu'intervienne un lien logique et ils agissent puissamment sur l'esprit par leur force imagée et suggestive. Cette poésie montre une aperception extrêmement délicate des associations d'idées et de sentiments et cette même aperception est exigée du lecteur pour qu'il apprécie cet art qui à d'aucuns, non adaptés à ces modes d'expression, paraîtra sans doute obscur. Mais, quel que soit le point de vue dont on juge ces poèmes, il convient d'y reconnaître l'art et le tempérament d'un vrai artiste.

M. Johannes Tielrooy a publié, chez Elsevier à Amsterdam, un **Aperçu de la littérature française depuis 1880.** C'est un manuel presque indispensable à ceux qui abordent la littérature française actuelle. Je ne puis mieux faire que d'énumérer les chapitres, qui indiquent le point de vue à la fois historique et critique auquel l'auteur s'est placé : Le positivisme littéraire. Le positivisme mitigé d'idéalisme. La renaissance idéaliste 1880-90. La Poésie. L'inspiration catholique. Les tendances romantiques. Psychologues et moralistes. L'état actuel. Conclusion. Tous les écrivains marquants sont exactement caractérisés et leur valeur littéraire est non moins exactement notée.

M. le Dr G. Kalff, qui était professeur de littérature néerlandaise à l'Université de Leyde, a laissé une œuvre inachevée, **Westeuropeesche Letterkunde** (*La littérature de l'Europe occidentale*), œuvre des plus considérables dont son fils vient de publier le second volume consacré à la Réforme et à la Renaissance, œuvre de littérature comparée, œuvre de grande enver-

gure et telle que les éditeurs n'ont trouvé personne qui pût reprendre le travail et achever le monument, œuvre qui, je crois bien pouvoir l'affirmer, n'a aucun équivalent dans l'histoire littéraire de l'Europe. Le Dr G. Kalff Jr. a accompagné l'ouvrage de son père d'une conclusion et d'une biographie détaillée où il témoigne à la fois de sa grande piété filiale, de son amour de la vérité et de son sens historique.

JAN WALCH.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Mort d'Amy Lowell. — J'annonçais dans ma dernière chronique, à propos de son œuvre critique sur John Keats, que Miss Amy Lowell partait en Europe pour une série de conférences : Poésie anglaise, Poésie américaine, Keats, etc. Quelques semaines avant son départ projeté, Amy Lowell mourait à Brookline, banlieue aristocratique de Boston. C'était le 12 mai 1925. Elle y était née le 9 février 1874.

La nouvelle inattendue fit éclore dans les journaux des hommages, qui, s'ils n'étaient pas tous admiratifs, reconnaissaient en elle une artiste honorable et une théoricienne robuste. Ses amis, dont je m'honore d'avoir été, se souviendront toujours de son charmant caractère, de sa parole spirituelle et ardente, de sa sensibilité exquise. Amy Lowell était grande amie de la France, dont elle connaissait la poésie comme peu d'écrivains hors de nos frontières la connaissent sans doute. Ses traductions de H. de Régnier, de Paul Fort, etc., attestent qu'elle sentait, pensait et savait s'exprimer avec une égale vigueur d'imagination par le truchement des deux langues. Il y a bien d'autres raisons qui la rapprochent de nous : son œuvre d'un symbolisme clair, bien que complexe, son œuvre, la dernière, sur Keats, que d'aucuns ont, un peu inconsidérément maltraitée.

Sa vie fut, en somme, simple. Certains vers de ses livres feraient croire à quelque passion que la vie ne devait point satisfaire. Mais Amy Lowell s'est peu racontée dans ses vers. Elle a tendu, toujours, à cette objectivité que la poésie chinoise, d'elle fort bien connue, lui apprenait. Son premier livre (1) est de 1912, non point qu'elle n'ait pas commis de vers avant cette date.

(1) *A dome of many-coloured glass.*

Mais elle voulut oublier ses essais de jeunesse et se présenter au public avec un visage méditatif. Il y a dans ce premier volume, « l'Autel où fume l'orne du sacrifice, les Pommes des Hespérides, l'air de rose et d'or », avec l'arabesque des chants d'oiseaux, les « portes opalines des Châteaux du Rêve », des titres en italien et en français, tout l'attirail du symbolisme consciemment étalé. Il y manque ce qui fera l'attrait des livres qui suivront : le désir d'être « originale », lequel mena parfois Amy Lowell dans des sentiers nouveaux.

On sent que la poétesse (elle détestait ce mot et voulait qu'on l'appelât poète), a beaucoup fréquenté John Keats. Elle lui adresse d'ailleurs un fort méchant poème.

Great Master ! Boyish sympathetic man !

que je n'ose traduire, de peur de souligner sa médiocrité. Il y a aussi des images banales, qu'elle évitera plus tard,

The cloak of darkness

Ou bien

Illusions beating with their baffled wings,

etc..,

Il y a des clichés poétiques, contre lesquels, par la suite, elle luttera de toute sa force, *the distance dim, branches wide...*

Le second livre d'Amy Lowell c'est, en 1914, *Sword Blades and Poppy seed.* Nous avons déjà ici l'artiste mûrie par la pensée de son art, et aussi par les conditions hostiles où fleurissait alors la poésie américaine. Dans une préface nettement écrite, Amy Lowell réclame le droit de faire de la poésie une chose à part, indépendante de la morale, de la vie, de la réalité. Le symbolisme français était, à cette date, un bel enseignement. Aujourd'hui, cet enseignement et la préface d'Amy Lowell sont devenus lieux communs. Si nous parcourons ce second livre, nous nous apercevrons vite qu'Amy Lowell ne réalise que de très loin son idéal poétique. Est ce l'image curieuse et précisément dessinée qui est son objet ? On le croirait.

Vous êtes belle et fanée
Comme un air de vieil opéra
Joué sur un clavecin ;
Ou comme les soies lumineuses
D'un boudoir XVIII[e] siècle...

Ma vigueur est un sou neuf
Que je jette à vos pieds.
Ramassez-le de la poussière,
Que son éclat vous puisse amuser.

Faut-il lire un accent personnel dans les vers suivants ou, au contraire, n'y a-t-il là qu'imagerie objective, « chose de beauté », comme le dit Keats, justement ?

Je me donne à vous, Bien-aimé !
Mes paroles sont de petites jarres
Qu'il vous faut mettre sur une étagère.
Leurs formes sont bizarres et belles
Et elles ont mainte nuance jolie.

Dans ce volume, Amy Lowell donne ses premiers essais de « vers libre » et de « prose polyphonique ». (Nous avons eu occasion d'en parler dans ces chroniques.) C'est, par ses innovations formelles, en effet, que désormais Amy Lowell fera parler d'elle. En 1915 paraît son premier livre de critique : *Six poètes français*, avec la traduction dont j'ai dit un mot. En 1916, elle manifeste par un nouveau livre de vers, *Men, Women and Ghosts,* qu'elle peut, si elle veut, raconter, décrire, épiloguer, sans symbolisme, à la manière, disons de Pope, encore que l'influence de Robert Browning soit maintenant visible partout dans ses écrits. Comme lui, elle fait de l'histoire monologuée. Comme lui, elle objective le cas de conscience. Seulement au lieu de marquises défuntes, ou d'artistes mélancoliques qui s'égarent dans les palais italiens, Amy Lowell met en scène les fermiers et les fermières de la Nouvelle-Angleterre. *Ghosts ?...* Elle n'y croit pas : Amy Lowell était, dans ce Boston entiché de théosophie et de tables tournantes, un esprit fort. Elle ne croit pas aux fantômes, aux apparitions, elle ne croit en aucune réalité supra-terrestre. Mais elle croit aux misères du cœur, aux conflits de la raison. Elle qui menait une existence splendide de loisir, qui s'entourait de livres rares et de fleurs exotiques, écoutait gémir l'âme puritaine de ce Massachussets qu'isole l'hiver et que dessèche l'été ! Elle notait le parler dialectal des gens des petites villes et des champs. D'ailleurs, elle aurait cru limiter son talent si elle s'était contentée de l'observation immédiate. Ce qu'elle recherche, c'est l'âme en action, fût-elle en proie à la douleur, qui est après tout la plus belle action de l'âme. Aussi le livre de

1916 est-il plein d'autres histoires; par exemple, elle narre l'épopée de Napoléon en petits tableaux dont l'ensemble forme une imposante fresque.

Et c'est en 1918 qu'elle nous donne son volume massif de « proses polyphoniques », qui deviendront jusqu'à sa mort avec le « blank verse » son instrument le plus parfait. Amy Lowell a longuement expliqué, dans une préface et dans mainte conférence, ce qu'elle entendait faire en transposant la forme que Paul Fort a popularisée en France en langage américain. Cette forme convient à l'histoire légendaire, à l'épopée, à la description : toutes choses que contient le nouveau volume *Can Grande's Castle*. Nous y trouvons l'histoire de Lord Nelson et de Lady Hamilton avec un luxe inouï de détails, nuances du ciel, le jour de la bataille, combat naval, entrée à Naples :

Holy Mother of God, the town has gone mad. Listen to the bells. They will crack the very doors of Heaven with thein jangling. The sky seems the hot half-hollow of a clanging bell. I verily believe they will rock the steeples off their foundations. Ding ! Dang ! Dong ! Jingle-jingle ! Clank ! Clink ! Twitter ! Half Naples is hanging on the ropes, I vow it is louder than when they crown the Pope. The lapis-lazuli pillars in Jesus Church positively larch with the noise...

Nous y trouvons une scène de diligence dans l'Angleterre du siècle dernier. Cela s'appelle joliment : *Hedge Island* (l'Ile des Haies). Puis — peut-être le chef-d'œuvre d'Amy Lowell — voici *Les Chevaux de bronze* qui sont ceux du quadrige de l'Arc de Néron à Rome, transportés à Byzance au moment de sa gloire, enlevés par les Croisés et par eux transportés à Venise, et, en 1915, pour éviter les taubes ennemis, mis en sécurité aux lieux mêmes où ils étaient nés, à Rome.

Sur ce thème banal du retour des choses, Amy Lowell a orchestré une symphonie de cent-dix pages. Tour à tour Rome, Venise, Byzance, le Doge, Napoléon,... sont décrits avec une richesse inouïe de vocabulaire. Amy Lowell écoule ses fiches :

Ah ! the beautiful palaces, with their gateways of gilded iron frilled into arms and coronets, quilled into shooting leaves and tendrils, filled with roses, fretted by heraldic emblems !... etc., etc.

Il est indéniable que l'ensemble a de l'unité, du poids, de la grandeur, et même de la poésie. La qualité dominante, c'est,

développé et précisé, le sens de l'effet dramatique. Il est malaisé d'éviter, en semblable chose, le mélodramatique.

En 1921, *Legends* paraissent, mélange de vers libres et de prose polyphonique. Une très grande facilité d'imagination ; la maîtrise du vocabulaire ; une orgie de rythmes : tels sont les qualités, parfois voisines de défauts regrettables, qu'Amy Lowell montre dans son dernier livre de vers. Nous y trouvons des pages de prose, mais de prose polyphonique (est-ce de la poésie, est-ce de la prose? secret qu'Amy Lowell a emporté dans la tombe, secret que seule une étude minutieuse pourrait percer) et nous y trouvons aussi de longues pages de vers réguliers où l'influence de Pope et de Browning se manifestent. Ainsi revient-on à ses amours véritables, plutôt qu'aux premières.

It was not a large garden as gardens go,
But carefully patterned with row after row
Of flower-bed, edged by low, clipped box
In the quaintly prim and orthodox
Manner of seventeen-eight or there abouts,
A couple of dolphins spurted, etc...

Cette aisance ne s'arrête pas là. L'histoire a plus de quarante pages. Amy Lowell l'avoue dans sa préface : la moindre légende entendue dans une conversation, lue dans un livre oublié, suggérée par une phrase ou deux, s'empare irrésistiblement de son imagination. Elle m'a dit que même elle se surprenait à bâtir sur des mots sonores une histoire à laquelle elle finissait par croire. *The Ring and the Castle, a ballad* (page 164) est de sa part invention pure, jaillie spontanément d'un vers qui résonnait obstinément à son oreille, sans raison (mais avec rime) :

Benjamin Bailey, Benjamin Bailey, why do you wake at the stroke of three ?

(Benjamin Bailey, Benjamin Bailey, pourquoi vous éveillez-vous au coup de trois heures ?)

Ceci éclaire son œuvre. Elle a tout un côté artificiel, surajouté, conscient, et c'est le moins durable. Elle a au contraire une qualité que le temps ne lui fera nullement perdre et que la critique ne fera qu'éclairer : c'est la qualité rythmique. (On la sentait bien lorsqu'elle lisait elle-même ses vers.) Cela étant, il est naturel que ses meilleures réussites soient les poèmes où elle met en scène un caractère qui s'explique, se raconte par ses manières de

s'exprimer. Miss Amy Lowell était, au fond, une délicate humoriste égarée dans le lyrisme.

Je ne dirai rien de son œuvre critique, le plus caractéristique et le plus beau spécimen étant ce *John Keats* dont j'ai parlé dans ma dernière Chronique. Elle laisse en manuscrit des *Poèmes Yankee* (1), dont il faut souhaiter la publication prochaine, car ils illustrent bien son talent le plus sûr. La jeune génération de poètes lisait peu Amy Lowell, mais elle lui était attachée. C'est le premier poète de la Renaissance américaine qui disparaît. C'est une figure populaire qui s'efface. Tous ceux qui la connaissaient perdent un peu d'amitié.

JEAN CATEL.

LETTRES CHINOISES

La poésie chinoise au temps des Rann (du IIIe s. av. J.-C, au IIIe s. ap. J.-C.). — Mémento.

A partir de la dynastie Rann, les documents artistiques et épigraphiques sont nombreux : les fouilles opérées par des savants, comme Aurel Stein, au Turkestan, confirment les textes historiques. La civilisation chinoise est dès lors connue et certaine.

Parmi les très nombreux poèmes datant sans doute possible de ce temps lointain, il m'a paru intéressant de choisir ceux qui pouvaient donner une impression des sentiments et de la vie profonde de l'époque. Il s'est trouvé que c'était précisément les plus célèbres, ceux que tout lettré cite encore. L'ignorance, bien naturelle, où les lecteurs se trouvent des noms et des dates, m'oblige à faire précéder chaque poème d'une courte explication.

Kaé sia-ko, « Le chant de Kaé-sia ». — Ecrit en 202 av. J.-C. par Siang Yu, roi de Tchrou, l'un des héros de l'histoire, maître de la Chine du Sud contre Liou Pang, fondateur des Rann. Vaincu par ce dernier, investi dans Kaé-sia, il composa ce chant après avoir égorgé sa favorite, la belle Yu. Puis, monté sur son célèbre coursier Wé, il força le cercle à la tête de 800 cavaliers. Poursuivi de près, il perdit bientôt toute son escorte. Resté seul, il combattit sans arrêt pendant un jour et une nuit, tuant, dit-on, plusieurs centaines d'assaillants. Epuisé enfin, il cria à

(1) Le testament d'Amy Lowel prévoit leur publication sous le titre : *What's o'clock ?*

l'un des officiers ennemis qu'il lui donnait sa tête, et se coupa la gorge.

Ma force déracinait les montagnes, *si* ! Ma colère écrasait le Siècle.
Mais les temps ne me sont plus favorables, *si* ! Wé ne s'élancera plus [en avant.
Wé ne s'élancera plus en avant, *si* ! Que puis-je faire ?
Et toi, Yu, *Si !* ô Yu, *si* ! Comment s'opposer à ton sort ?

Paé-treou ynn, « Lamentation des têtes blanches ». — Adressée par la dame Tcho Wenn-tsiunn à son mari, le célèbre Sema Siang-jou, mort en 117 av. J.-C. La tradition veut que les premiers quatrains pentasyllabiques aient été inventés par Li Ling et Sou Wou vers la fin de la captivité de ce dernier chez les Siong nou (les Huns), de 100 à 80 av. J.-C. Telle est du moins l'opinion du critique Jenn Fang (v[e] s. ap. J.-C.) rapportée par M. Tsen Tsongming (*Essai*, etc., p. 59), et du critique Yènn Yu, rapportée par H. Giles (*Biog. Dict.*, p. 450). Il est étrange que ces deux autorités aient négligé le joli poème des Têtes Blanches, en quatre quatrains où les longues et les brèves, les sons doux ou rudes sont employés avec un art parfait en rapport avec le sens.

Immaculée comme la neige au sommet des montagnes,
Claire comme la lune au milieu des nuages,
J'apprends que mon Seigneur a deux pensées !
Nos vies mélangées depuis si longtemps sont arrachées l'une à l'autre.

Aujourd'hui encore, nous étions unis devant une amphore de vin.
Mais moi, demain, dès l'aube, tournée vers le courant de l'eau,
Je m'éloignerai, dignement, sur le fleuve,
Sur l'eau du fleuve qui, de l'Orient, s'écoule vers l'Occident.

Ma désolation s'ajoute à ma désolation.
Hélas ! une épouse ne doit jamais se plaindre !
Mon désir était de m'unir à un homme possédant un seul cœur,
Et que nos cheveux blanchissent sans que jamais nous nous soyons [quittés !

A quoi sert une tige de bambou trop flexible ?
Pourquoi la queue d'un poisson serait-elle quintuple ?
Un homme et une femme au caractère solide,

A quoi bon useraient-ils de sortilège avec un sabre de sapèques ?

Li Fou-jen Ko, « Le chant de la dame Li ». — Ces vers,

plus curieux que littéraires, sont dus à l'empereur Wou-ti (145-86 av. J.-C.), qui les composa dans une circonstance étrange. Il avait aimé passionnément une dame Li, morte prématurément. Ses regrets ne s'apaisant pas, un magicien proposa de lui faire revoir la beauté défunte. L'empereur fut dissimulé derrière une tenture. Le magicien fit condenser une vapeur blanche qui prit la forme de la disparue. Wou-ti composa ce court poème :

Est-elle ? N'est-elle pas ?
Elle est là, cependant, je la contemple
Se mouvant de son allure altière.
Comme elle est venue tard !

Lo-yé tsiou, « Feuilles tombées ». — Wou-ti composa encore, en revoyant le pavillon vide de la défunte, un sixtain plus poétique :

Ses manches de satin, *si* ! ne font plus aucun bruit.
Dans sa Cour de Jade, *si* ! la poussière est intacte.
Sa maison est vide et glaciale, *si* ! et les ombres y sont immobiles.
Des feuilles tombées reposent sur les pesants cadenas.
Je rêve toujours de sa beauté, *si* !
Comment distraire mon cœur qui ne peut s'apaiser ?

Tsiou fong tsié, « Le vent d'automne ». Composé par l'empereur Wouti vers la fin de sa vie (il mourut en 86 av. J.-C.), il rappelle encore la favorite disparue. Traduit poétiquement par Judith Gautier dans son *Livre de Jade*, il est cité assez inexactement par Grossène dans son *Essai de rythmique*. J'en donne une traduction simplement littérale :

Le vent d'automne s'élève, *si* ! ; de blancs nuages volent.
Herbes et feuillage jaunis tombent, *si* ! Les cygnes sauvages retour-[nent vers le midi.
Déjà les colchiques ont leur élégance, *si* ! Les chrysanthèmes ont leur [parfum.
Dans ma poitrine s'élève le souvenir de la beauté, *si* ! que je ne puis [oublier.
A la dérive sur un pavillon flottant, *si* ! nous traversons la rivière [Fenn,
Passant, transversalement, au milieu du courant, *si* ! nous nous élevons [au sommet des vagues de soie blanche.
Hautbois et tambourins gazouillent, *si* ! un chant qui relance les avirons.
Hélas ! au plus profond des plaisir et des joies, *si* ! règne toujours un [sentiment suprême d'angoisse :

Jeunesse et Force, quelle est votre durée, *si* ! Et comment arrêter la
[vieillesse ?

Yuann ko, « chant mélancolique ». — Composé par Pann Tsié-yu, favorite de l'Empereur Tchreng-ti (30-6 av. J.-C.). Voyant la faveur du souverain se détacher d'elle pour aller à la belle Tchao Fei-yènn, elle composa ce poème pentasyllabique qui a perpétué l'épithète « éventail en automne » pour les abandonnées :

Nouvellement coupée, ta soie blanche et fine
Est éclatante et pure comme la gelée blanche et la neige.
Taillée, elle a fait de toi un éventail pour les réunions et les fêtes,
Où ta rondeur parfaite rappelle la lune éblouissante.

Allant et venant sur la poitrine et les manches du Seigneur,
Ton mouvement provoque l'envol d'une brise légère.

Mais je pense toujours avec crainte au temps où, l'automne venu,
Des coups de vent glacés emporteront la chaleur brûlante.
Négligemment, alors, tu seras jeté au fond de quelque coffre.
Nos sentiments attendris pour toi et ta carrière glorieuse seront vio-
[lemment terminés.

La belle Tchao Fei-yènn fit une réponse plus que piquante, sous le titre *Koé fong song yuann tsiao*, « la bise revenue emporte les sentiments lointains ». Ce petit tercet perfide est en heptasyllabes :

Quand les vents froids s'élèvent, *si*, et que du ciel tombe un fin grésil,
Je me blottis sur la poitrine de mon Seigneur, *si*, et mon éblouissement
[s'oubliera difficilement,
En mon cœur bouleversé, *si*, où bouillonnent sentiments et loyauté.

Parmi les illustres poètes des deux premiers siècles, il faut citer Tsraé Yong (133-192 av. J.-C.) et sa fille Tsraé Yènn qui écrivit un admirable poème, trop long pour être cité ici, sur la désolation de son temps, sur les Cavaliers passant, des bouquets de têtes humaines pendant à leurs selles, des femmes liées à la queue de leurs chevaux. Krong Yong, descendant de Krong dze (Confucius) à la vingtième génération, et qui fut exécuté en 208 av. J.-C. par le redoutable brigand devenu roi, Tsrao Tsrao, écrivit au milieu de ces temps troublés, une charmante ode à son enfant défunt :

Du lointain où j'avais escorté un hôte récemment parti,
Au crépuscule de mes années, comme je revenais,

Franchissant la porte, pour voir mon enfant bien-aimé,
Epouse et favorites tournèrent vers moi leur affliction.

Le fils que je demandais, je ne pourrais plus le voir !
Sous le soleil qui, déjà, cachait sa tournante clarté,
Le tombeau de l'enfant était là, dans le nord-ouest.
O regret éternel ! J'étais venu trop tard !

Relevant mes longues robes, je montai sur la colline,
Mais ne vis qu'armoises et fougères.
Ses os blancs étaient sous la terre jaune.
Sa chair et son corps volaient, mêlés à la poussière.

Vivant, il avait à peine connu son frère ;
Après la mort, me reconnaîtrait-il ?
Son âme enfantine errait dans le crépuscule désolé ;
Elle voltigeait, flottant dans l'air, cherchant à se poser.

Ma vie se reposait sur l'espoir de sa postérité.
Il est mort et mes regrets le poursuivent en vain !
Sans que je le sache, mes larmes roulent sur mes vêtements.
Hélas ! La vie de l'homme est commandée par le destin.

Je ne puis que haïr la rareté de ses jours !

Mémento. — Pendant que le fracas des armées retentit dans toute la Chine ; pendant que le général Foug Yu-Siang, chrétien rigide, trahit son chef Ou Pei-fou, dont il recueille les divisions pour aussitôt les baptiser toutes le même jour, sur le champ de manœuvre de Péking — avec une pompe à incendie (*détail authentique*) ; pendant que Soviets, Japon et Etats-Unis soutiennent et encouragent les différents partis, dans l'espoir de s'évincer les uns les autres ; pendant ce temps, M. Tsen Tsongming, de qui j'ai déjà signalé la rare culture française et l'esprit poétique, publie, avec une préface de M. Herriot, président du Conseil, un recueil philosophique fort intéressant, intitulé, *La Chine Pacifique*, ainsi qu'un autre ouvrage également curieux, recueil d'études diverses sur la civilisation chinoise, intitulé *Une Goutte d'eau*, modestement, par rapport à l'océan des connaissances.

M. Tsen Tsongming, qui a quitté la France pour rejoindre son poste de professeur à l'Université Nationale de Kongtou, saura sans nul doute donner à ses élèves et aux lettrés de son pays des aperçus de notre civilisation, aussi clairs et charmants que ceux publiés par lui sur la Chine avant son départ, et dont ses lecteurs français apprécieront l'érudition aimable et le choix heureux.

M. Aurousseau, professeur de chinois à l'Ecole Française d'Extrême-

Orient, vient de faire paraître, sous le titre *La Première conquête chinoise des pays annamites*, un ouvrage scientifique et historique du plus haut intérêt. Il y réunit et traduit avec une précision parfaite tous les anciens textes chinois connus sur cette conquête, opérée en 221 av. J.-C. par cinq armées de cent mille combattants, sur l'ordre du grand unificateur de la Chine, Tsrinn Che-roang-ti. Il redresse les erreurs géographiques commises, sur la foi de trois textes obscurs d'ailleurs, par un de nos collègues en sinologie, M. H. Maspéro, et permet ainsi de situer avec plus de précision les différents passages que l'histoire chinoise contient sur le Tonkin, l'Annam et les provinces Méridionales de la Chine dans ces temps lointains. Les notes abondantes dont s'accompagne chaque page sont constamment en relation directe avec le sujet, ce qui n'est pas toujours le cas pour les ouvrages de sinologie. Elles attestent ainsi, non seulement l'érudition de l'auteur, mais encore son sens historique, et achèvent de faire de ce livre la base indispensable de toute étude historique sur l'Indo-Chine du Nord et le sud de la Chine.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Giuseppe Prezzolini : *Le Fascisme*, Bossard. — *La Bulgarie sous le régime de l'assassinat*, le 7e jour. — Lieutenant-colonel P. G. Elgood : *Egypt and the Army*, Oxford University Press. — Murray Harris : *Egypt under the Egyptians*, Chapman and Hall, Ltd, 11, Henrietta Street, London, W. C. 2. — Sir Valentine Chirol : *The Occident and the Orient*, The University of Chicago Press, Chicago. — Henry Ford : *Ma Vie et mon Œuvre*, préface de M. V. Cambon, Payot.

Deviner quel sera l'avenir a toujours été le problème le plus palpitant. Où allons-nous? se demande-t-on partout. Le bolchevisme et le fascisme sont, en sens contraire, les deux réponses les plus sensationnelles. De là, l'intérêt qui s'attache à tout ce qui est écrit sur eux. On doit donc être reconnaissant aux éditions Bossard de nous donner sur **Le Fascisme** la déposition de l'éminent penseur qu'est M. Prezzolini. L'auteur, ayant écrit pour l'étranger (l'élégante traduction de M. G. Bourgin a été faite sur le manuscrit italien inédit), a pu se dispenser de flatter un mouvement où il compte d'ailleurs de nombreux amis : il l'a simplement décrit.

Il en trouve l'origine dans la tendance des Italiens à s'intéresser plus à la conquête du pouvoir qu'à la réalisation d'un programme, tendance exacerbée chez les combattants de la grande guerre sortis des classes moyennes. Ils voyaient l'idéal patriotique,

pour lequel ils s'étaient sacrifiés, et leurs intérêts les plus vitaux foulés aux pieds par les dirigeants socialistes. Leur résistance contre ceux-ci trouva son chef dans Mussolini, ancien socialiste lui-même, mais avant comme après la guerre, partisan avant tout de la discipline militaire et de l'action directe. Son passé le destinait à être un des chefs du communisme. M. Prezzolini le loue d'avoir suivi le chemin inverse sans parvenir à établir avec certitude les causes d'un changement dicté sans doute par l'ambition et les susceptibilités personnelles. Pour lui, Mussolini est « un homme sur le type du Napoléon conçu par Taine ».

C'est le 23 mars 1919 que Mussolini fonda le *fascio* au nom « des producteurs et des combattants ». Le nouveau parti végétait quand les violences des socialistes vinrent angoisser et indigner une grande partie de la nation. Le mouvement maximaliste avait échoué quand, à la fin de 1920, le fascisme prit l'offensive, créa le *squadrismo* (embrigadement) et effectua ses expéditions primitives sur les communistes et les socialistes, aux applaudissements du reste du pays. Ainsi devenus populaires, les fascistes purent entreprendre en octobre 1922 la marche sur Rome.

A partir de ce moment, l'ancienne organisation de l'Etat et celle du parti fonctionnent à côté l'une de l'autre sous la direction de Mussolini pour lequel, le terme de président ne suffisant pas, on a repris le terme dantesque de *duce*. Il est tout, mais tandis que pour la direction de l'Etat il est aidé du Conseil des ministres (il détient 3 ou 4 portefeuilles), pour la direction du Parti, il est assisté d'un secrétariat et d'un Grand Conseil, qu'il convoque quand il veut et dont il semble que fait partie qui il veut. De même pour les *Directions* des *fasci* locaux ; elles « ont pu sans doute être élues » autrefois ; aujourd'hui, c'est le système de la désignation *par en haut* qui prédomine. Les Fédérations provinciales et les *fasci* locaux, avec leurs assemblées, gardent seuls un caractère démocratique. Il suffit cependant d'un ordre du centre pour qu'un Congrès soit suspendu, un *fascio* dissous et reconstitué immédiatement après, avec des éléments dont le choix est approuvé par le pouvoir central. Les syndiqués même n'ont pas le droit d'élire leurs chefs et reçoivent du pouvoir central des hommes de confiance (*fiduciari*).

M. Prezzolini ne se fait pas d'illusions sur l'état major fasciste. M. Mussolini est pour lui « une volonté et non une lumière ».

Le fascisme « étant formé en grande partie de gens sortis de rien, sans culture et sans éducation politique, il a fallu peu de temps de séjour dans la capitale pour ouvrir une facile brèche morale dans leurs habitudes... La corruption a été pratiquée, d'après la voix publique, durant le gouvernement fasciste. L'État n'intervient pas directement dans ces histoires, mais il semble qu'aucune grosse affaire ne s'accomplisse sans que l'entrepreneur ou le concessionnaire ne paie une commission à des membres du Parti fasciste, puissants dans les ministères. Il est curieux en effet de noter comment des fascistes pauvres d'avant la « marche sur Rome » sont devenus riches au bout d'une année de vie politique, lorsque la politique honnêtement faite a toujours appauvri ses protagonistes ».

Le fascisme « n'a pas eu une influence favorable sur les conditions intellectuelles de l'Italie. Les jeunes gens qu'il a attirés dans ses rangs ont été plus sportifs et belliqueux que studieux... Il est un symptôme de rudesse et d'appauvrissement intellectuel ».

Le fascisme, s'il a servi le patronat, ne se confond pas avec lui. Il a son syndicalisme basé sur deux principes : 1° lutte contre le monopole socialiste ; 2° dépendance du mouvement syndical à l'égard du mouvement politique. Sa *Confédération nationale des Coopératives syndicales* voit affluer à flots les masses qui abandonnent les autres partis. On estime à 1,500.000 le nombre de ses adhérents.

Le fascisme s'appuie avant tout sur sa milice, payée quand elle est convoquée et composée uniquement de fantassins et de mitrailleurs. Ses membres sont autorisés à porter un revolver dans la vie ordinaire. Ils sont divisés en deux bans (d'après l'âge).

Mais le fascisme, comme jadis le bonapartisme, s'appuie aussi sur le clergé. Mussolini a bien changé depuis le 25 mars 1904, jour où il disait : « Dieu n'existe pas ; la religion dans la science est une absurdité, dans la pratique une immoralité, dans les hommes une maladie ! » Le 27 juin 1922, il déclara au contraire :

Le fascisme ne s'est point proposé d'exiler Dieu du Ciel et la religion de la terre, comme prétendent le faire stupidement certains matérialistes. Il ne considère pas la religion comme une invention du curé ou un truc des puissants pour asservir le peuple à leurs lois.

Le 21 juin 1921, il avait déjà dit :

La tradition latine et impériale de Rome est maintenant représentée

par le catholicisme... La masse des 400 millions d'hommes qui regardent vers Rome constitue un objet d'intérêt et d'orgueil pour nous qui sommes Italiens.

Parvenu au pouvoir, il introduit l'enseignement religieux, « et précisément sous la forme catholique », dans les écoles primaires. Il sert l'Eglise et voudrait s'allier à elle. Il n'y arrive qu'imparfaitement :

Mais quand l'affaire Matteotti remua les catholiques qui espéraient dans le fascisme, le Vatican est du coup passé de la position de partie contractante à celle de *protecteur* du fascisme. Le premier cri d'alarme sur ce qui aurait pu se passer si Mussolini fût tombé après cette affaire, c'est le Vatican qui l'a poussé.

M. Prezzolini se défend « de vaticiner ». L'avenir du fascisme, dit-il,

est dans ses capacités d'adaptation aux exigences de la mentalité italienne... D'autre part, dans les limites mêmes du fascisme, l'individualisme des « ras » (chefs), servi par le régionalisme italien, peut aboutir à des réactions imprévues, utilisables par les survivants des anciens partis.

Enfin il pourrait succomber sous les réactions de la politique étrangère.

A ces conclusions de M. Prezzolini, j'ajouterai que j'ai toujours cru que l'avenir du fascisme repose sur l'union de sa milice et de l'armée régulière. M. Prezzolini ne signale comme pouvant la menacer que le mécontentement que l'avancement rapide des officiers fascistes cause parfois à ceux de l'armée régulière. C'est peu de chose et ça s'atténuera forcément avec le temps. En dépit donc de l'opinion si répandue en Italie et à l'étranger, je crois le fascisme très solide, s'il évite la guerre extérieure qui le priverait en grande partie de ses deux appuis.

La représentation de l'Union paysanne bulgare à l'étranger, dans **La Bulgarie sous le régime de l'assassinat,** publie un recueil d'articles et de documents sur la tyrannie que fait régner dans ce pays le régime inauguré par le coup d'Etat du 9 juin 1923. On sait qu'il amena le renversement de Stambouliski et son remplacement par Tsankov. Ce dernier a fait peser une terreur croissante sur la Bulgarie. Les auteurs imprimés dans ce recueil évaluent de 10.000 à 18 000 le nombre des malheureux massacrés sous le nouveau régime.

Les confiscations de Stambouliski n'excusent pas ces cruautés. Mais l'attentat de la Cathédrale de Sofia est venu montrer à quel paroxysme horrible sont parvenues les passions politiques dans ce pays.

ÉMILE LALOY.

§

Le lieutenant-colonel P. G. Elgood, qui servit en Égypte sous les trois proconsuls Cromer, Gorst et Kitchener, puis, durant la guerre, dans les rangs britanniques, s'est proposé, au cours d'une étude fouillée, minutieusement documentée, d'expliquer impartialement « comment et pourquoi l'Égypte a secoué le joug ». Le joug, c'est une façon de parler. Jamais l'occupation ne fut cela.

Le lieutenant-colonel Elgood remonte au 4 août 1914 : à cette date l'histoire de l'Égypte entre, en effet, dans une phase nouvelle. Jusqu'aux troubles de mars 1919, l'auteur la suit pas à pas dans **the Army in Egypt**, notant et analysant la réaction produite par les événements sur les indigènes, effendis et fellahs. Chemin faisant, il s'évade vers le Canal de Suez que les Turcs alliés aux Allemands cherchent à franchir ; vers la frontière de Libye, menacée par le Senoussi, vers le camp des réfugiés arméniens. Ces diversions ne sont pas sans nuire à l'unité de l'ouvrage. Mais sa valeur ne s'en trouve pas diminuée ; c'est une contribution importante à l'histoire de l'Égypte.

Mr Murray Harris reprend cette histoire où le lieutenant-colonel Elgood volontairement la laisse. Du Delta à Ouady-Halfa, et de Ouady-Halfa aux réservoirs de Bahr-el-Abiad (1), Mr Murray connaît la vallée du Nil dans tous ses recoins. On ne saurait imaginer connaissance plus étendue, et, en ce qui concerne l'Égypte proprement dite, plus profonde ni plus intime que la sienne. Depuis dix ans qu'il habite l'Égypte, en même temps qu'il observait les mœurs de ses habitants, Mr Murray s'est appliqué à étudier son passé, à s'initier à la religion du Prophète, à apprendre l'arabe. De la vie politique, sociale, économique du pays, nul détail ne lui a échappé. Qu'il parle du Canal de Suez, du Soudan, des capitulations, du coton, de l'irrigation, il est parfaitement à son aise avec tous ces « problèmes ». Il est renseigné sur la Résidence et sur le Palais, sur la Maison du Peuple (2), sur

(1) Le Nil blanc.
(2) La maison de Zaghloul Pacha.

la « Chambre » et les Ministères, sur les salons hébreux, les banques, les clubs, l' « Université » du Caire, sur les comptoirs, les « chounas », les usines d'égrenage d'Alexandrie, sur les villages et les campagnes, sur Toutankhamon, le service des Antiquités, les touristes et les bazars. Pachas, « hommes politiques » de tout poil et de toute nuance, modérés, nationalistes, extrémistes ; effendis, fellahs ; moudirs, omdéhs, cheikhs ; le copte, le bédouin, le Syrien, le Juif, l'Arménien, l'Anglais, le Français, l'Italien, le Grec, tous les éléments qui composent la moderne Égypte lui sont également familiers. Il a vécu parmi eux, il les a vus à l'œuvre, les a fréquentés, les a interrogés ; il sait exactement quelle part chacun d'eux prend aux affaires du pays.

On ne s'étonne pas que le *Times* ait choisi Mr Murray Harris comme son représentant en Égypte. Telle est cependant la modestie de Mr Harris qu'il néglige de rappeler ce titre, qui est aussi un titre à la reconnaissance de tous ceux qui ont lu les dépêches où, presque au jour le jour, il rendait compte de tout ce qui se passait au royaume de Zaghloul et de Fouad. C'est le suc de ses observations que Mr Harris distille aujourd'hui dans un livre, de la lignée des grands ouvrages de Lord Milner et de Lord Cromer, qu'il continue et complète, — un maître livre : **Egypt under the Egyptians**, l'Égypte sous l'administration des effendis. Prospero a rendu sa liberté à Caliban. L'expérience a été fatale à l'Egypte. La patrie d'Ismaïl « le Magnifique » cesse de faire partie de l'Europe, elle retourne à grands pas à l'Afrique. Le désordre, les abus de naguère reparaissent. Le naturel (le *kief*, le *malèche*, etc.), revient au galop, rien ne va plus. Les services publics se détraquent. La crasse commence à recouvrir le Caire. L'effendi est maître chez lui, et fleurissent le backchiche, autrement dit la corruption, le népotisme, le terrorisme et quelques autres bienfaits de la démocratie. Livrés à leurs propres ressources, les sujets de Zaghloul et de Fouad se sont montrés au dessous de la tâche qu'il se prétendaient capables d'accomplir pour le moins aussi bien que les Anglais. Nulle part, ni dans la politique, ni dans l'administration, ils n'ont su se débrouiller. Ils errent, ils s'enlisent dans le gâchis créé par leur incompétence. Mais de cela ils ne conviendront jamais. Ils sont dupes des apparences, comme le sont certains de leurs amis européens.

Des signes extérieurs et visibles de prospérité et de bon gouvernement sont souvent pris par des observateurs indulgents pour la manifestation d'une faculté spirituelle, note Mr Harris. Ils voient l'ordre qui règne dans le port d'Alexandrie, les chemins de fer fonctionnant à la perfection ; le Caire propre et prospère ; ils voient l'effendi volubile parlant couramment français, et de qui chaque phrase semble cueillie dans l'*Humanité* ou l'*Intransigeant*, et ils se disent : « Eh ! mais ces gens-là nous ressemblent : s'il est une race sujette à laquelle on devrait appliquer le droit de disposer d'elle-même, c'est bien celle-ci. »

Ils ne se donnent pas la peine de réfléchir que cet ordre, cette efficacité, cette prospérité ont été imposés au pays. Dans les grèves de la faim que fréquemment les Egyptiens déclarèrent pour la défense de leurs vieilles mœurs et croyances orientales, en maintes occasions leurs maîtres les contraignirent à rompre le jeûne. En fait, telle une oie de Strasbourg, le pays fut farci de réformes.

L'effendi est réfractaire aux conceptions et aux méthodes de l'Occident.

Le côté mathématique et mécanique de la vie moderne n'a point et jamais probablement n'aura d'attrait pour lui, assure Mr Harris ; il témoigne d'une aversion foncière pour la froide raison et la dure logique qui gouverne ses paroles et nos actes, et il ne comprend pas notre passion pour la précision.

L'Egyptien appartient, décidément, à une race inférieure. Nubar Pacha l'avait bien senti. Le 14 août 1870, rencontrant Berthelot chez Charles Edmond, il l'interroge

sur la race égyptienne et lui demande de quelle malédiction elle est frappée ? Pourquoi elle n'est pas perfectible ? Pourquoi les fils de fellah sont inférieurs aux fellahs ? Pourquoi le jeune Égyptien, qui apprend avec plus de rapidité que le jeune Européen, est arrêté, à quatorze ans, dans son développement intellectuel ? Pourquoi, dans tous les Égyptiens de talent qu'il a étudiés de près, depuis le gouvernement de Méhémet-Ali, il a toujours remarqué chez eux l'absence de l'*esprit juste* !

Le Goncourt qui nota ce questionnaire (1), ne nous a pas rapporté les réponses de Berthelot. Peut-être n'en fit-il point. Si l'on en juge par certaines remarques qu'il jette en passant, cet aspect guère banal du problème égyptien n'a pas échappé, non plus, à la perspicacité de Mr Murray Harris et, s'il ne s'y est pas attardé, c'est que l'économie de son ouvrage ne le lui permettait pas.

(1) *Journal des Goncourt*, 3e série, 1er vol., Paris, 1890, pp. 11-12.

Sir Valentine Chirol passe en revue les « relations entre l'Orient et l'Occident » depuis les origines jusqu'en 1924, dans un petit livre sans prétentions (1) : **The Orient and The Occident**. C'est moins un manuel d'histoire qu'une sorte d'exégèse des questions d'Orient, de l'Égypte et du problème de l'Inde, basée sur les derniers travaux de sir Valentine : *Egypt Old and New, India Past and Present* et les ch. XXIV à XXVIII de *the Turkish Empire*, ouvrage écrit en collaboration avec lord Evevsley.

AURIANT.

§

La littérature des Mémoires a toujours eu un intérêt particulier. Comme on le sait, Stendhal et Taine, — encore plus peut-être ce dernier, — la considéraient comme la source la plus féconde de l'Histoire. Sans aller aussi loin, on peut dire que, outre le charme littéraire de beaucoup de *confessions*, le lecteur, pour peu qu'il ait de « l'entraînement », se laisse aller au plaisir très passionnant, pour certains, de *revivre* le passé, de coudoyer familièrement, si l'on peut dire, des personnages connus, ou même à peine entrevus dans les grands récits officiels déformés par les passions ou les intérêts des écrivains politiques, quels qu'ils soient d'ailleurs. Sans doute il y a encore ici une illusion : le passé ne peut guère être atteint. Et le narrateur donne à son temps et à ses contemporains une physionomie *personnelle* très peu objective, comme on dit maintenant. Mais l'objectivité n'est-elle pas aussi, dans beaucoup de cas, un fantôme de notre esprit.

Quoi qu'il en soit, j'ai lu avec grand intérêt le livre de M. Henry Ford : **Ma Vie et mon Œuvre**, non pas qu'il contienne rien à proprement parler des choses qui rendent si attachantes la lecture des ouvrages dont on parle plus haut. Ce n'est que le récit de l'existence et des luttes d'un grand industriel moderne qui a pris le soin, comme le recommandait un excellent poète du siècle dernier, de ne rien raconter au public de sa vie proprement intime, de son existence personnelle et quotidienne. C'est à peine, par exemple, si l'auteur parle de son mariage. Quelques lignes et c'est tout, un peu à la façon dont nos ancêtres mentionnaient les grands événements de la famille sur leur *livre de raison*. Mais en revanche il nous raconte ce qu'il a fait, ce qu'il a

(1) Recueil de six conférences faites en 1924 à l'Université de Chicago.

réalisé comme ils disent là-bas dans son pays ; et sa foi profonde dans l'avenir d'une humanité arrivée à la période industrielle, chargée de construire un monde nouveau. En cela M. Ford est bien Américain et mérite d'être lu avec attention, même par ceux que cet *idéal* n'enthousiasme pas trop.

Quelques mots de biographie.

M. H. Ford, né en 1863, à Dearborn (Etat de Michigan), d'un père très modeste agriculteur, ne reçut que l'enseignement primaire dont beaucoup de ses compatriotes, même célèbres, se contentèrent (surtout à cette époque). Adolescent, il manifesta un goût très vif pour la mécanique, se *cristallisa* à la vue d'une locomobile à vapeur rencontrée par hasard. Il avait alors 12 ans ! A 17, malgré les reproches de son père, il quitta la charrue et entra dans un atelier comme apprenti mécanicien. Il ne tarda pas à construire une voiture à vapeur, et, en 1883, répara un moteur à gaz Otto. Aussitôt après, il fit un moteur à explosion de son invention. Entré, en 1890, comme mécanicien à la Société Edison, à temps perdu il établit sa première automobile et, en 1896, constitua la *Société des Automobiles Ford*, ayant *réalisé* son rêve : le type unique de voiture « utilitaire ». La première année, on en vendit 1.700 ; en 1920, la production fut de 1.250.000.

Une pareille réussite suscita, comme on le pense bien, de nombreux envieux qui expliquèrent que le succès de M. Ford était dû uniquement à la nouveauté de cette industrie de l'automobile, ayant permis à l'audacieux qui l'avait entreprise des hardiesses et des improvisations qu'une vieille industrie n'aurait pas supportées. Certes, une part de vérité était contenue dans cette remarque. Mais M. Ford s'élève vivement contre cette explication. Ce qu'il a apporté surtout, selon lui, c'est une nouvelle conception de l'industrie, en général, laquelle, écartant le vieux système du profit qui ne tient aucun compte de l'intérêt du consommateur et de l'ouvrier, tend à introduire une nouvelle forme de production se subordonnant à l'intérêt général. Il faut, dit M. Ford, dédaigner l'esprit de concurrence, entendant par là que ledit esprit songe surtout, par ce moyen, à écarter la rivalité gênante de certains concurrents plus faibles qui, une fois disparus, laissent le champ libre aux industriels, plus riches et mieux armés, qui ne tardent pas à prendre leur revanche en constituant des *trusts*, vé-

ritables monopoles abusant naturellement de leur situation privilégiée — aux dépens de l'acheteur qui ne peut plus se défendre. C'est toute l'histoire de l'industrie mécanique, en Amérique — et ailleurs. Aussi M. Ford juge-t-il sévèrement le rôle de la banque moderne dans les entreprises, et aussi celui du juriste qui met sa science au service de certains gros détenteurs de capitaux sans scrupule.

Le profit, écrit-il, ne doit pas être le point de départ, mais le résultat des services que rend une industrie. Il faut faire passer l'intérêt de la production avant celui du producteur et ne pas réduire l'industrie au fait de vendre cher ce que l'on produit à bon marché.

C'est que M. Ford a tenté, répétons-le, de s'élever jusqu'aux vues générales d'une organisation moderne de l'industrie s'établissant sur un plan supérieur de vie. « L'industrie deviendra un jour honnête », proclama-t-il.

Personne de plus éloigné que M. Ford cependant des idées socialistes actuelles. En un sens, il serait plutôt « aristocrate », bien que cette expression, s'il lisait ceci, lui serait certainement désagréable. Il se croit uniquement démocrate. Mais c'est une question de mots. Il y a en lui une *mystique*, assez courante en Amérique, — et aussi ailleurs, qui se représente les sociétés humaines se dirigeant dans la direction rigide du Progrès indéfini avec la rigueur d'un théorème en marche, selon l'expression d'un grand écrivain français. Mais ce progrès doit se réaliser par une élite. Et comment sélectionner cette élite ? Ce souci, qui faisait songer Renan, n'embarrasse guère cet Américain optimiste.

« Qui doit être le patron ? » écrit-il quelque part. Et sa réponse à cette interrogation embarrassante, semble-t-il, est celle-ci : « Qui fera le ténor dans tel morceau de chant? N'est-ce pas celui qui a une voix de ténor. » Pour M. Ford, la chose va donc de soi. Je crains que ce ne soit un peu plus compliqué ; mais, l'idée directive est que la collectivité, si elle veut vivre, se développer, doit obéir à une *élite* et en ceci cet industriel se rencontre, au moins sur ce point (capital, il est vrai), avec le Dr Lebon, dont il n'a sans doute jamais entendu parler.

M. Ford a écrit de fortes pages sur l'organisation industrielle, technique et financière, dont tout le monde peut faire son profit sans doute, mais qui intéresseront surtout les spécialistes.

Au demeurant, ce livre, bien de son époque, représente assez

exactement l'esprit américain pratique, utilitaire et aussi puritain, mais avec une forme spéciale. Je n'ai donc pas eu tort de le placer, dès le début, dans la littérature des « mémoires », car il est bien loin de ne représenter qu'un écrit purement « technique », quoique son sujet ne soit en grande partie que l'histoire du développement d'une industrie spéciale. Il déborde son cadre. Il nous livre l'âme d'un peuple, d'une race, la race anglo-saxonne, cherchant à organiser la planète. Il est l'apologie d'une forme nouvelle de la vie sociale s'élevant des bas instincts de la lutte vitale à la justice supérieure et raisonnable, en même temps d'une humanité ayant enfin dompté ses appétits violents et mauvais, et tout cela pour le plus grand bien de tous.

On pourrait faire quelques objections à M. Ford. Mais à quoi bon ? Il a la *foi*. Aussi me suis-je permis un enfantillage après la lecture de son œuvre : à la suite du titre de l'auteur, j'en ai ajouté un autre, d'un livre célèbre d'ailleurs : *Les Paroles d'un croyant*.

AUGUSTE CHEYLACK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Elie Lambert : *Tolède*. Avec 113 grav. (Les villes d'art célèbres) ; Laurens. 12 »

Art

Luisa Chatrousse : *La femme dans les industries d'art* ; Eyrolles. » »

Loys Delteil : *Le peintre graveur illustré*, tome XIX : *H. Leys, H. de Brackeler, J. Ensor* ; chez l'auteur, 2, rue des Beaux-Arts, Paris. » »

Maurice Fenaille : *F. Boucher*. Préface de Gustave Geffroy. Avec des reprod. ; Edit. Nilsson. 10 »

Le Corbusier : *L'art décoratif d'aujourd'hui*. Nombr. illust. ; Crès. 30 »

Bibliophilie

Ch. Mortet : *Le format des livres*, notions pratiques suivies de recherches historiques. Avec 4 planches ; Champion. 5 »

Cinématographie

Pola Negri : *La vie et le rêve au cinéma* ; Albin Michel. 5 »

Esotérisme

Henri Durville : *Mystères initiatiques* ; Durville. 20 »
René Guénon : *L'ésotérisme de Dante* ; Besse. 6 50
Félix Remo : *La traversée de la vie* ; Edit. de la B. P. S. 6 »

Etnographie

Marc Chadourne et Maurice Guierre : *Marehurehu,* entre le jour et la nuit, croyances, légendes, coutumes et textes pratiques des Maoris d'O-Tahiti, avec 14 illust. de Gauguin ; Libr. de France. » »

Géographie

L. Gallouédec : *Le Maine.* Avec des illust. ; Hachette. 12 50
Robert Villate : *Les conditions géographiques de la guerre,* étude de géographie militaire sur le front français de 1914 à 1918. Avec 73 illust. ; Payot. 35 »

Histoire

Copin Albancelli : *La guerre occulte. Les sociétés secrètes contre les nations* ; Perrin. 8 »
Marquis de Noailles : *Le Comte Molé, 1781-1855. Sa vie, ses Mémoires,* tome IV ; Champion. 25 »
Gabriel de Pimodan : *La mère des Guises : Antoinette de Bourbon, 1494-1583,* nouv. édit. avec 2 portraits et un fac-similé. Préface de M. Louis Madelin ; Champion. 20 »

Littérature

Léon Bérard : *Alfred de Vigny,* essai ; Le 7e jour. 3 »
Pierre Coutras et Georges Finaud : *Anthologie de Pro Arte* ; Edit. Pro Arte. 8 »
Jean Dornis : *Essai sur Gabriele d'Annunzio* ; Perrin. 7 50
Paul Dottin : *La vie et les aventures étranges de Daniel de Foe, natif de Londres, qui vécut septante années dans l'Ile de Grande Bretagne, donna de nombreux conseils à plusieurs ministres et à un Roi, fut, à diverses reprises, jeté en prison et mille fois condamné à mort par d'implacables ennemis, avec un récit de la manière non moins étrange dont il écrivit Robinson et d'autres chefs-d'œuvre* ; Perrin. 7 50
Frédéric Empaytaz : *Reconnaissance à Barrès* ; Presses françaises. 10 »
Pierre Flotter : *Alfred de Vigny,* nombreux documents inédits, avec un portrait ; Perrin. 7 50
Victor Giraud : *Passions et romans d'autrefois. (La jeune captive. Madame de Duras. Lucile de Chateaubriand. Les amours de René. L'Occitanienne)* ; Champion. 15 »
Camille Latreille : *Les dernières années de Lamartine, 1852-1869* ; Perrin. 7 50
Christian Maréchal : *La Mennais, La dispute de « l'Essai sur l'Indifférence »* d'après des documents nouveaux et inédits ; Champion. 40 »
Octave Navarre : *Le théâtre grec.* (L'Edifice. L'organisation matérielle. Les représentations.) Avec 38 figures ; Payot. 12 »
Wladimir d'Ormesson : *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* ; Champion. 8 »
Giovanni Pascoli : *Poèmes conviviaux,* traduits et annotés par Albert Valentin ; Hachette. 12 »
Jean Michel Renaitour : *Mes coups de griffe,* essais critiques ; La Griffe. 3 75
Elie Richard : *Le guide des grands ducs* ; Edit. du Monde moderne. 10 »
Ernest Seillière : *Le romantisme* ; Stock. 2 »
Robert Siegfried : *Lettres et discours sur les passions* ; Crès. 15 »
Albert Valentin : *Giovanni Pascoli, poète lyrique, 1855-1912. Les thèmes de son inspiration* ; Hachette. 35 »
Chr.-J.-C. Van der Meulen : *L'idéa-*

lisme de Villiers de l'Isle-Adam; Paris, Amsterdam. » »

Alfred de Vigny : *Lettres inédites à Victor Hugo, 1820-1831,* publiées par M. Louis Barthou ; Emile-Paul. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Gromaire : *L'occupation allemande en France, 1914-1918.* Avec une carte ; Payot. 20 »

Henri Prost : *La liquidation financière de la guerre en Bulgarie.* Préface de Victor Bérard ; Giard. 15 »

Contre-Amiral William Sowden Sims et Burton J. Hendrick : *La victoire sur mer,* le rôle de la marine américaine pendant la guerre, traduit de l'anglais par H. Le Masson. Préface de M. J. de Lacour-Gayet ; Payot. 20 »

Pédagogie

Dorothy Canfield Fisher : *Les enfants et les mères,* adaptation française de Madeleine T. Guéritte ; Flammarion. 7 95

Léopold Goiran : *Lettres sur l'éducation ;* Alcan. 2 vol. Chaque, 10 »

Paul Guillaume : *L'imitation chez l'enfant;* Alcan. 15 »

Emm. Harraca : *Des conditions d'existence à Paris de l'étudiant autrefois et aujourd'hui ;* Presses universitaires de France. 7 50

Docteur H. Wallon : *L'enfant turbulent,* études sur les retards et les anomalies du développement moteur et mental ; Alcan. 40 »

Philosophie

Julien Pacotte : *La pensée mathématique contemporaine ;* Alcan. 9 »

Jacques Paliard : *Intuition et réflexion,* esquisse d'une dialectique de la conscience ; Alcan. 25 »

Jacques Paliard : *Le raisonnement selon Maine de Biran ;* Alcan 7 »

Fr. Wittels : *Freud, l'homme, la doctrine,* traduit de l'allemand par M[lle] L.-C. Herbert ; Alcan. 9 »

Poésie

Guillaume Apollinaire : *Il y a.* Préface de Ramon Gomez de La Serna ; Messein. 12 »

Guillaume Apollinaire : *Calligrammes,* poèmes de la paix et de la guerre, 1913-1916. Avec un portrait par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon ; Nouv. Revue franç. 7 50

Marcel Aubry : *Poésies ferventes ;* Imp. Herbelin, Belfort. 6 »

Eugène Autric : *L'urne d'ivoire ;* Chiberre. 6 »

André Foulon de Vaulx : *Œuvres. Poésies 1900-1910. L'allée du silence. La statue mutilée. La fontaine de Diane;* Lemerre. 15 »

André Foulon de Vaulx : *Œuvres. Poésies 1910-1923. Les eaux grises. Le vent dans la nuit. Le parc aux agonies ;* Lemerre. 15 »

Alphonse Gaillard : *Les espérances chrétiennes.* Lettre-préface de Henri Ghéon ; Jouve. 5 »

Ernest Jaubert : *Cent rondels, cent quatrains ;* Lemerre. 6 »

Camille Quiévreux : *La divine tragédie ;* Imp. Yvert et Tellier, Amiens. 10 »

Moto Voutcheticht : *Les torches.* Préface de M. Henri Barbusse ; Jouve. 4 »

Politique

V. Blasco Ibanez : *Ce que sera la république espagnole,* traduit de l'espagnol par Renée Lafont ; Flammarion. 3 50

M[me] Edouard Claparède-Spir: *Pour l'entente des peuples,* voix de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Préface de M. Ferdinand Buisson. Postface du prof. Th. Ruyssen ; Presses universitaires de France. 4 »

Léon Daudet : *L'agonie du régime,*

panorama des hommes, des clans et des crimes, 1919-1925 ; Nouv. libr. nat. 10 »

J. Doriot, A. Berthon, M. Cachin : *Contre la guerre au Maroc*, discours à la Chambre, 27, 28 et 29 mai 1925 ; Libr. de l'Humanité. 1 50

Abel Mansuy : *La Pologne* ; Rieder. 6 50

Questions juridiques

Raymond Hesse et Lionel Nastorg : *Leurs manières*, plaidoiries à la manière de..., Grasset. 7 50

Questions médicales

C.-J. Duchamp (de Marseille) : *La tuberculose, comment la reconnaître, l'éviter, la traiter* ; Jouve. 6 »

Docteur Paul Hauduroy : *Le bactériophage de d'Hérelle*. Préface du Prof. Fernand Bezançon ; Libr. Le François. 10 »

Questions militaires

Rabeau et Laurens : *Les submersibles* ; Colin. 6 »

R. Surcouf : *Un capitaine corsaire: Robert Surcouf*, d'après les livres de bord de ses bâtiments, les archives de sa famille et les documents de la marine de Saint-Malo. Avec 3 gravures ; Plon. 10 »

Questions religieuses

Robert Will : *Le culte*, essai d'histoire et de philosophie religieuses, tome I; Libr. Istra. 30 »

Roman

Aragonnès : *La loi du faible* ; Calmann-Lévy. 6 75

Paul Beaufils : *Le Domanier de Toul an Diaoul*, roman d'un cœur breton. Préface de Charles Le Goffic ; Les Gémeaux. 7 50

Paul Bruzon : *Nausicaa sous les palmes* ; Figuière. 7 50

Louis Codet : *La petite Chiquette* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Lucie Delarue-Mardrus : *A côté de l'amour* ; Férenczi. 7 50

Léon Deutsch : *J'ai acheté cette femme* ; Grasset. 7 50

Georges Dolley : *Le Cupidon joufflu* ; Edit. de France. 7 50

Claude Farrère : *Une jeune fille voyagea* ; Flammarion. 7 95

Georges Finaud : *Herma*. Préface de Thierry Sandre ; Soc. mut. d'édition. 7 »

Léon Frapié : *Gamins de Paris. Les ligues de bonté* ; Rasmussen. 7 50

George Isarlov : *L'Annonciation*, illust. de E. Chimot, A. Dignimont, N. Gontcharova et M. Larionow ; Soc. d'édit. et de libr. Henri Reynaud. » »

Jaroslaw Iwaszkiewicz : *Hilaire, fils de comptable*, traduit du polonais par Marie Depuichault ; Rieder. 7 50

Paul Ladurelle : *Femelle* ; Figuière. 7 50

Paul Margueritte : *Tante Million* ; Flammarion. 7 95

René Maur : *Cheikis El Djenoun*; Lib. Aux Enfants, Bourges. 7 50

Bernard de Naillac : *Le cœur et les rides* ; Edit. du Monde moderne. » »

Salomon Poliakov : *Le Messie sans peuple*, version française de J. Kessel ; Nouv. Revue franç. 7 50

René Puaux : *La grande vague* ; L'Ile de France. 7 50

Paul Reboux : *Pour Jasmine* ; Flammarion. 7 95

Georges Rivollet : *Les trois grâces*; Fasquelle. 7 50

Marcel Rouff : *L'homme et la montagne* ; Emile Paul. 7 50

Isabelle Sandy : *L'homme et la sauvageonne* ; Plon. 7 50

Carl Sternheim : *Napoléon*. traduit par Marc Henry ; Kra. » »

Rabindranath Tagore : *Mashi*, tra-

duit de l'anglais par Mme Hélène du Pasquier; Nouv. Revue franç. 7 50

Charles Tardieu : *Maison meublée* ; Férenczi. 7 50

Claude Winz : *La part du feu* ; Le 7e jour. 7 50

Siméon Youchkiévitch : *Dans la peur*, épisodes de la vie bourgeoise en Russie soviétique, traduit par André Pierre ; Plon. 7 50

Sciences

Jacques Fischer : *L'amour et la morale*, essai d'interprétation physiologique de la pensée humaine. Préface du Docteur Stéphen Chauvet ; Payot. 12 »

Emile Gau : *Calculs numériques et graphiques* ; Colin. 6 »

Docteur Ferdinand Henrich : *Les théories de la chimie organique*, traduit de l'allemand, édition revue, augmentée et refondue par Marcel Thiers ; Payot. 40 »

Pierre Sève : *Les courants alternatifs* ; Colin. 6 »

Sociologie

Georges Brunet : *Le mysticisme social de Saint-Simon* ; Presses françaises. 8 »

Emile Guillaumin : *Notes paysannes et villageoises* ; Bibl. d'éducation. 6 »

M.-T. Laurin : *L'école rurale et la profession agricole* ; Bibl. d'éducation. 7 50

Saint-Simon : *De la réorganisation de la société européenne*, avec une introduction et des notes par Alfred Péreire. Préface de Henri de Jouvenel ; Presses françaises. 8 50

Sports

H. Georget : *L'automobiliste pratique* ; Hachette. 7 50

Varia

Jules Anspach : *Un citoyen de Genève (mon bisaïeul I.-S. Anspach, 1746-1825)* ; Renaissance du livre, Bruxelles. 7 50

Paul M. Atkins : *L'enseignement de la comptabilité des prix de revient dans les Universités et Ecoles supérieures aux Etats-Unis* ; Eyrolles. » »

Olof Hoijer : *Le trafic de l'opium et d'autres stupéfiants*, étude de droit international et d'histoire diplomatique ; Edit. Spes. 14 »

Paris-Guide 1925, le guide de la vie à Paris ; Crès. » »

Michel Riquet : *Sa Majesté la loi. Le droit contre la loi* ; Ligue des droits du religieux ancien combattant. 2 50

Voyages

Suzanne Peuteuil : *Ecrit sur le garde-fou du clocher de mon pays*. Avec 40 grav. au canif, sur bois de fil, de René Paille ; Edit. Franche-Comté et Monts Jura, Besançon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de G.-A. Le Roy.— A propos des « New Schools ». — Chateaubriand jugé par Paul-Louis Courier. — Le procès Eden contre Whistler. — Origine de deux images. — La question Fabre. — Une protestation. — Le philosophe du parc Montsouris. — Le Melon n'était pas Louis Veuillot. — Une dédicace documentaire. — Et le monument Brillat-Savarin ? — Les vers néo-alexandrins. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de G.-A. Le Roy. — Les flaubertistes sont, depuis quelques mois, fort éprouvés : après René Descharmes, Jean Revel et Robert Pinchon, voici que disparaît un érudit dont le nom était bien connu des lecteurs du *Mercure de France*, Georges-Auguste Le Roy, directeur du Laboratoire municipal de Rouen, conservateur du Pavillon Gustave-Flaubert à Croisset. Il est mort le dimanche 10 juillet, à 8 heures du matin, dans une des chambres de l'Hôtel-Dieu de Rouen, la vieille maison où son père, le docteur Roy, avait rencontré le père de Flaubert avant de se lier d'amitié avec l'auteur de *Madame Bovary* et avec Louis Bouilhet.

Esprit scientifique des plus originaux, le chimiste G.-A. Leroy, dont l'activité principale était consacrée aux recherches de laboratoires et spécialement, depuis 1907, à la répression des falsifications alimentaires, avait rendu à ses compatriotes d'éminents services dans ce domaine. Plusieurs de ses travaux furent communiqués et commentés à l'Académie des Sciences. Il contribua à faire rendre justice au créateur de l'industrie frigorifique : Charles Tellier.

Un autre aspect curieux de la personnalité de G.-A. Le Roy se révéla dans ses notes à la Commission des Antiquités, notes portant sur les sujets les plus divers : la reproduction des sceaux, le damasquinage des armes au moyen âge, un mode d'embaumement mercuriel à la même époque (nous avons analysé ici même ce dernier travail le 16 mai 1919), etc., etc.

Le lettré n'était pas moins sympathique, chez Le Roy, que le savant.

Nommé, en 1904, conservateur du Musée Flaubert, à Croisset, par le Comité que présidait Jean Revel, G.-A. Le Roy s'attacha tout d'abord à reconstituer le pavillon du bord de l'eau dans le caractère qu'il avait du vivant de Flaubert. Puis il sut provoquer de très nombreux dons : dessins, peintures, portraits, manuscrits ; il faut notamment lui savoir un gré infini d'avoir fait rentrer dans les archives de ce petit musée quantité de lettres inédites.

Son dernier article, publié dans nos « notes et documents littéraires », le 1er avril 1925, était une étude sur une série de lettres de Flaubert au biologiste Georges Pouchet ; nous rappellerons également : *Un hôte de Flaubert en Egypte* (1er avril 1924) ; *Une reconstitution du « Zaïmph » ou voile de Tanit de* « Salammbo » (1er décembre 1923) ; *Le discours de réception du père de Flaubert à l'Académie de Rouen* (1er décembre 1921) ; *A propos de la correspondance de Gustave Flaubert* (15 décembre 1920); *Quelques souvenirs sur Louis Bouilhet* (16 août 1919).

On le voit, ce Rouennais de Rouen (il était né dans cette ville le 7 février 1863 et y avait toujours vécu) demeurait flaubertiste jusqu'aux moelles. Il était de ces hommes qui se grandissent dans l'étude d'un

illustre modèle. Flaubert, que d'aucuns ont qualifié (on ne sait trop pourquoi) de « mauvais maître », eut beaucoup de fidèles comme celui-là, des esprits charmants et érudits, tout entiers consacrés à son souvenir et à l'amour des lettres. Enviable postérité pour un « mauvais maître »... — L. DX.

§

A propos des « New Schools ».

7 juillet 1925.

Monsieur le Directeur,

Ce n'est que tout récemment que j'ai lu la lettre envoyée au *Mercure* par M. Guéritte, à la suite de mon étude sur les New Schools, lettre que vous avez publiée le 1er juin. Voulez-vous me permettre d'y répondre ?

M. Guéritte laisse supposer que je n'ai fait qu'un court séjour en Angleterre ; or, j'y réside depuis 1914 ; mes onze années de présence en ce pays sont suffisantes, il me semble, pour que je connaisse son peuple.

Les deux seuls traits de la mentalité anglaise auxquels j'ai fait allusion sont l'individualisme et le mysticisme. C'est donc de ces deux caractéristiques que M. Guéritte conteste la réalité. Elles sont cependant bien connues et admises de tous ceux qui ont étudié le caractère anglais.

En ce qui concerne la première, je ne citerai qu'un fait, mais qui est suffisamment éloquent, à l'appui de mon dire : l'existence en Grande-Bretagne, durant la guerre, de 16.000 objecteurs de conscience se refusant à accomplir le service militaire (beaucoup d'entre eux en vertu de motifs mystiques, soit dit en passant) et l'insertion par le Parlement, dans la loi de conscription, d'articles reconnaissant comme légitime l'objection de conscience. N'est-ce pas là un irréfragable témoignage de l'individualisme anglais ?

Quant au mysticisme, c'est un fait non moins patent. Dans son livre paru récemment : *The English Secret*, Mr Basil de Selincourt, un Anglais descendant d'émigrés français, dit : « Nous sommes à la fois pratiques et mystiques. » Mais je crains qu'en qualité de conseiller du commerce extérieur de la France, M. Guéritte n'ait été en relation qu'avec des Anglais chez qui ce trait de la race est atrophié : les *businessmen* de la Cité ou d'ailleurs n'ont pas précisément une réputation de grands mystiques !

Passons au mouvement des New Schools. Pour en donner une idée complète, il eût fallu non un article de revue, mais un volume. Je me

suis donc limité à des faits essentiels et actuels; j'ai même dû, comme je l'ai dit, écourter l'analyse de divers régimes scolaires et en omettre d'autres, les uns et les autres cependant intéressants. Ce qu'il importait, c'était de dire ce qu'étaient les New Schools et en quoi consistait l'éducation nouvelle, tâche que j'ai accomplie. Suivant cette manière, qui s'imposait à moi, de traiter le sujet, le fait que certaines personnes avaient préparé cette évolution était secondaire. En tout mouvement qui se cristallise en institutions il y a eu des précurseurs, évidemment. Je n'ai pas manqué, au cours de mes recherches, de rencontrer le titre de The New Ideals in Education, ainsi que le nom de Mr Holmes, mais, comme beaucoup d'autres détails, j'ai dû laisser celui-là de côté dans la composition de mon étude, que le *Mercure* a déjà trouvée trop étendue pour être aisément publiée. Et d'ailleurs, pourquoi s'arrêter à juin 1914 ? On pourrait remonter beaucoup plus loin, par exemple jusqu'à la fondation par les Quakers d'écoles coéducatives en 1780. Ou jusqu'à cette théoricienne de l'éducation nouvelle que fut Mary Wollstone Craft (1759-1797). Mais il faut savoir se borner. Toutefois, je n'ai pas manqué de parler du vrai précurseur et initiateur du mouvement, qui ne s'est pas borné à parler et à écrire, qui a *fait* : le docteur Reddie, principal d'Abbotsholme.

Au surplus, j'ai écrit : « C'est en 1920 que le mouvement des New Schools ou Ecoles nouvelles *a pris corps* en Angleterre, etc. » Qu'est-ce que « prendre corps » pour un mouvement, sinon se personnifier en une corporation, en une association ? La première association qui a incorporé le mouvement et les New Schools elle-mêmes, c'est le New Education Fellowship. Quant à The New Ideals in Education, cette société ne groupait que des personnalités aspirant à une éducation nouvelle, non des New Schools. Elle n'était pas pour les New Schools le « lien » dont parle M. Guéritte et ce n'est que le New Education Fellowship qui les a *liées*.

J'espère que ces brèves, trop brèves explications feront sentir au lecteur combien l'expression d' « erreur considérable et inexplicable qui vicie le fond même de son étude » employée par M. Guéritte est injustifiée. En quoi cette omission nécessitée par le manque de place et sans grande importance vicie le *fond* de mon étude, lequel fond est uniquement l'éducation nouvelle elle-même, la méthode et les écoles, je n'arrive pas à le comprendre.

De même, quelle importance y a-t-il dans ce détail que c'est M. Ferrière — d'ailleurs membre de la Ligue internationale pour l'Education nouvelle dont le New Education Fellowship est une unité — qui s'est occupé de définir les trente points auxquels se reconnaît une New School complète ? Le nom de l'auteur est chose insignifiante. Il a évidemment bien fallu que quelqu'un s'en occupât. Le seul détail vraiment intéres-

sant est que les trente points sont les critériums auxquels se reconnaît une New School.

Mais si j'avais dû dire *tout* sur le sujet, le *Mercure* entier n'y eût pas suffi.

Enfin, si j'ai insisté, comme je le devais, sur le caractère individualiste des New Schools, c'est parce que c'est une réalité, et j'en ai donné de nombreuses preuves. J'ai fait aussi allusion, en d'autres termes, à l' « esprit de service » dont parle M. Guéritte. Il pense que l'emploi du vocable « individualiste » peut donner une idée erronée du but poursuivi par les New Schools. Crainte vaine : pour qui a une conception saine de l'individualisme, celui-ci se confond avec la solidarité sociale, — pourvu, naturellement, que la société ne soit pas anti individualiste, auquel cas l'individualisme doit nécessairement s'affirmer par la révolte. J'ai d'ailleurs eu soin de faire la distinction entre la vieille conception égoïste de l'individualisme, qui disparait progressivement, et la conception nouvelle, égo-altruiste qui se substitue à la première.

J'espère, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien porter ces explications à la connaissance des lecteurs de votre revue et je vous en remercie d'avance.

Veuillez agréez, etc.

MANUEL DEVALDÈS.

§

Chateaubriand jugé par Paul Louis Courier. — D'une lettre (alors inédite) de P. L. Courier, que publia la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* du 15 novembre 1888, nous extrayons ce curieux jugement sur Chateaubriand :

Quant à moi, foi de vigneron, c'est parce que Chateaubriand n'écrit pas comme les autres, encore qu'il imite le Genevois, que j'ai ses livres dans ma bibliothèque, pas tous s'entend, mais les meilleurs.

Quelques Attiques, mes frères ainés, au temps de César, louèrent Cicéron. Le vicomte n'est pas Cicéron ; mais, comme l'avocat d'Arpinum, c'est un Asiatique, entendez-vous, mon bon, un Asiatique, ou, comme nous disons, nous autres hellénistes jurés, un Rhodien.

Quand je lus le *Génie du Christianisme*, j'étais en Italie. On tuait et on était tué ; on se battait, on pillait ; ainsi voulait le grand homme, et tous d'obéir. Forteresses, statues, argent, femmes, tableaux, nous prenions tout, et nous brisions le reste. Lorsqu'il fallut courir en de nouveaux pays, nous laissâmes les musées et les femmes dans un état bien différent. Ces dernières, il est vrai, se vengeaient quelquefois, et j'en connais qui rapportèrent de Naples bien autre chose que des lauriers. Bref, nous vivions en pendards et en pendards dignes d'être pendus ; quelques-uns sentent encore la corde, pas moi qui suis votre serviteur.

C'est en de pareils moments que le livre du vicomte me tomba entre les mains, comme vous dites dans votre patois. Vous faire croire qu'il me convertit, ce serait embrasser à Sparte une femme de Corinthe. Mais il me plut, non

comme œuvre savante mais poétique. Ce n'est pas un ouvrage à toujours, mais on le lira et surtout on en parlera longtemps. Là où il faut discuter, Chateaubriand court la poste, là où il faut dépeindre, il s'arrête, prend ses crayons, ses pinceaux, ses couleurs, ses manchettes et commence pour ne pas finir de sitôt.

Le disciple de Socrate nous raconte que les premiers chanteurs, trop remplis de leur art, oublièrent le boire et le dormir. Le vicomte ne va pas jusque-là, d'aucuns disaient même qu'il n'oublie pas assez sa divine personne; autres temps, autres mœurs, mais il chante plus qu'il ne raisonne. Il aurait pu intituler son œuvre :

« *Tableau de l'Univers et de tout ce qu'il contient, peint par un jeune noble pour prouver que l'Art chrétien surpasse l'Art antique.* »

Quand il se mêle de critique littéraire, il voit juste, et l'on reconnait un homme de métier.

Il devine Homère et les Grecs, il comprend bien Virgile, il goûte fort Racine et dit de belles choses sur Pascal ; mais venu aux Pères, son érudition s'évanouit, et il est de la force de M. de Laharpe. Ah! vicomte, vicomte, tout chrétien que vous êtes et, qui plus est, chrétien de fraiche date, vous ne lisez pas les Pères ! Ah! les Pères, les Pères !

Chateaubriand, puisqu'enfin vous voulez mon sentiment tout net, est un écrivain véritable ; quand il ne monte pas sur son destrier du moyen âge, quand il est de son temps et de son pays, il est poète, comme nul en prose ne le fut jamais. Comme Horace disait de je ne sais quel Grec, il parle grandement.

Ah, vicomte ! Si vous eussiez été, comme moi, disciple d'Isocrate, apprenant de lui, expert en cette matière, à écrire peu et à retoucher sans cesse, quel écrivain nous aurions en vous !

Mais non, vous copiez Rousseau, vous apprenez Bernardin par cœur, vous croyez au génie de Ducis, vous traduisez je ne sais quel poème d'un fanatique anglais, vous nous habituez aux violences de Shakespeare, et vous pensez que, de ces terres funestes, vous reviendrez, voyageur protégé du ciel, sain et sauf. Non, non, il n'en est pas ainsi : qui quitte les classiques, les classiques le renient.

§

Le procès Eden contre Whistler.

Londres, 6 juillet.

Monsieur,

Sous la rubrique «Questions juridiques» de votre numéro du 1er juillet dernier, M. Coulon, en parlant de l'affaire Eden et Whistler, donne le titre de lord à Eden. Le fait est que ce dernier n'était que baronnet : Sir William Eden Bart.

Pour ceux que la question intéresse le pamphlet de Whistler sur le procès est à lire. Le titre est : *Eden versus Whistler, the Baronet and the Butterfly. A Valentine with a Verdict* (Paris, chez Louis Henry May, 11, rue Saint-Benoit, 1899). Whistler, dont la signature était un papillon, maniait la plume plutôt comme une guêpe, et le baronnet a

dû, à moins d'être pachyderme, passer des moments cuisants à la lecture de la prose *piquante* et cruelle du peintre américain.

Dr G. P.

§

Origine de deux images. — Si le Dr Henry Labonne (échos du *Mercure* du 1er juillet) avait consulté l'édition la plus répandue des *Pensées* de Pascal, celle d'Ernest Havet, revue par son fils Louis, à l'usage des lycéens, il y eût vu, p. 99, que la pensée faussement attribuée à Pascal était connue du monde latin dès le XIIe siècle ; on l'attribuait à Empédocle. Selon Ernest Havet, — et voici qui donne satisfaction pour moitié au Dr Labonne, — Pascal l'aurait lue dans la préface qu'écrivit Mlle de Gournay pour l'édition de 1635 des *Essais*, où elle la cite, d'après Rabelais, sous le nom du Trismégiste.

Autre chose. Barbey d'Aurevilly, qui revient à la surface de l'actualité, écrivit jadis une étude sur Siméon Pécontal, auteur du *Volberg*, poème, et de *Légendes et Ballades*. [*Les Œuvres et les Hommes, 3e partie. Les Poètes. Paris, 1867.*] Il fait grand mérite à Pécontal d'avoir écrit, sur la naissance du Christ, ces deux strophes à cause de l'image de la fin :

Il naîtra sur un lit de chaume,
Et celle qui l'aura porté,
Ce roi du céleste royaume,
Gardera sa virginité,
Car, à travers sa chaste mère
Passera l'enfant radieux (1),
Comme à travers l'azur des cieux
Passe un doux rayon de lumière.

Or, La Monnoye avait écrit, dans ses *Noëls bourguignons* : « *Ce n'est, disent-ils, qu'un Enfant | Frais sorti des flancs de sa mère | Sans briser porte ni verrous | Comme, au travers d'une fenêtre, | Passe la clarté du soleil.* »

On lit, dans une *Passion* du XVe siècle, d'un auteur inconnu : « *Mais tout ainsy com la verrière | Du soleil qui demeure entière | Quand son ray par my oultre passe | Qui ne la brise ne ne quasse, | Ainsi demoura ton corps sain.* »

Rutebeuf avait écrit, dans le *Miracle de Théophile* : « *Si com en la verrière | Entre et reva arrière | Li solans que n'entame, | Ainsinc fus virge entière | Quant Diex, qui ès ciex ière, | Fist de toi mère et dame.* »

Selon un manuscrit du XIIIe siècle d'un drame, en latin, de la Nativité, saint Augustin répond au chef de la Synagogue :

(1) *Trait raphaëlesque !* écrit ici Barbey.

Ut specular solidum solis intrat radius
Et sincere transitus servit ei pervius,
Sic in aulam Virginis Summi Patris filius
Lapsum quidem faciet, et tamen innoxius.

On lit encore, dans la Prose *Lætabandus*, attribuée à saint Bernard (xıı° siècle) : « *Sicut sidus radium,* | *Profert virgo filium* | *Pari forma.* | *Neque sidus radio,* | *Neque mater filio* | *Fit corrupta.* » Le même saint Bernard dit dans une de ses homélies : « *Sicut sine sui corruptione sidus suum emittit radium, sic absque sui Laesione Virgo parturit filium.* »

Et peut-être retrouverait-on cette image dans une antiquité plus reculée encore. — HENRI BACHELIN.

§

La question Fabre.

Monsieur le Directeur,

A la nouvelle diatribe de M. Marcel Coulon, je ne répondrai qu'un mot : C'est, paraît-il, de *glaire* que l'homme a été formé ; *glaise* était imputable au typo. Eh bien ! c'est encore pis : en soutenant que l'homme a été façonné avec de l'argile, on a au moins la Bible pour soi. Mais en affirmant qu'il a été fabriqué avec des crachats ou du blanc d'œuf, on est sûr d'être seul de son avis.

Le typographe a donc fait une correction intelligente ; c'est bien dommage qu'il ait cru devoir s'en tenir là.

M. Marcel Coulon n'a-t-il pas des amis charitables pour lui faire comprendre que les rieurs ne sont pas de son côté et que c'est sans mandat qu'il prononce ses réquisitoires ? A quel titre est-il défenseur de Fabre ? Du reste, on ne défend pas un naturaliste par le principe d'autorité, surtout en citant Maeterlinck ou André Gide. Le procédé n'est de mise que pour le vin Mariani. Que n'invoque-t-il aussi Carpentier, Mistinguett ou Mussolini ? — F. PICARD.

§

Une protestation.

Vincennes, 7 juillet 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro de juillet du *Mercure de France*, votre collaborateur Hirsch parle des combattants de 1914-1918 « qui aimaient la vie et sont morts *sans savoir au juste pourquoi* ».

Je me permets de protester contre une telle assertion qui eût paru sacrilège au lendemain de l'armistice.

La grande majorité des combattants savaient qu'ils se battaient pour

épargner à la France le sort de la Pologne asservie et ruinée. Leur courage avait d'autant plus de mérite que tous, ils détestaient la guerre. Mais la guerre ne leur faisait pas peur.

Au lieu que chez nos pacifistes d'aujourd'hui l'amour de la paix semble n'être plus que la peur des coups.

Veuillez agréez, etc. GUY DORREZ.

§

Le philosophe du Parc Montsouris. — Sur les indications de M. Louis de Gonzague-Frick, nous avons consacré ici même (*Mercure de France* du 15 janvier 1921) une notice à M. Emile Sauvage, dit « le philosophe du parc Montsouris » parce que, depuis 1872, cet homme disert reçoit ses disciples et donne audience à ses pensées dans une des allées de ce jardin public.

Ces jours-ci, M. Henri Simoni, rédacteur à l'*Œuvre*, et qui a fait visite à M. Emile Sauvage à l'occasion de son 93e anniversaire, a appris, de la bouche du philosophe, quelle avait été l'unique déception de celui-ci au cours de sa longue vie :

En 1859, dit M. Sauvage, j'ai inventé le tout-à-l'égoût. J'en ai pris le brevet. 50.000 francs devaient être la récompense de cette invention! Je ne les ai point touchés. Qui les a touchés à ma place ? J'en réclame hautement la restitution.

Mais qu'on n'aille pas prendre à la lettre cette dernière phrase. C'est une protestation toute platonique. Le « philosophe du parc Montsouris » est bien trop sage pour s'engager dans un procès. Il préfère revoir, pour une nouvelle édition, son *Essai de controverse chrétienne au XIXe siècle* et mettre la dernière main à son *Vade-mecum du libre-penseur* qu'il compte faire paraître cet hiver. — L. DX.

§

Le Melon n'était pas Louis Veuillot. — Les notes et documents littéraires, publiés dans le *Mercure* du 1er octobre 1924, sur les pseudonymes employés durant la deuxième moitié du siècle dernier, ou plutôt sous le second Empire, ont provoqué d'assez nombreux échos.

Au sujet de Colombine et de la caricature qu'en fit André Gill dans l'*Eclipse*, M. Georges Tiret-Bognet rappelait l'histoire du refus de Louis Veuillot d'autoriser la publication du portrait charge qu'avait fait de lui André Gill. Celui-ci, ajoutait Tiret-Bognet, se vengea en donnant à l'*Eclipse* le dessin d'un melon dont les aspérités de la peau et les lignes des tranches donnaient la physionomie du polémiste de l'*Univers* (1).

(1) *Mercure de France*, 1er nov. 1924.

Ce à quoi, quelques jours plus tard (1), M. Louis Constant (de Nîmes) répondait :

Il y a là une erreur. Gill a représenté Louis Veuillot, dans l'*Eclipse*, sous l'aspect d'un boxeur, vêtu d'un caleçon, et les deux poings en garde, avec des ailes d'ange dans le dos.

En effet, Tiret-Bognet se trompait ou, plutôt, avait pris comme histoire une légende qui, il y a une quarantaine d'années, courait sur les boulevards, dans les cafés littéraires et dans les bureaux de rédaction (2).

Nous venons de trouver un témoignage indiscutable, celui d'André Gill lui-même. Le hasard — ce Dieu des échotiers — nous a mis dans la main un livre charmant d'André Gill, *Vingt années de Paris*, publié en 1883, entre les deux séjours que le malheureux artiste fit à la maison de Charenton, où il mourut en 1885.

Sous le titre : *Histoire d'un Melon*, Gill raconte que par une matinée du mois d'août 1868, à l'angle des rues d'Assas et Vavin, il tomba en extase devant un melon. Après quelques instants de contemplation il pénétra dans la boutique, déposa sur le comptoir quelque menue monnaie, saisit l'objet de sa convoitise, et s'en fut radieux, par les rues, avec son achat.....

Mais laissons André Gill conter lui-même l'histoire qu'il attribue tout d'abord à son meilleur ami.

Mon ami se promena donc tranquillement humant la brise tiède, flânant aux enseignes, regardant les passants ; il se croisa peut-être avec M. Littré qui a le bon goût de demeurer par là, peut-être avec M. Michelet son voisin, avec Sainte-Beuve, lancé au trot derrière une fillette...

Puis, tout à coup, il se souvint que c'était mardi, qu'il avait à faire, comme chaque mardi, son dessin de la *Lune* ; il s'élança vers son domicile.

Maintenant que je crois être reconnu, je reprends mon pronom personnel :

J'habitais alors rue d'Assas, dans une maison en briques, un étage au-dessus du logement de Vallès, qui serait bien l'homme le plus tendre, le plus spirituel, le plus charmant et éloquent du monde, n'était la manie qui le tient de ne se croire à l'aise que dans la fumée des batailles ou la gueulée des faubourgs. On allait de l'un chez l'autre, on avait des grands rires, des espoirs fous...

J'arrivai avec mon melon, pour le moment du déjeuner. Nous nous trouvâmes trois — peut-être quatre : la Chanson des *Fraises*, *Mamzelle Thérèse*, avait déconsidéré le nombre trois. La table était dressée, mon acquisition eut les honneurs de la séance et comme, entre soi, quand les nerfs sont détendus, on est aise, quelquefois, de se laisser aller à la simplicité de l'esprit, comme

(1) *Mercure de France*, 1er déc. 1924.

(2) La légende, d'ailleurs, était née d'une vague ressemblance entre Louis Veuillot et le melon dont les aspérités, au dessin, avaient un aspect de grains de variole.

les grosses plaisanteries sont alors les plus goûtées, tout le chapelet des niaiseries qui se peuvent dire à propos d'un melon fut égrené.

En fin de compte, on tomba d'accord qu'il fallait publier son portrait.

Le portrait du Melon ? Oui. — Dans le journal ? Parfaitement. Puisque la Censure interdisait tout, puisqu'on ne pouvait rien risquer d'expressif, il fallait dessiner le melon. Cela ne voudrait rien dire.

Et je le fis.

Le dessin fut présenté le lendemain au ministère, la censure fut magnanime, l'autorisation de paraître fut accordée.

Néanmoins le surlendemain André Gill reçut l'ordre de se présenter devant le Juge d'Instruction. En effet, Henri Rochefort, dans l'une de ses *Lanternes*, avait cru dans le melon reconnaître le président Delesvaux, de la 6ᵉ chambre.

A la suite d'un article de Francisque Sarcey, la poursuite fut abandonnée.

Le Melon d'André Gill se trouve dans le nº 29 *bis* de la première année de l'*Eclipse*, qui se dénommait, par intérim, la *Lune*.

La *Lune* était l'*Eclipse* alors, dit André Gill, ayant été, quelques mois auparavant, contrainte à s'éclipser par la jurisprudence de l'Empire.

LÉON ROUX.

§

Une dédicace documentaire. — C'est la dédicace qui se trouve sur un exemplaire, récemment mis en vente par Bosse, des *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus (1897, in-12, Editions du *Mercure de France*). On lit sur la page de garde l'amusant envoi autographe suivant :

Pour Léon Durocher, bien cordialement, son ex-voisin et confrère Jehan Rictus (avril 1898). *Les Soliloques du Pauvre* ont été écrits, 59, rue Lepic, à Paris, forteresse des Poètes, demeure actuelle de Léon Durocher, ex-turne de Jehan Rictus qui y occupait une petite piaule au sixième étage qu'il avait bien du mal à payer d'ailleurs. — J. R.

§

Et le monument Brillat-Savarin ? — A la fin de l'année 1921, il se constitua, à Paris, un comité pour élever un monument à Brillat-Savarin, dans sa ville natale, à Belley (Ain). Ce comité était exceptionnellement brillant. On y comptait plus de deux cents sommités ou notabilités, parmi lesquelles cinq membres de l'Académie française, un membre de l'Académie Goncourt, le président de la cour de cassation, le président du Conseil municipal, une dizaine de ministres ou anciens ministres, des sénateurs, des députés, des conseillers généraux, des professeurs, des hommes de lettres, des directeurs de journaux, des ministres plénipotentiaires, des présidents de chambres de commerce, un

sociétaire de la Comédie Française, les chefs de cuisine des Rois d'Angleterre, de Norvège, etc..., etc...

A la présidence, MM. Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et Robert de Flers, de l'Académie française, président de la Société des auteurs dramatiques.

Cet incomparable comité, où figuraient également les noms les plus illustres de la cuisine française : Escoffier, Mourier, Montagné, etc., organisa, en l'honneur de l'écrivain de *La Physiologie du goût*, des manifestations auxquelles il est impossible de penser sans gratitude, lorsqu'on y a assisté.

Le déjeuner du 3 décembre 1921 suffirait seul à justifier la gloire de dix comités comme celui-là. M. André Billy estima (cf. *Vie intellectuelle* du 15 décembre 1921) que le menu de ce déjeuner constituait « un document historique » ; il le publia « comme étant le menu du plus beau déjeuner qu'il soit actuellement possible de faire dans le monde ; déjeuner strictement conforme à la doctrine de Brillat-Savarin ; déjeuner irréprochable ; déjeuner qui fut une accumulation de perfections et de délices : *Les Caprices de Madame Récamier*; *Les filets de sole Belle Aurore*; *les selles d'agneau à la mode du Bugey* ; *les bécasses du baron Richerand*; *le parfait de foie gras au porto en gelée*; *la salade Valroney* ; *les cœurs d'artichauts Parisienne*; *la glace Triomphe* ; *les feuillets d'Anthelme* ; *le turban de reinettes Brillat-Savarin* ; *les corbeilles de friandises* ; *tous les fruits*.

Je ne crains pas, ajoutait M. Billy, que ce poème ne rencontre, parmi mes lecteurs, des poètes dont la sensibilité en puisse être touchée ; et c'est pourquoi je mentionnerai aussi les vins. Ah ! les vins ! *Champagne nature brut 1911* ; *Château Haut-Brion en Jéroboam (cachet du château 1899)*; *La Tache Romanée 1904* ; *Pommery et Greno nature 1906* ; *Porto da Sira 1815* ; *Grande Fine Champagne 1800...*

On s'imagine bien qu'après de telles agapes on parla peu de la statue de Brillat-Savarin. Ne s'élevait-elle pas, idéale et indestructible, dans la salle même où étaient réunis les convives ?

Mais il y a de cela près de quatre ans aujourd'hui. Et voici que, dans quelques mois (2 février 1926), tombe le centième anniversaire de la mort de Brillat-Savarin. Alors, ne conviendrait-il pas de reparler, dès maintenant, du monument de Belley ? Ne serait-il pas opportun d'organiser quelque réunion, quelque déjeuner préparatoire ? — L. DX.

§

Les vers néo-alexandrins. — Un seul spécimen en est connu. Il est dû à Alphonse Allais et est emprunté à l' « Album du cercle dramatique, le Gardenia ». Cette note en accompagne la publication :

Le vers néo-alexandrin se distingue de l'ancien en ce que, au lieu d'être à la fin, la rime se trouve au commencement (c'est bien son tour).

Ce nouveau vers doit se composer d'une moyenne de douze pieds : je dis d'une *moyenne* parce qu'il n'est pas nécessaire que chaque vers ait personnellement douze pieds.

Cher ami Gardeniste, amateur de bonne 11
Chère, on t'appelle à l'appareil téléphonique. 12
Allo ! Qu'y a-t-il ? Voici : 7
A l'Hôtel Terminus (le fameux Terminus !) 12
Nous nous réunirons 6
(*Nounous*, le présent avis n'est pas pour votre fiole) 15
Samedi... (non lundi) 20 mars, à 7 heures précises. 13
Ça me dit, cette proposition, et à toi aussi, j'espère. 17
Lundi 20 mars donc... non samedi, mais non lundi. 13
L'un dit une chose, l'autre une autre, voilà comme on se trompe. 16
On se les calera bien, foi d'Alph 9
Onse Allais ! après quoi suivront 8
Concert varié, danses macabres, bref le programme 14
Qu'on sert d'habitude dans nos cordiales, — charmantes
petites soirées. 20
Amène ta bonne humeur, ça nous fera plaisir 13
Amen ! 2

192
16 = 12

C. Q. F. D.

A part que l'addition est fausse, ce spécimen de vers néo-alexandrins laisse loin derrière lui le fameux sonnet au général Boulanger, où les majuscules terminaient les vers et la ponctuation les commençait, par quoi le *Décadent* de Baju tenta une réforme qui ne fut pas suivie, voire le sonnet olorime adressé par Jean Goudezki audit Alphonse Allais.

P. D.

§

Publications du « Mercure de France » :

RÉIMPRESSIONS

LES XIPÉHUZ, par J.-H. Rosny aîné. Vol. petit in-8, 6 fr. Il a été tiré 110 ex. sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 15 francs.

DE L'AMOUR, *selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*, par Sénancour. Vol. petit in-18, 7 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CLXXXI

—

Les Classiques de l'Orient

LE POÈTE TIBÉTAIN MILARÉPA

SES CRIMES. SES EPREUVES. SON NIRVANA

Traduit du tibétain avec une Introduction et un Index par **Jacques BACOT**

Quarante bois de **Jean BUHOT** *d'après une iconographie tibétaine de la* **Vie de Milarépa**

Milarépa fut magicien, poète et ermite. Il fut cela successivement et si complètement que les Tibétains ont peine à ne pas séparer ces trois personnages et, selon qu'ils sont nécromans, laïques ou religieux, Milarépa est leur plus grand magicien, leur poète ou leur saint.

Cet être singulier vécut au XIe siècle de notre ère. Sa mémoire est encore vivante au Tibet comme celle d'une personnalité toute récente. Depuis un millier d'années, sa parole est transmise oralement par filiation spirituelle ininterrompue. Certains de ses sectateurs méditent sur les pentes du mont Everest, là où Milarépa, le premier, médita dans la solitude.

L'histoire de Milarépa fut écrite au XIIe siècle par son disciple RÉTCHUNG PA. Elle fut traduite en mongol, peut-être aussi en chinois. La traduction qu'en donne ici M. JACQUES BACOT est **la première** en langue européenne. Elle représente un travail à la fois savant et littéraire que seul le grand tibétisant français pouvait entreprendre et conduire avec autant de sûreté et d'art.

Ajoutons que ce livre est magnifiquement illustré par JEAN BUHOT.

Un volume in-8 304 pages illustrées de bois originaux tirage de l'édition ordinaire à 1500 ex. numérotés. Prix.................... **30 fr.**

Tirage de l'édition de luxe à 150 sur vélin d'Arches.......... **100 fr.**





Le Pavé dans la mare aux crapauds

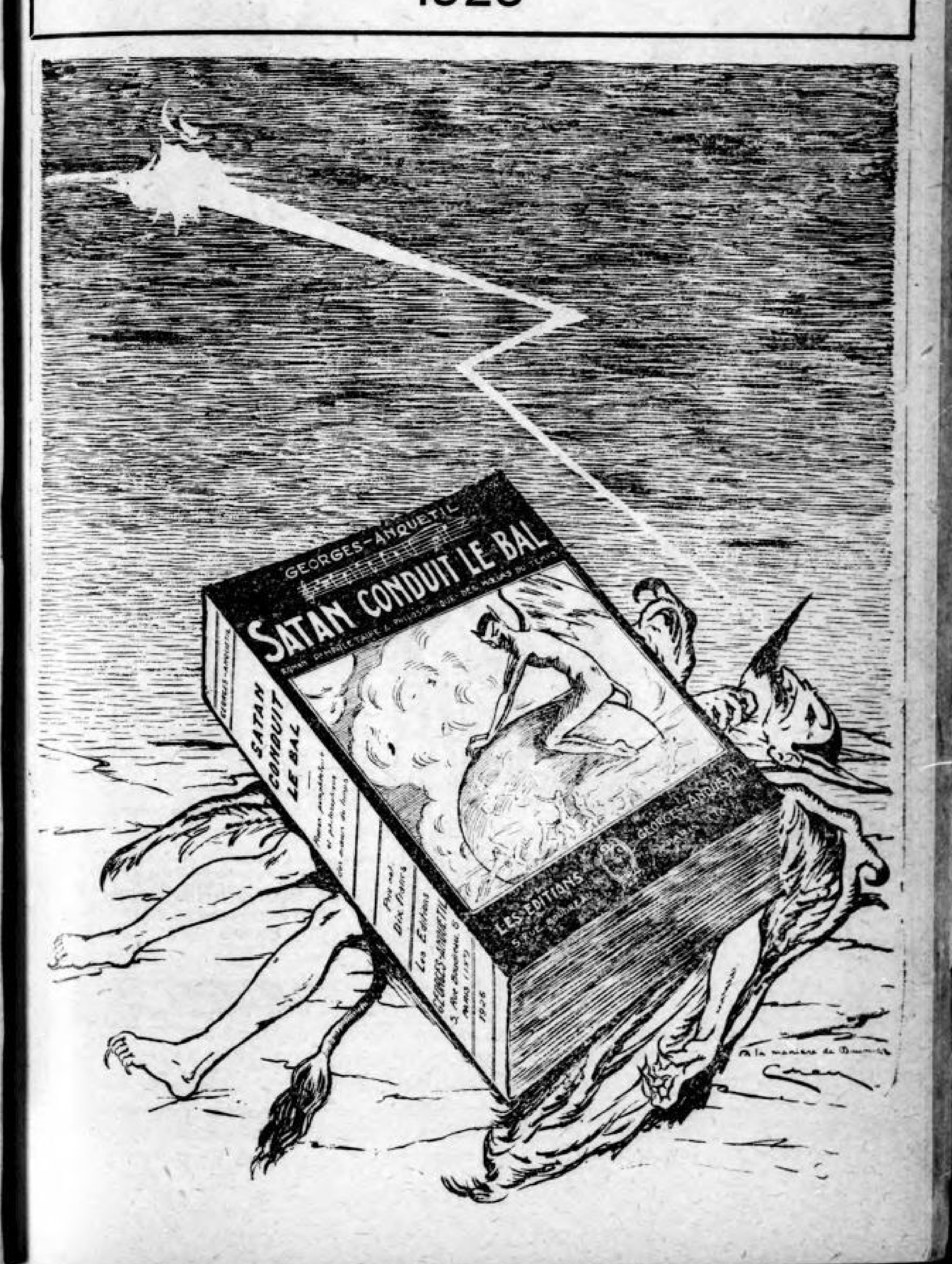

SATAN CONDUIT LE BAL
Le recueillement du cloître permet aux initiés, avertis de l'inquiétude humaine, de voir que partout, même invisible.
"SATAN CONDUIT le BAL"
Il a fallu à son auteur, le pamphlétaire Georges-Anquetil, cinq ans de méditation pour concevoir et écrire ce roman hallucinant, qui a la beauté du plus magnifique cantique de fraternité humaine et dont l'austère Genève a consacré le succès mondial.
Ce formidable livre de 600 pages est envoyé franco sous pli recommandé, contre mandat de 10 frs adressé aux
Editions Georges-Anquetil
5, Rue Boudreau - Paris (IXe)
Compte de Chèques postaux 587-90
R.C. Seine 218 812

LE

PRIX INTERNATIONAL DE LITTÉRATURE

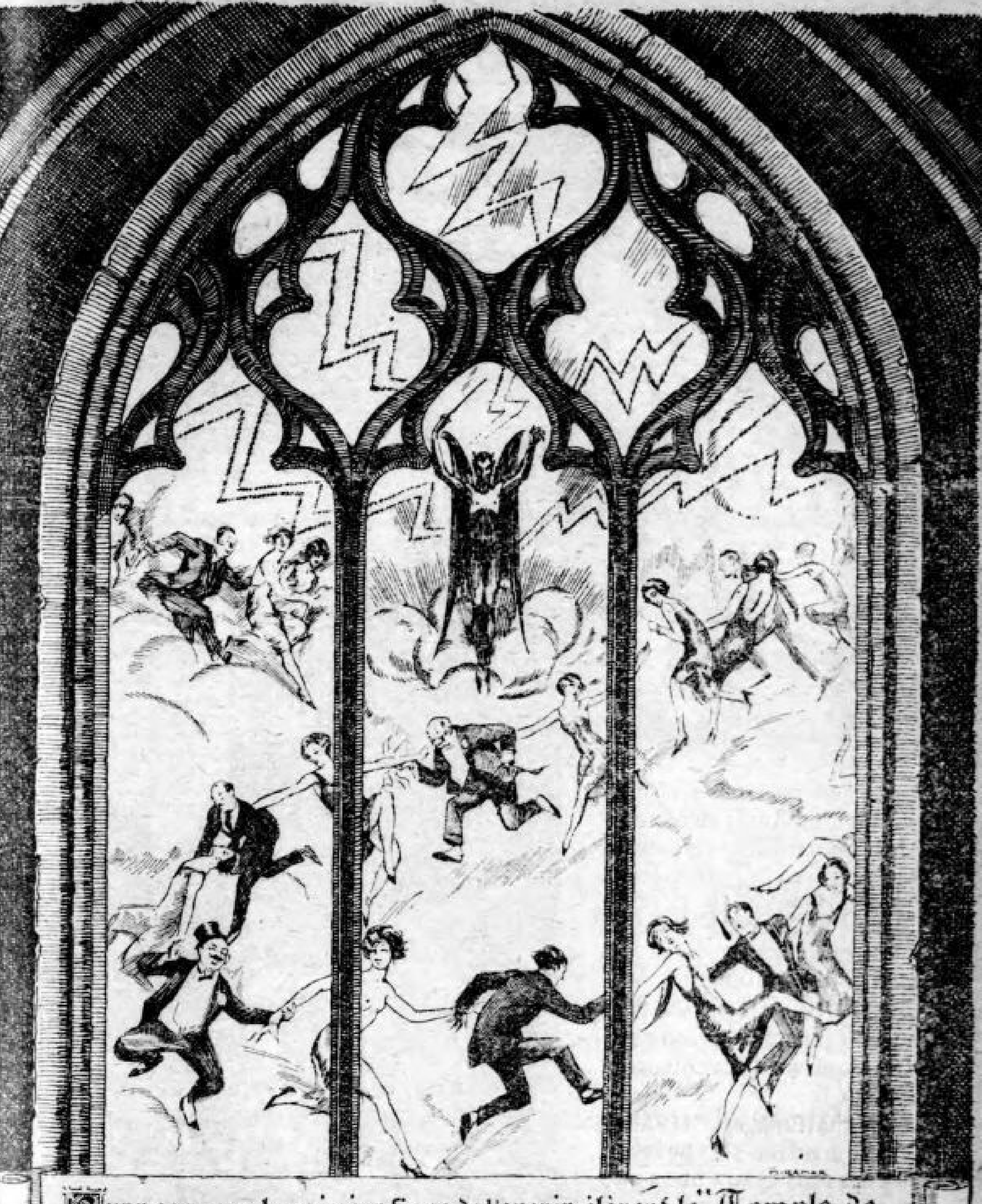
DE

1925





Sardonique et Sarcastique ce
Méphisto dit à cette Marguerite
agenouillée au pied des calvaires:
Tu peux bien prier le Christ,
mais ce n'est pas lui qui mène le
monde, car...
Satan conduit le Bal
Tels sont d'ailleurs le thème et
le titre de l'extraordinaire roman
philosophique de
Georges-Anquetil
qui vient de recevoir de Genève
de l'Ordre Universel du Mérite
humain, le
PRIX INTERNATIONAL DE LITTÉRATURE
Aussi bien ce livre unique et formi
dable de 600 pages constitue un ta
bleau effrayant et impitoyable des
mœurs du temps, brossé par un pam
phlétaire dont le courage n'a plus be
soin de caution; il à été salué par la
critique comme le plus gros évène
ment livresque de l'après guerre.
Envoi franco
sous pli recommandé contre mandat
de 11 francs adressé aux
Editions Georges Anquetil
5, Rue Boudreau, 5
Paris (IXe)
Chèques postaux




_Tu vois ces ruines, ricane Satan triomphant; eh bien! ce que le temps a fait de ces pierres, la luxure le fera de ce monde où
"SATAN CONDUIT le BAL"
Tel est d'ailleurs le titre du roman philosophique de
Georges-Anquetil,
formidable pamphlet des mœurs du temps, qui vient de remporter à Genève le
PRIX INTERNATIONAL DE LITTÉRATURE
avec cette mention: "CET OUVRAGE EST UN DES PLUS BEAUX DE LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DE CES DERNIÈRES ANNÉES."
Envoi franco de ce magnifique volume de 600 pages contre mandat ou bon de poste de 10 fr. adressé aux
Editions Georges-Anquetil
5, Rue Boudreau, 5
Paris (IXe)
R.C. Seine 218-812
Compte de Chèques postaux 567-90

HAVELOCK ELLIS

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

V

Le Symbolisme érotique
Le Mécanisme
de la Détumescence

ÉDITION FRANÇAISE REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR
TRADUITE PAR A. VAN GENNEP

Volume in-8 carré. Prix .... **15 fr.**

VOLUMES EN VENTE

I

La Pudeur - La Périodicité sexuelle
L'Auto-Erotisme

Un volume .... **15 fr.**

II

L'Inversion sexuelle

Un volume .... **15 fr.**

III

L'Impulsion sexuelle

Un volume .... **15 fr.**

IV

La Sélection sexuelle chez l'Homme

Un volume .... **15 fr.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais de Justice à Paris, le 27 juin 1925, à 2 heures, **en 2 lots,**

1° SUPERBE ET VASTE HOTEL PARTICULIER A PARIS,

BOULEVARD BEAUSÉJOUR, 49. **Confort moderne.** Contenance 1442 m. 50 environ.

LIBRE ; MISE A PRIX.................... **600.000 fr.**

2° DOMAINE DIT MANOIR SAINT-NICOLAS **PRES GRANVILLE** (Manche)

comprenant : **CHATEAU style Louis XIV** *avec communs et parc.* **Grand jardin ; ETANG à 500 mètres de la mer. Vue superbe. LIBRE. Et FERME** louée 4.500 fr. par an. **Contenance totale 22 hectares** environ.

MISE A PRIX.............................. **600.000 fr.**

S'adr. à Me **VALLET**, avoué à Paris, 46, rue de Londres, Me Pascault, not. à Paris.

VILLE DE PARIS

EMPLACEMENT DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE

A ADJUGER même sur une enchère, Ch. des Not., Mardi **7 JUILLET** 1925 à 13 h. 30

8 LOTS DE TERRAIN (17e Arr.)

entre les PORTES de CHAMPERRET et de COURCELLES

en bordure de voies nouvelles

Bastion 48	Surfaces		Mises à prix	
1er lot, ilôt no 12 (*2 angles*)	572m21	à	1.100 fr.	le mètre
3e lot —	394m80	a	700 fr.	—
4e lot —	451m25	à	800 fr.	—
8e lot —	538m08	a	800 fr.	—

S'adr. aux Not. : Mes BEZIN et **BONNEL**, 11, rue Auber.

Bastion 48	Surfaces		Mises à prix	
7e lot, ilôt no 12	504m33	à	800 fr.	le mètre
12e lot, — (*angle*)	792m82	à	900 fr.	—
7e lot, ilôt no 12b (*angle*)	792m34	à	1.000 fr.	—
8e lot, — (*angle*)	699m59	à	900 fr.	—

S'ad. **Not.** : Mes BONNEL et **BEZIN**, 14, r. des Pyramides.

Et au **DOMAINE DE LA VILLE DE PARIS**, rue Lobau, 2, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 16 heures.

Vente au Palais, le samedi 4 juillet 1925, 2 h., en 5 lots

1° MAISON DE RAPPORT, SISE A PARIS

RUE JACOB, N° 6. (6e arrondissement)

Ce 150m env. Rev. br. 16.150 fr. env. **M. à p. 125.000 f.;**

2° TERRAIN situé à **VAUCRESSON (S.-&-O.)**

Allée de St-Cucufa, no 86 et partie du no 87 de la div. de la Colonie de Caze. Contce 985 m. 25 env non loué. **M.** à p. **10.000 f.** ; **3e TERRAIN** situé à **VAUCRESSON** (S.-ET-O.) Allée de St-Cucufa, nos 87, 88 et 89 de la même division. Contce 1200m env. non loué. **M. à p. 10.000 fr.;**

4° UNE MAISON et un TERRAIN maraicher sis à **VERSAILLES (S.-ET-O.)** R. St-Charles, no 4. Contce 5779 m. env. **M. à p. 45.000 fr.;**

5° UN T**ERRAIN** maraicher et **PETITE CONSTRUCTION** sis à **VERSAILLES** (S.-et-O.), rue Saint-Charles, no 6. Contce 10.300 m. env. Rev. 1.450 fr. brut env pour l'ensemble des deux derniers lots. **M. à p. 75.000 fr.**

S'adresser à Me Roger Bertin, avoué poursuivant à Paris, 7, rue de Penthièvre, Grolous, av., Lainé, not. à Paris.

Adj. ét. Me Ballu, not. à Vitry-sur Seine, 8 juillet 1925 à 2 h. de **2 MAIS. A VITRY-**s.-S. dont 1 *lib. loc.* M. à p. **40 000; 41.000 f.**

1 MAIS. A IVRY, *lib. 1er oct. 25.* M. à p. *20.000 f.* et **13 TERRAINS** A VITRY dont **5 lib. de loc.** S'ad. pr vis. s. l. lieux et au not.

PROP. 200 HECT. à vend. 50 k. Paris-Ouest Rég. Rambouillet. **Bel chasse** à t. jce. de suite. Me Drouot, not. Hermeray (S.-O.)

Immle *Rue* Paris *du* **PONT-AUX-CHOUX,** 5. Prom. bail sur location. M. à p. 100.000 fr. Facilit. trait. avant adj. Adjon ch. not. 30 juin. S'adr. s. lieux, à Sens (Yonne), à Me Picard, not., et à Paris, Me *Dauchez*, not., 37, quai Tournelle.

Vente au Palais à Paris, le 22 juillet 1925, à 2 heures, en deux lots. 1er lot : **PAVILLON** sis à **IVRY-S.-SEINE**, 15, Villa de la Gare. Contenance 202 m. 86 environ. Rapport 800 fr. **Mise à prix : 15.000 fr.**

2e lot **PAVILLON A IVRY-SUR-SEINE,** 35, Villa de la Gare, Contenance 215 m. 70. Premier étage **LIBRE DE LOCATION. Mise à prix : 25.000 francs.**

S'adresser à MMes DUBOIS, 20, Quai de la Mégisserie, Dupont, avoués, et à Me Ballu, not. à Vitry-s.-Seine.

VILLE DE PARIS. Adj. sur 1 ench. Ch. Not. 7 *juillet.*

TERRAIN D'ANGLE (6e)

RUES DU FOUR ET MABILLON

Sce 538m02. M. à p. **1.000 fr. le m.** S'ad. aux not.: Mes *Bezin* et Bonnel, 11, r. Auber, dép. ench.

CHATOU **PROPR. 23, Av. de Brimont,** et **R. des Garennes, LIB DE LOC.** *en 4 lots. 1er lot:* **M.** d'hab. av. jard Ce 3.227m env. **M. à p. 125.000 f.** 2e 3e et 4e l. : **3 TERRAINS** de 360m env. **M. à p. 8.000 f.** chacun. Adj. Ch. Not. Paris, **7 juillet 1925** S'adr. Me Cottenet, n., 25, Bd Bonne-Nouvelle, Paris, dép. ench.

Adj. ét. Me Bablot, notaire à Montmorency, 4 juillet 1925, à 15 h. **MAIS**on bourgse située à **ST-PRIX** 11 *bis*, rue de Rubelle, à prox. des stations du Gros-Noyer et de St-Leu et de la Forêt de Montmorency, élevée sur caves. R. d. ch. et 2 ét. av. grenier dessus. Jard., cour, dépces div. Eau de la ville, élect. gaz en cours install. Cont. 1.400 m. **Libre 1er août 1925. M. à p. 100.000 fr.** S'adr. pour visit. sur les lieux de 2 à 6 h. et p. rens. à Me Bablot.

ÉDITIONS MONTAIGNE, 2, Impasse de Conti, PARIS, VI[e]

COLLECTION DE GAI SAVOIR

N° 4

Les Amoureux Passe-Temps

OU CHOIX DES PLUS GENTILLES ET GAILLARDES INVENTIONS DES XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES

depuis Ronsard jusqu'à Théophile

colligées sur les manuscrits et les éditions originales par

FERNAND FLEURET

Un avertissement badin de Fernand Fleuret nous éclaire ainsi sur la véritable portée de cette anthologie de haute saveur :

« Ce n'est pas absolument dans le dessein de te présenter un Recueil de pièces libres, LECTEUR, que j'ai réuni ces *Amoureux Passe-Temps* que je pourrais pousser dans le monde comme la Somme de la poésie licencieuse de près d'un siècle...

Il s'agissait encore de t'instruire en t'amusant, si toutefois tu le veux bien. Je me suis donc mis en cervelle de te montrer l'influence de Ronsard sur les poètes de son temps. Je n'ai pas choisi, pour ce faire, le Ronsard pindarique et pétrarquiste, celui que l'on t'enseigna si mal sur les bancs, mais un Ronsard gaulois que tu connais encore moins, sans doute. Ainsi te révélerai-je du même coup toute une poésie gaillarde et folâtre que tes maîtres n'ont eu cure de t'apprendre parce qu'ils ne la connaissent point...

Je t'ai mis plus de trente poètes du même siècle, sur lesquels il en est bien vingt qui ont contrefait son langage, qui lui ont dérobé des sujets, des tours, des vers, des expressions, tu jugeras donc que Ronsard avait trouvé le style qui convient à la galanterie, sans quoi personne ne se serait avisé de le lui emprunter pour parler à sa belle...

Bref, il fut le rénovateur de la poésie badine et son influence est encore vivace chez la plupart des poètes de l'âge suivant, bien que ces derniers, en trahissant leur maître, en le méprisant parfois, aient fait dévier vers le libertinage un genre gracieux, naturel, exempt de vice et de la plus authentique Poésie...

Tu trouveras dans ces " Recueils " des vers de Malherbe et de ses élèves. Sais-tu que surnommé le " Père Luxure ", il a commis une dizaine de pièces légères, dont cinq sonnets embrasés qui peuvent compter parmi les plus beaux vers de langue ? Sais-tu que ce tyran des mots et des syllabes ordonnait à Racan, alors âgé de trente-cinq ans, de versifier des « friponneries de pages », et qu'il en discutait les termes avec lui ? »

Un volume de 290 pages in-16 jésus à 2.500 exemplaires, c'est-à-dire :

500 exemplaires (de 1 à 500) sur pur fil Lafuma.	60 fr.
2.000 exemplaires (de 501 à 2.500) sur alfa bouffant.	30 fr.

ÉDITIONS MONTAIGNE, Impasse de Conti, PARIS VI[e]

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres de Jules Laforgue

IV

Lettres. — I

(1881-1882)

Introduction et Notes de G. JEAN-AUBRY.

1 vol. in 8 écu sur beau papier. — Prix.......................... **18 fr.**

Il a été tiré :

49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à.. **50 fr.**

250 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 299, à.. **30 fr.**

BALTAZAR GRACIAN

Pages caractéristiques

Précédées d'une Etude critique par ANDRÉ ROUVEYRE.
Traduction originale et Notice par VICTOR BOUILLIER.
Avec un portrait en deux hors-texte.

1 vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix.......................... **15 fr.**

Il a été tiré :

470 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 470, à.. **40 fr.**

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

La Tour d'Amour roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... 7 fr. 50

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 7 fr. 50

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 7 fr. 50

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 7 fr. 50

L'Animale, roman. Vol. in-16 .... 7 fr. 50

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... 7 fr. 50

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18 .... 7 fr. 50

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

HAVELOCK ELLIS

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

V

Le Symbolisme érotique
Le Mécanisme
de la Détumescence

ÉDITION FRANÇAISE REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

TRADUITE PAR A. VAN GENNEP

Volume in-8 carré. Prix.. **15 fr.**

VOLUMES EN VENTE

I

La Pudeur - La Périodicité sexuelle
L'Auto-Erotisme

Un volume .... **15 fr.**

II

L'Inversion sexuelle

Un volume .... **15 fr.**

III

L'Impulsion sexuelle

Un volume .... **15 fr.**

IV

La Sélection sexuelle chez l'Homme

Un volume .... **15 fr.**

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

CIRCUIT AUTOMOBILE

DU MONT-DORE AUX GORGES DU TARN

Voyage en 6 journées

Départ tous les samedis du Mont-Dore
du 10 Juillet au 5 Septembre 1925.

1er jour : (dép. à 10 heures). — Le Mont-Dore, Col de Dyane, Lac Chambon, Murols, Besse-en-Chandesse, Lac Pavin, Condat-en-Feniers, Cheylade, Pas-de-Peyrol (Puy-Mary), Dienne, Murat.

2e jour : (dép. à 8 heures). — Murat, Le Lioran, Vic-sur-Cère.

3e jour : (dép. à 7 h. 30). — Vic-sur-Cère, Mur-de-Barrez, Laguiole, Aubrac, Marvéjols, Sainte-Enimie, Les Gorges du Tarn, Le Rozier.

4e jour : (dép. à 9 heures). — Le Rozier, Espalion, Estaing, Aurillac.

5e jour : (dép. à 7 heures). — Aurillac, Gouffre de Padirac, Rocamadour, Cirque de Montvalent, Carennac, Bretenoux, Saint-Céré, Aurillac.

6e jour : (dép. à 9 heures). — Aurillac, Salers, Salins, Mauriac, Bort (Orgues), La Tour d'Auvergne, La Bourboule, Le Mont-Dore.

Prix du transport pour le parcours total : **475** francs.

Les billets sont mis en vente à Paris à la gare du Quai-d'Orsay et à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ainsi qu'à la gare du Mont-Dore.

LE TOUR DES COTES DE BRETAGNE

en Automobile

Voyage en 5 journées de Vannes à Dinard et vice-versa
du 11 juillet au 6 septembre 1925
Départ de Vannes le Dimanche et de Dinard le Samedi.

Itinéraire dans le sens Vannes-Dinard :

1er Jour : (dép. à 8 h.). — Vannes, Auray, Locmariaquer, Carnac, Plouharnel, Hennebont, Quimperlé (déjeuner), Pont-Aven, Concarneau, Quimper.

2e Jour : (dép. à 13 h.). — Quimper, Audierne, Pointe-du-Raz, Douarnenez, Locronan, Morgat.

3e Jour : (dép. à 14 h.). — Morgat, Le Faou, Plougastel-Daoulas, Brest.

4e jour : (dép. à 8 h.). — Brest, Landerneau, Landivisiau, Guimiliau, Saint-Thégonnec, Roscoff, Saint-Pol-de-Léon, Morlaix.

5e Jour : (dép. à 7 h. 30). — Morlaix, Saint-Michel-en-Grèves, Lannion, Trégastel, Ploumanach, Perros-Guirec, Tréguier, Paimpol, Saint-Quay-Portrieux, Saint-Brieuc, Cap Fréhel, Dinard.

Prix du transport pour le parcours total Vannes-Dinard ou *vice versa* : **400** francs.

Les billets sont mis en vente à Paris à la gare du Quai-d'Orsay et à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ainsi qu'à la gare de Vannes.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

CIRCUIT AUTOMOBILE

DU MONT-DORE AUX GORGES DU TARN

Voyage en 6 journées

Départ tous les samedis du Mont-Dore
du 10 Juillet au 5 Septembre 1925.

1er jour : (dép. à 10 heures). — Le Mont-Dore, Col de Dyane, Lac Chambon, Murols, Besse-en-Chandesse, Lac Pavin, Condat-en-Feniers, Cheylade, Pas-de-Peyrol (Puy-Mary), Dienne, Murat.

2e jour : (dép. à 8 heures). — Murat, Le Lioran, Vic-sur-Cère.

3e jour : (dép. à 7 h. 30). — Vic-sur-Cère, Mur-de-Barrez, Laguiole, Aubrac, Marvéjols, Sainte-Enimie, Les Gorges du Tarn, Le Rozier.

4e jour : (dép. à 9 heures). — Le Rozier, Espalion, Estaing, Aurillac.

5e jour : (dép. à 7 heures). — Aurillac, Gouffre de Padirac, Rocamadour, Cirque de Montvalent, Carennac, Bretenoux, Saint-Céré, Aurillac.

6e jour : (dép. à 9 heures). — Aurillac, Salers, Salins, Mauriac, Bort (Orgues), La Tour d'Auvergne, La Bourboule, Le Mont-Dore.

Prix du transport pour le parcours total : **475** francs.

Les billets sont mis en vente à Paris à la gare du Quai-d'Orsay et à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ainsi qu'à la gare du Mont-Dore.

LE TOUR DES COTES DE BRETAGNE

en Automobile

Voyage en 5 journées de Vannes à Dinard et vice-versa
du 11 juillet au 6 septembre 1925

Départ de Vannes le Dimanche et de Dinard le Samedi.

Itinéraire dans le sens Vannes-Dinard :

1er Jour : (dép. à 8 h.). — Vannes, Auray, Locmariaquer, Carnac, Plouharnel, Hennebont, Quimperlé (déjeuner), Pont-Aven, Concarneau, Quimper.

2e Jour : (dép. à 13 h.). — Quimper, Audierne, Pointe-du-Raz, Douarnenez, Locronan, Morgat.

3e Jour : (dép. à 14 h.). — Morgat, Le Faou, Plougastel-Daoulas, Brest.

4e jour : (dép. à 8 h.). — Brest, Landerneau, Landivisiau, Guimiliau, Saint-Thégonnec, Roscoff, Saint-Pol-de-Léon, Morlaix.

5e Jour : (dép. à 7 h. 30). — Morlaix, Saint-Michel-en-Grèves, Lannion, Trégastel, Ploumanach, Perros-Guirec, Tréguier, Paimpol, Saint-Quay-Portrieux, Saint-Brieuc, Cap Fréhel, Dinard.

Prix du transport pour le parcours total Vannes-Dinard
ou *vice versa* : **400** francs.

Les billets sont mis en vente à Paris à la gare du Quai-d'Orsay et à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, ainsi qu'à la gare de Vannes.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot
3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....
....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { 260 fr. (France) / 300 fr. (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des six années

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :
....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....
....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**